



Jean Markale
La mort
du roi Arthur
Le cycle du Graal-8



Jean Markale

LA MORT DU ROI ARTHUR

Le cycle du Graal – 8
Huitième époque

Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris, 1996

INTRODUCTION

L'Épée et le Royaume

Par essence, une épopée n'a ni commencement ni fin : elle n'incarne jamais, sous sa formulation rhétorique et ses aspects de récit structuré, qu'un moment dans l'histoire réelle ou imaginaire d'une humanité sans cesse en quête d'elle-même. Le récit s'intègre dans un contexte socioculturel qui le rend compréhensible et transmissible, ce contexte étant jalonné de repères qui constituent autant de témoignages d'une certaine forme de civilisation à une époque déterminée. D'où ce paradoxe qu'une épopée, intemporelle par nature, ne peut nous parvenir que revêtue de couleurs datées. Et pourtant, la structure qui la soutend est immuable : elle est l'effort perpétuel grâce auquel l'humanité, cristallisée dans des personnages de héros, tente de se dépasser et de parvenir à un état supérieur. Mais, comme dans le célèbre mythe de Sisyphe, le rocher qu'elle hisse péniblement au sommet de la montagne retombe invariablement dans l'abîme originel. Il faudra alors tout recommencer, et c'est pour cette raison que l'épopée ne s'achève jamais vraiment.

Tel est le cas de l'épopée arthurienne, puisqu'il s'agit d'un cycle qui s'est développé autour du personnage central d'un roi emblématique incarné dans une époque charnière où s'affrontaient – et s'interpénétraient – deux types de civilisation. Les récits dont nous disposons furent écrits, il faut le rap-

peler, dans et pour la société féodale courtoise des Capétiens et des Plantagenêts, société raffinée imprégnée de christianisme et où retentit d'ailleurs l'écho des plus récentes *disputations* théologiques. Mais les thèmes développés sont fort antérieurs, empruntés pour la plupart à la tradition celtique primitive. Or, cette tradition celtique, officiellement défunte, ou tout au moins refoulée, n'avait plus d'autre recours pour affirmer son existence que sa transcription courtoise et chrétienne. Elle fut une sorte de vague, très haute et très puissante, ravageant tout sur son passage et laissant derrière elle des flots d'écume persistants à travers l'Europe. À l'instar de Sisyphe, Arthur a été décrit comme surgissant de l'abîme pour hisser son rocher au faîte de la montagne. Mais une fois parvenu là, il s'est arrêté pour reprendre sa respiration. Et le rocher a de nouveau dévalé la pente avant d'être englouti par l'ombre. Après la quête du Graal, qui marque l'apogée du règne d'Arthur, la société qu'il a mise en place, grâce certes à son génie personnel mais surtout à celui d'un Merlin invisible et omniprésent, ne peut demeurer statique au sommet, puisque sa nature propre est action. Elle doit donc s'effondrer, et ce rapidement, puis tout devra recommencer.

Cette conception cyclique du temps est bien évidemment liée à des hypothèses métaphysiques que concrétisent les exploits prêtés aux héros, lesquels appartiennent à une mythologie universelle : tout relève d'une sorte de réminiscence confuse mais contraignante d'un « Âge d'or » originel révolu et perdu qu'il convient de restituer dans sa plénitude. À cela vise tout récit épique ou dramatique dont les personnages incarnent d'anciens dieux dont, pour une raison ou pour une autre, on a abandonné le culte, officiellement du moins, puisque ces dieux, qui continuent à vivre leur vie souterraine inconsciente, surgissent fréquemment sous des aspects inattendus au sein d'une société qui s'efforce pourtant de les rejeter. On peut ironiser sur certains cas, tel sur celui du dieu Priape christianisé en « saint » Foutin, parce que l'allusion est claire et directe. Mais qui reconnaîtrait le dieu forgeron celtique Goibniu sous les traits du prétendu Breton « saint » Gobrien, lequel *guérit les clous*, ou encore la déesse de

la Poésie, de l'Art et des Techniques Brigit, la « Haute », la « Puissante », sous l'aspect rassurant de « sainte » Brigitte de Kildare, ou enfin le dieu préceltique de la Fécondité Kernunnos, le « dieu cornu » tant de fois représenté dans la statuaire gallo-romaine, dans l'image très pastorale de « saint » Kornély accompagné d'un bœuf, et considéré comme le protecteur des bêtes à cornes ?

Ce n'est d'ailleurs pas seulement sur les autels des églises de campagne que se retrouvent les dieux de l'ancien temps. Ils abondent, dans l'épopée arthurienne, sous des aspects largement humanisés qui ne les empêchent pas de conserver les caractéristiques essentielles de leur archétype. Si l'on transplanterait en Irlande l'ensemble des chevaliers de la Table Ronde aux époques préchrétiennes, on reconnaîtrait sans peine sous leurs traits les divers dieux désignés comme *Tuatha Dé Danann*, autrement dit les « peuples de la déesse Dana », qui sont non seulement les héros de nombreux récits épiques mais l'image concrète des divinités en qui les Druides honoraient les multiples attributions symboliques de l'énergie divine innommable, ineffable et incommunicable parce qu'*être absolu*. L'exemple le plus frappant est celui de Lancelot du Lac qui coïncide très exactement avec le Lug gaélique – et panceltique –, divinité multifonctionnelle civilisatrice et lumineuse sans la participation de laquelle rien ne peut être entrepris contre les puissances des ténèbres, les Fomoré, peuple de géants malfaisants et négateurs qui pullulent, sous des aspects divers, dans tout le cycle du Graal.

Il est toutefois une constante dans les épopées celtiques ou d'origine celtique, à savoir que les héros masculins sont incapables d'activité si n'intervient l'élément féminin, représenté soit par la femme aimée, soit par la reine, cristallisation de la collectivité au nom de laquelle s'accomplissent toutes les prouesses. Lancelot du Lac ne serait rien sans l'amour qu'il porte à Guenièvre, et il l'avoue maintes fois au cours de ses aventures. Cependant, il oublie qu'il a été élevé et éduqué par la fée Viviane, la Dame du Lac, et que Morgane se dresse sans

cesse sur son chemin pour l'obliger à se dépasser. Cette constante est liée au fait que, dans toutes les langues celtiques, le soleil est de genre féminin : la reine Guenièvre (ainsi que toutes les héroïnes qui se manifestent à lui) est donc littéralement le soleil qui lui communique sa chaleur et sa puissance. Il en va de même pour Tristan qui, selon l'une des versions de la légende, ne saurait survivre plus d'un mois s'il n'a de contact physique avec Yseult. C'est dire que l'épopée rejoint ici la réalité cosmique selon laquelle la lune ne tire sa force que des rayons du soleil. Et de même que Tristan est l'homme-lune, incapable d'agir – et même de vivre – hors de la présence de la femme-soleil, de même sont tous les autres personnages, ces chevaliers qui accomplissent des exploits surhumains, qui, frôlant constamment la mort, conquièrent des royaumes et ne se lancent dans des expéditions sans espoir que parce que la reine, quelle qu'elle soit, leur a prodigué, selon l'étrange et juste expression des conteurs irlandais, « l'amitié de ses cuisses ». Les poètes pétrarquissants du XVI^e siècle l'avouaient franchement lorsque, se décrivant flétris dans la rosée du matin, *ils se recréaient aux rayons des yeux de la femme aimée*. C'est assez dire dans les épopées arthuriennes l'importance des personnages féminins, même si la méfiance – pour ne pas dire l'hostilité – des clercs des XII^e et XIII^e siècles envers les femmes soupçonnées d'être des incarnations du grand Satan tend fréquemment à l'occulter.

Cette peur qu'on pourrait assurément qualifier de malade, voire de névrotique, n'est pas totalement dénuée de sens, du moins si l'on s'en tient aux aventures des chevaliers d'Arthur, *a fortiori* dans la gigantesque fresque que domine l'image solaire, étincelante du Graal. Sans tomber dans le piège de l'antiféminisme rassurant qui est le propre de toutes les sociétés patriarcales, les faits sont là : si la femme est le moteur de l'homme, elle est également sa perte. Kâli la Noire, en Inde, donne la vie et la mort.

Morgane en est l'image assurément occidentale, mais néanmoins parfaitement réelle sur le plan de la signification symbolique.

Le principe dominant des sociétés – notamment de la société chrétienne occidentale – est que chaque chose recèle son contraire, sa propre négation. Le message évangélique est l'Amour, considéré comme le ciment d'une collectivité fraternelle. Mais pour peu que cet amour passe du stade universel, « caritatif », à un stade individualisé, il devient subversif, dangereux parce qu'il écarte deux êtres qui se suffisent à eux-mêmes du groupe, et affaiblit d'autant ce dernier. Le déplacement vers l'avenir de la satisfaction du désir est profitable à l'activité économique du groupe, tandis que sa satisfaction immédiate porte préjudice à l'évolution de la société ; Herbert Marcuse l'a largement démontré en analysant les contradictions de la civilisation contemporaine, mais le problème se posait déjà dans la société courtoise des XII^e et XIII^e siècles. Tristan et Yseult ne peuvent vivre pleinement leur amour parce qu'ils dérangent le fonctionnement social : voilà pourquoi ils seront rejetés, quelques circonstances atténuantes qu'on leur concède, et finalement éliminés dans la mort. Le contexte sociologique est ici en parfait accord non seulement avec le drame psychologique vécu par les amants mais avec le drame cosmique et mythologique qui se joue à leur insu. Leur faute n'est pas l'adultère en soi (les auteurs insistent tous pour dire que Dieu pardonne aux amants et les protège) mais la perturbation de l'équilibre social dont celui-ci est responsable.

À cet égard, l'aventure de Lancelot et de Guenièvre va beaucoup plus loin et revêt une exceptionnelle gravité, car elle met en péril le fragile édifice dont le roi Arthur est le pivot obligatoire. Certes, cet amour interdit est paradoxalement l'un des éléments les plus fastes à la constitution de l'édifice qu'est le royaume d'Arthur : grâce à son amour pour Guenièvre, Lancelot accomplit des prouesses dont bénéficient non seulement la reine et lui-même mais l'unité et la solidité du royaume. En fait, le royaume d'Arthur n'atteint son apogée que grâce à l'action de Lancelot, protecteur de la collectivité en même temps que de Guenièvre et d'Arthur. Le roi lui-même en est conscient car, lors de la première apparition de Lancelot à la cour, il a clairement demandé à Guenièvre de *faire tout ce qu'il fallait* pour retenir le

chevalier à la cour et l'attacher ainsi à sa cause. Ainsi Arthur a-t-il accepté d'emblée son « infortune », puisque telle est la fonction du roi de type celtique : la reine, représentant symboliquement la collectivité en ce qu'elle a de plus dynamique, se doit de confier une part de cette dynamique à un *agent d'exécution*, en l'occurrence son amant. Cela explique d'ailleurs en grande partie l'intransigeance de Guenièvre envers Lancelot, sa dureté, sa jalousie et les épreuves qu'elle lui impose. Arthur le sait pertinemment et, lorsqu'il sera blessé au cours de la mortelle bataille de Kamlann, c'est à Lancelot, tragiquement absent du combat, qu'il songera à confier Excalibur, l'épée de souveraineté qu'on ne peut mettre entre toutes les mains. En fait, les amours de Lancelot et de Guenièvre ne gênent aucunement le roi et ne lui causent aucun tort, *tant que cette liaison demeure secrète*. Tout cela est conforme aux règles précises de la *fine amor*, subtile dialectique amoureuse mieux connue sous l'appellation d'Amour Courtois, et éminemment caractéristique des mentalités des XII^e et XIII^e siècles¹. Clandestine, la liaison ne dérange personne, mais sa révélation entraîne la désagrégation de la société.

En réalité, il faudrait nuancer l'action bénéfique de l'amour de Lancelot pour Guenièvre, car elle ne s'exerce guère que sur le plan social. Si elle génère le triomphe de la chevalerie terrienne, elle n'a aucun effet sur la chevalerie *célestielle* mise en évidence au cours de la quête du Graal. Lancelot a beau être le meilleur chevalier du monde, il échoue dans cette quête, et les différents auteurs ne manquent pas une occasion d'expliquer que son *péché* lui interdit d'être admis aux suprêmes mystères du Graal. Or, si rien n'est plus conforme à la morale chrétienne, la véritable cause de l'échec de Lancelot n'est pas là. En effet, les multiples auteurs des romans de la Table Ronde en prennent fort à leur aise avec cette morale chrétienne, gênés qu'ils sont par les impératifs mythologiques qui sous-tendent leurs récits. Tristan et Yseult sont pleinement justifiés par Dieu parce que la cause

¹ Voir J. Markale, *L'Amour Courtois, ou le couple infernal*, Paris, Imago, nouv. éd. 1994.

de leur amour est un philtre magique bu par mégarde². C'est par le biais d'un adultère assez ignoble qu'est conçu le futur roi Arthur, mais Dieu en avait décidé ainsi par l'intermédiaire de Merlin. De même est-ce par un adultère d'intention qu'est conçu Galaad, le Pur, le découvreur du Graal. Donc, si Lancelot échoue dans sa quête céleste, c'est parce que, de son propre aveu à l'ermite auquel il se confesse, son Graal à lui n'est autre que la reine Guenièvre. Dans ces conditions, comment pourrait-il découvrir l'objet sacré ? Il n'est pas disponible, voilà tout.

Telle est la grande différence qui le distingue des trois vainqueurs de la quête. Si l'on met à part Galaad, création cistercienne tardive destinée à gommer le paganisme du thème, on ne peut guère prétendre que Perceval et Bohort fussent vierges ou même chastes : tous deux ont « succombé » à l'amour charnel et, pour qui comprend bien le symbolisme de leurs aventures, c'est par cette expérience même de l'amour humain qu'ils accèdent à l'amour divin. Il s'agissait en quelque sorte d'une initiation, mais le fait qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre obnubilés par un seul et unique personnage féminin les laissait entièrement libres de découvrir une autre lumière, celle, surnaturelle, qui émanait du saint Graal – du reste tenu entre les mains d'une femme merveilleusement belle. Au surplus, leurs expériences amoureuses – sexuelles serait plus juste –, ils y ont renoncé volontairement et ne sont jamais retombés dans ce qu'un inquisiteur appellerait leurs erreurs passées. Il en va tout autrement de Lancelot.

Car si Perceval déclare à chaque femme qu'il rencontre « qu'il l'aime plus que toute autre femme au monde », Lancelot répond invariablement par une fin de non-recevoir aux très nombreuses « pucelles » qui s'offrent à lui sans la moindre pudeur ; il se retranche derrière l'amour exclusif qu'il porte à sa Dame,

² En réalité, l'erreur a été provoquée délibérément par Yseult qui voulait se faire aimer de Tristan. Il ne faut pas oublier que le philtre magique remplace, dans les versions chrétiennes, le *geis* druidique que lance Grainné, prototype irlandais d'Yseult, sur l'homme qu'elle a choisi. Voir à ce sujet le chapitre « Yseult ou la Dame du Verger », dans J. Markale, *La Femme celte*, Paris, Payot, nouv. éd. 1992.

Dame qu'il ne nomme jamais et qu'il entoure à la fois de vénération et de secret mystique. À la limite, on peut affirmer que Perceval, en bon cœur d'artichaut qu'il est, ne dérange nullement l'ordre social établi, puisque, loin d'afficher jamais la moindre liaison durable ou tumultueuse, il se contente d'effeuiller la marguerite. Et son cas rejoint celui de Gauvain, authentique obsédé sexuel, pour qui toute créature féminine représente une proie présumée facile à consommer. C'est dans l'ordre des choses, et l'on sait bien que la fidélité, tant masculine que féminine, n'est guère fréquente dans la société de l'époque, tout imprégnée encore du concept celtique de l'île des Fées, lieu paradisiaque où les femmes dispensent leurs faveurs à tout nouvel arrivant. Imposée par Morgane, l'épreuve du Val sans Retour avait montré que tous les chevaliers tombaient dans le piège. Tous, sauf Lancelot, dont la fidélité en quelque sorte « déraisonnable » dérange.

Cependant, à la différence de Tristan, sa faute n'est pas rémissible. Aucun philtre ne l'a voué à Guenièvre. En outre, Tristan n'a jamais renoncé au lit d'Yseult, dût-il recourir aux ruses les plus incroyables et aux hypocrisies les plus suaves. Il ne s'est jamais repenti de son amour pour l'épouse du roi Mark. Il ne s'est pas confessé de son « péché ». Il n'a jamais fait le serment solennel de renoncer à elle, tandis que Lancelot l'a fait, au cours de la quête, dans un moment où le désespoir lui a révélé que l'image de Guenièvre l'empêchait de contempler la lumière du saint Graal. Or, sitôt la quête terminée, sitôt constaté son échec personnel, il s'est parjuré. Pour un inquisiteur, il serait l'équivalent d'un accusé qui, après avoir admis ses erreurs et les avoir abjurées, s'y serait à nouveau vautré délicieusement. À ce titre, il serait déclaré « relaps » et mériterait le bûcher. Et tel est bien le sens des événements ultérieurs, à ce détail près qu'au lieu de l'individu Lancelot, c'est toute la société qu'il incarne qui, condamnée, périra. Jamais n'a été avec autant d'intensité démontré le parallélisme entre la responsabilité individuelle et la responsabilité collective.

En tout cas, les aventures de Tristan et Yseult d'une part, celles de Lancelot et Guenièvre de l'autre, démontrent que l'amour absolu est chose rarissime. Il ne faudrait d'ailleurs pas conclure à une situation idéale. Bien au contraire, le couple qui vit cet amour absolu est le jouet des pires turbulences. D'abord, il s'agit d'un amour manifesté dans un cadre illégitime. Certes, aux XII^e et XIII^e siècles, les règles de l'Amour Courtois établissent cette illégitimité comme indispensable, tous les textes sont à cet égard formels : l'amour véritable n'existe qu'en dehors du mariage et, de préférence, lorsqu'il est adultère, car le mariage n'est qu'une convention sociale et économique qui n'a rien à voir avec les sentiments, ni, moins encore, avec la passion. Dans son toujours remarquable essai sur *L'Amour et l'Occident*, Denis de Rougemont a fort bien mis en évidence que si Yseult avait été « madame » Tristan, nul ne se serait avisé de conter leur histoire, laquelle eût été alors l'histoire quasiment triviale d'un couple bourgeois. Et Paul Claudel, converti de fraîche date et visiblement oublieux de ses pulsions primaires antérieures, de surenchérir lourdement : « Combien les fumées romantiques de l'amour purement charnel et les braiments de ce grand âne de Tristan me paraissent ridicules ! L'amour humain n'a de beauté que quand il n'est pas accompagné par la satisfaction. Quant aux voluptés de l'amour satisfait, aucun écrivain ne les a jamais dépeintes, car elles n'existent pas.³ » En somme, ses dénégations donneraient raison à Denis de Rougemont lui-même lorsqu'il prétend que « Tristan et Yseult ne s'aiment pas [...] *Ce qu'ils aiment, c'est l'amour, c'est le fait même d'aimer* ». Le débat reste ouvert.

Il est évident que la situation illégitime, d'où résultent l'éloignement, l'empêchement, la contrainte, le danger, la culpabilisation même, peut devenir un motif d'excitation et de pérennité par l'insatisfaction qu'elle procure. Comme le dit encore Denis de Rougemont, « la brûlure demeure inoubliable, et c'est elle que les amants veulent prolonger et renouveler à l'infini ».

³ Lettre à Jacques Rivière, 1913.

Il s'agirait là surtout d'une blessure qui ne se referme jamais, faute d'avoir assez de temps pour cicatriser. Autant dire que cet amour absolu est avant tout un amour tourmenté.

Là encore, il ne faudrait pas s'y tromper : ce sont les amants eux-mêmes qui sont leurs propres bourreaux. Tristan ne peut supporter l'idée qu'Yseult fasse l'amour en toute légalité, toute impunité avec le roi Marc et que, de plus, elle y prenne un plaisir évident. Cela le détermine à se marier lui aussi, quitte à regretter son acte la nuit même de ses noces, puisque son amour absolu pour Yseult la Blonde réduit à néant le désir physique qu'il éprouvait pour Yseult aux Blanches Mains. Quant à la première, la nouvelle du mariage de son amant n'est sûrement pas faite pour la rasséréner : elle en est malheureuse parce qu'elle se sent trahie. Et la privation de Tristan lui est intolérable.

La situation de Lancelot et de Guenièvre n'est pas meilleure. Certes, Lancelot se pose moins de questions quant au plaisir éventuel de Guenièvre lorsqu'elle partage la couche d'Arthur, parce qu'il confond aisément le serment d'allégeance amoureuse envers la Dame et le serment féodal envers le Seigneur ; il n'en souffre pas moins de l'éloignement et de l'insatisfaction permanente dans laquelle il se trouve, même s'il transcende plus que Tristan l'image de la femme aimée, véritable déesse qu'il convient d'honorer et de vénérer, pour ne pas dire adorer, jusqu'aux extrêmes limites de la patience (au sens étymologique, c'est-à-dire de la souffrance !). De toute façon, Lancelot ne peut échapper à son intense sentiment de culpabilité vis-à-vis d'Arthur, sentiment qui renforce et son malaise et son « mal-vivre ». En fait, il a beaucoup plus de scrupules que Tristan : il n'oublie pas qu'il représente symboliquement une divinité de lumière et que cette lumière ne saurait en aucun cas admettre de souillure. Cela explique sa désespérance au cours de la quête du Graal d'où ne résultent pour lui que tortures morales, souffrances physiques, traitements ignominieux et échec spirituel. Et là réside l'intérêt du personnage qui, malgré ses origines quasiment divines, ou pour le moins féeriques, demeure profondé-

ment humain et, sans conteste, aussi digne de compassion que d'admiration.

Guenièvre ne connaît pas davantage de sérénité. Elle tremble chaque fois que Lancelot part pour une expédition lointaine car, bien qu'elle le sache le meilleur chevalier du monde, elle craint sans cesse pour sa vie. Comme Yseult, elle souffre de l'absence de l'homme aimé. Mais, en plus, elle se montre d'une jalousie féroce et redoutable. Elle connaît l'attraction invincible des femmes pour son amant, et l'idée qu'il puisse lui être infidèle la ronge au-delà de toute mesure. Elle a très mal supporté la trahison *vraiment involontaire* qu'a commise Lancelot avec la fille du Roi Pêcheur et lui a bien manifesté son ressentiment en le chassant de sa présence, quitte à s'abîmer aussitôt dans le désespoir. Elle procédera de même lorsqu'elle croira, sur des apparences trompeuses, qu'il entretient une liaison passionnée avec la touchante Demoiselle d'Escalot. Dans les versions primitives de la légende, Guenièvre était une sorte de prostituée sacrée qui dispensait sans compter son corps à tous les chevaliers susceptibles de servir la cause du royaume, tels Yder, Kaï, sans aucun doute Gauvain, bien d'autres encore. Mais, dans les versions « classiques », elle est devenue une femme exclusive, Lancelot représentant pour elle la globalité des valeurs dont la société arthurienne a besoin pour se maintenir. Ce faisant, elle a acquis une dimension humaine tragique, et la souffrance qu'elle endure est réelle. Il n'y a pas d'amour heureux.

Cette constatation ne s'applique pas seulement aux couples illégitimes. L'aventure de Karadoc et de la belle Guinier, deux êtres qui peuvent pourtant s'aimer au grand jour, en toute liberté, est à cet égard très révélatrice : le héros est en effet victime de la cruelle vengeance de ses parents – référence symbolique à une malédiction d'origine sociale, car lesdits parents forment un couple illégitime, et même maudit, de sorte que le bonheur de leur fils leur est insupportable. Il faudra beaucoup de patience et surtout beaucoup d'amour et de désintéressement à Guinier avant que ne soit levée la malédiction. Mais celle-ci laissera des traces dans la chair de la belle, sous la forme du téton coupé que

remplacera par la suite de l'or magique. Enfin et surtout, aucune illusion n'est permise, la perfection de l'amour du couple va susciter les jalousies de toute la cour. La société ne pardonne vraiment pas que certains de ses membres osent se dérober à ses contraintes, et l'envie est un puissant moteur de répression.

Ce dernier motif plane en effet sur l'ensemble de l'ultime récit de la grande épopée arthurienne. Il sera même sinon la cause du moins le détonateur de la crise au cours de laquelle va éclater la société idéale de la Table Ronde. La destruction de cette société ne sera pas la conséquence d'une attaque extérieure, loin de là, mais d'une désagrégation interne qui ira s'accéléralant au fur et à mesure que les passions suicidaires qui la minent s'exacerberont. Et c'est autour de Lancelot et de Guenièvre que les éléments du sacrifice rituel, conclusion logique de toute tragédie, vont s'organiser. On retrouvera ici les personnages symboliques de la poésie des troubadours occitans, les *gelos* (« jaloux ») et les *losengiers* (« calomniateurs ») qui guettent les amants, accumulent les preuves de leur liaison et les dénoncent finalement, provoquant déchirements et catastrophes. Ainsi, Lancelot et Guenièvre seront-ils d'abord dénoncés, tant par le chevalier Agravain que par la fée Morgane, puis pris sur le fait, flagrant délit qui consacrera la rupture définitive entre le clan breton insulaire d'Arthur et le clan breton armoricain de Lancelot, dramatique prélude à l'effondrement de la Table Ronde.

On dira peut-être que les membres de la cour d'Arthur ont pris leur temps pour s'apercevoir de la liaison de la reine. N'auraient-ils pas plutôt fait semblant de tout ignorer ? Mais, dans ce cas, à quoi riment ce brutal déchaînement de haine, cette soudaine avalanche de dénonciations ? La raison en est très simple : le royaume est pacifié dans son ensemble, l'ordre et le calme y sont de rigueur. De plus, la quête du Graal a été menée à son terme. Que reste-t-il d'autre à faire aux chevaliers de la Table Ronde que s'observer, se soupçonner, s'espionner, se jalouser ? N'ayant plus de but précis, la société arthurienne en est réduite à tourner en rond, affligée de mélancolie, et à exploiter toutes les pulsions négatives jusqu'alors refoulées par

l'ampleur des tâches à accomplir. Ces pulsions remontent à la surface, d'autant plus violentes qu'elles avaient été plus longtemps contenues⁴. Et Merlin n'est plus là pour apaiser les tensions grâce à ses éclats de rire insolents.

On pourrait parler de société bloquée. Au milieu de cette torpeur, de cette morosité, le roi Arthur se trouve plus isolé que jamais. Il est le pivot indispensable de ce *melting-pot* d'énergies diverses et contradictoires, mais son action est singulièrement limitée à un rôle symbolique. Pour comprendre son personnage, il faut se référer aux notions les plus archaïques concernant la royauté de type celtique et telles qu'elles sont formulées dans les récits épiques irlandais. Le roi des Celtes n'est jamais qu'une figure emblématique autour de laquelle se manifestent des forces qui, si elles ne sont pas contradictoires, sont toujours contraignantes. Le roi des Celtes est sans aucun doute divin, mais il n'est pas de droit divin : il s'est marié symboliquement avec son royaume, avec la terre, en une sorte de hiérogamie étrange dont aucune tradition chrétienne ne peut rendre compte. Le royaume et lui ne font qu'un et, selon la formule consacrée, le royaume va jusqu'où peut aller le regard du roi. Que ce dernier se garde d'être myope, sans quoi il subirait le même sort que son royaume. Le roi n'est que le centre provisoire d'un vortex qui peut aussi bien se rétrécir jusqu'à l'anéantissement que s'agrandir à l'infini dans l'univers.

En s'emparant de l'épée Excalibur plantée dans le rocher, Arthur a réussi l'épreuve initiatique qui officialisait sa connivence avec la terre, ce en conformité avec les rites observés jadis à Tara, en Irlande, lorsque la Pierre de Fâl criait au moment où s'y asseyait l'homme que la divinité avait choisi comme roi. Celui-ci était l'Élu, mais cela n'allait pas sans contrepartie. Car la royauté de type celtique est un contrat passé devant les puissances divines et aux termes duquel le roi n'est roi qu'à condition d'en observer scrupuleusement les clauses. Au nombre de ces der-

⁴ Cette atmosphère lourde, inquiétante, pleine de menaces, a magnifiquement été mise en valeur par Robert Bresson dans son film, *Lancelot du Lac*, lente méditation sur le pourrissement d'une société brutalement privée d'idéal.

nières, figure une série d'interdits magiques qui ont force de loi. D'après le très étrange récit gaélique connu sous le titre de *Destruction de l'hôtel de Da Derga*⁵, le roi Conairé le Grand était soumis à des obligations qui, sous des dehors peut-être ridicules à nos yeux, témoignent, par le biais des symboles, d'un grand souci d'équilibre social, cet équilibre étant présenté comme parallèle à l'équilibre cosmique censé exister entre le roi et le royaume. Les forces qu'anime le roi, personnage sacré en rapport plus ou moins étroit avec la ou les divinités, sont des forces positives, cohérentes : elles permettent l'harmonie sur la terre, elles répandent la fécondité, l'abondance, la succession des jours et des nuits, des saisons ; le cycle est refermé sur lui-même dans l'ordre temporel ; *le monde tourne* dans un univers pacifié, mais dont l'équilibre dépend exclusivement du roi. Une fois de plus, la comparaison avec le roi du jeu d'échecs s'impose : ce roi *ne fait rien*, mais sa présence est indispensable, car il est le garant absolu de tout ce qui se passe dans le royaume. Qu'il se trouve « mat », et la partie est perdue, le royaume s'effondre.

Dans ces conditions, il est normal que le roi de type celtique se trouve encadré par un nombre incalculable d'interdits qui concernent tant son attitude individuelle que ses activités régaliennes. Le roi Conairé s'est donc vu interdire, depuis sa naissance, ce qui suppose une prédestination, de « tuer des oiseaux » ou de sortir « chaque neuvième nuit », ou encore d'accepter « dans sa maison la moindre compagnie d'hommes ou de femmes après le coucher du soleil ». On passe ainsi ostensiblement du plan individuel au plan collectif : « Aucun vol ne devra être commis sous ton règne, et tu ne devras pas apaiser une querelle entre deux de tes serviteurs. » Cela veut évidemment dire que la fonction royale est d'éliminer toute injustice, quelle qu'elle soit. De plus, si l'on en croit un autre récit irlandais, *L'Ivresse des Ulates*⁶, la présence du roi est nécessaire pour gagner une bataille. Et pourtant, le roi *ne combat pas*, et sa présence physique gêne considérablement les combattants.

⁵ Voir J. Markale, *L'Épopée celtique d'Irlande*, Paris, Payot, nouv. éd. 1993, pp. 203-216.

⁶ J. Markale, *L'Épopée celtique d'Irlande*, pp. 135-143.

On trouve ici toutes les justifications du rôle effacé d'Arthur dans l'ensemble du cycle épique qui lui est consacré et où, rarement en campagne, il se contente d'envoyer ses chevaliers – ses « guerriers », plutôt – accomplir des exploits en son nom et au nom de la reine.

Même décrit sous un aspect capétien, ou plutôt Plantagenêt, le roi Arthur voit toujours peser sur sa personne bon nombre d'obligations et d'interdits celtiques, entre autres le fameux « don contraignant » : si un solliciteur lui demande un don, il doit l'accorder sans savoir de quoi il s'agit, engagement qui peut entraîner des situations inextricables. Il est aussi contraint à tenir cour plénière à certaines fêtes, mais il lui est interdit d'ouvrir le festin avant que ne survienne une « aventure », car « telle est la coutume »... Chose également remarquable, le fait que son successeur normal doit être l'aîné de ses neveux, fils de sa sœur, en l'occurrence Gauvain, rappelle la filiation matrilineaire de l'ancienne société celtique. Enfin, il est sous le coup d'un interdit majeur, celui de l'inceste. Or, cet inceste, il l'a commis, fût-ce involontairement, puisqu'il ignorait que l'épouse du roi Loth d'Orcanie était sa sœur. Arthur en paiera durement les conséquences, et tout le royaume avec lui, puisque tous deux ne font qu'un.

Certes, à reprendre les données les plus fiables concernant l'Arthur historique, on s'aperçoit que le combat entre Arthur et Mordret, daté en 537 par les *Annales de Cambrie* et en 541 par les *Annales de Tigernach*, n'a été que l'aboutissement de la rivalité surgie entre deux « chefs de guerre » à propos de leurs zones d'influence et probablement aussi d'une femme qu'ils se disputaient, péripétie largement prouvée par les nombreux « enlèvements » de la reine Guenièvre dans l'ensemble de la légende⁷. Mais en devenant, dans l'imaginaire collectif, un héros mythologique, voire un dieu, Arthur s'est inévitablement chargé d'éléments symboliques appartenant au fonds traditionnel. Le combat d'Arthur et de Mordret ne pouvait plus rester un inci-

⁷ Voir J. Markale, *Le Roi Arthur et la Société celtique*, Paris, Payot, nouv. éd. 1992.

dent de parcours, il devait prendre une dimension cosmique, devenir une lutte entre la lumière et l'ombre, le bien et le mal, l'ordre et le désordre. Or, le désordre, Arthur lui-même en était responsable, pour avoir transgressé l'interdit d'inceste.

De plus, on observe dans tous les récits celtiques irlandais que la transgression d'un seul interdit par un roi ou un héros entraîne inévitablement, à plus ou moins longue échéance, la transgression de tous les autres et par là même une fin nécessairement tragique. Arthur a toléré un désordre à sa cour, à savoir l'adultère de Lancelot et de Guenièvre, mais la dénonciation de cet adultère est imputable à son neveu Agravain, lequel agit par jalousie. Arthur tente donc de rétablir l'ordre et apaise littéralement une querelle entre deux de ses serviteurs, chose qu'il ne devait pas se permettre : ainsi son sort est-il scellé, et le royaume craque de partout. Arthur perd ses plus fidèles soutiens, perd ses héritiers présomptifs les uns après les autres : seul lui reste Mordret, celui hélas ! qui ne devait pas être... Le piège se referme sur Arthur.

Ce destin, d'autres héros celtes l'ont subi avant lui, tels Conairé le Grand, le célèbre Cûchulainn, ou Finn, roi des *Fiana*. Et tous ont été vengés. Le cas d'Arthur ne fera pas exception. Lancelot et le clan des Armoricaïns passeront la mer, tueront les fils de Mordret en expiation du sacrilège ; mais ni lui-même ni les siens n'assumeront le pouvoir sur l'île de Bretagne : ils repartiront et finiront leur vie dans la méditation, hors de toute action. Tout se passe comme si les auteurs des récits arthuriens avaient voulu montrer la décadence du royaume insulaire de Bretagne : désormais, c'est dans la nouvelle Bretagne, l'Armorique, que se trouve la souveraineté. Il faut certainement voir là une allusion à la mainmise des Plantagenêts sur l'Armorique au XII^e siècle et à leur expulsion de la péninsule au XVIII^e. Mais le fait est là : la souveraineté réside désormais sur le continent. Cependant, elle est réfugiée dans le silence et l'ombre. L'épée d'Arthur a été reprise par la Dame du Lac, laquelle en est certes la gardienne, mais *sous les eaux*, c'est-à-dire dans l'inconscient. Qui aura le

courage de chercher cette épée ? Qui sera assez digne pour la recevoir de la Dame du Lac ?

C'est un véritable « Crépuscule des Dieux » que relate le récit de la mort du roi Arthur. Comme Loki dans le mythe germano-scandinave, Mordret déclenche le *Ragnarök*, et le feu ravage le monde. Après cette tourmente, la terre reverdira toutefois, et alors adviendra le règne du Fils, encore inconnu, mais qui attend son heure. La tendance est évidemment millénariste, et la silhouette du « Grand Monarque » se profile à l'horizon, avec toutes ses ambiguïtés. Mieux vaudrait en revenir au thème celtique des Tuatha Dé Danann, dieux de l'Irlande païenne en lutte perpétuelle contre les *Fomoré*, mystérieux monstres de l'ombre toujours aux aguets. Avant la bataille finale, tous les dieux entourent leur roi Nuada, qui est un bien étrange personnage puisque, ayant perdu un bras au cours d'une bataille antérieure, il ne peut plus régner. Or, grâce au dieu de la Médecine qui lui greffe un bras d'argent, le voici de nouveau à même de régner. Cependant, il ne pourra rien faire hors de la présence d'un étranger, Lug le Multiple artisan, celui sans qui toute victoire est impossible. Si l'on se souvient que Lancelot du Lac, l'étranger, l'Armoricain, est l'équivalent de Lug, et qu'aucune bataille ne peut être gagnée sans qu'il y participe, le parallélisme est saisissant. Arthur ne serait-il pas l'une des incarnations héroïsées du dieu Nuada au Bras d'Argent ?

Dans ce cas, il faudrait voir dans l'épée Excalibur le strict équivalent du bras d'argent de Nuada (et, par voie de conséquence, l'équivalent du traditionnel sceptre royal). Arthur n'est devenu roi qu'après avoir brandi son épée de souveraineté. Avant ce moment décisif, il n'était rien. Or, après la mortelle blessure que lui inflige son propre fils, il rend l'épée aux puissances surnaturelles qui la lui ont confiée le temps d'un règne. Il n'est plus rien, qu'un homme en proie à la souffrance. Le royaume, ce n'est pas lui, c'est son épée, l'objet divin ou magique dont le nom signifie « violente foudre ».

Telle est, en dernière analyse, la signification de l'épopée arthurienne. La royauté est un mythe et, comme tout mythe, elle

n'acquiert de réalité que lorsqu'elle est incarnée par un être humain. Mais, pour que cet être humain puisse régner, il faut qu'il ait la puissance de brandir la « violente foudre » étonnant emblème de sa souveraineté. Et comment oublier que, sans le mystérieux Merlin qui rôde comme un fantôme dans toute cette histoire, Arthur n'aurait jamais pris conscience de la fonction à laquelle il était destiné ? La filiation biologique n'est rien en elle-même. Seule compte la lignée initiatique. Sans doute faut-il comprendre ainsi la leçon donnée par le *sangréal*, ce « sang royal » qui donne l'illumination à ceux qui ont le courage de reprendre l'épée Excalibur enfouie au plus profond des eaux dormantes de la mémoire.

Poul Fetan, 1996

Avertissement

Les chapitres qui suivent ne sont pas des traductions, ni même des adaptations des textes médiévaux, mais une *réécriture*, dans un style contemporain, d'épisodes relatifs à la grande épopée arthurienne, telle qu'elle apparaît dans les manuscrits du XI^e au XV^e siècle. Ces épisodes appartiennent aussi bien aux versions les plus connues qu'à des textes demeurés trop souvent dans l'ombre. Ils ont été choisis délibérément en fonction de leur intérêt dans le déroulement général du schéma épique qui se dessine à travers la plupart des récits dits de la Table Ronde, et par souci d'honnêteté, pour chacun des épisodes, référence précise sera faite aux œuvres dont ils sont inspirés, de façon que le lecteur puisse, s'il le désire, compléter son information sur les originaux. Une œuvre d'art est éternelle et un auteur n'en est que le dépositaire temporaire.

1

L'Étrange Histoire de Karadoc

Après le retour de ceux de la Table Ronde qui avaient entrepris la quête du Graal, de ceux du moins qui avaient pu échapper aux périls qu'ils avaient affrontés en de lointains pays, le roi Arthur décida de convoquer l'ensemble de ses barons et de ses vassaux pour la prochaine fête de la Pentecôte. Il envoya donc des messagers par tout le royaume afin que chacun fit ses préparatifs et, accompagné de son épouse ou de son amie, s'en vînt au jour fixé à Kamaalot. Très affecté déjà par la perte des compagnons qui avaient trouvé la mort au cours de cette quête, le roi était aussi hanté par les paroles jadis prononcées par Merlin et lui révélant qu'il ne survivrait guère à la découverte du saint Graal. Aussi voulait-il rassembler ses principaux sujets afin de conforter leur volonté de garantir la paix et la prospérité que lui-même avait eu tant de peine à instaurer chez tant de peuples turbulents et toujours prêts à la révolte contre toute espèce d'autorité.

Un jour, il se trouvait à table dans la grande salle avec la reine Guenièvre et des chevaliers, parmi lesquels se distinguaient Gauvain, son neveu, fils du roi Loth d'Orcanie, et ses trois frères, Agravain, Gahériet et Gareth, Girflet, fils de Dôn,

Kaï et Bedwyr, ainsi que Lancelot du Lac, Hector des Mares, Lionel et Bohort. Alors qu'on en était au deuxième service, le regard d'Arthur fut attiré vers les fenêtres, tant à droite qu'à gauche, par deux rayons de soleil qui en surgissaient, un de chaque côté, si bien que la salle en était tout illuminée. Fort étonné, il envoya l'un des valets voir à l'extérieur ce qui se passait, et l'homme lui rapporta que deux soleils brillaient dans le ciel, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident. « Le temps des prodiges serait-il revenu ? » s'exclama le roi.

C'est alors qu'une jeune fille d'une très grande beauté fit, à pied, son entrée dans la grande salle de Kamaalot. Elle portait entre ses mains un coffret, le plus splendide qu'on eût jamais vu, d'or fin chamarré de pierres précieuses. La jeune fille s'avança vers Arthur et le salua avec la plus grande déférence, sans omettre non plus la reine. Le roi lui rendit son salut et lui demanda l'objet de sa visite.

« Roi Arthur, répondit-elle, je suis venue à ta cour car elle est la plus belle de toutes celles que je connais, et je t'apporte le magnifique coffret que voici : il contient la tête d'un chevalier, mais nul ne peut l'ouvrir, hormis celui-là même qui a tué le chevalier. Je te demande donc, à toi qui es le meilleur roi de toute la terre, d'en faire l'essai et, si tu échoues, de proposer l'épreuve à chacun des chevaliers de ta cour, présents aujourd'hui ou sur le point d'y paraître. Je t'accorde pour ce faire un délai de quarante jours. Ainsi saurons-nous si l'un de tes compagnons est responsable de la mort de ce chevalier.

— Mais, objecta le roi, comment connaîtra-t-on le nom du chevalier ? — Ce n'est pas difficile, répondit la jeune fille, une lettre scellée se trouve à l'intérieur du coffret, elle fournira toutes les indications. » Le roi fit alors asseoir la visiteuse à sa table et la traita avec les plus grands égards. Après s'être restaurée, elle se leva et vint auprès d'Arthur. « Roi, dit-elle alors, il est temps que tu demandes à tes compagnons de tenter l'épreuve. Mais, avant eux, il convient que tu en fasses l'essai. — Très volontiers », répondit le roi.

Il avança la main, pensant pouvoir ouvrir le coffret du premier coup, mais ce fut en vain car à peine l'eût-il touché que le coffret se mit à ruisseler comme s'il eût été détrempé. Stupéfié par ce phénomène, le roi pria alors Lancelot de tenter l'épreuve. Lancelot ne réussit pas mieux. Le roi s'adressa ensuite à Gauvain, puis à tous ceux qui étaient présents. Mais personne ne put ouvrir le coffret. Quant à Kaï, le sénéchal, qui était occupé à faire servir le repas, la rumeur que le roi et tous ses compagnons avaient en vain tenté l'épreuve le fit, sans attendre qu'on l'eût appelé, se précipiter auprès d'Arthur. « Kaï ! s'écria le roi, je crois bien que je t'avais oublié !

— Sur ma tête ! répliqua Kaï d'un ton de colère, tu n'aurais pas dû m'oublier, car je suis aussi bon chevalier que ceux que tu as appelés avant moi ! — Eh ! reprit le roi en souriant, serais-tu si heureux d'ouvrir ce coffret et de prouver ainsi que tu as tué ce malheureux chevalier ? J'avoue que moi, qui suis roi, je n'aurais certes pas désiré réussir, car je n'aime guère devoir m'imputer la mort de quiconque, fût-il mon ennemi ou mon ami. » Les paroles d'Arthur n'eurent pas le don de calmer Kaï. « Sur ma tête ! répéta-t-il, je souhaiterais que toutes les têtes, sauf une, des chevaliers que j'ai tués se trouvassent dans cette salle, accompagnées de lettres authentifiant ma responsabilité ! Ainsi serais-tu obligé de croire ce que s'efforcent de nier des jaloux qui s'imaginent plus valeureux que moi, quoiqu'ils ne t'aient pas si bien servi que je l'ai fait, moi, depuis toujours ! — Calme-toi, Kaï, dit le roi, je n'ai jamais mis tes paroles en doute. Viens là. »

Kaï s'en vint près d'Arthur jusqu'à la table sur laquelle le coffret avait été posé. Il le saisit avec assurance, une main dessus, une main dessous ; le coffret s'ouvrit sur-le-champ, et chacun aperçut la tête qui gisait à l'intérieur. Une odeur très douce et très suave s'exhalait du coffret, qui se répandit par toute la salle. « Roi, reprit Kaï, j'ai accompli bien des exploits à ton service, tu le vois : ni toi ni aucun de ces chevaliers à qui tu portes une si grande estime n'avez été capables d'ouvrir ce coffret, et ce n'est pas grâce à eux que tu aurais pu savoir ce qu'il contenait. » La jeune fille intervint alors : « Seigneur, dit-elle au roi, fais donc

lire la lettre qui se trouve dans le coffret. On saura ainsi qui était ce chevalier, à quel lignage il appartenait et dans quelles circonstances il a péri. » Le roi, qui était assis près de la reine, fit appeler son chapelain et lui demanda de bien vouloir lire à haute voix le contenu de la lettre.

Le chapelain brisa le sceau et déroula la lettre. Mais à peine eut-il pris connaissance du message qu'il se mit à soupirer. « Seigneur, dit-il au roi, voici de tristes nouvelles. Cette lettre affirme que le chevalier dont le coffret contient la tête se nommait Lohot et qu'il était ton fils⁸. Voilà deux semaines, il a tué le redoutable géant Logrin grâce à son courage et à sa vaillance. C'est alors que le sénéchal Kaï passa par là et découvrit Lohot endormi sur le corps de Logrin, car telle était son habitude : il s'endormait sur le corps de tout adversaire qu'il venait de tuer. Et le sénéchal, désireux de mettre à profit cette circonstance pour se distinguer, décida de couper la tête du géant et de la rapporter à la cour comme preuve qu'il avait lui-même vaincu le monstre. Mais, dans sa précipitation, il fit un faux mouvement et trancha également la tête du malheureux Lohot. Voilà ce que dit cette lettre, seigneur roi. »

À cette révélation, Lancelot, Gauvain et tous les compagnons présents furent saisis de tristesse et demeurèrent silencieux un long moment. Quant à Arthur, il sentit son cœur étreint d'une grande angoisse, et les larmes coulèrent sur son visage. Puis il se redressa, regarda Kaï et s'écria d'un ton plein de colère : « Kaï, si je n'avais juré à ton père qui fut aussi mon père nourricier de te protéger et de te garder auprès de moi comme un frère, je crois qu'aujourd'hui je t'aurais fait voler la tête d'un coup de mon épée ! Que de malheurs et de déconvenues m'auront valus ta légèreté et tes prétentions à être le meilleur chevalier du monde ! Sache que je ne te pardonnerai jamais le tort que tu

⁸ *Perlesvaux*, d'où est tiré cet épisode, précise que Lohot était le fils d'Arthur et de Guenièvre, ce qui est en contradiction avec toutes les versions de la légende. Arthur et Guenièvre n'ont jamais eu d'enfant. En revanche, les diverses versions prêtent chacune des fils naturels au roi Arthur. Dans le *Morte Darthur*, Thomas Malory s'étend par exemple assez longuement sur un certain Boort ou Borre, fils présumé d'Arthur et de l'enchanteresse Limors.

viens de m'infliger ! » Et sur ces paroles, il se leva et sortit de la salle.

Dans sa honte et sa confusion, Kaï, ne sachant comment se tirer d'embarras, s'en prit violemment à la jeune fille qui avait apporté le coffret. « Maudite sois-tu, messagère du diable ! s'écria-t-il. Si j'ai commis une maladresse, cette maladresse me pèse lourdement, et il était inutile d'en informer tout le monde de cette manière ! – Kaï, répliqua la jeune fille, je devais dévoiler la vérité et, ce faisant, je me suis bien vengée de toi ! Tu as oublié qu'un jour j'étais venue à la cour demander qu'un chevalier prît ma défense contre mes ennemis. Or, tu m'as raillée et insultée, prétendant que les compagnons de la Table Ronde avaient autre chose à faire que de réconcilier les putains avec leurs pratiques. Par bonheur pour moi, cette cour ne comporte pas que des hâbleurs de ton espèce, et le chevalier Yvain, fils du noble roi Uryen, n'a pas hésité à me secourir. Mais, ce jour-là, j'avais décidé de me venger et de t'humilier à la première occasion. » Alors, sans ajouter une parole, la jeune fille sortit à son tour, laissant Kaï tout penaud au milieu de ses compagnons⁹.

Le roi Arthur, cependant, allait et venait dans la prairie qui s'étendait sous les murailles de Kamaalot, seul et à l'écart, ruminant de sombres pensées, sans qu'aucun des chevaliers ni des serviteurs osât l'aborder. Le vent s'était levé, qui tordait les branches des grands arbres de la forêt toute proche. Le roi se lamentait en lui-même, et la mort de Lohot ne faisait qu'aggraver son angoisse du lendemain. Qu'advierait-il du royaume de Bretagne lorsque lui-même ne serait plus là pour regrouper chevaliers et vassaux ? Qui pourrait, à sa place, assumer la lourde tâche de conserver l'unité d'un immense pays dévoré par les ambitions, l'égoïsme d'un grand nombre de barons et de seigneurs de la guerre ? Certes, lui disparu, Gauvain serait prêt à porter la couronne et à brandir Excalibur pour pro-

⁹ D'après un épisode de la Branche IX de *Perlesvaux*, récit anglo-normand des environs de l'an 1200, texte édité par Nitze et Jenkins, *Le Haut Livre du Graal*, 2 vol., Chicago, 1932-1937, trad. française partielle par Ch. Marchello-Nizia, dans *La Légende arthurienne*, Paris, 1989.

téger le royaume de tous ses ennemis. Mais Gauvain, son cher neveu, fils d'Anna et du roi Loth d'Orcanie, aurait-il assez de constance pour maintenir le fragile équilibre que lui-même avait réussi à établir, avec le secours de Merlin, entre les uns et les autres ? Certes, Gauvain était courageux, tenace et résolu, intrépide au combat, très habile en paroles et capable d'apaiser bien des querelles par son sens de la courtoisie. Mais cela suffirait-il pour assurer la continuité qu'Arthur voyait de plus en plus compromise ?... Faire fond plutôt sur Agravain, le second fils du roi Loth ? Arthur jugeait la chose impossible : Agravain était trop impétueux, trop coléreux, trop jaloux des prérogatives de son frère aîné. Le troisième fils, Gahériet ? Arthur le savait foncièrement bon, foncièrement honnête, mais il redoutait son plus grand défaut, le manque d'assurance : trop hésitant, trop prudent, il ne saurait faire face à des situations embarrassantes. Pour le quatrième, Gareth, son insignifiance même l'excluait. D'ailleurs, il n'entreprenait jamais rien sans l'avis de ses frères.

Quant au benjamin de ses neveux, Mordret, chaque fois qu'il le voyait, Arthur éprouvait un malaise indéfinissable, une espèce de tendresse mêlée de répulsion. Au demeurant, Mordret n'avait cure de dissiper la gêne : taciturne et renfrogné, il se tenait toujours en dehors du cercle de ses frères et, entreprenait-il une expédition en un lointain pays, il se gardait soigneusement de venir rendre compte de ses prouesses éventuelles. Il était si secret, dissimulé même, qu'Arthur le jugeait dangereux et, quoique manifestement susceptible d'autorité, voire inflexible, sa seule accession au trône, le cas échéant, ouvrirait le règne de l'injustice. N'était-il pas en effet aussi cruel qu'orgueilleux, insensible aux autres et concentré sur la flamme intérieure qui le dévorait ? Non, jamais Mordret ne serait un héritier capable de brandir Excalibur pour le bien et la paix du royaume.

Tels étaient, hélas ! les plus proches parents du roi Arthur, les prétendants les plus légitimes à sa succession. Après eux, il ne voyait guère que son cousin Cador de Cornouailles ou son petit-neveu Karadoc de Vannes, fils de sa nièce, Ysave de Carahès. Mais il lui suffit d'évoquer ce dernier pour s'assombrir

davantage encore, tandis que les larmes inondaient ses joues. De ses proches, Karadoc était certainement le plus cher à son cœur : jeune, chaleureux, courtois et d'un courage à toute épreuve, d'une intelligence rare et d'une fidélité absolue, il était l'image même du souverain ouvert, volontaire, mais généreux, enfin tel que pouvait le souhaiter Arthur. Hélas ! quelle triste destinée était échue à Karadoc de Vannes ! Arthur ne put s'empêcher de revoir en pensée les étapes de sa douloureuse aventure.

Preux et loyal baron, le roi de Vannes avait très tôt prêté l'hommage au roi Arthur et, après l'avoir servi de son mieux, était un jour venu le trouver à Carduel et lui avait demandé un don. Arthur le lui avait accordé, ce don étant de le marier lui-même à une femme de son choix. Arthur n'avait pas hésité : comme il aimait tendrement le roi de Vannes, il lui avait octroyé sa nièce, la belle Ysave de Carahès et avait décidé que les noces se feraient quelques jours avant la cour plénière qu'il devait tenir lors de la fête de la Pentecôte.

C'était un mardi matin. La belle Ysave fut richement parée. Ses grâces exquises et son maintien ravissaient tous les regards. Ses vêtements lui seyaient à merveille. Arthur la prit par la main et, sans autre cérémonie, la conduisit à l'église où le mariage fut célébré. Sur ce, se tint un grand festin qui, dans la grande salle de Carduel, fut servi par le sénéchal Kaï. Après avoir bu et mangé, on se rendit dans la prairie, devant la forteresse, où jeux et tournois se succédèrent jusqu'à la tombée de la nuit dans la joie et l'allégresse générale.

Or, se trouvait ce jour-là à la cour un chevalier du nom d'Éliavrès, lequel était des plus experts en sorcellerie et envoûtements. Il avait séjourné de longs mois auprès de gens qui enseignaient les sortilèges en Écosse et, sans que personne s'en doutât, il était devenu le plus redoutable des magiciens du royaume. Le malheur voulut qu'Éliavrès, ce jour-là, ne cessa d'admirer la belle Ysave et en tomba éperdument amoureux. Aussi décida-t-il en lui-même de l'obtenir coûte que coûte et, dès lors, il la poursuivit avec tant d'assiduité, l'ensorcela,

l'enchantait et l'appriivoisa si bien à force de magie, de ruse et d'incantations qu'il en fit sa complice. Au moment où le roi de Vannes s'imagina la posséder, il ne s'aperçut pas qu'il couchait avec une levrette. Abusé par l'enchanteur, il n'y voyait goutte et pensait accoler sa femme. La nuit suivante, l'enchanteur sut de même le faire coucher avec une truie tandis que lui-même prenait son plaisir avec la belle Ysave. Enfin, la troisième nuit, c'est avec une jument que dormit le roi¹⁰. Or, au cours d'une de ces nuits, la dame conçut, mais nul ne s'aperçut jamais de la duperie.

Lorsque la cour se sépara, le roi Arthur distribua maints cadeaux superbes ; puis le roi de Vannes et sa femme s'en retournèrent dans leurs domaines, et l'enchanteur s'en fut de son côté. Au terme marqué pour sa grossesse, la reine Ysave mit au monde un fort beau garçon. La joie fut grande dans le pays, et l'on s'empressa de baptiser l'enfant auquel on donna le nom de Karadoc. Après de nombreuses nourrices, il eut, dès l'âge de cinq ans, un maître très savant qui, pour développer sa valeur et son intelligence, lui enseigna une foule de choses. Ainsi éduqué, il acquit une réputation d'habileté et de sagesse que rien ne devait plus démentir. Et, le moment venu d'en faire un chevalier digne de ce nom, on ne manqua pas de l'envoyer à la cour du roi Arthur, accompagné de jeunes gens de son âge qui désiraient aussi ardemment que lui être admis parmi les plus braves de la Table Ronde.

Le roi Arthur se trouvait alors à Carduel. Aussitôt prévenu de l'arrivée de l'adolescent et de son escorte, il alla au-devant d'eux

¹⁰ Avant de devenir perversion sexuelle, la « zoophilie » est d'abord un thème mythologique illustré par la tradition grecque et assez répandu dans les récits celtiques les plus archaïques. On peut voir là, semble-t-il, à la fois la réminiscence de l'Âge d'Or mythique où les humains et les animaux vivaient en paix et se comprenaient, et l'une des formes les plus anciennes du totémisme, à l'époque où l'ancêtre d'un clan ou d'un peuple était figuré symboliquement par un animal que l'on sacrifiait lors de la fête tribale, ou avec lequel il copulait dans certaines occasions qui correspondaient toutes avec des rites de fécondité. C'est ainsi que, selon Giraud de Cambrie, chroniqueur anglo-normand des environs de l'an 1200, certains peuples d'Irlande pratiquaient un « mariage sacré » entre le roi et une vache lors de son intronisation. Sous des dehors quelque peu maléfiques, l'enchanteur Éliavrès représente ici le souvenir d'une antique liturgie magico-sexuelle liée d'une façon ou d'une autre aux prises de fonctions d'un nouveau roi.

et les accueillit joyeusement. Il prit à part Karadoc et l'emmena dans la forêt pour parfaire son éducation. Il lui montra comment attraper le gibier, comment tenir sur son poing un rapace et comment lui donner l'essor au meilleur moment, comment chevaucher au mieux parmi les arbres, et mille autres choses utiles à un chasseur comme à un guerrier. À leur retour dans la forteresse, il lui enseigna de quelle façon se montrer sage et prudent, acquérir de bonnes manières, jouer aux échecs, au tric-trac et à tous les jeux que doit connaître un jeune noble. Il ne manqua pas de lui rappeler non plus les devoirs élémentaires de tout chevalier envers les dames et les jeunes filles dans le besoin. Il lui rappela encore qu'en tant que fils de roi, il ne devrait jamais mépriser un pauvre chevalier mais l'estimer selon sa vaillance et ses capacités. En quelques jours, Arthur s'efforça, par ses paroles et par son exemple, de convaincre Karadoc qu'un bon roi ne fait jamais défaut à ceux qui attendent de lui conseil et secours. Et Karadoc se montra si bon élève que tous ceux de la Table Ronde lui vouèrent autant d'estime que d'admiration et qu'Arthur décida de l'adoubier la veille de la Pentecôte.

Karadoc veilla toute la nuit, sans dormir ni sommeiller, en compagnie des autres jeunes gens, fils de barons et de grands seigneurs pour la plupart et, le moment venu de la cérémonie, c'est Gauvain, fils du roi Loth, qui lui chaussa l'éperon droit, tandis qu'Yvain, fils du roi Uryen, lui chaussait le gauche. Alors, le roi Arthur lui ceignit l'épée et lui donna la colée en disant : « Beau neveu, que Dieu te donne la grâce d'être chevalier valeureux et fidèle à ta parole. » Et après que des compagnons de la Table Ronde eurent chaussé fraternellement les éperons aux autres jeunes gens, leur eurent ceint l'épée et donné la colée, tous assistèrent à la messe dans la grande église de Carduel où, pour l'occasion, le roi Arthur arborait sa couronne, laquelle lui ornait richement le chef. Ainsi devint chevalier Karadoc, fils du roi de Vannes et petit-neveu du roi Arthur.

Sur les tables dressées dans la grande salle de la forteresse, les serviteurs avaient déployé les nappes et déposé le pain, le

vin, les couteaux les plus précieux, les coupes d'or et d'argent, ainsi que les vases les plus ouvragés. S'étant défait de son manteau, Kaï s'en vint, une petite badine à la main, vers le roi. « Roi, dit-il, quand il te plaira, je ferai apporter l'eau. » Arthur le regarda d'un air sévère : « Kaï, je m'étonne toujours de ton impatience. Tu connais pourtant la coutume : depuis que je suis roi et que je tiens ma cour, je n'ai jamais commencé à manger que l'on n'ait vu quelque prodige. Tu attendras comme tout le monde. » Or, comme ils étaient en train de parler, un chevalier monté sur un destrier gris comme fer se présenta à la porte. Il était coiffé d'une sorte de bonnet qui le protégeait de l'ardeur du soleil, vêtu d'une robe d'hermine par-dessus laquelle il avait ceint une épée ornée d'une attache de soie de grand prix. Il mit pied à terre et se dirigea droit sur Arthur. « Roi, dit-il, que Dieu te protège, toi le meilleur et le plus grand souverain qui soit sur la terre. Je suis venu te demander un don, souhaitant que tu me l'accordes. – Par Dieu tout-puissant, répondit Arthur, je n'ai jamais refusé nul don, à moins qu'il ne fût contraire à mon honneur. Demande-moi ce que tu désires. – Eh bien, voici, roi Arthur : le don que je réclame est de recevoir un coup d'épée qui me permette d'en donner un à mon tour. – Comment cela ? dit le roi, très étonné. Explique-toi plus clairement. – Ce n'est pas difficile, reprit le chevalier à la robe d'hermine. Je vais confier mon épée, devant tout le monde, à un chevalier qui voudra bien accepter l'épreuve. Il devra me trancher la tête d'un seul coup. S'il y parvient, et si je peux survivre après ce coup, il devra me rendre la pareille ici même dans un an, devant toute la cour : c'est moi qui lui trancherai la tête, d'un seul coup.

– Par saint Jean ! s'écria Kaï, je ne le ferais pas pour tout l'or du monde, seigneur chevalier ! Il faudrait être fou pour te frapper à de telles conditions ! – C'est pourtant le don que j'ai demandé au roi, et il me l'a accordé. Personne ne peut nier que j'aie droit à ce don, sans quoi l'on saurait par toute la terre que le roi Arthur ne tient pas sa parole ! »

Sur ce, il tira son épée du fourreau et la brandit haute et claire devant l'assistance. Arthur était fort ennuyé d'avoir enga-

gé son honneur. Quant aux chevaliers, petits et grands, ils demeureraient interdits, se demandant avec angoisse comment se tirer d'un pareil guêpier. Les voyant perplexes, Karadoc s'avança vers le chevalier à la robe d'hermine, se débarrassa de son manteau, empoigna l'épée solide et tranchante. L'autre lui demanda : « Est-ce qu'on te considère comme le meilleur chevalier de la cour ? – Assurément non, répondit Karadoc, mais certainement comme le plus fou. »

Là-dessus, le chevalier à la robe d'hermine posa sa tête sur la table et tendit le cou. Le roi et tous les gens présents furent saisis d'une grande angoisse. Quant à Yvain, fils d'Uryen, il faillit courir arracher l'épée des mains de Karadoc, mais il réprima aussitôt ce premier mouvement. Karadoc leva l'épée et en assena un tel coup que la lame s'enfonça dans la table. La tête vola à bonne distance, mais le corps la suivit de si près qu'avant qu'on pût s'en rendre compte, le chevalier avait retrouvé sa tête et l'avait remise sur ses épaules, comme si rien ne s'était produit. D'un bond, il se releva au milieu d'eux, devant le roi, parfaitement sain et sauf. « Roi, dit-il alors, il t'appartient maintenant de tenir ta parole. Dans un an, devant vous tous, je donnerai à ce chevalier un coup semblable à celui qu'il m'a infligé. » Et, sans ajouter un mot, il sortit, renfourcha¹¹ son cheval et disparut dans un nuage de poussière.

¹¹ Il est déjà arrivé des aventures semblables à Gauvain et à Lancelot. Mais ce « Jeu du Décapité » apparaît dans des récits irlandais anciens, notamment dans *Le Festin de Bricriu* (J. Markale, *L'Épopée celtique d'Irlande*, pp. 129-135). Ce « jeu » est évidemment en rapport avec le culte des Têtes coupées qu'on observe tant chez les anciens Gaulois que chez les Gaëls d'Irlande. Mais c'est aussi la réminiscence d'une coutume très archaïque dont les auteurs de l'Antiquité se font l'écho. « Jadis, [les Celtes] remettaient à l'Autre Monde le règlement des comptes et le paiement des dettes. » (Pomponius Méla, *De situ Orbis*, III, 2, 19.) « Certains, ayant reçu de l'or, ou bien un nombre déterminé de vases remplis de vin, ayant fait attester solennellement la donation, l'ayant divisée et distribuée en présent à leurs proches ou à des amis, S'étant étendus sur le dos, couchés sur leur bouclier, un assistant survenant leur coupe le cou avec un glaive. » (Posidonios, cité par Athénée, IV, 37.) Tout cela confirme assurément la très forte croyance celtique que « la mort est le milieu d'une longue vie », mais fournit aussi une précieuse indication quant au système des donations chez les peuples celtes. Le sociologue Marcel Mauss commentait ainsi cette coutume : « L'assistance est garante du caractère définitif du don. Alors le héros qui, normalement, eût dû rendre avec usure les cadeaux reçus, paye de sa vie ceux qu'il vient de prendre. Les ayant distribués à ses proches qu'il enrichit définitivement (en se sacrifiant pour eux), il échappe par la mort à toute contre-prestation et au déshonneur qui lui viendrait s'il ne rendait pas un jour les présents acceptés.

Durant l'année suivante, Karadoc accomplit bien des exploits, et chacun s'accordait à voir en lui l'un des plus valeureux chevaliers qu'on eût jamais croisés à la cour d'Arthur. Et pourtant, une grande tristesse étreignait le cœur des compagnons de la Table Ronde car, ils le savaient, Karadoc ne se déroberait pas, le moment venu, et force lui serait de subir le sort qu'il avait infligé au chevalier à la robe d'hermine. Or, si ce dernier était sorti indemne de l'épreuve, c'est qu'il était un magicien, tandis que Karadoc n'était qu'un guerrier, soumis comme tous les autres à la souffrance et à la mort. Cependant, Karadoc se ne souciait guère de son avenir, quoique approchant l'époque où il devrait retourner à Carduel subir son fatal destin.

Comme, en conséquence, le roi Arthur avait convoqué tous ses barons et ses vassaux, leur demandant de venir à la cour avec leur famille, Cador de Cornouailles quitta son domaine en compagnie de sa sœur pour Carduel. Il pensait y arriver bien en avance et profiter de son séjour pour parler avec son cousin Arthur. Sa sœur, Guinier¹², était belle et sage ; jamais elle ne se fardait ni ne se souciait des parures que lui avait prodiguées la nature. Elle et son frère voyageaient seuls, sans aucune escorte,

Au contraire, il meurt de la mort du brave, sur son bouclier. Il se sacrifie avec la gloire pour lui et profit pour les siens » (*L'Année sociologique*, 1923-1924, article intitulé « Essai sur le Don », pp. 30-186). Bien qu'il n'y ait pas, dans l'épisode de Karadoc, de cadeaux matériels en jeu, la même idée fondamentale préside à l'étrange épreuve imposée au héros.

¹² On reconnaît facilement dans le nom de Guinier, ici considéré comme féminin, celui du problématique saint breton Guigner, éponyme de la paroisse de Pluvigner (Morbihan), lequel a été assimilé par les hagiographes au non moins problématique saint irlandais Fingar (vers 450), fils d'un roi d'Irlande et disciple de saint Patrick. Or, l'ancienne église paroissiale de Pluvigner (dont subsistent des vestiges à côté de l'actuel sanctuaire) est une « Notre-Dame des Orties » qui devrait sa fondation à l'anecdote des plus fréquentes d'une statue qui, trouvée dans les ronces ou les orties, est identifiée comme celle de la Vierge et qui, mise à l'abri dans une église, est retrouvée chaque matin en son lieu d'origine. Ce thème, constant dans toute l'Europe occidentale, recouvre l'*invention* d'une statue païenne, généralement une Vénus gallo-romaine, que l'on se hâte de christianiser. Tel est, entre autres, le cas de la fameuse statue de sainte Anne d'Auray qui, trouvée par Nicolazic, fut retaillée par les capucins d'Auray parce qu'elle n'était guère conforme aux canons escomptés d'une « bonne mère ». De toute évidence, la fondation de la paroisse de Pluvigner remonte donc à la découverte d'une statue de ce type. Mais on a masculinisé le nom car, en réalité, Guigner est la forme vannetaise de Gwener qui, en breton armoricain, est le strict équivalent du latin Vénus (au génitif *Veneris*). La Guinier de l'histoire de Karadoc est donc Vénus, dont le nom indo-européen évoque la blancheur, la blondeur, la beauté et l'origine divine. Le prouvera d'ailleurs éloquentement la suite de cette étrange histoire.

mais la jeune fille se savait en sécurité, tant Cador était taillé en force et apte à la défendre en cas de nécessité.

Or, comme ils traversaient une forêt, déboucha d'une vallée un chevalier tout en armes et qui les observa attentivement. Au premier coup d'œil, il reconnut la jeune fille. En effet, Aalardin du Lac, tel était son nom, aimait depuis longtemps la belle Guinier ; il l'avait même demandée en mariage à son père, au temps où celui-ci vivait encore, et à son frère Cador de Cornouailles, car il brûlait d'en faire son épouse et la dame de sa terre. Mais elle avait répondu ne vouloir être ni la femme ni l'amie d'Aalardin, bien qu'il fût l'un des plus beaux et des plus vaillants chevaliers de son pays. Lui, néanmoins, ne s'était pas tenu pour vaincu et guettait l'occasion de prendre sa revanche. Aussi, dès qu'il aperçut Guinier et son frère Cador seuls au milieu de la forêt, se sentit-il plein de joie et d'espoir. Il éperonna son cheval et eut tôt fait de leur barrer le passage.

« Seigneur ! apostropha-t-il Cador, cède-moi ta sœur ! Tu ne saurais l'emmener un pas plus loin. Si tu ne consens à me l'octroyer de bon gré, je me fais fort de t'y contraindre, et prends garde, si tu m'en crois, à te couvrir soigneusement, car ta tête risque de voler dans l'herbe ! » Sans être désarmé, Cador avait repoussé son heaume en arrière à cause de la chaleur. « Certes ! rétorqua-t-il, voilà qui dépasse toute mesure ! Te figures-tu donc que je vais t'obéir et te laisser ravir ma sœur contre sa volonté ? Non seulement je ne compte pas m'humilier devant toi, mais je suis bien déterminé à défendre le droit de ma sœur et le mien ! En garde ! » Sur ces mots, il rabattit son heaume et se prépara au combat.

Aussi les deux hommes ne tardèrent-ils pas à se précipiter l'un sur l'autre avec toute la fureur guerrière dont ils étaient capables. Et leurs montures les emportèrent à si vive allure qu'au premier choc chevaux et cavaliers mordirent la poussière en un tas confus. Mais Cador eut la malchance de tomber à la renverse sous son destrier qui lui brisa la jambe, et la violence de la douleur l'étreignit si fort qu'il demeura inerte comme une souche. Ce que voyant, Aalardin ricana d'un ton cruel : « Seigneur Ca-

dor, c'est en dépit de toi que ta sœur Guinier m'appartiendra. J'avais voulu en faire mon épouse et la maîtresse de mes terres, mais son refus et le tien me donnent une autre idée. Je ferai d'elle une putain à l'usage de mes valets. Ainsi serai-je vengé de l'affront que vous m'avez infligé, elle et toi ! »

Alors, sans plus d'égards, il remonta sur son cheval et entraîna la monture de la jeune fille par la bride. « Ah ! s'écria Guinier, par la Vierge Marie, ne sera-t-il personne pour me secourir ? Prendre une femme de force n'est vraiment pas digne d'un chevalier ! C'est là pure cruauté ! Plutôt mourir que de suivre un homme qui méprise autant la volonté des femmes ! » Et elle se lamentait à grands cris, tout en pleurs, tandis qu'Aalardin, sans se soucier de ses reproches, allait de l'avant. Tout à son projet, il entendait repaître sa rancune coûte que coûte et quoi qu'il en pût advenir.

Sur ces entrefaites, Karadoc de Vannes, qui traversait la forêt, entendit les plaintes et les gémissements de la jeune fille. Tout en armes et très droit sur sa selle, il dévalait une colline quand, alerté par les cris, il regarda vers le fond de la vallée et, d'un coup d'œil, embrassa le navrant spectacle du rapt. Sans hésiter une seconde, il éperonna son cheval et, au triple galop, courut sus au ravisseur. Dès qu'elle le vit, Guinier redoubla de supplications, tandis que lui, se mettant en travers du chemin, criait : « Seigneur ! Laisse cette jeune fille, ou bien gare à toi !

— Comment ? répliqua Aalardin. De quel droit te mêles-tu de mes affaires ? Il faudrait que je fusse fou ou bien pleutre pour te céder cette jeune fille que j'ai conquise par ma vaillance ! C'est pour ton malheur, chevalier, que tu insisterais, car si tu veux ma proie, il te faudra me la ravir de force ! — Et telle est bien mon intention ! s'exclama Karadoc. Dieu me préserve d'abandonner jamais une femme qui m'appelle à son secours, sans quoi je renierais le serment que j'ai prêté lors de mon adoubement par le roi Arthur. En garde ! Défends-toi si tu veux un combat loyal, car, sache-le, je n'hésiterai pas à t'attaquer, quelle que soit ton attitude ! »

De sa main libre, il saisit le cheval de la jeune fille par le frein. Alors Aalardin lui décocha un coup d'épée qui manqua lui couper le poing qui tenait la lance et, déviant, sectionna celle-ci en deux. Mais, avec le tronçon restant, Karadoc lui porta un tel coup que son adversaire vida les étriers et culbuta, tête la première, à terre. Karadoc bondit à bas de son cheval et provoqua de nouveau Aalardin. Farouchement, tous deux s'attaquèrent et, avec leurs lames tranchantes, mirent leurs boucliers en pièces et s'infligèrent force blessures. Il leur fallut même s'interrompre quelques instants, tant ils étaient à bout de souffle. Finalement, Karadoc réussit cependant à briser l'arme d'Aalardin qui, se voyant désormais hors d'état de se défendre, lui tendit la croix de son épée. « Seigneur, dit-il, je me rends à toi et me mets à ta merci. Je me reconnais ton prisonnier. Dis-moi ton nom, toi qui as failli me rompre les os, m'infligeant là ma première défaite !

— Je n'ai aucune raison de te le cacher, répondit le vainqueur. Je suis Karadoc, le fils du roi de Vannes et le petit-neveu du roi Arthur. Et toi, qui es-tu donc ? — On m'appelle Aalardin du Lac dans mon pays. Amoureux de la jeune fille qui est ici, je voulais en faire la dame de mes terres. Mais comme elle a refusé mon amour, j'ai voulu, hélas ! la prendre de force et lui faire payer très cher ses dédains. Si tu ne m'avais tant malmené, je me serais certes bien vengé d'elle ! Mais ta valeur est telle que me voici contraint à consentir à toutes tes volontés. Parle. — Il convient, répondit Karadoc, que tu te rendes d'abord à la jeune fille que tu as offensée par ta violence. — Qu'il en soit comme tu l'ordonnes. » Et le vaincu s'agenouilla devant la belle Guinier pour lui manifester son repentir.

« Seigneur Karadoc, dit alors la jeune fille, je ne saurais rien pardonner à cet homme avant qu'il ne m'ait rendu mon frère Cador sain et sauf. Je ne consentirai jamais à faire la paix avec ce brigand tant qu'il n'aura pas réparé le tort qu'il m'a fait en renversant et en blessant mon frère bien-aimé qui ne fut coupable que de me défendre contre ses entreprises éhontées ! » Karadoc se tourna vers le vaincu et lui demanda : « Qu'en dis-tu ? Lui rendras-tu son frère sain et sauf afin d'obtenir son par-

don ? — Oui, répondit Aalardin. Il n'est rien que je n'entreprenne pour mériter son pardon et pour souscrire à tes volontés. »

Aussitôt, tous trois se remirent en selle et allèrent rejoindre Cador au lieu où s'était déroulé le fâcheux combat. Ils le découvrirent étendu sur l'herbe verte, et si grièvement blessé qu'il n'aurait jamais pu se relever. À peine exhalait-il encore un faible souffle. À le voir si mal en point, la belle Guinier, incapable de retenir ses larmes, se répandit en imprécations contre Aalardin qui, au comble de la confusion, promit de réparer tout le mal qu'il avait causé. À grand-peine, les deux hommes, quoique affaiblis par leurs propres blessures, réussirent à relever Cador et à l'installer sur un cheval. Puis la petite troupe s'engagea dans un chemin qui s'enfonçait dans une vallée profonde, Cador en croupe de Karadoc, car quoique celui-ci prît grand soin de maintenir une allure douce, le blessé n'eût jamais pu chevaucher seul. Quant à Guinier, elle laissait libre cours à son chagrin et menait grand deuil.

À la longue, ils parvinrent néanmoins devant un pavillon qui, dressé au bord d'une rivière, leur parut magnifique avec ses rehauts d'or et d'argent. Tout autour verdoyait la prairie jusqu'aux rives émaillées de fleurs. L'endroit séduisit Karadoc, et le joyeux ramage des oiseaux dans les frondaisons n'adoucit pas moins les souffrances que lui infligeaient ses fatigues et ses blessures. « Ah ! Dieu tout-puissant ! s'écria-t-il, comme ce lieu est beau ! Est-il aimé de Dieu, l'homme qui en est le seigneur et maître ! »

À peine avait-il prononcé ces paroles que s'éleva une mélodie merveilleusement chantée par des jeunes filles qui, assemblées dans la prairie, menaient des rondes infiniment gracieuses autour du pavillon. Mais il vit et entendit bien d'autres choses non moins étonnantes : à l'entrée de la tente, se tenaient deux automates magiques d'or et d'argent qui, respectivement, ouvraient et fermaient la porte sans l'intervention visible d'aucun portier ; ils avaient également une autre fonction : l'un jouait de la harpe en virtuose, tandis que l'autre, muni d'un javelot, défendait toute approche aux rustres en les frappant d'emblée d'un coup

bien décoché. Quant à son compère harpiste, il avait, lui, le privilège de démasquer toute femme qui se prétendait indûment vierge. L'une de celles-ci se présentait-elle à l'entrée ? L'instrument détonnait, ses cordes se rompaient. À l'intérieur, le pavillon était jonché de joncs et d'herbes fraîches ainsi que de fleurs aromatiques destinées à embaumer l'atmosphère sitôt que survenait le seigneur. Karadoc interrogea Aalardin sur le propriétaire de ce pavillon si superbe et si raffiné. « Seigneur, répondit l'autre, je suis le plus proche voisin de ce pavillon, car il m'appartient. J'en suis le seigneur unique, et c'est donc chez moi, sache-le, que je vous amène. Les gens dont tu admires le chant sont tous de ma compagnie, chevaliers, dames, jeunes filles et valets. En entrant dans le pavillon, vous découvrirez mes grandes richesses et y verrez aussi ma sœur, que j'aime d'un grand amour et qui m'inspire le plus profond respect. »

Du pavillon sortirent alors ses vassaux qui s'empressèrent de lui rendre hommage. Sa sœur, qui était fort belle, lui tint l'étrier, et tous les autres la secondèrent quand il entreprit de démonter doucement Cador puis de l'emmener à l'intérieur et de l'y étendre sur un lit moelleux. Du reste, à peine eut-il entendu la harpe mélodieuse que le blessé se ranima comme par enchantement. On eût dit qu'il s'éveillait d'un songe. Ni la belle Guinier ni Karadoc lui-même n'en croyaient leurs yeux. Quant à Aalardin, il dit à sa sœur : « Douce amie, je t'en prie, prends grand soin de ces chevaliers comme tu le fais de moi-même. Je te confie pareillement la jeune fille que voici. Use de tout ton pouvoir et de toute ta sagesse afin de guérir ces chevaliers pour le bien de ton frère. Pour ce qui est de moi, je te saurais également grand gré de répandre tes baumes sur mes blessures. Elles me font grandement souffrir. »

Et, de fait, la sœur d'Aalardin leur dispensa à tous trois des soins si merveilleux qu'en moins de huit jours ils se retrouvèrent sur pied. En outre, elle témoigna tant d'honneur à la belle Guinier et lui manifesta une telle affection que celle-ci oublia jusqu'aux ressentiments qu'elle avait accumulés contre Aalardin et sa famille. Ainsi ces huit jours ne furent-ils qu'une fête conti-

nuelle enchantée de doux divertissements. Les trois hommes se jurèrent solennellement d'être compagnons à jamais, et Aalardin fit amende honorable envers Guinier des violences qu'elle avait subies. Et tous décidèrent de partir ensemble, le lendemain, pour la cour du roi Arthur, lequel avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses barons et de ses vassaux.

Aussitôt prêts, ils se mirent en route par le chemin le plus direct. Karadoc chevauchait aux côtés de Guinier car, depuis leur rencontre, ils éprouvaient l'un pour l'autre le plus brûlant amour. Et si chaque nouvelle minute accroissait en elle le désir de se trouver dans les bras de Karadoc, lui, de son côté, se répétait que nulle femme au monde ne pourrait le rendre infidèle à Guinier. Quant à Cador, il tenait compagnie à la sœur d'Aalardin et s'en montrait, semblait-il, des plus satisfaits. Ainsi chevauchaient-ils à vive allure à travers les forêts et les landes, et ils ne furent pas longs à parvenir, la veille de la fête de la Pentecôte, à Carduel.

Or, pour Karadoc, l'épreuve était imminente et, malgré son courage, il l'envisageait avec effroi : il s'était passé tant de choses depuis un an ! Pour rien au monde, il n'eût voulu peiner Guinier, car il l'aimait d'un amour aussi profond que sincère. Qu'allait-il arriver ? Le chevalier dont il avait tranché la tête reviendrait-il réclamer son dû ? « Ne me suis-je pas, se disait-il, rendu coupable de forfanterie ? » Et comment, d'ailleurs, qualifier l'attitude du provocateur, un magicien à l'évidence, eu égard aux coutumes du royaume ? Karadoc dormit peu, cette nuit-là, tant l'angoissait son éventuelle rencontre avec l'homme à la robe d'hermine. Et, néanmoins, il était bien décidé à mener l'aventure jusqu'à son terme, dût-il y périr, car, à ses yeux, mieux valait mourir que manquer à l'honneur.

Le lendemain, la cour tout entière se rassembla autour du roi Arthur. Et, une fois la messe chantée, les processions dispersées, les chevaliers tout juste réunis dans la grande salle de Carduel attendaient qu'il plût à Arthur de demander l'eau pour se mettre à festoyer, quand on vit arriver le chevalier à la robe d'hermine, à cheval, l'épée au côté. Il n'avait guère les joues

fraîches, et l'on devinait à son visage empourpré de chaleur qu'il avait chevauché longtemps. « Seigneur roi, dit-il à Arthur, que Dieu te protège, toi et les tiens ! – Et toi, répondit le roi, que Dieu te bénisse : Sois le bienvenu à ma cour. » Le chevalier descendit de sa monture et regarda fièrement autour de lui. « Karadoc ! dit-il enfin, je ne te vois pas. Serais-tu lâche ? Si tu es là, avance hardiment. Mais je te préviens, tu vas passer un mauvais moment. Présente-moi ta tête ici sur-le-champ, de même façon que je t'ai présenté la mienne l'an dernier. Il est juste que tout le monde puisse voir comment je sais moi-même manier l'épée. Tu recevras le coup qui t'était promis. »

Comprenant qu'il ne pouvait plus hésiter, Karadoc ôta son manteau et, se précipitant, présenta sa tête au chevalier à la robe d'hermine. « Seigneur, lui dit-il, je suis celui que tu attendais. Fais de moi ce qu'il te plaît. » Et comme le chevalier brandissait déjà son épée au-dessus du cou de Karadoc, soudain le roi Arthur intervint : « Seigneur chevalier, dit-il, montre-toi courtois et accepte plutôt une rançon. – Une rançon ? répliqua le chevalier. Quelle rançon ? Je t'en prie, dis-moi laquelle ? – Volontiers. Je t'offre une grosse rançon : sans mentir, je te donnerai toute la vaisselle qu'on trouvera dans cette forteresse, d'où qu'elle provienne, ainsi que le harnais de Karadoc. Car il est mon neveu, et je l'aime fort. – Ce sentiment t'honore, roi Arthur, mais je n'en ai que faire. Je n'accepterai aucune rançon. C'est la tête de Karadoc que je veux. Inutile de discuter d'avantage. – Pourtant, repartit le roi, j'ajouterai encore quelque chose : je suis prêt à te céder tous les trésors, toutes les pierres précieuses, tout l'or et tout l'argent que l'on trouvera sur mes terres, dans toute l'étendue de mon royaume. – Tu me prends vraiment pour un sot, roi Arthur. Tu t'es engagé à laisser Karadoc me donner sa tête en échange de la mienne. Je suis venu la réclamer parce que je suis dans mon droit. »

À ces mots, un grand silence tomba sur toute l'assemblée. Mais, alors, la belle Guinier se précipita aux genoux du chevalier à la robe d'hermine et le supplia d'épargner la vie de l'homme qu'elle aimait. Le chevalier la repoussa d'un air dédaigneux.

« Jeune fille, railla-t-il, je respecte fort l'amour que tu lui portes, mais là n'est pas la question. Karadoc m'a coupé la tête l'an dernier, et il s'est engagé, sous la caution du roi, à me livrer la sienne aujourd'hui. Ce contrat a été passé devant toutes les personnes ici présentes, et je réclame seulement qu'il soit honoré. Après tout, Karadoc savait très bien ce qu'il faisait, et je ne l'ai pas obligé à me trancher le cou. »

Au même moment, la reine Guenièvre sortit de ses appartements en compagnie de ses suivantes, toutes dames et jeunes filles de grande beauté. « Seigneur chevalier, dit-elle, épargne ce jeune homme. Ce serait grand péché et grand malheur que sa mort. Au nom de Dieu, accorde-lui la vie, tu en seras bien récompensé. Je t'en prie, déclare Karadoc quitte du coup d'épée, et tu obtiendras celles de ces jeunes filles que tu voudras. – Dame, répondit le chevalier à la robe d'hermine, je n'éprouve certes aucun mépris pour ces jeunes filles, mais je les refuse. Je ne veux obtenir rien d'autre que mon dû. S'il est au-dessus de tes forces d'assister à ce spectacle, regagne ta chambre. » La reine alors se couvrit la tête d'un grand châle et, dans sa douleur, entreprit de se lamenter.

« Finissons-en, dit alors Karadoc. Qu'attends-tu pour me frapper ? » Il s'approcha d'une table et y posa sa tête. Le chevalier à la robe d'hermine leva son épée et l'en frappa du plat sans lui faire le moindre mal. « Lève-toi maintenant, Karadoc, dit-il. Il serait trop révoltant et trop malheureux que je te tue. Viens me parler en particulier, car je désire t'apprendre certaines choses. » Et, après qu'ils se furent retirés à l'écart : « Sais-tu pourquoi je ne t'ai pas tué ? reprit-il. C'est, sache-le, que je me nomme Éliavrès et que je suis ton père. » Là-dessus, sans plus attendre, il révéla à Karadoc le secret de sa naissance. Le jeune homme d'abord ne voulut pas le croire, mais les détails que lui fournit Éliavrès étaient si précis qu'il finit par devoir admettre que tout cela était vrai. L'entretien terminé, Éliavrès salua le roi, enfourcha son cheval et s'en alla.

Karadoc était demeuré prostré. Et la belle Guinier eut beau venir à lui et l'embrasser tendrement, il répondit à peine à sa

tendresse. L'interrogeait-on sur les confidences du chevalier à la robe d'hermine, il ne répondait rien et se retranchait dans un silence obstiné qu'il observa tout le reste de la journée. Enfin, le soir, après avoir demandé au roi Arthur la permission de quitter la cour et assuré Guinier de son indéfectible amour, il s'enfonça seul dans la nuit.

Quelques jours plus tard, il parvint auprès du roi de Vannes qui l'avait élevé et qu'il avait toujours pris pour son père. Celui-ci manifesta la plus grande joie à le voir de retour sain et sauf. Mais Karadoc, le prenant à part, lui conta tout ce qu'il avait appris d'Éliavrès, non sans l'assurer qu'il demeurerait éternellement le meilleur et le plus dévoué des fils. Les révélations de Karadoc plongèrent d'abord le roi de Vannes dans un désespoir affreux ; puis la colère l'envahit et il voulut en personne châtier la reine Ysave en la passant au fil de l'épée pour l'avoir odieusement trompé. Mais Karadoc s'interposa. « Non, seigneur, dit-il. Toute coupable qu'est la reine, elle est ma mère, et je dois la protéger. Voici ce que je te conseille : afin que le maudit enchanteur ne puisse plus jamais la rejoindre, enferme-la dans une tour aussi haute qu'étroite ou du moins pourra-t-elle méditer sur ses forfaits et se repentir à loisir. »

Ainsi fut fait. Le roi fit enfermer l'infidèle dans une tour où nul ne pouvait pénétrer hormis lui-même et ceux qu'il y autorisait. La reine Ysave n'y avait aucun homme pour compagnie. Seules des femmes la servaient. Une fois assuré que sa mère se trouvait sous bonne garde, Karadoc prit congé du roi de Vannes et regagna la cour d'Arthur, car il lui tardait de revoir la belle Guinier.

Cependant, l'enchanteur Éliavrès, père de Karadoc, était fort ennuyé qu'on l'eût séparé de la reine. Il ne désirait en effet rien tant que d'aller la retrouver, et il s'y employa. Ses connaissances en matière de magie lui permirent de pénétrer dans la tour à l'insu de quiconque et à la grande joie de la dame. Toujours grâce à sa magie, il manda des musiciens qui lui jouaient de la harpe et de la vielle, des jongleurs qui la divertissaient, des danseurs qui menaient le bal et des acrobates qui accomplissaient

des prodiges. De sorte que la reine Ysave et son amant menaient joyeuse vie dans la tour chaque fois que le roi de Vannes s'absentait pour visiter ses sujets.

Mais tout cela n'allait pas sans bruit. Comme, pour peu qu'il y eût fête dans la tour, les voisins en étaient réveillés, ils finirent par se plaindre auprès du souverain. Bouillant de colère, celui-ci décida de faire garder plus étroitement la tour, nuit et jour, mais il ne put rien empêcher : certaines nuits, le tapage était si infernal et les réjouissances si tapageuses que la tour finit par être connue dans la région sous le nom de Joyeux Vacarme. Quant au roi, à qui parvenaient les échos des divertissements grandioses et extraordinaires qu'organisait l'enchanteur, il en éprouvait un tel déplaisir qu'il finit par envoyer un messenger auprès de Karadoc pour le prier de venir le conseiller.

Lorsque Karadoc survint, le roi de Vannes l'accueillit avec force démonstrations de tendresse et, après le repas, lui conta les scandales de la tour. Alors, Karadoc entreprit de guetter, et il le fit avec tant de zèle et d'intelligence qu'une nuit il parvint à s'emparer de l'enchanteur, son père, au moment où celui-ci se mettait au lit avec la reine, sa mère. Aussi décida-t-il de lui infliger un châtiment exemplaire qui laverait l'opprobre du malheureux roi de Vannes. À cet effet, il obligea l'enchanteur Éliavrès à coucher avec une levrette, une truie et une jument. Avec la première, l'enchanteur engendra un grand lévrier qu'on appela Guinaloc, avec la truie, un gros sanglier qui reçut le nom de Tortain, et avec la jument, un haut cheval de combat, le puissant et farouche Loriagort, tous trois frères de Karadoc et enfants de son père¹³. Karadoc avait d'abord envisagé de pendre et d'écorcher vif l'enchanteur, mais celui-ci étant malgré tout son père, il résolut de l'épargner et le laissa aller où il voudrait.

¹³ Parfaitement logique, la vengeance de Karadoc renvoie aussi à d'anciens rituels totémiques. Une aventure parallèle arrive à Gwyzion et à Girflet dans la quatrième branche du *Mabinogi* gallois (voir dans *Le Cycle du Graal*, 4^e époque, « La Fée Morgane », le chapitre intitulé « Les impossibles sortilèges »). Le nom de Tortain évoque évidemment Twrch Trwyth, le sanglier magique dévastateur de la tradition galloise (voir *ibid.*, 2^e époque, « La chevauchée du prince Kilourh »).

Terriblement fâché de tant d'humiliations, Éliavrès ne tarda pas à réagir, et il s'employa vivement à retourner dans la tour où la reine était prisonnière. Aussitôt en sa présence, il se plaignit amèrement que son fils eût été son bourreau. Or, elle, après avoir pleuré longuement et compati aux grandes souffrances qu'avait endurées son amant, s'exclama enfin : « Venge-toi ! Tu n'es pas sans moyens pour le faire ! – Je ne peux pourtant le tuer. C'est mon fils. Je ne saurais commettre une si grande cruauté ! » Elle se mit alors en colère : « Et voilà ce qui t'arrête ? s'écria-t-elle, quelle poule mouillée tu fais ! Si tu ne te venges tout de suite, qui sait ce qu'il entreprendra contre nous ? C'en sera fini pour jamais de nos plaisirs ! Ah ! sache-le, si tu ne lui infliges au plus tôt quelque mauvais traitement, c'est à moi que tu causeras du tort ! »

En voyant sa maîtresse enflammée d'une telle fureur, l'enchanteur Éliavrès comprit qu'il ne pouvait plus reculer. Il soupira longuement, réfléchit quelques instants et finit par dire : « Je me vengerai de lui et te vengerai par la même occasion. Je refuse seulement de le faire périr. Je le laisserai donc en vie, mais en lui ôtant toute sa valeur, si tu veux bien m'aider. – Certes, répondit-elle, je ne reculerai devant rien, pourvu qu'il paie les sévices qu'il t'a infligés ! »

L'enchanteur la quitta aussitôt et, à son retour, il apporta un serpent apprivoisé par ses sortilèges. Il expliqua alors à la reine ce qu'elle devrait faire. « Je vais enfermer ce serpent dans l'armoire, dit-il. Je te supplie de n'en pas ouvrir les portes, car quiconque y touchera courra à sa perte. Quand ton fils viendra te voir, fais en sorte de dénouer ta chevelure et prie-le de prendre ton peigne dans cette armoire. Dès qu'il l'aura ouverte, tu verras alors le perfide serpent se jeter sur lui avec rage et l'entourer de ses nœuds. Dès lors, rien au monde ne l'en pourra défaire. Au bout de deux ans et demi, il devra mourir, car le serpent l'aura épuisé peu à peu au point qu'il n'aura plus la moindre force. – Seigneur, merci ! Voici une belle vengeance ! ricana la reine. Dépérir de cette façon sera autrement pire qu'une mort rapide. Et, certes, le fait que je suis sa mère ne me

rendra pas moins cruelle avec lui ! Sois sans crainte, j'agirai comme tu le souhaites. »

Sur ce, l'enchanteur la quitta, toute peuplée de rêves de vengeance. Le lendemain, Karadoc se rendit dans la tour visiter sa mère. Il le faisait par pure courtoisie et parce qu'il la respectait en dépit de tout. Il la trouva toute décoiffée. « Mon fils, dit-elle, je ne m'attendais pas à te voir. Cela fait bien longtemps que tu me délaisses. J'étais toute occupée de mes cheveux que je voudrais démêler avec un peigne venu d'outre-mer. Il se trouve dans cette armoire. Veux-tu me l'apporter ? » Loin de se méfier, Karadoc se leva promptement et se dirigea vers l'armoire, l'ouvrit et y plongea le bras. Alors, le serpent qui se trouvait à l'intérieur se précipita, gueule ouverte, lui saisit le bras et s'enroula tout autour. Karadoc bondit en arrière et secoua son bras, dans l'espoir de se délivrer, mais plus il s'agitait, plus le reptile assurait son étreinte. Alors, Karadoc commença à blêmir, à pâlir, à changer de visage.

À ce spectacle, la reine se précipita et, feignant de ne pas comprendre, se mit à crier et à gémir, se frappa la poitrine, se tordit les mains et s'écria d'une voix faussement plaintive : « Malheureuse ! misérable ! Comme la mort est peu pressée, qui me laisse un semblant de vie ! Pourquoi ce serpent s'en est-il pris à mon fils et non à moi ? C'est sur moi qu'aurait dû se jeter cet infâme monstre, je n'aurais pas regretté la vie ! Mon cher fils, confesse-toi et libère-toi du lourd fardeau de la faute que tu as commise envers ton père et envers moi, ta mère. C'est de ton péché, de tes mauvais agissements envers nous deux que le Seigneur Dieu se venge ! Souffre patiemment et implore longuement la miséricorde de Dieu afin qu'il t'enlève ce diable du bras ! »

Ainsi parlait la reine, tandis que Karadoc demeurait coi. En lui-même il soupirait, convaincu qu'elle disait tout cela pour son bien. La terrible souffrance qu'il ressentait, nul être humain n'aurait pu la décrire, et quand le roi de Vannes en fut informé, ce malheur lui fit éprouver un chagrin terrible qu'aggravait une colère immense. Aussitôt rendu dans la tour, à peine put-il se

retenir de passer son épée au travers du corps de la reine, car il se doutait bien qu'elle avait trempé là-dedans. Aussi emmena-t-on la reine dans une autre pièce car, dans sa rage, il eût risqué de la tuer au milieu de tous les gens présents. Du reste, il poussait des soupirs à fendre l'âme, il s'arrachait les cheveux, il tirait sur sa barbe, il pleurait et se maudissait de n'avoir su protéger son fils tendrement aimé. Il fit emmener celui-ci loin de ce lieu maudit, non sans invectiver l'enchanteur diabolique, se promettant de le tuer de ses propres mains le jour où il le rencontrerait.

Ainsi, quatorze chevaliers au moins prirent-ils Karadoc dans leurs bras pour l'emporter hors de la tour, puis on lui prépara avec mille soins un superbe lit dans une chambre magnifiquement tapissée de tentures de soie et décorée d'ornements précieux. C'est là qu'ensuite on le porta et le déposa sur la couche. Néanmoins, il ne parvint pas à y trouver le repos, car aucune des positions qu'il prenait n'était tolérable : le serpent nouait ses nœuds toujours plus étroitement et lui serrait le bras de manière tellement atroce que Karadoc se croyait à chaque instant sur le point de périr. Le roi de Vannes était affligé d'une peine immense à voir ainsi panteler celui qu'il n'avait jamais cessé de considérer comme son fils. Il envoya des messagers par tout le royaume en quête d'un homme assez habile pour le tirer de cet étrange pas. Mais ses émissaires eurent beau explorer chaque coin du pays, ils ne dénichèrent personne qui pût accomplir semblable prodige. Au bord du désespoir, le roi ne savait que faire, et il voyait trop que Karadoc s'affaiblissait de jour en jour. Aussi décida-t-il d'envoyer ses serviteurs courir le monde à la recherche d'un médecin ou d'un sorcier susceptible, par herbes, onguents ou incantations, de délivrer le malheureux Karadoc du supplice qui le torturait. Et il ajouta qu'il donnerait toute sa fortune à qui réussirait l'épreuve.

Aussi les médecins accoururent-ils en foule de partout, mais ni le meilleur ni le pire ne surent découvrir de remède pour obliger l'infâme reptile à se détacher du bras de Karadoc. Quant à la reine, toujours enfermée dans sa chambre, au sommet de la tour, elle se réjouissait grandement. Souvent lui revenaient en

mémoire quels peines et tourments que son fils avait infligés à l'enchanteur Éliavrès. « Scélérat ! s'écriait-elle alors, Dieu venge de manière éclatante les maux que tu as fait souffrir à tes père et mère ! Fais pénitence, maintenant, car chacun de tes jours va se consumer dans la gêne, en attendant celui où la mort te viendra prendre. D'ici là, tu ne connaîtras pas l'ombre d'un répit ! »

Or, si les servantes qui lui tenaient compagnie dans la tour l'entendaient trop bien maudire son propre fils, elles n'eussent pour rien au monde alerté le roi, de crainte de redoubler sa colère. Elles ne doutaient pas qu'au premier mot celui-ci se mettrait dans une telle rage contre la reine son épouse que, non content de la chasser du royaume, il la tuerait, telle une bête malfaisante. Et, de tout ce temps, Karadoc endurait d'horribles souffrances à cause du serpent qui, enroulé autour de son bras, lui ravissait progressivement toute force et toute vitalité¹⁴.

¹⁴ D'après le « Livre de Karadoc », dans la *Première Continuation de Perceval*, récit de la fin du XII^e siècle – faussement – attribué à un certain Wauchier. Trad. française partielle par Michelle Szkilnik, dans *La Légende arthurienne*, Paris, 1989.

2

La Femme au Sein d'Or

En apprenant la mésaventure de Karadoc, le roi Arthur fut bouleversé. Il se trouvait alors sous un charme, dans un bois proche de Carduel et, dans la violence de son chagrin, il glissa évanoui au sol. À peine revenu à lui, il se lamenta longuement, se reprochant d'avoir laissé partir le jeune homme. « Hélas ! s'écria-t-il, il aurait mieux valu que je meure le jour où je lui ai permis de s'en aller tout seul sans l'accompagner ni envoyer Gauvain ou Yvain l'aider. Que puis-je maintenant pour lui ? Malheur ! Ah ! si Merlin était ici, il saurait bien ce qu'il convient d'entreprendre pour conjurer le sort ! » Et, pendant toute la soirée, le roi Arthur se désola de la sorte, au grand chagrin de tout son entourage.

Quant à Guinier, sitôt qu'elle eut vent des maux de Karadoc, une telle angoisse lui broya le cœur qu'elle ne savait plus ni où ni qui elle était. Livide et baignée de sueur froide, elle demeura longtemps pâmée avant de reprendre conscience et, quand elle se redressa, l'affolement la fit durement divaguer. Elle éclata en sanglots et se mit à maudire le jour de sa naissance. « Dieu tout-puissant, criait-elle, tu t'es montré trop injuste envers moi ! Pourquoi m'avoir pris mon ami ? Je t'en tiendrai rancune, je te

le jure ! Doux Seigneur Dieu, si je l'avais vu seulement une fois avant qu'il ne meure, ma confiance en toi serait deux fois plus forte, et la voici pour l'heure bien faible et bien trouble ! Ah ! malheureuse que je suis ! Ô mort, mort ignoble et infâme ! Est-ce d'un tel héros que tu fais ta victime ? Pourquoi vouloir t'en emparer si tôt ? Est-ce vraiment pour me désespérer que tu veux me ravir mon ami que j'aime d'un si grand amour ? »

Son frère Cador n'était pas moins affligé qu'elle, et il manifestait un tel chagrin que ses compagnons ne savaient comment lui venir en aide. Enfin, après avoir fait préparer un bateau pour aller retrouver celui qui était son compagnon d'armes et le bien-aimé de sa sœur, il prit la mer avec elle sans plus tarder. Tous deux bientôt parvinrent de la sorte en Bretagne armorique, et là, chevauchant par monts et par vaux, ils se dirigèrent vers la forteresse du roi de Vannes. La rumeur eut tôt fait de se répandre dans le pays que Cador de Cornouailles, accompagné de sa sœur, la belle Guinier, venait rendre visite à Karadoc et l'assister dans son malheur. Or, cette nouvelle, au lieu de le réconforter, aggrava l'état du blessé. Perplexe sur la conduite à suivre, il ordonna à ceux qui l'entouraient de se retirer. Sa misère lui inspirait tant d'horreur qu'il préférerait demeurer seul afin de méditer.

« Doux Seigneur ! murmurait-il, comme elle va me mépriser, celle que j'aime plus que tout au monde, en voyant mon visage et mon corps tout noircis ! Quelle horreur lui fera éprouver cette immonde bête nouée à mon bras ! Et, certes, elle n'aura pas tort car, en vérité, je ne suis pas digne d'être son ami. Quant à moi, comment supporter que la plus belle créature qu'ait jamais modelée la nature soit témoin de mon sort affreux ? Hélas ! quelle torture ! Me voici partagé entre deux désirs, le désir de voir mon amie, de me repaître de sa beauté, et le désir de la fuir pour lui épargner le spectacle ignoble de ma personne ! » Et, de toute la journée, il demeura sur son lit, la face tournée vers le mur, préférant feindre de dormir pour abuser ses éventuels visiteurs.

Au soir, le roi de Vannes vint le voir, en compagnie d'un messager qu'avait envoyé Cador de Cornouailles. « Seigneur, dit le messager, ton compagnon Cador a pris la mer avec la belle Gui-

nier, sa sœur, qui t'aime plus qu'elle-même. Je te transmets leur salut à tous deux. Demain, avant midi ou à midi au plus tard, selon ses propres termes, tu verras ici ton amie Guinier, et tu verras aussi ton compagnon Cador qui donnerait son poids en or et même davantage pour ta guérison. – Cher ami, répondit Karadoc, bienvenue à toi et à ceux qui t'envoient. Hélas ! comme je trouve discourtois de ne point aller à leur rencontre ! » Il se tut un instant, le temps de se demander comment épargner à Guinier la vue de son horrible état. « Ami, reprit-il à l'adresse du messenger, ce que tu m'as dit m'a grandement réconforté. Tu m'assures que la jeune fille ne me méprisera pas en voyant l'ignoble serpent qui me ronge. Comment se pourrait-il, hélas ? Dans ce combat fatal, je me détesterais moins mort que vivant ! Que, néanmoins, la volonté de Dieu soit faite : demain, je recevrai Guinier et Cador. » Puis, se tournant vers le roi : « Seigneur, dit-il, veille à ce que cet homme soit bien logé et traité. Pour l'instant, je désire rester seul afin de me reposer. Ne me laissez que ce jeune page que j'ai ramené de l'île de Bretagne avec moi. Mon état est tel que je ne puis supporter présence trop nombreuse. – Il en sera comme tu le veux, dit le roi, je ferai en sorte que nul ne trouble ton repos. »

Sur ce, le roi de Vannes se retira, suivi du messenger. Après le dîner, tous allèrent se coucher, et chacun bientôt dormit dans la forteresse. Seul Karadoc veillait. Quand le silence l'avertit que tout reposait, il appela le jeune page et lui dit : « Ami, ne sois ni étonné ni ennuyé si je te prends pour conseiller et confident. Je n'ai guère confiance en ma force, elle m'abandonne de jour en jour. Voilà pourquoi je prétends m'en remettre à toi. Mais je te prie de ne rien dévoiler de ma résolution quand tu la connaîtras. Près d'ici se dresse une chapelle bâtie par un ermite qui y mène en prières une très sainte vie. J'ai grande envie d'aller trouver cet homme. Il me semble qu'après qu'il aura prié pour moi, le cruel serpent ne pourra plus rester noué à mon bras mais sera obligé de me lâcher. Or, l'une des règles que s'est imposées ce saint homme est de ne jamais quitter son lit, quelque nécessité qui l'en presse. Prends avec toi tout ce que nous avons apporté

de Bretagne et aide-moi à sortir d'ici sans que personne s'en aperçoive. – Seigneur, répondit le page, tu me vois prêt à exécuter chacun de tes ordres. »

Après s'être équipés rapidement, ils déverrouillèrent une porte qui donnait sur le verger, lequel était clos de hauts murs. Une fois là, ils se mirent en quête d'une issue mais n'en trouvèrent aucune. Aussi passèrent-ils toute la nuit à percer un trou dans le mur et, cela fait, sortirent dans la campagne. Alors, Karadoc, qui connaissait bien la région, leur fit emprunter des chemins écartés sur lesquels ils ne risquaient pas de croiser âme qui vive. Ils parvinrent ainsi à la cabane d'un ermite très vertueux qui s'était retiré au plus profond des bois.

Sur-le-champ, Karadoc entra dans la chapelle où l'ermite le salua en termes aimables et gracieux, et il lui rendit son salut avec autant de courtoisie. Puis il fit une prière fervente mais courte, car le serpent le torturait affreusement. Aussi, sitôt achevées les oraisons, dut-il s'asseoir. Le voyage l'avait épuisé, et la plante des pieds lui faisait mal, car il n'avait pas l'habitude de marcher. S'adressant à lui, le saint homme lui demanda d'abord son nom, puis le lieu de sa naissance, enfin l'objet de sa visite. Karadoc se nomma, narra sans omettre le moindre détail son histoire en confession, et acheva sur les circonstances dans lesquelles le serpent s'était attaché à son bras, grâce à la ruse de ses parents. Toutefois, il le fit en s'humiliant lui-même, s'accusant et se chargeant de tous les torts, déplorant de s'être mal conduit vis-à-vis de son père et d'avoir grandement péché contre sa mère. Tout en parlant, il soupirait et pleurait du fond du cœur. « Je suis le pire homme de la terre », conclut-il enfin, et la violence de son chagrin le força de s'étendre à terre.

Au comble de la compassion, l'ermite lui imposa une pénitence et lui donna l'absolution pour toutes les fautes qu'il avait pu commettre. Karadoc le supplia alors de ne rien révéler à son sujet, de feindre même ne l'avoir jamais vu si par hasard quelqu'un venait s'enquérir de lui. Puis il décida de demeurer là, dans cette forêt que sillonnaient à peine des sentiers étroits. Douze grandes lieues séparaient de Vannes l'ermitage et quatre

de l'habitation la plus proche. Karadoc était tranquille : on ne le retrouverait pas.

Ce jour-là, cependant, Cador de Cornouailles et sa sœur Guinier arrivèrent à Vannes. Le roi les reçut avec beaucoup d'honneur, eu égard tant à la valeur bien connue de Cador qu'à l'amour voué par Guinier au triste Karadoc. On les mena tout de suite à la chambre où gisait celui-ci. Mais la porte en était bien fermée, car, en s'en évadant, Karadoc et son page l'avaient soigneusement verrouillée de l'intérieur. Guinier s'avança la première et, à travers l'huis, murmura : « Ami, ouvre ou fais ouvrir. Puisqu'il t'est impossible de sortir, laisse entrer ton amie, qu'elle puisse te voir. C'est manquer de courtoisie que de se cacher quand son amie appelle. Ouvre, mon cher et tendre ami, car je suis folle d'inquiétude pour toi. Depuis que j'ai su ton malheur, je n'ai eu ni joie, ni plaisir d'aucune sorte. »

Quand elle comprit qu'il n'ouvrirait pas, elle se mit à crier : « Tendre et cher ami, que t'ai-je fait pour mériter pareil tourment ? Pourquoi te dérober ainsi à moi ? Je ferai forcer cette porte, avec l'aide de Dieu, le roi du ciel, je te l'assure ! Pourquoi t'obstiner à me refuser ? » À force de se démener, elle trouva un moyen pour ouvrir la porte. Alors, son frère et elle constatèrent que Karadoc ne se trouvait pas dans la chambre et ils découvrirent bientôt la porte donnant sur le clos. Après avoir vainement fouillé celui-ci de fond en comble, ils durent se rendre à l'évidence que Karadoc et le page avaient percé le mur afin de s'enfuir.

Guinier demeura consternée. « Hélas ! mon ami, s'exclamait-elle, comment as-tu pu imaginer pareille ruse pour me tromper ? Comment as-tu pu songer à fuir sans moi ? Non, cela ne se peut ! C'est, je crois, pour m'épargner la vue de ta mort que tu t'es enfui... Mais fuir était bien vain, car, assurément, je ne te survivrai pas d'un seul jour sur cette terre ! Tu n'aurais pas dû me fuir mais, au contraire, dès que le serpent s'est emparé de toi, m'envoyer un messenger pour que je vinsse à ton chevet. Ainsi aurais-je eu le bonheur de partager ton malheur ! Car il est

bien connu qu'un fardeau pèse moins quand on le porte à deux ! »

Cador eut beau tenter de calmer sa sœur, rien n'y fit. Elle se mit à se lamenter de plus belle : « Ah ! malheureuse ! Pourquoi suis-je née ? Mon ami me tourne le dos et me fuit. Je mériterais d'être brûlée vive sur un bûcher, car je le sais, maintenant, s'il a fui, c'est seulement de peur de m'entendre lamenter son sort et le mien devant lui. Voilà pourquoi il n'a pas osé rester. Malheureuse ! Voici qu'il s'éloigne, emportant mon cœur ! S'il meurt, croit-il que je pourrai survivre ? Nous sommes si intimement liés l'un à l'autre que rien ne pourra jamais nous séparer. Ah ! Karadoc, pourquoi avoir douté de moi ? » Et la belle Guinier se reprit à pleurer et à sangloter.

La nouvelle de la disparition de Karadoc parvint très vite à la cour d'Arthur. Aussitôt averti, le roi décida de passer lui-même la mer et d'aller sur place rechercher son petit-neveu. Il emmena Gauvain, Agravain, Yvain et Girflet, et il eut tôt fait de débarquer en Bretagne armorique où il retrouva son cousin Cador de Cornouailles et sa sœur, la belle Guinier qui, tout en pleurs, appelait ardemment la mort. Arthur et ses compagnons se mirent immédiatement à la recherche de Karadoc et, dans le pays, il ne demeura bientôt forteresse, manoir, ville ou forêt qu'ils n'eussent visités ou explorés de fond en comble. Au cours de leurs recherches, ils étaient naturellement passés par l'ermitage où résidait Karadoc, mais ne l'avaient pas découvert, tant il prenait soin de se dissimuler. Pour éviter d'être reconnu, il avait revêtu une cape, longue, large et sans manches, qui appartenait à l'ermite, et s'était couvert la tête d'un capuchon, de sorte que nul ne pût voir son visage. Ainsi échappa-t-il à ses poursuivants, et aucun d'entre eux ne soupçonna un seul instant qu'il se trouvait précisément en présence de Karadoc de Vannes.

En dépit de cela, Arthur et ses compagnons poursuivirent leur quête à travers toute la Bretagne armorique, mais en vain, et ils en éprouvèrent tant d'affliction que, décidant alors de revenir dans l'île de Bretagne, ils s'y lancèrent à nouveau dans des recherches qui se révélèrent aussi désespérées. À bout de résis-

tance et désormais convaincus que leurs efforts étaient inutiles, ils se résignèrent et, se séparant, se dispersèrent à travers le royaume afin de regagner chacun son foyer. Et dès lors, deux ans s'écoulèrent, voire davantage, sans qu'on entendît mot de Karadoc. Personne ne put rien apprendre à son sujet.

Un seul homme ne perdit pas l'espoir, Cador de Cornouailles. Il persista dans ses recherches, çà et là, dans bien des pays des deux côtés de la mer, en compagnie de sa sœur, la belle Guinier, qui refusait aussi de croire que Karadoc fût mort. Cador affirmait et jurait que, loin d'être jamais déloyal envers son ami, il n'aurait de cesse qu'il ne l'eût retrouvé, en quelque lieu qu'il fût. Aussi, chaque fois qu'il arrivait dans une forteresse ou un village, dans une ville ou un ermitage, demandait-il : « Au nom de Dieu, braves gens, auriez-vous vu un homme qui porte un serpent lié à son bras ? » Hélas ! la réponse était invariable : « Dieu merci, nous ne l'avons pas vu par ici ni n'avons jamais entendu parler d'une horreur semblable ! »

Karadoc, cependant, ne se nourrissait plus que d'herbes, car, cet été-là, il avait quitté l'ermite auprès duquel il avait vécu près de deux ans pour se mettre à la recherche d'autres saints hommes. Explorant forêts, landes et bocages, il mangeait des racines crues. Le serpent le tourmentait toujours aussi fort en lui suçant la chair et le sang, et il était désormais si abattu et si affaibli qu'à peine pouvait-il se déplacer. Finalement, il élut domicile dans des fourrés, au milieu d'un bois, non loin d'un bel ermitage. Là séjournèrent plusieurs serviteurs de Dieu, aussi généreux que discrets. Leur église, toute petite, dominait un mince ruisseau qui prenait sa source aux flancs de la vallée. Peu de gens se risquant par là, l'endroit était calme et tranquille.

Au fond du buisson dans lequel il s'était installé, Karadoc vivait donc en attendant la mort, sans plus rechercher nul remède. Chaque jour de la semaine, un étroit sentier le menait prier à la chapelle, puis il assistait à l'office. Les reclus lui donnaient des vêtements et le nourrissaient du peu qu'ils avaient pour eux-mêmes, en dépit du serpent diabolique qui lui étreignait le bras, et tout émus de l'entendre se plaindre si douce-

ment du mauvais sort qui lui avait infligé cette cruelle pénitence. Après s'être un peu restauré, Karadoc retournait à sa tanière. Il n'espérait pas d'autre soulagement que la mort, aussitôt que Dieu daignerait la lui envoyer.

Or, un jour, Cador de Cornouailles, toujours par monts et par vaux, laissa sa sœur, épuisée par ce voyage perpétuel, dans la maison d'une veuve dame qui leur avait offert l'hospitalité. Dès le matin, il résolut d'explorer toute la région, mais la nuit le surprit près de l'ermitage dans les parages duquel se trouvait Karadoc. Il y demanda l'hospitalité et les ermites l'accueillirent avec bonté, lui offrant pour repas la maigre chère qui était la leur. Sur ce, Cador leur demanda s'ils connaissaient ou avaient rencontré un homme aux manières nobles qui portait, attaché à son bras, un horrible serpent qui lui suçait la chair et le sang. « Cher seigneur, répondit l'un des ermites, nous le connaissons. Il habite dans le voisinage et demain, tu pourras le voir ici même, car il vient tous les jours entendre la messe. »

La joie fit battre le cœur de Cador. « Est-ce un homme brun et de belle taille ? » demanda-t-il. On lui répondit : « Cher seigneur, il est comme tu dis, mais dans quel état ! Il n'a plus que la peau sur les os. Quant à son nom, nous l'ignorons. » Sans insister, Cador alla se coucher, si heureux de ce qu'il venait d'apprendre qu'il ne s'avisa même pas de la dureté de son lit. Les ermites, d'ailleurs, l'avaient traité de leur mieux... Aussi, dès le matin, se leva-t-il, impatient de revoir Karadoc.

Comme prévu, celui-ci vint. Afin de mieux le guetter, Cador s'était placé dans un recoin de l'église où on ne pouvait le voir. Karadoc, sans se douter de rien, entra donc sans crainte dans la nef et se mit à prier Dieu avec ferveur. Mais son ami, ne le reconnaissant pas, résolut de s'approcher. Karadoc, plongé dans ses oraisons, ne l'entendit pas venir. Alors, Cador lui dit doucement : « Frère ! frère ! je t'ai enfin retrouvé ! Tant de fois je me suis mis les jambes et les pieds en sang à explorer jusqu'à l'épuisement d'innombrables pays ! Voilà deux ans et plus que je te cherche sans relâche. Mais qui donc t'a fait prendre cet ha-

bit-là ? Certes, il est indigne de toi de porter des hardes pareilles ! »

Karadoc était en effet vêtu de deux tuniques, chaussé de grandes bottes et coiffé d'un capuchon si troué que plus Cador le regardait, plus croissait sa pitié. Mais Karadoc ne répondit rien. Il avait reconnu Cador et éprouvait tant de honte de son état qu'en présence de son compagnon il n'arrivait pas à desserrer les dents. Baissant son capuchon sur ses yeux, il se coucha sur le sol. Mais Cador, s'approchant de lui, le releva et l'embrassa. « Ami très cher, dit-il, tu as longtemps souffert à cause du serpent qui te mine et détruit le corps. Mais ne me déguise pas la vérité : nous sommes dans une église et tu ne dois pas me mentir. Qui t'a poussé à quitter ton pays ? Pourquoi avoir ainsi fui ton amie Guinier qui t'aime plus qu'elle-même ? »

À ces mots, Karadoc soupira longuement et se mit à pleurer. « Ah ! cher compagnon de mes joies, dit-il enfin, je crains trop qu'elle ne me méprise et me soit moins tendre en voyant mon malheur. Je me suis enfui par désespoir de n'être pas mort. La mort est tout ce que je souhaite, car la vie m'est insupportable. » Tant de détresse portait à son comble l'affliction de Cador, mais il avait beau supplier Karadoc, celui-ci refusait de l'écouter. S'approchait-il, Karadoc le repoussait. Dans leur douleur, tous deux se mirent à pousser des cris si lamentables que les ermites accoururent et prirent part à la discussion. Mais rien n'y fit. Karadoc refusa obstinément d'accompagner Cador. Alors celui-ci prit une décision : il laisserait Karadoc là où il était et s'arrangerait pour trouver le remède à ses maux. Aussi pria-t-il les ermites de prendre grand soin du blessé et de le nourrir selon ses besoins. « Je vous promets, en vérité, leur dit-il, que vous serez bien payés de retour pour tous vos bienfaits ! » Et, sans plus attendre, il remonta sur son cheval et quitta l'ermitage.

Il se rendit directement à Vannes et obtint du roi la permission de s'entretenir avec la reine, toujours enfermée dans sa tour. Il se présenta donc devant elle et, après l'avoir saluée, la blâma et lui reprocha vivement de n'avoir cure de son fils que,

par dureté de cœur, elle abandonnait aux pires souffrances. « Tout le monde t'accuse, ajouta-t-il, et te dit responsable de son malheur mais, je te l'affirme, tu retrouverais la considération et l'estime de tous si tu délivrais Karadoc de la malédiction qui pèse sur lui. Certes, le devoir d'une mère est bien de corriger son enfant lorsqu'il a commis une faute mais, une fois la punition subie, ne se doit-elle pas de lui pardonner ? » La reine comprenait parfaitement où voulait en venir Cador. Elle demanda cependant : « Qu'attends-tu exactement de moi ? » S'approchant d'elle, il répondit : « Reine, je te demande de faire cesser les souffrances de ton fils Karadoc. – Il est donc en vie ? – Oui, certes, et je sais même où il se trouve. » La reine Ysave demeura un instant silencieuse et quelques larmes roulèrent le long de ses joues. « Sur mon âme, dit-elle, j'ignorais même s'il était encore vivant. Je le croyais mort, et je me reprochais amèrement son sort. Assurément, on me blâmerait fort et à juste titre si l'on apprenait que mon propre enfant a succombé à des tourments que j'avais le pouvoir de guérir. Reviens demain, Cador, et, sans faute, je te dirai s'il peut guérir ou s'il doit mourir. »

Cador prit sur-le-champ congé d'elle, le cœur plein d'espoir. La nuit suivante, selon son habitude et grâce à sa magie, l'enchanteur parut dans la tour et fut ahuri d'y trouver la reine tout en pleurs. Comme il lui demandait la cause de son chagrin : « C'est, répondit-elle, à cause de notre fils. Je me suis montrée bien cruelle en te demandant de le punir, et je le regrette amèrement. Que devient-il, hélas ? Est-il toujours en proie aux souffrances que lui inflige le serpent ? Que faudrait-il faire pour que cette épreuve s'achevât enfin ? » l'enchanteur soupira longuement. « Cette épreuve, dit-il enfin, c'est toi qui l'as voulue, toi qui l'as demandée. » La reine se jeta aux genoux d'Éliavrès. « Oui, c'est moi qui l'ai demandée, dit-elle, mais, aujourd'hui, je te supplie instamment d'y mettre fin. Notre fils a été suffisamment puni de son insolence envers nous et des mauvais traitements qu'il t'a infligés ! » L'enchanteur se mit à réfléchir. « Très bien, dit-il, mais, sache-le, il n'a plus que trois mois à vivre si on

ne lui applique le remède que je vais te révéler. — Dieu m'en est témoin, s'écria la reine, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le sauver ! »

Le lendemain, Cador ne manqua pas de se présenter ponctuellement au rendez-vous que lui avait fixé la reine Ysave. Elle l'accueillit avec beaucoup de courtoisie et l'entraîna à l'écart, dans un coin où ne pouvaient entendre ses servantes. « Cador, lui dit-elle, j'ai beaucoup de peine pour mon enfant, et la compassion, crois-le, m'a seule dicté ma conduite afin de savoir quel remède peut le guérir. — Sois-en remerciée, ô reine, répondit Cador. J'ai hâte d'apprendre par quel moyen on pourrait sauver Karadoc, et je t'assure que je ferai l'impossible pour mener à bien cette entreprise.

— Je ne te cacherai rien, répondit la reine, mais je dois te prévenir qu'il ne sera pas si facile de réussir. Pour ce faire, il faudrait trouver une jeune fille incontestablement égale à mon fils, tant en noblesse qu'en beauté, et qui l'aimerait autant qu'elle-même. Il faudrait alors disposer deux cuves, ni trop grandes ni trop petites, à trois pieds l'une de l'autre. Il faudrait que cela se fît par une nuit de pleine lune. La première des cuves serait remplie de vinaigre, et la seconde de lait. Karadoc alors entrerait dans la cuve de vinaigre et, simultanément, la jeune fille, sans hésitation ni répugnance, la jeune fille, dis-je, se mettrait toute nue dans celle de lait et, après avoir appuyé son sein droit sur le rebord, devrait conjurer le serpent de lâcher le bras de son ami pour venir lui saisir le sein. En s'entendant conjurer ainsi, le serpent, fort mal à son aise dans le vinaigre, ne résisterait guère au désir d'aller saisir le sein de la jeune fille dans son lac de lait. Il bondirait donc et, à ce moment-là, un homme, armé d'une épée bien tranchante et assez audacieux pour frapper, le tuerait sans peine et immanquablement avant que le monstre n'ait pu atteindre sa nouvelle proie. Cependant, il faudrait être prompt, car il est si vif qu'il va plus vite que l'éclair. Voilà. Je t'affirme que l'on ne saurait autrement sauver Karadoc. Si tu crois possible de réunir toutes ces conditions, n'hésite pas. Je ne serai quant à moi, crois-le, délivrée de mes tourments que lors-

que je saurai que mon fils a échappé au sort cruel qui sans cela l'attend. »

Cador remercia chaleureusement la reine Ysave et lui promit, si Karadoc était sauvé, de mettre tout en jeu pour la faire elle-même réhabiliter. Et, sans plus s'attarder, il sauta sur son cheval et alla rejoindre sa sœur Guinier dans la demeure de la veuve dame. Elle, tout heureuse de le revoir, lui demanda s'il apportait quelque nouvelle encourageante. « Douce sœur, répondit Cador, j'ai retrouvé celui que tu aimes plus que tout au monde ! » Guinier sentit son cœur s'emballer. « Comment ? s'exclama-t-elle. Ne te moques-tu pas ? – Certes non ! Je t'assure, ma chère sœur, que j'ai retrouvé Karadoc ! – Où donc ? Dis-moi, dis-le-moi, vite ! – Dans un bois où, non loin d'ici, il se nourrit d'herbes et de racines. Mais je sais aussi qu'il ne peut trouver de remède à ses maux que par toi. – Comment cela, mon cher frère ? » demanda Guinier, au comble de l'exaltation.

Cador lui narra alors par quel moyen sauver Karadoc de l'infâme serpent, mais il ne lui cacha pas qu'en acceptant l'épreuve elle risquait d'y perdre également la vie. « Ah ! mon frère ! s'écria-t-elle, que Dieu me damne si je refuse de sauver celui que j'aime ! Il n'est rien, certes, que je ne fasse pour lui. Lui-même a-t-il hésité, jadis, à risquer sa vie pour moi lorsque je courais grand danger ? »

Le frère et la sœur ne perdirent pas davantage de temps. Dès le lendemain, au point du jour, ils s'équipèrent et firent immédiatement route vers l'ermitage où Cador avait retrouvé Karadoc. Sitôt arrivés, ils furent reçus à grand honneur par les ermites qui, le moment venu, les emmenèrent à l'église. Lorsque Karadoc aperçut Guinier, son amie au teint de rose, il en éprouva une telle joie que, ne sachant plus que dire ni que faire, il se mit simplement à pleurer. La honte le poussait à se cacher, mais l'amour véritable qui le faisait vivre lui ordonnait sans trêve de se précipiter vers la belle. Il se leva, tout chancelant, et apparut grand, maigre et pâle. Il portait, comme ses hôtes, deux larges tuniques laides et sales, était chaussé de grandes bottes sans éperons et coiffé d'un capuchon qui le protégeait du froid. Dif-

forme et hideux, il avait le front plat, les yeux caves, la peau tendue sur les os, le nez saillant et les pommettes proéminentes, les traits tirés, la voix rauque, une barbe qui descendait jusqu'à la ceinture et d'un gris sale, les cheveux longs et emmêlés qui lui tombaient jusqu'aux hanches, et la carcasse si sèche qu'on aurait presque pu y mettre le feu.

Karadoc s'approcha néanmoins de son amie. En la voyant, il oubliait les tourments dont il avait si longtemps souffert. Quant à la jeune fille, elle éprouvait tant d'amour pour lui qu'elle ignora jusqu'à la laideur de son visage et la disgrâce de son corps. « Karadoc, dit-elle, je suis venue ici t'aider, n'en doute pas, et je suis prête à risquer mes jours pour sauver les tiens. Qu'on prépare tout ce qu'il faut ! » Mais Karadoc, à l'idée que la vie de Guinier était en jeu, entreprit de la dissuader de tenter quoi que ce fût. « Je préfère mourir seul, dit-il, plutôt que de t'entraîner dans mon triste destin ! – Sur ma foi, répondit-elle, il faudrait que je fusse folle pour renoncer à te guérir ! Ignores-tu que je ne pourrais vivre sans toi ? » Et tous deux se mirent à pleurer.

Cador crut nécessaire d'intervenir et, s'adressant à Karadoc, lui dit gravement : « Ami très cher, je ne souhaite assurément pas la mort de ma sœur, mais je ferai tout pour que l'épreuve soit tentée. Accepte-le autant pour nous que pour toi-même. Je te supplie de nous obéir et d'entrer tout nu dans l'une des cuves que je vais faire apprêter. Ton amie entrera dans l'autre et conjurera le serpent de t'abandonner. La maudite bête sautera sur elle et, au même moment, je lui trancherai la tête et vous délivrerai pour jamais d'elle. » Guinier insista de même : « Ami, fais ce qu'il demande ! – Non, je n'accepterai jamais. – C'est la seule façon de nous sauver, toi et moi. – Je préfère mourir. – Le veux-tu ? Je mourrai moi-même ! » Ils disputèrent de la sorte un long moment, et Karadoc finit par dire d'un ton morne : « Faites ce que vous voudrez. »

En l'entendant acquiescer enfin, Cador s'empressa d'envoyer quérir des cuves qu'il fit remplir l'une de vinaigre, l'autre de lait. Il fit entrer sa sœur, toute nue, dans la seconde, et la pria d'appuyer son sein droit contre le rebord. L'autre cuve était,

ainsi que prescrit, placée à trois pieds tout juste de la première, et remplie de vinaigre parfaitement pur, sans aucune trace de lie. Karadoc y pénétra et s'y immergea jusqu'au cou, de sorte que le serpent baignait dans le vinaigre.

Alors la jeune fille se mit à parler d'une voix suave : « Regarde donc mes seins, comme ils sont blancs, tendres et beaux ! Oui, regarde ma poitrine, plus blanche que fleur d'aubépine. Te rends-tu compte que tu te trouves dans du vinaigre ? Comment ne t'aperçois-tu pas que Karadoc est maigre et tellement desséché qu'il n'y a plus rien à tirer de lui ? Ne demeure pas plus longtemps sur lui et viens me retrouver, tu ne le regretteras pas. Laisse le bras de Karadoc et viens contre mon sein, car je suis blanche, potelée et tendre. Avec moi, tu auras de quoi te repaître à l'envi ! »

Ainsi parlait la belle Guinier, s'adressant pour le tenter à l'immonde serpent. Et, pendant ce temps, les ermites récitaient des prières, suppliant Dieu de secourir le malheureux Karadoc et d'épargner la courageuse jeune fille que cette épreuve épouvantable ne rebutait pas. Quant au serpent, que le vinaigre cuisait de plus en plus, il risqua sa tête hors de la cuve, aperçut le lait dans l'autre, ainsi que la jeune fille qui lui tendait son sein. Alors, en une incroyable détente, il sauta sur la proie offerte. Mais, derrière la jeune fille, se tenait Cador, l'épée à la main. Au moment même où le serpent bondit, il le frappa et lui trancha la tête. Mais, par malheur, il trancha également, ce faisant, le tétou de sa sœur. Dans sa rage contre le monstre, Cador se rua sur lui et, à terre, le tailla en pièces. Quant à Karadoc, il se précipita hors de la cuve, aussi heureux de sa propre délivrance que malheureux de la blessure de son amie.

Fou de joie de sa guérison, Cador étreignit Karadoc, et Karadoc lui manifesta une égale allégresse en l'embrassant à maintes reprises puis, se précipitant vers Guinier, il l'accola tendrement. La belle était tout en pleurs, mais c'étaient des pleurs de liesse plus que de souffrance, en dépit de la mutilation qu'elle avait subie. Cador la retira toute nue de la cuve et la revêtit de belles

étoffes précieuses. De son côté, Karadoc revêtit les habits apportés à son intention, et tous se réjouirent de la victoire.

Les ermites et les deux jeunes gens s'occupèrent alors de soigner Guinier. Parmi les premiers, se tenait un saint homme des mieux versés en médecine il appliqua un cataplasme fait de terre et de plantes qui eut tôt fait de cicatriser la plaie. Par ailleurs, il s'efforça de purger Karadoc de tout le venin inoculé par le serpent tant de mois durant. Enfin, Karadoc et Guinier se virent dispenser de si bons soins qu'en une semaine ils étaient tous deux parfaitement guéris. Alors, Karadoc se fit frotter le corps d'huile, se fit raser, laver, peigner, et il recouvra de la sorte son aspect d'avant. Ne lui demeura de son aventure qu'une seule trace : à l'endroit où le serpent lui avait saisi le bras, l'os était deux fois plus épais, et c'est en raison de cette anomalie que l'on appela désormais Karadoc *Brychbras*, c'est-à-dire « gros bras »¹⁵.

Le bruit de l'aventure se répandit comme la flamme à travers tout le pays et parvint bientôt aux oreilles du roi de Vannes. Dans son impatience d'embrasser celui qu'il persistait à considérer comme son propre fils, il se rendit à l'ermitage et y manifesta la plus grande joie de revoir Karadoc sain et sauf en belle santé. Il ne manqua pas de récompenser largement les ermites qui avaient adouci de leur mieux la souffrance de son fils et, à la prière de celui-ci, consentit à libérer la reine Ysave, lui permettant d'aller où bon lui plairait, tant à pied qu'à cheval. Laquelle, dit-on, usa et abusa de sa liberté recouvrée pour rejoindre le plus souvent possible l'enchanteur Éliavrès qu'elle aimait toujours d'un amour ardent. Quant à Karadoc, il décida de partir immédiatement pour la cour du roi Arthur en compagnie de Cador et de la belle Guinier.

¹⁵ Certains textes arthuriens lui donnent le nom de Karadoc « Brief-Bras », c'est-à-dire « au bras court », particularité qu'ils expliquent par la conséquence de la morsure du serpent. Mais il s'agit d'une maladroite transcription faite par des non-celtophones. *Brychbras*, en gallois et en breton, est composé de *brych*, qui signifie « bras », et *bras*, « grand, gros », d'où la confusion facile. En tout cas, le détail fourni par le récit prouve que le sobriquet *Brychbras* est le bon, et que l'origine du conte est celtique.

Tous trois se mirent donc en route dès le lendemain et, après une traversée sans incident, galopèrent avec tant d'entrain qu'ils parvinrent bientôt en vue de Kamaalot où étaient convoqués barons et vassaux pour la fête de la Pentecôte. Sitôt averti de leur arrivée, Arthur vint en personne au-devant d'eux et les accueillit avec force démonstrations de joie. Il avait éprouvé tant de chagrin du sort funeste de Karadoc, s'était tellement attristé de n'en plus avoir de nouvelles que son bonheur de le revoir en était décuplé. Aussi, pour fêter dignement le retour de son petit-neveu, fit-il organiser pour le lendemain, veille de la Pentecôte, une grande chasse dans la forêt qui cernait la forteresse. Et cette perspective ravit tous ses compagnons déjà présents.

On se leva très tôt ce matin-là. Après avoir entendu la messe, chacun s'équipa, et l'on se mit en route. Au cours de leur chevauchée dans la forêt, les chasseurs aperçurent un sanglier et se lancèrent à sa poursuite. La traque dura une bonne partie de la matinée, mais si l'on s'était figuré forcer la bête et, par ruse, l'acculer pour la mettre à mort, elle déjoua merveilleusement ces beaux plans en se faufilant parmi les broussailles. Elle alla même jusqu'à barboter dans un marécage impraticable, et si les chevaux se montraient quelque peu las de cette course vaine, les compagnons du roi, quant à eux, supportaient malaisément les atteintes de la chaleur. Or, on entendit soudain retentir le grondement inquiétant du tonnerre, le ciel s'assombrit, les nuages s'amoncelèrent en un rien de temps et, sans délai, un orage d'une violence inouïe s'abattit sur la chasse. Les éclairs qui zébraient incessamment les nues donnaient l'impression que le ciel s'ouvrait. Comme il ne fallait plus songer à joindre le sanglier, on se résigna à rentrer s'abriter dans la forteresse de Kamaalot.

Le roi et sa suite éperonnèrent donc leurs montures et s'en furent au triple galop, mais Karadoc se sépara d'eux pour emprunter un autre chemin qui lui paraissait plus direct. Il chevauchait ainsi depuis un moment, quand il aperçut devant lui un chevalier solitaire. Autant du moins qu'on en pût juger, l'homme était grand et beau, mais, chose autrement extraordi-

naire, il était environné d'une multitude d'oiseaux qui chantaient chacun des mélodies distinctes avec des gosiers singulièrement charmeurs¹⁶. Jamais de sa vie Karadoc n'avait entendu plus sublime concert. Au surplus, l'homme était auréolé d'une lumière aussi éclatante que si le soleil eût brillé. La pluie l'épargnait, et l'étrange clarté illuminait tout du long la route qu'il suivait. Karadoc en demeura d'abord abasourdi. Puis, tout ébloui par l'élégance et la beauté du grand chevalier, par la clarté qui l'environnait, par son concert de ramages, il pressa l'allure dans l'espoir de le rattraper et de faire route en sa compagnie, mais il eut beau jouer des éperons, jamais il ne put réduire la distance qui l'en séparait.

Or, croyant la nuit déjà très avancée, il éprouvait la plus vive contrariété de ne pouvoir rejoindre l'homme qu'il poursuivait avec tant d'opiniâtreté. En outre, il s'ébahissait fort que l'orage le détrempât lui-même, tandis que l'autre en semblait totalement exempt. Après avoir longuement chevauché de la sorte, ils finirent par atteindre une demeure fortifiée d'aspect très puissant. La porte en était ouverte et, à l'intérieur, Karadoc aperçut une cheminée où brûlait un beau feu. La décoration des lieux semblait somptueuse. Le chevalier inconnu entra, Karadoc à sa suite, dans une salle belle, spacieuse et fort peuplée. À la vue du chevalier, des serviteurs s'empressèrent pour lui tenir l'étrier. Il descendit de son cheval et on lui fit fête, tout en s'étonnant grandement que Karadoc restât en selle. Le chevalier fut le premier à le prier de bien vouloir mettre pied à terre. « Seigneur, répondit Karadoc, je ne descendrai pas avant de savoir qui tu es et quel est ton nom. – Ami, dit le chevalier, je n'ai rien à dissimuler. Je m'appelle Aalardin du Lac. Cette demeure

¹⁶ L'épisode rappelle évidemment celui de la fontaine de Barenton, où Yvain, en aspergeant la margelle, déclenche un orage, lequel est suivi d'un concert d'oiseaux qui chantent en *polyphonie* (voir dans *Le Cycle du Graal*, 4^e époque, « La Fée Morgane », le chapitre intitulé « La Dame de la Fontaine »). Il s'agit là d'un conte mythologique au schéma fréquent : un animal de l'Autre Monde, en l'occurrence le sanglier qu'on ne peut rattraper, entraîne les chasseurs dans un univers féerique. L'orage brusque marque la rupture entre les deux mondes, et l'on verra par la suite que le grand chevalier auréolé de lumière est en fait un habitant de l'Autre Monde qui bénéficie de pouvoirs magiques étendus.

m'appartient et je t'y invite. Dis-moi seulement toi-même qui tu es.

— Seigneur, répondit Karadoc, nous nous connaissons tous deux de longue date. Je suis Karadoc au gros bras, fils du roi de Vannes. C'est moi qui dus porter un serpent attaché au bras pendant plus de deux ans. Et je suis le neveu du roi Arthur. » À ces mots, Aalardin reçut Karadoc dans ses bras sans lui laisser poser le pied sur l'étrier, tandis qu'une foule de serviteurs s'occupait de son cheval, le soignait et le gorgeait d'avoine. Les deux compagnons s'accolèrent et, se firent mutuellement fête avec une franche sollicitude. « Compagnon, dit Aalardin, tu es resté bien longtemps sans venir me voir. Mais j'espérais si fort ta visite que Dieu soit loué, qui m'a exaucé. Sache toutefois que tu te trouves fort loin de Kamaalot : il te faudrait deux jours au moins pour rejoindre la cour. Reste donc un moment chez moi, je te prie ; je t'y garantis un séjour délicieux. »

Le menant par la main, Aalardin le fit alors avancer, ordonna qu'on lui retirât son manteau de route et lui en passât un de soie légère brodée d'or. Le feu était vif, superbe la demeure, et les convives, dames et chevaliers de noble maintien, faisaient déjà fête à Karadoc. Quand survint, plus belle que les autres dames et admirablement parée, l'épouse d'Aalardin. Elle accueillit joyeusement son hôte, et chacun prit place autour de la table où étaient disposés en abondance les mets les plus délicats et les plus raffinés. De sorte qu'une fois les convives rassasiés et désaltérés, l'heure était presque venue de dormir. Aussi, après le service du vin commandé par Aalardin, allèrent-ils se coucher. Et Karadoc s'endormit sitôt allongé dans son lit drapé de luxueuses couvertures.

Le lendemain matin, comme Karadoc se préparait à prendre congé de son hôte, celui-ci l'entraîna dans une petite salle basse et lui dit : « Compagnon, j'ai pour toi, je te l'assure, tant de respect et d'affection, que je vais t'en donner la preuve. On prétend que ton amie, la belle Guinier si gracieuse et si ravissante, a perdu son téton droit lorsque son frère a tranché la tête du serpent qui te faisait cruellement souffrir. J'en suis d'autant plus

sincèrement désolé que je me suis mal conduit jadis envers elle. Aussi voudrais-je me racheter aujourd'hui. Sache, ami Karadoc, que je possède un bouclier extraordinaire. Il est en or, mais d'un or aux vertus singulières, car si on l'applique à une plaie, il s'ajuste si parfaitement sur la chair qu'il adopte la forme de la partie manquante. Je vais te donner la boule qui orne la bosse de ce bouclier. Place-la sur le sein de la belle Guinier, et tu verras alors l'or s'y ajuster et y adhérer aussi exactement qu'un téton formé par les soins de la nature même. »

Aalardin fit apporter le bouclier, qui était en effet d'or fin, écartelé d'une bande d'azur, avec pour courroie une étoffe de soie chatoyante. Sans l'ombre d'une hésitation, Aalardin porta la main sur la boule en saillie sur la bosse du bouclier et l'en arracha vivement. Puis il la remit à Karadoc en disant : « Va, maintenant, compagnon, je sais que tu feras bon usage de cet or. »¹⁷ Sans savoir comment remercier son hôte du don inestimable qu'il lui faisait, Karadoc prit sans mot dire la boule d'or et, après avoir souhaité beaucoup de bonheur à Aalardin et à tous les siens, il enfourcha son cheval et se dirigea vers Kamaalot.

À sa grande surprise, il y parvint au moment même où ses compagnons de chasse descendaient de cheval et se débarrassaient de leurs manteaux avant d'aller se réchauffer devant le beau feu qui brûlait dans la grande salle. « Eh bien ! lui dit Gauvain, où diable étais-tu passé, Karadoc ? Nous t'avons bien vu t'écarter, mais tu as, semble-t-il, pris un chemin plus long que le nôtre ! »¹⁸ Karadoc répondit simplement qu'espérant trouver une route plus directe, il s'était trompé. Cependant, il se demandait à part lui quelle étrange aventure il avait vécue. N'avait-il donc pas passé la nuit dans le manoir d'Aalardin ? Comment se pouvait-il alors qu'il arrivât à Kamaalot sur les ta-

¹⁷ Ce bouclier magique indique nettement l'appartenance d'Aalardin au monde féérique dont les habitants possèdent des talismans merveilleux.

¹⁸ Dans l'Autre Monde celtique, l'espace et le temps sont ou différents ou bien totalement réduits à néant. Dans certains récits, le héros, qui croit avoir passé quelques heures dans un domaine féérique, se retrouve ensuite « vieux » de quelques mois, quelques années ou quelques siècles.

lons du roi Arthur et de ses autres compagnons ? Avait-il rêvé ? Or, serrant son poing sur la boule d'or que lui avait donnée Aalardin, il y vit la preuve qu'il n'avait pourtant pas été le jouet de quelque chimère...

Apercevant Guinier dans un groupe de dames et de jeunes filles, il alla vers elle et, l'ayant entraînée par un pan de son manteau d'hermine jusqu'à une chambre isolée, lui dit : « Montre-moi le sein dont tu as perdu le bout en me délivrant du serpent qui me tourmentait. Elle s'empressa de se dégrafer pour le lui montrer, et Karadoc l'examina puis, sans hésiter, il saisit la petite boule d'or et, doucement, tendrement, l'appliqua d'emblée sur la cicatrice. L'or adhéra aussitôt à la chair blanche et délicate, et le sein reprit son aspect antérieur. À cette vue qui fit bondir de joie son cœur, Karadoc reprit : « Amie, voici un grand secret entre nous. Tant que personne ne saura que tu as un sein en or, rien ne pourra ternir notre amour. Mais si quelqu'un d'autre l'apprenait, moi, le cœur à jamais brisé, je m'éloignerais de toi. »¹⁹ La belle Guinier fut passablement étonnée des paroles de Karadoc : « Ami très cher, protesta-t-elle cependant, je saurai préserver notre secret. Nul autre que nous ne saura que j'ai un téton en or. J'aimerais mieux mourir que de divulguer pareille merveille, car je ne pourrais vivre sans toi. » Alors, ils s'embrassèrent pour sceller leur accord, en guise de serment de fidélité.

Le lendemain était le jour de la Pentecôte. Après la grande procession et la messe solennelle, la grande salle de Kamaalot se

¹⁹ Il s'agit bel et bien là d'un interdit de type mélusinien. La belle Guinier a en effet plus d'un rapport avec Mélusine, comme en témoigne l'histoire du serpent qui se précipite sur son sein. En un certain sens, elle est une « femme-serpent » issue de la plus lointaine mythologie, mais le récit médiéval rationalise le thème et le débarrasse de sa coloration païenne en transformant l'héroïne en « femme au serpent ». À la lecture de cette histoire, on ne peut s'empêcher de penser à l'étrange stèle provenant de l'église d'Oo, dans les Pyrénées, et conservée au musée de Toulouse, qui semble l'illustration même du thème : elle représente une sorte d'androgynie dont les seins bien marqués accusent la féminité, mais dont le pubis est masqué par une espèce d'œuf, équivalent des testicules, d'où surgit un serpent tortueux et long dont la tête vise le sein gauche de la femme. Ce serpent, malgré l'analogie, n'a rien de véritablement phallique, et il est difficile, en dernière analyse, de soutenir la thèse de l'androgynie. Il est fort possible que la stèle, qui date probablement du XII^e siècle, transpose simplement l'aventure de Karadoc et de Guinier.

remplit de rois, de chevaliers, de dames et de jeunes filles nobles et belles, et Arthur, roi de Bretagne, alla s'asseoir à la table d'honneur, comme le voulait l'usage. Kaï sortit alors d'une pièce voisine et, toujours pressé, demanda au roi s'il devait faire sonner les trompettes et distribuer l'eau. « Kaï, répondit Arthur, modère un peu ton impatience ! Il n'est pas encore arrivé d'aventure merveilleuse, que je sache. Nous attendrons le temps qu'il faudra. » Tous ceux qui se trouvaient là approuvèrent et se mirent à deviser entre eux.

L'heure de midi était déjà passée quand un chevalier se rua dans la salle. Il ne portait pas de manteau, n'avait pas d'armure, mais une longue épée ceignait son côté. Son pourpoint était d'un drap précieux de couleur vermeille. Karadoc reconnut immédiatement en lui l'enchanteur Éliavrès, son véritable père, et, non sans angoisse, se demanda ce qu'il venait faire à la cour du roi Arthur. Toutefois, il ne souffla mot et se garda de rien manifester à l'endroit de l'homme qui venait ainsi de faire irruption au milieu de l'assemblée. Il vit aussi qu'au cou d'Éliavrès pendait un cor d'ivoire cerclé de bandes d'or et incrusté de pierres précieuses magnifiques.

Sitôt parvenu devant le roi, l'enchanteur sauta à bas de sa monture et s'écria d'une voix forte : « Seigneur Arthur et vous tous, écoutez-moi. Je ne viens pas en ennemi pour vous défier, bien au contraire, mais pour vous témoigner mon respect et mon amitié en vous offrant ce cor. On l'appelle le Béné, et s'il est précieux parce qu'il est en or et remarquablement ouvragé, il l'est infiniment davantage pour une autre raison que je vais vous dire : si on le remplit d'eau de source ou d'une autre eau douce très pure et transparente, cette eau se métamorphose en un vin le meilleur, le plus délicieux et le plus limpide qui soit au monde. Faites-en l'expérience, et vous verrez que je dis vrai. Toutes les personnes ici présentes en pourront boire, chacune à son tour, sans que le vin vienne à manquer.

— Par Dieu tout-puissant ! s'écria Kaï, voilà un magnifique présent ! » Mais Éliavrès reprit alors : « Seigneurs, je dois cependant vous avertir d'une autre merveille : s'il est exact que,

dans ce cor, l'eau la plus pure se change en le vin le plus limpide, aucun chevalier que sa femme a trompé ou qui a lui-même trompé sa femme n'en pourra boire le contenu sans le répandre entièrement sur lui. » Ces paroles jetèrent un certain trouble parmi l'assistance. « Par Dieu tout-puissant ! repartit Kaï, voilà, seigneur chevalier, un vice qui retire tout son prix à ton cadeau ! »

Cependant, le roi Arthur, qui avait reçu le cor des mains d'Éliavrès, pria l'un des valets de le remplir d'eau. « Chevalier, dit-il, je te remercie de ton présent, car, moi, je suis prêt à tenter l'épreuve devant tous ceux qui sont assemblés dans cette salle. » À ce moment, la reine Guenièvre s'avança vers lui et s'écria d'un ton plein de colère : « Roi ! ne bois pas dans ce cor ! Il y a là quelque maléfice destiné à couvrir d'opprobre maints chevaliers de cette cour ! Aucun homme raisonnable ne doit y boire, car il court le risque de s'abuser lui-même ou de tromper les autres et, de toute façon, il n'y puiserait que déshonneur et trouble. Ne vois-tu pas que cet homme est un imposteur et qu'il souhaite dresser tous tes chevaliers les uns contre les autres afin d'affaiblir le royaume ?

— Paix ! répliqua Arthur. J'ai décidé de boire dans ce cor, et je serai le premier à en faire l'essai devant tout le monde. » Visiblement fort contrariée, la reine jeta un regard à la ronde comme pour consulter l'opinion de tous les chevaliers. Alors, se rendant compte qu'ils étaient tous disposés à tenter l'épreuve, par bravade autant que par défi envers leur destinée, elle se mit à sourire, et dit : « Eh bien, seigneur roi, puisque tu t'obstines dans ta résolution, moi, je m'obstine dans la mienne. Et je demande à Dieu tout-puissant une grâce : celle de faire en sorte que, lorsque tu boiras dans ce cor, tout le vin se répande sur ta personne ! »

Le roi la dévisagea un instant, puis il saisit le cor et le porta à ses lèvres. Or, s'il pensait y boire paisiblement, le vin se répandit sur lui d'un seul coup, au vu et au su de toute l'assistance. Empourprée de colère et de confusion, la reine baissa la tête, tandis que Kaï, d'un ton sarcastique, commentait : « Eh bien !

voilà qui en dit long sur le roi ! » Tout humilié qu'il fût, Arthur préféra dominer son trouble et son irritation. Aussi répliqua-t-il aimablement : « Cher sénéchal, mon ami, mon frère, j'ai été bien fol de tenter cette épreuve alors que la reine m'avait prévenu qu'elle cachait quelque diablerie. J'ai eu tort de ne pas lui obéir, je l'avoue. Et je reconnais que Dieu a entendu sa prière, ainsi que tu viens de le constater. Cependant, je ne veux pas être ridicule seul. Je t'en prie, Kaï, essaie donc maintenant, au nom de la loyauté et de l'amitié que tu m'as jurées autrefois. »

Sur ce, il lui tendit le cor et Kaï, fort contrarié, n'osa pas refuser. Rouge et plein de rage, il essaya de boire, mais il répandit tout le vin sur lui, déclenchant un énorme éclat de rire dans la salle. On se moquait ouvertement de lui, et le roi lui-même s'en divertit fort. En guise de plaisanterie, il lui dit même, d'un air aimable : « Eh bien, sénéchal ! nous voici deux, maintenant ! – Certes, rétorqua Kaï, mais j'ai l'impression que nous serons bien davantage. Car je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, qu'aucun de nos compagnons se dérobat à cette épreuve.

– Bien parlé ! s'écria Arthur. J'ignore s'il s'agit là d'une supercherie ou d'un tour du diable, mais aucun chevalier ne sortira d'ici sans s'être efforcé de boire dans ce cor. Je le jure, par l'âme de mon père, le roi Uther Pendragon ! » Kaï retrouva immédiatement le sourire. « Voilà une bonne résolution, dit-il. Oserais-je affirmer qu'il est convenable et juste que le premier à tenter l'épreuve après moi soit ton neveu Gauvain ? – Qu'il en soit ainsi, dit le roi. Apporte-lui donc le cor. »

Kaï s'exécuta sur-le-champ, tendit à Gauvain le cor, plein à déborder de vin, et lui dit en riant : « Allons, chevalier, n'aie nulle inquiétude. Bois sans crainte au nom du grand amour que tu portes au roi, car il t'ordonne de le faire. – Puisque mon seigneur l'ordonne, répondit Gauvain, je tenterai l'épreuve et je verrai bien si je réussis. » Il porta le cor à sa bouche, mais à peine y eut-il touché qu'il renversa et répandit le vin sur lui, déclenchant un nouvel éclat de rire dans la salle. « Au suivant ! » s'écria Kaï. Gauvain tendit le cor à Yvain, mais le fils du roi Uryen échoua de même. Et le roi et Kaï s'en esbaudirent

d'autant plus volontiers que l'échec des autres les rassérénait davantage. Or, successivement, tous les compagnons de la Table Ronde eurent beau tenter de boire le vin contenu dans le cor, aucun d'entre eux ne put s'empêcher de le renverser de même.

Arriva le tour de Lancelot du Lac. Kaï, après avoir fait remplir le cor d'eau fraîche, le lui présenta d'un air faussement respectueux. « À toi, Lancelot ! dit-il. N'es-tu pas le meilleur et le plus valeureux d'entre nous ? » D'un geste brusque, Lancelot refusa l'offre. « Pour rien au monde je ne jouerai à ce jeu ! protesta-t-il avec violence. Ma dame la reine nous a signifié à très juste titre que cette épreuve était un maléfice destiné à nous dresser les uns contre les autres. Pour n'avoir pas voulu l'écouter, vous vous êtes tous ridiculisés. Tant pis pour vous ; moi, je ne tomberai pas dans ce piège. » Et, sans ajouter un mot, Lancelot alla se rasseoir à sa place, tandis que la reine Guenièvre lui décochait un coup d'œil lourd de gratitude. Au demeurant, les paroles de Lancelot avaient eu le don de calmer les esprits qui commençaient à s'échauffer. Plus personne ne voulut tenter l'épreuve, et Kaï allait de l'un à l'autre vainement quand, enfin, Karadoc se leva et dit : « Seigneurs, qu'importe l'issue, j'accepte de boire dans ce cor. »

Kaï se précipita vers lui et se hâta de lui remettre le cor. Mais, quand il l'eut en main, un affreux doute saisit Karadoc. Il regarda son amie Guinier, qui se tenait assise au côté de la reine. Se rendant compte qu'il doutait d'elle, elle s'écria aussitôt : « Seigneur ! n'hésite pas, bois ! » Alors, il éleva le cor jusqu'à ses lèvres et en but tout le contenu sans qu'une seule goutte en fût renversée. « Dame ! dit-il à l'adresse de Guinier, jamais nulle femme n'a fait tant d'honneur à un homme que toi en ce moment ! » Et un grand brouhaha parcourut l'assemblée. Sans en rien montrer, tous les chevaliers présents furent remplis de colère et de haine envers Karadoc parce que lui seul avait pu boire dans le cor. Quant à la reine Guenièvre, elle en fut fort affectée, de même que nombre de dames. Toutes jalousaient Guinier et lui en voulaient grandement pour avoir eu l'audace

d'encourager son ami. À dater de ce jour, Guinier fut de fait à la cour la femme la plus détestée par toutes les dames.

Karadoc s'en aperçut tout de suite. Prenant Guinier à part, il la pria de se préparer à partir le soir même et à aller l'attendre auprès de son père, le roi de Vannes. Quant à Cador, qui avait bien compris que sa sœur et son ami s'étaient attiré l'animosité générale, il s'offrit à escorter Guinier, proposition que Karadoc accepta d'enthousiasme. Avant la tombée de la nuit, Cador s'en alla donc avec Guinier, laissant Karadoc parmi les compagnons de la Table Ronde²⁰.

²⁰ D'après la *Première Continuation de Perceval*. L'épisode du « cor magique » figure également dans un récit antérieur, datant des environs de 1170, *Le Lai du Cor*, de Robert Bicket, auteur anglo-normand qui fut sans doute, à l'instar de Marie de France, un familier d'Henry II Plantagenêt.

3

La Demoiselle d'Escalot

Ce soir-là, avant que ne fût venue l'heure de s'aller coucher, le roi Arthur convia tous les chevaliers présents à un tournoi qui se tiendrait à la fin de la semaine à Caerwynt²¹. Il espérait ainsi réveiller chez ses compagnons le sens de la prouesse qu'il trouvait passablement assoupi depuis leur retour de la quête. Ils accueillirent néanmoins l'annonce avec un grand enthousiasme, et nombre d'entre eux décidèrent de se mettre en route dès le lendemain. Cependant, Lancelot du Lac s'était mis en tête d'y participer mais incognito. Aussi dit-il à son entourage que, se sentant souffrant, il resterait à Kamaalot.

Bohort, Lionel et Hector renoncèrent alors aussi à s'y rendre, vu que lui-même n'y serait pas. Mais il rétorqua : « Ce n'est pas une raison pour vous abstenir. Aussi vous ordonné-je de partir dès demain matin. Moi, je resterai ici et, avant même que vous ne soyez de retour, je serai parfaitement remis. – Seigneur, dirent-ils, puisque tel test ton désir, nous partirons donc. Cepen-

²¹ Nom gallois de Winchester. C'est dans le grand hall de cette ville que se trouve exposée la fameuse Table Ronde en marqueterie qui, comportant les noms des principaux chevaliers, date du règne d'Édouard III Plantagenêt (XIV^e siècle).

dant, sache que nous préférerions demeurer en ta compagnie. » Lancelot s'opposa de nouveau à leur vœu, et la conversation en resta là.

L'incident toutefois avait eu un témoin en la personne d'Agravain, fils du roi Loth d'Orcanie et frère de Gauvain, qui de longue date haïssait Lancelot ; affreusement jaloux de ses prouesses et de ses hauts faits, il attendait patiemment l'occasion favorable pour nuire au fils du roi Ban de Bénoïc. Et comme il ne cessait de l'épier, il acquit la certitude que celui-ci aimait la reine Guenièvre d'un fol amour et qu'elle l'aimait aussi. Plusieurs fois, il les avait surpris sur le point de se rejoindre dans quelque retraite écartée. Un jour, en passant près d'une chambre dont la porte était demeurée entrouverte, il les avait même vus tous deux nus sur un lit. Certes, la reine était fort belle et toujours désirable, encore qu'à cette époque elle eût dans les cinquante ans, au demeurant si avenante qu'on n'eût pu trouver sa pareille au monde²². Et comme sa beauté ne déclinait pas, certains chevaliers voyaient en elle la fontaine de toutes beautés.

Aussi, en entendant Lancelot dire qu'il ne se rendrait pas au tournoi de Caerwynt, Agravain le soupçonna-t-il d'agir ainsi pour demeurer auprès de la reine et profiter en sa compagnie de l'absence du roi. Et, dès que, le lendemain matin, il eut vu partir Bohort et ses compagnons qui venaient de prendre congé de Lancelot, il s'arrangea pour avoir une conversation privée avec le roi Arthur. « Mon oncle, dit-il, je voudrais te révéler un secret dont je crains, à la vérité, que tu ne sois fort chagriné. Mais sache bien que je n'entreprends cette démarche qu'afin de te préserver de la honte. – Quelle honte ? répondit le roi. Tu m'intrigues, mon neveu. S'agit-il donc d'une chose si importante ? – Oui, seigneur roi, et je vais t'en faire la confidence. »

Il entraîna Arthur à l'écart et lui dit à voix basse : « Seigneur, je suis en mesure de t'affirmer que Lancelot et la reine, ton

²² Il semble que, dans de nombreux romans arthuriens, le modèle de la reine Guenièvre ait été Aliénor d'Aquitaine, épouse d'Henry II Plantagenêt. Tous les témoignages contemporains la décrivent en effet comme singulièrement belle en dépit de son âge.

épouse, s'aiment d'un fol amour. Et ne pouvant se rencontrer à leur guise lorsque tu es là, ils profitent des heures où tu es absent. Voilà pourquoi Lancelot demeure à Kamaalot au lieu de se rendre au tournoi de Caerwynt. Il s'est contenté d'y envoyer ceux de sa maison et fait semblant d'être malade. De cette façon, sa feinte lui permettra, sitôt que tu seras parti, d'aller cette nuit même rejoindre à loisir la reine. »

En entendant ce discours, le roi Arthur ne put s'empêcher d'y déceler la calomnie : « Agravain, mon cher neveu, répliqua-t-il, ne répète jamais pareille accusation, car je ne suis guère disposé à la prendre au sérieux. Je ne nie certes pas que Lancelot n'ait pas eu désir de la reine : nombre des chevaliers de ma cour sont plus ou moins épris de Guenièvre, cela, je le sais fort bien. Belle et avenante comme est Guenièvre, comment ne susciterait-elle pas des regards d'admiration et d'amour ? Mais de là à croire que Lancelot et Guenièvre sont liés par un amour coupable, assurément, je m'y refuse ! » Agravain se permit néanmoins d'insister : « Bel oncle, dit-il, les apparences, il est vrai, sont parfois trompeuses, mais d'étranges murmures agitent cette cour. Pour mettre un terme à ces médisances, tu devrais, m'est avis, faire épier la reine : ainsi édifié, tu serais à même de clouer les langues... » Le roi haussa les épaules. « Voilà bien des futilités ! dit-il, mais si tu crois le faire pour mon bien, je t'autorise à agir à ta guise et je ne t'en empêcherai pas. » Agravain se déclara satisfait de la permission, et il quitta le roi, le cœur empli de méchante joie.

Toute la journée, Arthur réfléchit beaucoup aux révélations d'Agravain mais, au fond de lui-même, il n'en était pas tellement troublé. Quand approcha l'heure de partir, il regroupa quelques-uns de ses compagnons et les pria de s'équiper. Or, Guenièvre vint alors le trouver. « Roi, dit-elle, j'assisterais volontiers, s'il te plaisait, à ce tournoi. Il me serait agréable d'y aller, car tout y présage, dit-on, de grands faits d'armes. – Guenièvre, répondit Arthur, je ne souhaite pas que tu viennes cette fois-ci. » Alors, sans insister, la reine se retira. Quant au roi, il vit là un excellent moyen de prouver qu'Agravain mentait.

Une fois parti avec ses compagnons, notamment Gauvain, Yvain et Girflet, le roi leur parla de Lancelot, et tous déplorèrent qu'il eût dû renoncer au tournoi. Or, à peine celui-ci les sut-il en route pour Caerwynt que, quittant son lit, il s'équipa et, allant trouver Guenièvre : « Dame, dit-il, avec ta permission, j'irai à ce tournoi. – Mais, s'étonna-t-elle, pourquoi n'avoir pas accompagné les autres ? – Reine, c'est que je souhaitais m'y rendre seul et à l'insu de quiconque. – Fort bien, dit Guenièvre, et puisque tel est ton bon plaisir, je consens volontiers à te laisser partir. Cependant, je t'en prie, reviens vite. » Lancelot quitta alors la reine et retourna en son logis pour y demeurer jusqu'à la nuit.

Quand tout le monde fut couché dans la forteresse de Kamaalot, il se glissa hors de sa chambre et alla trouver son écuyer. « Ami, lui dit-il, il te faut monter à cheval et m'accompagner, car je veux aller au tournoi de Caerwynt. Cependant, comme pour rien au monde je ne voudrais être reconnu en route, nous voyagerons tous deux de nuit. » Après s'être équipé rapidement, l'écuyer s'en alla chercher le meilleur cheval que possédât Lancelot puis, sitôt sortis de la forteresse, les deux hommes se dirigèrent droit vers Caerwynt, et ils chevauchèrent la nuit entière sans prendre le moindre repos.

Le lendemain, au lever du jour, ils atteignirent une forteresse où le roi avait passé la nuit. Lancelot toutefois s'abstint d'y pénétrer, de peur qu'on le reconnût, et se contenta d'en longer les murs, tête baissée, car au même instant les chevaliers du roi sortaient du château, et il était fort marri d'être arrivé si tôt.

Cependant, le roi Arthur, qui s'était accoudé sur l'entablement d'une fenêtre, aperçut la monture de Lancelot et la reconnut aussitôt, car il la lui avait lui-même offerte. Lancelot, quant à lui, ne vit pas le roi, puisqu'il avançait toujours tête basse. Pourtant, au détour d'une rue, il se redressa, et le roi le distingua si nettement qu'il dit à Girflet, penché à ses côtés : « Regarde Lancelot ! Hier encore, il se prétendait malade et fatigué, et le voici déjà dans cette forteresse ! » Girflet répondit : « Seigneur, je crois deviner sa conduite : il veut prendre part au tournoi sans que personne ne le reconnaisse. Et voilà pourquoi

il n'a pas voulu partir avec nous. » Le roi s'en trouva tout ragailardi, car, à l'évidence, les rapports d'Agravain n'étaient que mensonge et calomnie.

Après le coin de la rue, Lancelot avait poursuivi sa route. Toujours à sa fenêtre, le roi attendait de le voir repasser. Il demeura si longuement à son poste qu'il dut finir par admettre que Lancelot était resté dans le village, et il dit alors à Girflet : « Nous l'avons perdu de vue ! Aurait-il pris logis ici ? – Certes, répondit Girflet, il se pourrait bien. Selon moi, il ne chevauche que la nuit, de peur d'être reconnu. – Puisqu'il souhaite se cacher, reprit le roi, respectons sa discrétion. Garde-toi de raconter à quiconque que nous l'avons vu. Quant à moi, je n'en dirai mot. » Girflet lui promit de faire de même et, là-dessus, tous deux quittèrent la fenêtre.

De fait, Lancelot était entré cependant chez un petit seigneur qu'on appelait le vavasseur d'Escalot. Celui-ci avait deux fils, beaux et courageux, qui avaient été armés récemment chevaliers de la main même du roi Arthur. Lancelot aperçut leurs boucliers suspendus au mur : ils étaient vermeils comme le feu et sans armoiries, conformément à la coutume qui voulait que tout nouveau chevalier portât, pendant une année entière, un bouclier de couleur unie. Nul ne pouvait y déroger sans contrevenir aux lois de la chevalerie.

Lancelot dit alors au vavasseur : « Seigneur, je voudrais te demander une faveur : prête-moi l'un de ces boucliers, que je le porte lors du tournoi de Caerwynt, ainsi que le caparaçon et les autres pièces de l'armure. – Seigneur, s'ébahit le vavasseur, n'as-tu point de bouclier toi-même ? – J'en ai un, mais je ne veux pas le porter : je risquerais d'être reconnu et c'est précisément ce que je ne veux pas. Aussi te laisserai-je mon propre bouclier et mes propres armes jusqu'à mon retour.

— Seigneur, répondit l'hôte, qu'il en soit comme tu désires. L'un de mes fils est si malade qu'il ne saurait porter ses armes au tournoi de Caerwynt. L'autre, en revanche, s'y rendra, et il pourra faire route avec toi, si tu y consens. » Sur ces entrefaites parut le jeune homme en question. Aussitôt qu'il vit Lancelot, il

lui fit d'autant meilleur accueil qu'il lui trouvait grand air et lui demanda qui il était. Lancelot s'avoua chevalier d'une terre fort éloignée du royaume de Bretagne, mais refusa de révéler son nom et son état. « Seigneur, s'inclina l'autre, sois néanmoins le bienvenu. Si tu le désires, nous nous rendrons de conserve au tournoi de Caerwynt. Ainsi nous tiendrons-nous compagnie. – Volontiers, dit Lancelot, mais je te préviens que je ne veux pas voyager de jour, la chaleur m'incommode trop. Si tu as la patience de m'attendre jusqu'à ce soir, je t'accompagnerai de bon gré. Mais il n'est pas question que je chevauche avant la nuit. – Tout ce que tu voudras, répondit le jeune homme. Je suis trop heureux de partir avec toi. »

Lancelot demeura donc ce jour-là chez le vavasseur d'Escalot. Il y fut servi et traité du mieux qui se pût faire. Les gens de la maison lui adressèrent maintes questions sur sa personne, mais il se garda d'y répondre. Or, le vavasseur avait une fille, une jeune fille de grande beauté, qui s'intéressait fort à leur hôte. Aussi alla-t-elle trouver l'écuyer et le conjura de lui dire, au nom de Dieu, qui était le chevalier et d'où il venait. N'osant l'éconduire, l'écuyer se contenta de lui confier : « Je me parjure-rais si je te dévoilais tout ce qui concerne mon maître, car il ne veut pas qu'on le reconnaisse et il serait bien fâché contre moi si je trahissais mon serment. Sache seulement qu'il est le meilleur chevalier du monde, je te l'assure en toute bonne foi. – Que Dieu m'aide ! s'écria la jeune fille. Tu m'en as assez dit, et j'en suis très heureuse. »

La Demoiselle d'Escalot s'en alla alors dans la chambre où reposait Lancelot et s'agenouilla devant lui. « Gentil chevalier, dit-elle, accorde-moi une faveur, par la foi que tu dois à l'être que tu aimes le plus au monde. » Quand il entendit ces paroles et vit à ses pieds une jeune fille aussi belle et aussi avenante, Lancelot se trouva fort embarrassé. « Jeune fille, répondit-il, je t'en prie, relève-toi. Sache en vérité qu'il n'est rien que je ne fasse pour te satisfaire, si toutefois ta requête n'excède pas mes moyens. » Alors, se relevant aussitôt, elle dit : « Seigneur, sois cent mille fois remercié d'avoir accepté. Sais-tu ce que tu m'as

promis ? C'est de porter au tournoi de Caerwynt ma manche droite en guise de panonceau sur ton heaume et de te battre pour l'amour de moi. »

À ce coup, qui fut bien ennuyé, ce fut Lancelot. Mais il ne pouvait se dédire puisqu'il avait donné sa parole. « Que dira la reine, se lamentait-il à part lui, si elle apprend que j'ai combattu pour l'amour d'une autre qu'elle-même ? Elle ne me pardonnera jamais ! » Il se rendait néanmoins compte que force lui était pourtant de courir l'aventure, sous peine de se parjurer vis-à-vis de la Demoiselle d'Escalot.

Celle-ci ne fut pas longue à lui apporter la manche qui servirait de panonceau. Elle n'oublia pas davantage de le prier de combattre avec tant d'ardeur pour l'amour d'elle qu'elle n'eût qu'honneur de lui avoir confié ses couleurs. « Sache, reprit-elle, que tu es le premier chevalier à qui j'aie adressé pareille requête, et que je ne l'aurais jamais fait si je n'avais discerné ta grande prouesse. » Par courtoisie, Lancelot répondit que, pour l'amour d'elle, il se comporterait de manière à n'encourir nul blâme.

La nuit tombait quand il quitta le manoir en compagnie du fils du vavasseur. Ils chevauchèrent toute la nuit et, un peu avant le lever du soleil, parvinrent aux abords de Caerwynt. « Seigneur, dit le jeune homme, où veux-tu que nous allions loger ? – S'il se trouvait, répondit Lancelot, quelque endroit dans les environs où nous puissions nous retirer sans éveiller la curiosité, j'en serais fort aise, car je n'ai nullement l'intention d'entrer dans Caerwynt. – Ma foi, dit l'autre, il me vient à l'esprit que tout près d'ici, sur la gauche, à l'écart de la grande route, se trouve la maison d'une de mes tantes, sœur de mon père, noble femme qui nous logera fort bien et nous traitera du mieux qu'elle pourra. – Parfait, repartit Lancelot, et dis-lui bien que je la récompenserai largement. »

Quittant alors la grande route, ils s'engagèrent sur un étroit chemin qui sinuait à travers bois et parvinrent très discrètement auprès du logis de la dame. Quand ils furent descendus de cheval, celle-ci reconnut son neveu et lui fit le plus joyeux accueil,

car elle ne l'avait pas revu depuis son adoubement. Et après que le fils du vavasseur lui eut expliqué que son compagnon voulait se loger à l'écart, de peur d'être reconnu, elle se montra d'une extrême amabilité, car tout lui désignait Lancelot pour un preux chevalier.

Elle l'emmena donc dans une chambre où elle l'invita à s'étendre, pour se reposer de sa chevauchée nocturne, sur un lit magnifique. Il y passa la journée et s'y vit offrir tout ce qu'il fallait pour ses aises et son réconfort. Le lendemain matin, il envoya son écuyer à Caerwynt s'enquérir des conditions exactes du tournoi, du parti qui apporterait son aide aux défenseurs de la ville et de celui qui soutenait les attaquants.

L'écuyer se hâta si bien de se renseigner qu'il était de retour avant que Lancelot eût commencé à revêtir ses armes. Aussitôt introduit près de son maître, il déclara : « Seigneur, il se trouve beaucoup de gens dans l'un et l'autre camp, car les chevaliers, connus ou inconnus, ont afflué de toutes parts. Pourtant, c'est dans le camp des défenseurs que réside la force principale, car elle inclut les compagnons de la Table Ronde. – Sais-tu, l'interrompt Lancelot, de quel côté joutent Bohort, Lionel et Hector ? – Seigneur, ils sont, comme il se doit, avec les défenseurs. Sans quoi, se comporteraient-ils en véritables compagnons ? – Et qui trouve-t-on dans le camp adverse ? – On y voit, seigneur, le roi d'Écosse, le roi d'Irlande et nombre d'hommes de haut rang. Mais les braves y sont moins fréquents que dans l'autre, vu qu'y figurent des chevaliers tous étrangers à ce pays et dont les habitudes diffèrent de ceux de Bretagne. – Fort bien, dit Lancelot, je combattrai donc avec eux. »

Lorsqu'il eut fini de s'équiper, il monta à cheval et dit à son écuyer : « Tu ne viendras pas avec moi car, si tu m'accompagnais, on te reconnaîtrait et moi de même par conséquent. Or, cela, je ne le veux pour rien au monde. » L'écuyer s'inclina, puisque tel était le désir de son maître, mais il protesta qu'il aurait préféré le contraire. Et, là-dessus, Lancelot et le fils du vavasseur d'Escalot quittèrent le logis de la dame et se rendirent directement dans la prairie de Caerwynt, qu'ils trouvèrent

déjà toute couverte de jouteurs. Entouré de nombreux chevaliers, le roi Arthur était quant à lui monté sur la plus haute tour de la ville pour mieux admirer le tournoi. Avec lui se trouvaient Gauvain et son frère Gahériet, bien décidés tous deux à ne rien perdre du spectacle qui bientôt se déroulerait sous leurs yeux.

Résolu à se lancer tout de suite dans la mêlée, Lancelot s'affermir sur ses étriers, s'introduisit dans les rangs des combattants et décocha au premier chevalier qu'il rencontra un coup d'une telle vigueur qu'il le rua à terre avec sa monture. Il poussa sa pointe, car sa lance n'était pas encore brisée, et atteignit un autre chevalier, le frappant de telle sorte que, malgré bouclier et haubert, il lui fit au flanc une plaie large et profonde mais non mortelle, puis le pressa avec tant de violence qu'il le culbuta de son cheval et l'envoya voler tout étourdi de sa chute. Mais, du coup, sa lance vola en éclats.

Devant pareille prouesse, maint chevalier s'immobilisa, et d'aucuns affirmèrent n'avoir jamais vu personne accomplir un tel coup d'éclat. « Assurément, dirent d'autres, voilà le plus remarquable exploit qu'ait jusqu'à présent accompli un seul homme. On n'en verra pas de semblable aujourd'hui. » De son côté, le fils du vavasseur s'élançait contre Hector des Mares qui lui faisait face et le frappa si durement qu'il lui brisa sa lance sur la poitrine, mais Hector riposta si vigoureusement avec sa lance courte et grosse qu'il renversa tout ensemble cheval et cavalier. Dans l'assistance, quelqu'un s'exclama : « Et voici à terre l'un des frères d'Escalot ! » Ces derniers étaient en effet connus sous ce nom en quelque endroit qu'ils vinssent, parce qu'ils portaient les mêmes armes. Aussi les combattants prirent-ils Lancelot pour le second des deux.

Or, quand Lancelot vit le fils de son hôte ainsi mis à bas sous ses yeux, il en éprouva tant de peine qu'il se précipita sur Hector en brandissant une bonne et solide lance. Ils ne se reconnurent ni l'un ni l'autre, car ils avaient tous deux changé d'armes pour prendre part incognito au tournoi. Lancelot frappa son frère de toute sa force et l'abattit sous les yeux de Galegantin le Gallois. Gauvain, qui avait sans peine reconnu Hector auquel il avait

procuré ses armes, dit alors au roi : « Mon oncle, ce chevalier aux armes vermeilles qui porte une manche sur son heaume n'est pas celui que je pensais mais un autre, je te l'assure, car jamais pareil coup n'est parti de la main des frères d'Escalot. – Et qui est-il donc, d'après toi ? demanda le roi. – Je l'ignore mais, sur ma foi, c'est un preux ! »

Entre-temps, Lancelot s'était arrangé pour remettre en selle son compagnon en le dégageant du plus épais de la cohue des combattants. De son côté, Bohort, qui traversait le pré en abattant des cavaliers ou leur arrachant tantôt heaumes et tantôt boucliers, finit par se trouver face à Lancelot, en pleine mêlée. Faute de le reconnaître, il ne le salua pas mais le frappa si rudement de sa lance que, lui perçant bouclier et haubert, il lui plongea le fer dans le côté droit, lui infligeant une profonde blessure. Et il s'était rué avec un tel élan et si bien affermi sur ses étriers qu'il le bouscula au surplus avec tant de force qu'il l'envoya mordre la poussière avec son cheval.

Lancelot ne demeura pourtant guère en cette fâcheuse posture. Quoique sa blessure le fît grandement souffrir, il bondit sur ses pieds puis en selle, saisit une lance qui gisait au sol et piqua droit sur Bohort. On leur céda la place dès qu'on vit qu'ils entendaient jouter ensemble, car ils avaient fait preuve tous deux d'une telle vaillance qu'on les tenait déjà pour les meilleurs joueurs du tournoi. Alors, Lancelot, survenant au triple galop, frappa Bohort avec une telle violence qu'il le bascula de son cheval, selle entre les cuisses, parce que les sangles et les courroies s'étaient rompues.

Gauvain, qui avait reconnu Bohort aussitôt à terre, dit au roi « Mon oncle, si Bohort a été renversé, il n'a certes pas lieu d'en rougir, car il ignorait à qui il avait affaire ! Certes, son adversaire est si valeureux que, sur ma tête, si je ne savais pertinemment Lancelot malade à Kamaalot, je dirais : C'est lui ! » Quand Arthur entendit ces paroles, il se mit à sourire. Il se doutait bien en lui-même de la vérité. « Beau neveu, dit-il, si ce chevalier, quel qu'il soit, a bien débuté, m'est avis qu'il fera mieux encore ! »

Cependant, une fois sa lance rompue, Lancelot saisit son épée, et il se mit à frapper de droite et de gauche, jetant les cavaliers à bas de leurs montures, tuant des chevaux, arrachant les boucliers des cols et les heaumes des têtes. Il accomplit ainsi de magnifiques prouesses, et tous les témoins s'en émerveillaient grandement. De leur côté, Bohort et Hector s'étaient relevés et, à peine remontés à cheval, ils se lancèrent dans une folle attaque contre Lancelot. Celui-ci recula, car il se sentait grièvement blessé et perdait tant de sang qu'il n'était certes plus au mieux de sa forme. Il concentra néanmoins tous ses efforts pour un assaut désespéré qui lui permit de repousser son frère et son cousin. Et ceux-ci se demandaient, non sans inquiétude, s'ils avaient affaire à un diable ou à un être humain. Et il en alla ainsi jusqu'à la fin du tournoi.

Au moment de partir, Gauvain dit au roi : « Assurément, mon oncle, j'ignore qui est ce chevalier dont le heaume porte une manche, mais j'ose l'affirmer, il mérite sans conteste le prix du tournoi et sa gloire. Aussi n'aurai-je de cesse que je ne sache son identité, car il a accompli des exploits comme on n'en voit guère ! – Certes, ajouta son frère Gahériet, je ne pense pas le connaître, mais j'affirme n'avoir jamais vu meilleur chevalier, mis à part Lancelot du Lac ! »

Pendant que le roi et ses neveux devisaient ainsi, Lancelot s'était éloigné avec le fils du vavasseur. Celui-ci l'ayant interrogé sur la direction qu'il désirait prendre. « Je voudrais, répondit Lancelot, trouver un endroit où demeurer quelques jours, car je suis si gravement blessé que le seul fait de me tenir à cheval me cause une douleur insupportable. – Retournons donc chez ma tante, dit le chevalier. Nous y serons en repos, et la distance n'est pas grande. » Ils s'engagèrent alors dans un sentier étroit qui courait parmi la forêt, et ils regardaient derrière eux à chaque instant, car Lancelot craignait que quelqu'un de la maison du roi ne tentât de le suivre. Ils ne virent cependant personne et finirent par arriver sans encombre à la demeure de la dame.

Or, tandis que tous deux s'enfonçaient dans le profond des bois, Gauvain, Gahériet et Girflet avaient tout fait pour les rejoindre. Dès après la fin du tournoi, ils étaient montés à cheval et s'étaient précipités dans la direction qu'ils avaient vu prendre au chevalier au bouclier vermeil. Après avoir parcouru environ deux lieues galloises à vive allure, ils croisèrent deux écuyers qui menaient grand deuil tout en emportant dans leurs bras un chevalier fraîchement tué. Se dirigeant vers eux, Gauvain leur demanda s'ils avaient rencontré deux chevaliers tout équipés d'armes vermeilles et dont l'un portait sur son heaume une manche de dame ou de jeune fille. Les écuyers répondirent n'avoir rien vu ce jour-là de tel. « Mon frère, dit Gahériet à Gauvain, tu peux être sûr qu'ils ne sont pas venus de ce côté. Au train que nous menions, nous les aurions déjà rattrapés. – J'en suis bien désolé, répondit Gauvain, mais nous devons poursuivre nos recherches. Cet homme est un si brave chevalier que j'aimerais faire sa connaissance. Et s'il était pour l'heure en ma compagnie, je n'aurais de cesse de l'amener à Lancelot afin de les présenter l'un à l'autre. »

Ils s'enquirent alors auprès des écuyers du mort qu'ils portaient. « Seigneurs, répondirent-ils, c'était un chevalier. – Et qui l'a blessé de la sorte ? – Seigneurs, c'est un sanglier qu'il avait traqué à l'entrée de la forêt. Mais nous le savions sous le coup d'un sortilège : un devin lui avait prédit que, s'il chassait un sanglier, il mourrait parce qu'il était né le même jour qu'un animal de cette espèce²³. » Et ils indiquèrent à quel endroit, distant d'une bonne lieue. « Ma foi, dit Gahériet, je regrette fort qu'il soit mort en chassant un sanglier, car si j'en juge par son aspect, il aurait pu être un bon et noble compagnon d'Arthur. »

Quittant alors les écuyers, Gauvain, Gahériet et Girflet sortirent de la forêt sans trouver aucune trace des deux chevaliers

²³ Cet épisode, en apparence insignifiant et qui montre la disproportion entre l'attitude de Lancelot et celle du chevalier mort, ne peut être compris que par référence à un antique thème épique et mythologique : le sanglier est le jumeau « cosmique » de l'homme qui a été tué. C'est exactement l'histoire de Diarmaid, le prototype irlandais de Tristan, dans la célèbre légende de « la poursuite de Diarmaid et Grainné ». Voir J. Markale, *L'Épopée celtique d'Irlande*, pp. 173-184.

qu'ils cherchaient et, de guerre lasse, ils regagnèrent Caerwynt. La nuit était déjà obscure quand ils arrivèrent. Dès que le roi les vit de retour, il demanda à Gauvain s'il avait retrouvé le chevalier. « Non, mon oncle, répondit Gauvain, il avait dû prendre un autre chemin que nous. » Le roi se mit à sourire. « Bel oncle, dit Gauvain, ce n'est pas la première fois que je te vois sourire ! » Le roi se mit alors à rire franchement. « Certes, mon neveu, répondit-il, et toi, ce n'est pas la première fois que tu cherches ce chevalier. M'est avis d'ailleurs que ce ne sera pas la dernière ! »

Gauvain comprit que le roi en savait plus long qu'il ne voulait le dire. « Mon oncle, reprit-il, puisque tu le connais, s'il te plaît, qui est-il ? – Je n'en ferai rien, répondit Arthur. Puisqu'il veut se cacher, je commettrais une vilenie en vous révélant son nom, à toi et aux autres. Mais tu n'y perdras rien, car tu le connaîtras certainement bientôt. » Le roi se tourna alors vers Bohort : « Sache en tout cas, dit-il, que jamais, de toute ta vie, tu n'as infligé à un chevalier blessure dont tu aies plus lieu de te repentir que de celle-là. Et, s'il en meurt, ce sera un grand malheur pour toi. » Hector, pensant que le roi disait cela par hostilité contre Bohort, bondit plein de colère et s'écria : « Seigneur roi, si le chevalier meurt de sa blessure, qu'il meure donc, car sa mort ne peut certainement pas me causer tort ni préjudice ! » Arthur le dévisagea d'un air étrange, mais il conserva le silence. Et pourtant, au fond de lui-même, il était fort affligé que Lancelot eût quitté le tournoi grièvement blessé, et il redoutait qu'il ne fût réellement en danger de mort.

Le lendemain, le roi et ses compagnons quittèrent Caerwynt et firent proclamer, juste avant de partir, que, dans le délai d'un mois, se tiendrait un autre tournoi à Dinas Emrys. C'était une forteresse sise à l'entrée du royaume de Norgalles et bien défendue de tous côtés. En lançant cet appel, le roi voulait maintenir chez ses chevaliers l'esprit d'audace et de prouesse. Sur ce, tous reprirent le chemin de Kamaalot. Quand vint le soir, Arthur s'arrêta dans la forteresse qu'on nommait Escalot et où il avait aperçu Lancelot lors de son premier passage. Il se logea dans le château avec une grande compagnie de chevaliers, tandis que

Gauvain, par le plus grand des hasards, descendait dans la maison du vavasseur. Or, comme il se sentait un peu fatigué, il s'abstint de rejoindre le roi et dîna chez son hôte avec son frère Gahériet et quelques autres compagnons. Quand ils eurent pris place pour le souper, la jeune fille qui avait donné la manche à Lancelot interrogea Gauvain sur la façon dont s'était déroulé le tournoi et s'inquiéta surtout si l'on s'y était bien battu.

Gauvain lui répondit : « Jeune fille, je peux t'assurer que ce combat a été le plus beau que j'aie vu depuis bien longtemps. Le vainqueur en fut un chevalier à qui j'aimerais ressembler, car je n'ai rencontré personne de si brave depuis mon départ de Kamaalot. Malheureusement, j'ignore son nom. – Seigneur, dit la demoiselle, quelles armes portait-il ? – Des armes entièrement vermeilles. Il portait aussi sur son heaume une manche de dame ou de demoiselle. Je t'assure en vérité que, si j'étais une demoiselle, je voudrais que cette manche m'appartînt et que celui qui la portait m'aimât d'amour, car jamais je ne vis manche mieux mise à l'honneur que celle-là. » Quand la jeune fille entendit ces paroles, elle en conçut une joie profonde, mais elle n'osa pas la manifester devant l'assistance.

Tant que les chevaliers furent assis à table, la Demoiselle d'Escalot assura le service. La coutume voulait en effet, dans le royaume de Bretagne, que si des chevaliers errants étaient hébergés chez un homme de haut rang, la propre fille de leur hôte les servît : jamais elle ne se fût assise à table avant que tous n'eussent été servis. Aussi la jeune fille s'acquitta-t-elle de fort bon cœur de son devoir et ce jusqu'à ce que Gauvain et ses compagnons fussent rassasiés. Du reste, elle était si belle et bien faite que Gauvain ne pouvait s'empêcher de la regarder, se disant en lui-même qu'il serait bien chanceux, le chevalier qui pourrait prendre son plaisir avec elle.

Après le souper, le vavasseur alla se détendre en un pré situé derrière son manoir, et il emmena sa fille avec lui. Ils y trouvèrent Gauvain et ses compagnons qui se délassaient eux-mêmes et qui, les voyant, se levèrent courtoisement pour les saluer. Gauvain les fit asseoir, lui à sa droite, elle à sa gauche, et l'on se

mit alors à deviser d'un certain nombre de sujets. Puis Gahériet, prenant l'hôte à part, fit quelques pas avec lui et l'interrogea sur les coutumes de la forteresse. Le vavas seur les lui indiqua avec force détails, laissant ainsi Gauvain en conversation particulière avec la jeune fille.

La première chose que ce dernier fit fut de la requérir d'amour. Elle lui demanda qui il était. « Un chevalier, répondit-il. Je me nomme Gauvain, je suis fils du roi Loth d'Orcanie et le neveu du roi Arthur. Si cela ne te déplaisait pas, jeune fille, je t'aimerais d'amour, et, aussi longtemps que durerait notre amour, je n'aimerais d'autre dame que toi et serais en tout point ton chevalier, à la merci de tes moindres désirs. – Ah ! Gauvain, dit la demoiselle, ne te moque pas ainsi de moi. Je sais pertinemment que tu es trop riche et d'un rang trop élevé pour aimer une pauvre fille de vavas seur comme moi. Devrais-tu, du reste, m'aimer maintenant d'amour, sache que j'en serais désolée pour toi. – Pourquoi désolée ? – Parce que, seigneur, même si tu m'aimais à en perdre la vie, nous ne pourrions nous entendre, toi et moi. J'aime en effet un chevalier à qui, pour rien au monde, je ne voudrais être infidèle. Je te l'affirme, en vérité, je suis encore vierge et je n'avais jamais aimé avant de le rencontrer. Mais, dès que je l'ai vu, je l'ai aimé et lui ai demandé de se battre au tournoi de Caerwynt pour l'amour de moi. Il me l'a promis. Et il s'est si bien conduit que j'en suis fière. Aussi serais-je déshonorée si je l'abandonnais pour toi. Je ne dis pas cela pour te déplaire, mais sache que tu perdrais ta peine à me requérir d'amour : je n'écouterai jamais personne d'autre que lui, car je l'aime, et je l'aimerai toute ma vie. »

En l'entendant se refuser si fièrement, Gauvain fut quelque peu humilié, et il lui répondit, plein de tristesse : « Demoiselle, par courtoisie, permets que je puisse prouver contre lui que je lui suis supérieur aux armes. Si je peux le battre, laisse-le et prends-moi. – Certainement pas ! s'écria la jeune fille. Comment peux-tu penser que j'agirais de la sorte ? Pourrais-je ainsi risquer la vie de deux des meilleurs hommes qui soient au monde ? – Est-il donc, demanda Gauvain, l'un des meilleurs

chevaliers de ce temps ? – Seigneur, dit la jeune fille, c’est toi-même qui l’as affirmé voilà peu. – Mais comment s’appelle donc ton ami ? – Seigneur, je ne te dirai pas son nom mais je te montrerai son bouclier. Il l’a laissé ici lorsqu’il s’est rendu au tournoi de Caerwynt. – Je voudrais bien voir ce bouclier, car si ce chevalier possède la valeur que tu dis, peut-être le reconnaîtrai-je à son bouclier. – Tu le verras, dit-elle, quand tu iras te coucher, car il est suspendu au mur de la chambre qu’on t’a préparée. »

Il se leva aussitôt, et tous les autres l’imitèrent, croyant qu’il voulait se retirer. Il prit la jeune fille par la main et tous deux rentrèrent, l’un derrière l’autre, dans le logis. Alors, elle le mena dans la chambre, où brûlaient d’un si vif éclat cierges et torches que la pièce semblait en feu, lui montra le bouclier suspendu au mur et dit : « Seigneur Gauvain, voici le bouclier de l’homme que j’aime le plus au monde. Examine-le donc et, si tu le peux, nomme-moi son propriétaire, car il n’a pas voulu me dire son nom. Peut-être aussi conviendras-tu alors qu’il est le meilleur chevalier qui soit au monde. » Au premier coup d’œil, Gauvain reconnut le bouclier de Lancelot du Lac. Abasourdi, il recula, confus des paroles qu’il avait dites à la jeune fille, et lorsqu’il se fut un peu remis de son émotion, il s’exprima en ces termes : « Demoiselle, par Dieu tout-puissant, ne sois pas affligée des discours que je t’ai tenus ! Je me tiens pour vaincu en cette affaire et me range à ton avis. Sache en effet que celui que tu aimes est le meilleur chevalier qui soit au monde. Si j’avais pu penser qu’il s’agissait de lui, je ne me serais certes pas permis de te requérir d’amour, sois-en sûre. Pourtant, tu es la jeune fille dont j’aurais le plus souhaité être aimé. Je vais te dire qui est le chevalier que tu aimes : c’est Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénoïc, et s’il t’aime autant que, je le crois, tu l’aimes, jamais dame ou demoiselle n’eut pareil bonheur. Par Dieu tout-puissant, je te prie donc, si je t’ai dit quelque parole qui te déplaît, de me pardonner. – Seigneur, répondit la Demoiselle d’Escalot, je te pardonne bien volontiers. »

Quand Gauvain, qui craignait en effet que la jeune fille n’allât rapporter à Lancelot quelles avances lui-même s’était permises,

comprit qu'elle se tairait, il lui demanda quelles armes portait son ami au tournoi de Caerwynt. « Seigneur, répondit-elle, il portait un bouclier vermeil et un caparaçon de même couleur, et, sur son heaume, il arborait une manche de soie que je lui avais donnée par amour. – Sur ma tête ! s'écria Gauvain, voici qui lève toute équivoque ! Lancelot était donc le vainqueur du tournoi ! Aussi puis-je te répéter que tu dois te flatter à juste titre d'être l'amie d'un tel homme. Je suis heureux que tu le saches, car lui-même est toujours si secret à l'égard de tous que nul à la cour n'eût deviné qu'il fût engagé dans un grand amour. – Que Dieu me préserve ! répondit la jeune fille, cela vaut mieux, car tu n'ignores pas qu'un amour découvert ne mérite plus nulle estime ! »²⁴

Le lendemain matin, Arthur et ses compagnons reprirent leur route en direction de Kamaalot où ils arrivèrent à la fin de l'après-midi. À peine descendus de cheval, ils furent assaillis de questions sur le tournoi et l'identité du vainqueur. Mais, hormis le roi, Gauvain et Girflet, nul ne savait la vérité. Quant à la reine Guenièvre, dans son désir d'apprendre comment Lancelot s'était comporté à Caerwynt sous le voile de l'anonymat, elle ne fut pas la dernière à s'informer. « Dame, répondit Gauvain, faute de le connaître personnellement, nous supposons ledit vainqueur venu de l'étranger. Nous n'en saurions rien dire d'autre, sauf qu'il portait des armes vermeilles, et que son heaume arborait, en guise de panonceau, une manche de dame ou de demoiselle. »

À ces mots, la reine exclut qu'il pût s'agir de Lancelot, car celui-ci n'eût assurément pas porté dans un tournoi d'enseigne qu'elle-même ne lui eût donnée. Loin d'insister, elle se contenta donc de demander : « Et Lancelot ? Ne participait-il pas au tournoi ? » Gauvain répondit prudemment : « S'il y était, je ne l'ai pas reconnu. D'ailleurs, s'il y avait été, je pense qu'il aurait remporté la victoire. Au surplus, nous avons si souvent vu ses armes briller au combat qu'elles nous auraient permis, le cas

²⁴ C'est l'une des règles absolues de l'Amour Courtois.

échéant, de le reconnaître aisément, à moins qu'il n'ait préféré l'incognito. — Tel est justement le cas ! s'écria Guenièvre, je te l'affirme : Lancelot s'est rendu à Caerwynt le plus secrètement qu'il a pu. — Eh bien ! dit Gauvain, fort embarrassé, s'il s'y trouvait, force nous est alors d'admettre que Lancelot et le chevalier aux armes vermeilles qui a remporté la victoire ne faisaient qu'un. — Certainement pas, grommela la reine avec humeur. Ce ne peut être Lancelot, car il n'est attaché à aucune dame ou demoiselle au point d'en porter l'enseigne. »

Sur ces entrefaites, Girflet, qui les avait rejoints, prit la parole en ces termes : « Reine, dit-il, sache que l'homme aux armes vermeilles et sur le heaume duquel flottait une manche n'était autre que Lancelot. Je l'avais une première fois surpris alors qu'il faisait route, en secret, vers Caerwynt. Et, après sa victoire, lorsqu'il quitta le tournoi, je le suivis pour m'assurer de son identité. Le déguisement qu'il portait m'en faisait en effet douter, mais je réussis enfin à le voir à visage découvert tandis qu'il s'en allait, grièvement blessé, avec un chevalier porteur d'armes également vermeilles. » Du coup, Guenièvre apostropha vivement Gauvain : « Par la foi que tu dois à ton roi, Gauvain, dis-moi la vérité. Le chevalier aux armes vermeilles était-il Lancelot ? Si tu sais quelque chose à ce sujet, confie-le-moi, je t'en prie. — Dame, ronchonna Gauvain, je ne saurais rien te cacher. À la vérité, je puis t'affirmer que c'était Lancelot en personne qui portait des armes vermeilles et une manche sur son heaume. »

Sans souffler mot, la reine sortit de la salle et regagna sa chambre, le cœur si lourd que, sitôt seule, elle se mit à pleurer. Accablée de douleur, elle se disait en elle-même : « Ah ! Dieu ! il m'a odieusement trompée, celui dont j'aurais juré le cœur fidèle et loyal, celui pour qui je suis allée jusqu'à déshonorer mon époux, le meilleur roi qui soit au monde ! Hélas ! Qui pourra désormais se fier à la loyauté d'aucun chevalier quand la déloyauté s'est logée au cœur même du meilleur d'entre les plus braves ? »

Le lendemain, vers le milieu du jour, arrivèrent de Caerwynt Bohort, Lionel et Hector avec leurs compagnons. Quand ils furent entrés dans la maison du roi, où ils résidaient toujours durant leurs séjours à la cour, Hector demanda aux gens restés près de la reine des nouvelles de Lancelot qu'ils avaient laissé malade à Kamaalot, lors de leur départ pour le tournoi. « Seigneur, lui répondit-on, il est parti le lendemain du jour où vous avez pris la route, n'emmenant que son écuyer. Depuis lors, nous ne l'avons pas revu et n'en avons appris nulle nouvelle. »

Lorsque la reine Guenièvre apprit que le frère de Lancelot et ses deux cousins étaient revenus à la cour, elle manda Bohort et lui demanda s'il avait assisté au tournoi. « Certes, répondit-il, et j'y ai même participé ! – Y as-tu vu ton cousin Lancelot ? – Non, reine, et je puis t'assurer qu'il n'y était pas. » La colère empourpra Guenièvre. « Et moi, dit-elle, je t'affirme qu'il y était ! Il portait des armes vermeilles de couleur unie, et une manche de dame ou de demoiselle flottait sur son heaume. Et c'est lui qu'on a proclamé vainqueur du tournoi. » Bohort fut d'autant plus décontenancé qu'il ne s'attendait certes pas à cette brutale révélation. « Par ma foi ! s'exclama-t-il, Dieu me préserve que celui-là fût mon cousin, car l'homme dont tu me parles a quitté le tournoi vilainement blessé d'une plaie que je lui ai faite au côté en joutant ! » La reine, alors, ne put réprimer un accès de fureur. « Eh bien ! s'écria-t-elle, il est bien dommage que tu ne l'aies pas tué, car il s'est comporté envers moi avec tant de déloyauté que je ne pourrai jamais lui pardonner ! – Comment cela ? » s'ébahit Bohort. Elle lui expliqua en détail ce qu'elle imaginait.

Bohort était de plus en plus embarrassé. « Reine, dit-il, ne va pas croire qu'il en soit comme tu le penses avant de savoir là-dessus la vérité pleine et entière. Je connais bien Lancelot. Il est impossible qu'il t'ait trompée de cette manière. – C'est pourtant ce qu'il a fait ! s'emporta Guenièvre, j'en suis convaincue. Sauf si quelque dame ou quelque demoiselle a surpris sa foi par un philtre ou par un sortilège, je puis t'affirmer que lui et moi ne serons plus jamais en bons termes. Et s'il advenait qu'il revînt à

la cour, je lui défendrais l'accès de la maison du roi et lui interdirlais de remettre les pieds ici ! – Dame, tu agiras comme bon te semble, mais je suis persuadé, moi, que jamais Lancelot ne s'est rendu coupable d'une si noire forfaiture. – L'heure n'est plus aux conjectures ! rétorqua la reine, au comble de la fureur, les preuves sont formelles, et tu m'en vois navrée ! » Bohort prit congé de Guenièvre sans insister car, tout innocent qu'il croyait son cousin, force lui était d'admettre que la reine refuserait d'entendre raison. Durant toute cette semaine ainsi que la suivante, Bohort demeura chez le roi Arthur avec Lionel et Hector. Tous trois étaient fort affligés de l'état de Guenièvre qui passait sans cesse de la rage à la prostration. Au surplus, on fut tout ce temps sans nouvelles de Lancelot. Nul ne l'avait vu ni même aperçu, de près ni de loin, et le roi Arthur commençait à s'en alarmer.

Un soir qu'il devisait avec Gauvain à l'une des fenêtres de la grande salle, le roi dit soudain : « Mon neveu, je m'étonne fort que Lancelot tarde tant à revenir. Je ne l'ai jamais vu délaisser si longtemps ma cour. » Gauvain ne put s'empêcher de sourire. « Sache, mon oncle, dit-il, qu'il ne doit guère s'ennuyer là où il se trouve. D'ailleurs, s'il s'y ennuyait, crois-moi, il serait déjà de retour. Et qu'il se plaise là-bas, comment s'en étonner ? L'homme le plus heureux du monde aurait tout lieu de se déclarer satisfait s'il avait logé son cœur là où je pense que Lancelot a logé le sien. »

Ces paroles piquèrent extrêmement la curiosité d'Arthur. « Qu'insinues-tu là, mon neveu ? Je te prie de t'en expliquer sans rien me cacher de la vérité. – J'y consens volontiers, mon oncle, mais je voudrais être assuré que personne d'autre que nous n'en saura rien. – Je t'en donne ma parole », répondit le roi. Après un regard circulaire destiné à l'assurer que nul ne pouvait l'entendre, Gauvain murmura : « Eh bien, voici. Je te déclare que Lancelot s'attarde à Escalot en l'honneur d'une jeune fille qu'il aime d'amour. Elle est assurément l'une des plus belles du royaume de Bretagne et elle possédait encore sa virginité quand je la rencontrai. En raison de sa grande beauté, je la

requis d'amour, mais elle se refusa à moi pour la bonne et simple raison qu'elle était aimée d'un chevalier plus beau et plus brave que moi. Et comme je me montrais fort désireux de savoir de qui il s'agissait, elle me mena voir le bouclier qu'il avait laissé dans la maison du vavasseur d'Escalot, au moment de se rendre au tournoi de Caerwynt. En échange, il avait emporté, me dit-elle, les armes de l'un de ses frères, lesquelles étaient toutes vermeilles. Elle m'avoua également que lui appartenait la manche que le chevalier arborait sur son heaume. Or, tu penses bien, mon oncle, que j'avais sur-le-champ reconnu le bouclier de Lancelot, et ce sans conteste possible. »

Au même moment, la reine Guenièvre était, à leur insu, accoudée, toute pensive, sur l'entablement d'une autre fenêtre, non loin de là. Ayant tout entendu, elle entra dans la salle et s'approcha d'eux. « Beau neveu, dit-elle à Gauvain, qui est donc cette jeune fille dont tu vantes si fort la beauté ? – La fille du vavasseur d'Escalot, reine. Et l'on ne saurait s'étonner que Lancelot l'aime, car elle est aussi avenante que belle. – Certes, intervint le roi, mais j'ai peine à croire qu'il puisse accorder son amour à une dame ou à une demoiselle qui ne soit pas de haut rang. Or, la demoiselle dont tu nous parles n'est jamais que la fille d'un vavasseur, et, de la part de Lancelot, pareil choix m'étonne, moi. Aussi vous affirmé-je que s'il s'attarde, ce n'est pas en l'honneur de cette jeune fille, mais en raison de la blessure que lui a infligée son cousin Bohort. – Il se peut, dit Gauvain, mais ce qui me rend perplexe, c'est que s'il était malade, il en aurait informé son frère Hector, ainsi que Lionel et Bohort. Et, dans ce cas, eux-mêmes nous auraient avertis. »

Persuadée que Gauvain disait vrai au sujet de Lancelot et de la Demoiselle d'Escalot, la reine se retira, plus dolente et plus affligée que jamais et, regagnant immédiatement sa chambre, y manda Bohort. À peine l'y eut-il rejointe qu'elle dit : « Bohort, compte tenu des liens qui t'unissent à ton cousin Lancelot, tu es assurément l'un de ceux qui le connaissent le mieux. Je sais maintenant la vérité à son sujet : il est resté à Escalot avec une demoiselle qu'il aime d'amour. Autant convenir, toi et moi, que

nous l'avons perdu, car elle semble l'avoir si bien subjugué que, le voulût-il même, il ne pourrait plus se séparer d'elle. C'est ce que vient de me dire, en présence du roi, un chevalier dont on ne saurait suspecter l'honnêteté ni la franchise. » Bien qu'il vît Guenièvre plus que jamais persuadée de la culpabilité de Lancelot, Bohort s'efforça néanmoins de calmer ses angoisses.

« Reine, dit-il, je ne sais quel chevalier t'a tenu semblables propos sur Lancelot, mais je considère ceux-ci comme offensants. Quand bien même ce bavard-là serait l'homme le plus loyal du monde, il méconnaît sûrement la vérité en se montrant si péremptoire. Quant à moi, je sais Lancelot doté d'un cœur si noble que, pour rien au monde, il ne voudrait agir de la sorte. Nomme-moi donc celui qui le calomnie si étourdiment. – Tu n'en sauras pas davantage sur lui, répondit la reine. Je puis seulement t'affirmer que Lancelot ne sera plus jamais en paix avec moi. – J'en suis d'autant plus navré, reprit Bohort, que, si tu as conçu une haine si inexpiable envers mon cousin, mes parents et moi-même n'avons plus rien à faire ici. Je prends donc congé de toi, reine, au nom de mon frère et de mes cousins, et je te recommande à Dieu. Dès demain, nous nous mettrons en route et irons à la recherche de Lancelot jusqu'à ce que nous le retrouvions, s'il plaît à Dieu. Puis, cela fait, nous resterons dans la contrée où il demeure, nous mettant au service d'un homme de haut rang susceptible de mériter notre estime. Et si mon cousin ne veut plus vivre en ce pays-ci, nous traverserons la mer et regagnerons nos terres de Bretagne armorique, où nos hommes souhaitent depuis longtemps notre retour. Sache, reine Guenièvre, que, sans Lancelot, nous n'aurions pas séjourné si longtemps dans l'île de Bretagne, et que, sans toi, lui-même ne se serait pas tant attardé ici après la quête du Graal. Car, n'en doute pas, il t'a plus loyalement aimée que jamais chevalier n'aima dame ni demoiselle. »

La fermeté de Bohort ébranla et bouleversa la reine au point qu'elle ne put d'abord retenir ses larmes. Et lorsqu'elle eut recouvré l'usage de la parole, ce fut pour maudire l'heure où lui était parvenue la nouvelle de sa disgrâce. « Je suis bien malheu-

reuse », dit-elle enfin. Puis, regardant Bohort droit dans les yeux : « Bohort, demanda-t-elle, me laisseras-tu dans ce triste état ? – Il le faut », répliqua-t-il froidement. Et, sans ajouter un mot, il sortit de la chambre de Guenièvre.

Allant aussitôt rejoindre son frère et Hector, il leur rapporta la conversation qu'il venait d'avoir avec la reine. Ils en furent fort attristés, et ils se demandaient, pleins d'angoisse, ce qu'il convenait de faire, prêts à maudire l'heure où Lancelot avait rencontré Guenièvre, quand Bohort, finalement, s'écria : « Prenons congé du roi et allons-nous-en. Il ne nous arriverait rien de bon si nous nous attardions davantage. Partons à la recherche de Lancelot et, quand nous l'aurons retrouvé, nous tenterons de l'emmener au royaume de Gaunes ou en celui de Bénoïc. Nous ne saurions mieux faire, à condition, bien sûr, que Lancelot puisse se passer de la reine. Hector et Lionel s'étant rangés à son avis, tous trois allèrent donc trouver le roi et lui demandèrent son congé pour aller en quête de Lancelot. Arthur ne le leur accorda qu'à contrecœur, car il se plaisait à les avoir près de lui, Bohort surtout, dont la gloire, la vie, les prouesses surpassaient en éclat celles de tous les chevaliers du royaume. Aussi déplora-t-il fort de voir, le lendemain, les gens du lignage du roi Ban²⁵ quitter sa cour.

Les voyageurs arrivèrent bientôt à Escalot, mais ils eurent beau y interroger les uns et les autres au sujet de Lancelot, personne ne put leur fournir le moindre renseignement. Et plus ils s'opiniâtraient, plus ils s'enquéraient de Lancelot, moins ils en savaient. Après avoir chevauché huit jours sans rien apprendre, ils finirent par se dire : « C'est en vain que nous nous fatiguons. Lancelot se trouve certainement dans une retraite dont il ne sortira que lorsque se présentera un événement digne de lui. Ainsi viendra-t-il sûrement au tournoi prévu à Dinas Emrys. C'est là que nous le retrouverons. » Et voilà comment ils se ré-

²⁵ Lancelot est le fils légitime de Ban, roi de Bénoïc, Hector son fils bâtard. Bohort et Lionel sont les fils du roi Bohort de Gaunes, lui-même frère de Ban. Ce lignage du roi Ban constitue, parmi les chevaliers de la Table Ronde, un groupe à part que l'on pourrait qualifier de « clan armoricain ».

solurent à aller l'attendre à Dinas Emrys, et à y demeurer le temps qu'il faudrait.

Ils ignoraient évidemment que Lancelot se trouvait chez la tante du chevalier d'Escalot. À son arrivée là, il n'avait eu que la force de se coucher. La dame avait cependant mandé un vieux chevalier qui, logé tout près, faisait métier de soigner les blessures et y montrait plus de compétence que quiconque dans le pays. Après avoir examiné le blessé, il déclara se faire fort de le guérir avec l'aide de Dieu, mais la guérison demanderait du temps, vu la largeur et la profondeur de la plaie. De fait, Lancelot resta alité un grand mois, et dans un tel état de faiblesse que le chevalier d'Escalot s'attendait chaque jour à le voir mourir. Ce jeune homme en était fort affligé, car il avait tant admiré la prouesse de Lancelot qu'il le tenait pour le meilleur chevalier qu'il eût jamais rencontré. Cela dit, il ignorait toujours son identité.

Or, au bout d'un mois, il advint que la Demoiselle d'Escalot vint rendre visite à sa tante. À la nouvelle que le blessé n'était pas encore guéri, elle fut tout attristée et interrogea longuement son frère. « Ma sœur, répondit celui-ci, il se porte mieux, grâce à Dieu, mais j'ai vu le moment, voilà moins de quinze jours, où, désespérant qu'il en pût réchapper, je m'attendais sans cesse à sa mort. – Sa mort ! s'écria la jeune fille, que Dieu l'en préserve ! Ce serait assurément un grand malheur, car il n'a pas son pareil au monde. – Ma sœur, dit le chevalier, sais-tu donc qui il est ? – Oui, répondit-elle. C'est Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Benoïc, le meilleur de tous les chevaliers de ce temps. Je le tiens de Gauvain, le propre neveu du roi Arthur. – Certes, reprit le chevalier, je le crois volontiers. Il ne peut s'agir que de lui, car jamais homme ne s'est si vaillamment battu, et jamais manche de dame ou de demoiselle n'a tant été mise à l'honneur ! »

La Demoiselle d'Escalot resta dans la maison de sa tante, en compagnie de son frère, jusqu'à ce que Lancelot eût recouvré suffisamment de santé pour se lever et reprendre une apparence d'activité. Et quand, quasiment guéri, il eut retrouvé sa prestance, la jeune fille, qui le veillait plus qu'à son tour, jour et nuit,

conçut pour lui, tant en raison de la réputation qu'il s'était à juste titre acquise que de sa beauté physique qui la bouleversait, un amour si ardent qu'elle doutait pouvoir survivre s'il lui refusait ce qu'elle désirait de lui.

Désormais impuissante à déguiser ses sentiments, elle se présenta un jour devant lui après s'être parée de son mieux et habillée de sa plus jolie robe. Singulièrement belle et avenante en cet appareil, elle aborda donc Lancelot et lui dit : « Seigneur, réponds-moi sans hésiter : un chevalier qui m'éconduirait si je le requérais d'amour te semblerait-il odieux ? » Lancelot ne put s'empêcher de sourire. « Certes, demoiselle, dit-il enfin, s'il pouvait disposer librement de son cœur, il serait franchement odieux de te refuser. Mais si, ne pouvant disposer librement de lui-même, il te refusait son amour, nul ne saurait l'en blâmer. Je te l'affirme en ce qui me concerne : si tu daignais m'accorder ton cœur et qu'à l'instar de nombre d'autres chevaliers je pusse disposer de moi, je serais trop heureux de ton consentement, car je n'ai vu depuis longtemps dame ou demoiselle qui méritât mieux d'être aimée. »

Ce discours plongea la jeune fille dans une angoisse inexprimable. « Comment ? dit-elle. Dois-je comprendre que tu ne saurais disposer librement de ton cœur ? – En effet, demoiselle, répondit Lancelot, je n'en dispose pas puisqu'il est entièrement là où je veux qu'il soit, et je ne voudrais pas qu'il fût ailleurs. » La jeune fille contint ses pleurs. « Chevalier, dit-elle, tu m'en as assez dit pour me découvrir une partie de tes sentiments et m'affliger outre mesure, car cet aveu-là me fera bientôt mourir. Si tu me l'avais dit moins brutalement, mon cœur baignerait dans une langueur toute pleine d'espoir, et cet espoir m'aurait fait vivre dans la joie et la douceur. Mais hélas ! je vois trop bien que c'est sans ressource ! » Et la jeune fille sortit de la chambre, le visage inondé de larmes.

Elle alla sur-le-champ trouver son frère et, lui découvrant le fond de son âme, lui assura qu'elle aimait Lancelot d'un si grand amour qu'elle ne manquerait point d'en mourir si elle n'obtenait qu'il accédât à son désir. Profondément ému du désarroi de sa

sœur, le chevalier se rendait bien compte que, dans cet état, elle ne pouvait guère entendre raison. Il lui dit cependant : « Ma chère sœur, il te faut porter tes ambitions ailleurs, car tu ne saurais prétendre à un homme comme lui. Il doit avoir le cœur trop haut placé pour s'abaisser jamais à aimer une pauvrete comme toi, si belle et sincère soit-elle. Si tu veux aimer, je te le répète, loge ton cœur ailleurs, car les fruits de cet arbre se trouvent trop hauts pour que tu les cueilles. Il est encore temps de changer, douce sœur. – Hélas ! il n'est plus temps, soupira-t-elle, et j'en éprouve trop de peine ! Je voudrais bien que Lancelot me fût indifférent mais, malheureuse ! il n'est instant où je ne pense à lui, il n'est moment où je ne désire être dans ses bras ! Je sais trop bien que je suis folle, mais le destin veut que je meure à cause de lui. » Et la jeune fille se précipita vers le pré, le corps tout agité de tremblements et son beau visage tout noyé de larmes²⁶.

²⁶ D'après *La Mort le roi Artu*, faussement attribué à Gautier Map, texte des environs de 1235, édité par Jean Frappier, Paris, Droz, 1964. Trad. française partielle par G. Jeanneau, coll. 10/18, Paris, 1983.

4

L'Éternelle Brûlure

Depuis son retour de la quête du Graal, au cours de laquelle il avait essuyé échec sur échec, Tristan de Lyonesse²⁷ était plus tourmenté que jamais, par la faute de l'amour qu'il vouait à Yseult, femme du roi Mark, son oncle. Ce dernier lui avait interdit de reparaître à sa cour et, chaque fois que Tristan, incapable de supporter plus longtemps d'être privé d'Yseult, se rendait en Cornouailles pour la rencontrer, il devait le faire en cachette, se déguiser sans cesse pour déjouer la surveillance du roi et sur-

²⁷ La plupart des versions le nomment Tristan *de Léonois* ou *de Loonois*. Les commentateurs ont identifié ce pays successivement avec le *Lothian* d'Écosse (sous prétexte que le nom de Tristan, *Drustanos*, est attesté dans une inscription picte), *Caerlion-sur-Wysg*, au sud du Pays de Galles (*Caerlion* signifiant « forteresse des Légions », sous-entendu « romaines »), l'une des résidences prêtées à Arthur, enfin avec le Pays de Léon, dans le nord du Finistère, où l'on a d'ailleurs localisé le manoir de Tristan à Penmarc'h en Saint-Frégant. La version galloise dit seulement que Tristan était le fils d'un certain Tallwch, tandis que la compilation de Thomas Malory, au XV^e siècle, ne le connaît que sous le nom de « Tristan de Lyonès ». Cette dernière appellation doit seule être retenue, car elle est conforme à la légende locale du comté de Cornwall, en Grande-Bretagne, où se déroule la plus grande partie de l'histoire de Tristan et Yseult. Cette légende locale concerne un pays qui, englouti par la mer, se serait étendu autrefois entre les îles Scilly et la côte de la péninsule de Lizard, non loin du Mont-Saint-Michel de Penzance, et que l'on nommait Lyonesse. Voir dans J. Markale, *Contes et légendes des pays celtes, Rennes, Ouest-France*, 1995, pp. 77-80, le conte intitulé « La terre perdue de Lyonesse ».

tout celle des barons qui lui manifestaient autant de haine que de jalousie. Après avoir quitté la cour d'Arthur, il avait passé la mer et pris du service auprès du comte Hoël de Karahès, lequel appréciait grandement sa valeur et sa prouesse, le tenait en haute estime et lui manifestait souvent sa reconnaissance et son affection par de somptueux cadeaux. Cependant, malgré les attentions du comte Hoël, malgré l'amitié indéfectible que lui portait aussi le fils de celui-ci, Kaherdin le Preux, Tristan se tenait le plus souvent à l'écart de toute réjouissance et se renfermait dans la mélancolie de son deuil intime.

Or, le comte Hoël avait également une fille que l'on appelait Yseult aux Blanches Mains. En entendant prononcer son nom pour la première fois, Tristan n'avait pas manqué de sursauter et de regarder attentivement celle qui portait le nom de sa bien-aimée. Brune de chevelure, Yseult aux Blanches Mains était mince, avenante ; elle avait un visage agréable, et sa peau, d'une blancheur éclatante, justifiait amplement l'appellation qui était la sienne. La coïncidence avait beaucoup troublé Tristan qui, par ailleurs, ne pouvait s'empêcher de rendre hommage à la beauté de la sœur de son compagnon Kaherdin. C'est ainsi qu'il en vint à réfléchir sur sa vie et sur l'amour insensé qu'il éprouvait pour la reine Yseult qui, tout inaccessible et lointaine qu'elle était, continuait de hanter ses songes toutes les nuits.

Lorsqu'il se trouvait seul, au cours de ses chevauchées à travers le pays, il lui arrivait de s'adresser à elle, tout haut, comme s'ils étaient face à face. « Ah ! Yseult, belle amie, disait-il, à cause de toi, je perds joie et plaisir, je passe ma vie à souffrir de ton éloignement, tandis que toi, Yseult, tu mènes une existence heureuse auprès d'un mari qui t'aime et te comble. Hélas ! je ne fais rien que te désirer, cependant que toi, tu ne peux éviter d'obtenir le plaisir et la joie. Tu agis à ta guise, et moi je souffre dans mon corps lorsque le roi s'ébat en ta compagnie. À quoi sert-il d'attendre quand on doit toujours s'abstenir de son bien ? À quoi sert-il de préserver un amour sans espoir ? Par amour pour toi, j'ai enduré bien des peines et des douleurs, mais toi, amie Yseult, qu'y a-t-il de changé dans ta vie ? Rien ! tu es ai-

mée, tu es comblée. Et, pendant ce temps, moi, je me morfonds dans la souffrance, le cœur étreint d'angoisse et la chair meurtrie par une brûlure qui ne peut pas s'apaiser. »

Alors, l'amertume le submergeait. L'idée lui venait à l'esprit que la reine Yseult, privée de sa présence, l'oubliait peu à peu et puisait dans l'amour du roi Mark de véritables compensations. Et il se lançait dans un long monologue intérieur : « Elle est si heureuse avec son époux qu'elle en oublie tout son amour pour moi. Elle éprouve tant de plaisir avec lui qu'elle oublie forcément son amant. Que vaut à ses yeux mon amour en comparaison des jouissances que lui procure son mari ? Qu'ai-je à faire, moi, puisqu'elle oublie notre amour, de me souvenir d'elle ? Il me faut cesser de l'aimer ! Je veux renoncer à elle comme elle l'a fait de moi ! Hélas ! En suis-je seulement capable ? Je dois me le prouver et par des actes ! Je me libérerai et, pour ce faire, j'adopterai une attitude opposée à celle qu'inspire l'amour. N'est-ce pas ainsi qu'elle a procédé avec son mari ? Mais comment y parvenir, sinon en me mariant à mon tour ? »

Ainsi germa dans l'esprit de Tristan le projet de se marier. Et pouvait-il mieux choisir que cette Yseult aux Blanches Mains qui était si belle et qu'on ne manquerait pas de lui accorder ? « Si j'épousais cette jeune fille, se disait-il, je pourrais connaître les sentiments de la reine. Sera-t-elle jalouse ou indifférente ? Je l'ignore, mais, quant à moi, je saurai si le mariage et l'amour strictement charnel sont capables de me la faire oublier. Il ne s'agit certes pas, ce faisant, de me venger d'elle – je ne la hais point – mais de connaître et ses sentiments et les miens. » Alors, sans plus tarder, il alla trouver la jeune fille et lui demanda si elle consentirait à l'épouser. Or Yseult, non contente de l'admirer fort, l'aimait en secret depuis longtemps. Aussi accueillit-elle favorablement sa requête et, dans sa joie, elle alla en parler immédiatement à son père, le comte Hoël, et à son frère, le preux Kaherdin. L'un et l'autre s'en déclarèrent infiniment satisfaits, car ils n'avaient pas de plus cher désir que d'admettre le valeureux Tristan de Lyonesse dans leur famille.

Le jour des noces étant arrêté, Tristan invita ses amis, le comte Hoël et les siens et, lorsque tout fut prêt, Tristan épousa Yseult aux Blanches Mains. Après que le chapelain eut célébré la messe et accompli les rites prescrits, toute l'assistance prit part à un grand festin, puis l'on consacra le reste de la journée à se divertir en joutes et en jeux divers.

La nuit venue, on prépara le lit nuptial où l'on coucha la jeune fille, tandis que Tristan se faisait ôter la tunique dont il était revêtu. Mais, en le déshabillant, les valets lui firent tomber du doigt la bague remise par la reine Yseult lors de leur séparation. Au léger tintement qu'elle produisit en touchant le sol, Tristan regarda, la vit, sursauta, et il éprouva une telle angoisse qu'il crut défaillir. « Comment ai-je pu commettre un tel acte ? se dit-il à part lui. Ce mariage me contrarie, et pourtant je l'ai voulu moi-même. Et maintenant, me voici forcé de coucher avec celle dont j'ai fait ma légitime épouse. Oui, c'est avec elle que je dois coucher, et il m'est interdit de la délaisser. Hélas ! de quelle trahison me suis-je rendu coupable envers la reine à qui j'avais promis de l'aimer jusqu'à mon dernier souffle ! Que faire, maintenant ? De quelque côté que je me tourne, je ne suis plus que désarroi ! M'engager dans le mariage me coûte beaucoup, abandonner mon épouse me coûterait encore bien davantage. Quelque plaisir que j'en retire, j'ai l'obligation de coucher dans son lit. Ah ! la belle histoire ! Je voulais oublier la reine, et c'est elle-même qui m'interdit d'aller plus loin avec mon épouse... »

Il se laissa néanmoins dévêtir et alla s'étendre dans le lit au côté d'Yseult aux Blanches Mains. Toutefois, il poursuivait en lui cette discussion qui lui paraissait interminable. « Par Dieu tout-puissant, me voici dans un fâcheux guêpier ! Si je ne couche pas avec mon épouse, quelle réprobation cela me vaudra ! On doutera de ma virilité et, de tous côtés, on répétera que je ne suis pas un homme. Je serai haï et honni par Yseult aux Blanches Mains, par ses parents et par tous les gens de ce pays. Qu'advient-il sitôt que nous nous retrouverons seuls dans cette chambre ? Que pensera de moi mon épouse si je ne lui fais ce qu'au fond de moi-même j'exècre le plus et qui me contrarie

le plus ? Elle comprendra que j'en aime une autre. Elle serait bien sotte si elle ne se doutait pas que je lui préfère une autre femme et que j'aimerais mieux m'étendre auprès de celle-là pour en obtenir davantage de plaisir. Certes, si je refuse toute relation avec elle, je n'en retirerai qu'opprobre et douleur ! »

Or, comme il se tournait et se retournait, tel un homme en proie à une violente fièvre, les valets et tous les gens qui étaient là prirent son attitude pour de l'impatience. Ainsi se hâtèrent-ils de quitter la chambre, n'y laissant allumées que quelques chandelles. Tristan et Yseult aux Blanches Mains se retrouvèrent donc seuls pour leur nuit de noces. Se blottissant contre lui, elle se mit à lui embrasser la bouche et le visage, et elle soupirait, tant l'embrasait de désir cet homme qu'elle aimait de tout son être. Tristan en éprouva grand trouble. Sa nature voulait se manifester, mais quelque chose de plus fort s'opposait à cet élan. Sachant sa femme aimable et belle, il aurait été trop heureux de la posséder, mais il abhorrait son propre désir car à l'image d'Yseult aux Blanches Mains se substituait celle de la reine de Cornouailles. « Amie, dit-il brusquement, il faut que je t'avoue un secret, mais je te prie de le conserver pour toi, afin que personne d'autre que nous ne puisse en avoir connaissance. Voici : j'ai une blessure au flanc droit qui me fait souffrir depuis bien longtemps. La douleur que j'en éprouve se répand parfois dans l'ensemble de mon corps, surtout lorsque j'ai accumulé veilles et fatigues. Alors, le moindre effort me met au bord de m'évanouir, et je suis obligé de rester alité plusieurs jours. Ce soir, cette blessure me torture abominablement. Aussi te demanderai-je de respecter mon repos. Nous aurons par la suite bien assez d'occasions de faire l'amour à ta guise et à la mienne.

— Certes, répondit Yseult, voilà qui est fâcheux. Ton mal m'inquiète plus que tout autre au monde. Mais, sois sans crainte, je ne dévoilerai ce secret à quiconque, et j'accepte bien volontiers de respecter ton repos. » Ainsi dormirent-ils cette nuit-là côte à côte, et il en fut de même les nuits suivantes, quelque chagrin qu'en éprouvât Yseult aux Blanches Mains, dé-

que dans ses espérances mais toute remplie du grand amour que lui inspirait Tristan²⁸.

Cependant, la reine Yseult ne fut pas longue à apprendre le mariage de son amant. Un jour qu'elle se trouvait assise dans sa chambre, à composer une chanson d'amour triste, elle vit entrer Mariadoc, un homme puissant qui possédait de riches forteresses en Cornouailles et dans tout le royaume de Bretagne. Il était venu à la cour du roi Mark, à Tintagel, parce qu'il était depuis longtemps amoureux de la reine et qu'il espérait qu'elle finirait par répondre à ses vœux, quoiqu'elle lui eût nettement signifié sa répugnance et l'eût prié de s'abstenir de toute parole d'amour à son égard.

Mariadoc était un beau chevalier, mais dur et bouffi d'orgueil. Loin de célébrer sa valeur et ses prouesses, on le jugeait plutôt sévèrement, tant il avait la réputation de courir les femmes. S'avancant donc vers Yseult, il lui dit : « Reine, lorsqu'on entend crier le hibou il convient de penser à sa mort, car le cri du hibou signifie trépas. Et comme le chant que tu chantes me paraît triste et douloureux, certains doivent avoir perdu la vie. » La reine le regarda en face et répondit : « Certes, tu exprimes la vérité. J'espère bien que ce chant présage la mort. C'est un hibou assurément sinistre que l'homme qui veut affliger son prochain de sa propre douleur. Tu fais bien de redouter la mort, toi qui crains mon chant. Le hibou vole toujours lorsqu'il fait mauvais temps, et toi, seigneur Mariadoc, tu ne viens jamais que pour apporter de mauvaises nouvelles. Ainsi donc, cesse de feindre la compassion et dis-moi ce que tu veux m'apprendre.

— À quoi bon te mettre en colère, reine Yseult ? répondit Mariadoc. Peut-être suis-je un hibou mais, toi, tu ferais une belle chouette ! Quoi qu'il en soit de ma mort, je t'apporte en effet de pénibles nouvelles. Sache-le, tu as perdu ce Tristan que tu aimes, dit-on, car il s'est marié en pays étranger. Assurément, il

²⁸ D'après les premiers fragments du *Roman de Tristan* de Thomas d'Angleterre, récit des environs de l'an 1170. Texte et traduction française publiés par Philippe Walter, *Tristan et Yseult*, Paris, Lettres gothiques, 1989.

t'a oubliée, puisqu'il a épousé une jeune fille de grande beauté, la fille du comte Hoël de Karahès. Aussi peux-tu, maintenant, chercher dans ton entourage un nouvel amant, car l'ancien t'a trahie, il a renié ton amour en t'abandonnant à ta grande douleur ! »

En entendant ces paroles, Yseult devint livide, mais bientôt la colère empourpra ses joues, et elle s'écria : « Avec tes moqueries et tes sarcasmes, Mariadoc, tu as toujours été un loup doublé d'un hibou. Ce n'est pas la première fois que tu t'arranges pour calomnier Tristan. Mais Dieu me damne si j'accède jamais à tes désirs insensés ! Aussi, sache-le, plus tu diras du mal de lui, plus je te haïrai. Maintenant, va-t'en hors de ma vue et laisse-moi en paix. Je t'interdis pour jamais de revenir me voir. Et prends garde que je ne dénonce tes paroles hypocrites au roi Mark lui-même ! »

Comprenant que mieux valait ne pas insister, Mariadoc sortit sans ajouter un mot, le cœur lourd de tristesse, et fort humilié que la reine l'eût traité de manière si insolente. Quant à Yseult, une fois seule, elle s'abandonna à son chagrin. « Aucune femme ne peut se fier à un homme ! se disait-elle. On ne doit jamais croire quelqu'un qui prétend aimer. Car voici que Tristan a rejoint les trompeurs et les traîtres en se mariant en pays étranger ! » Et, ressassant de sombres pensées, elle se mit à pleurer d'abondance²⁹.

Or, si la reine Yseult se désolait ainsi, Tristan, en Bretagne armorique, n'était pas moins désespéré auprès de celle qu'il venait d'épouser. Il était toutes les nuits en proie aux cauchemars les plus effrayants et consacrait toutes ses journées à errer, solitaire, triste et pensif, par les landes, sans plus désirer seulement tenir son rang parmi ses compagnons. Et cette vie lui devint si intolérable qu'il décida d'aller en Cornouailles, au péril de sa vie, afin d'y voir celle qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. Mais

²⁹ D'après un épisode de la *Tristrams saga de Isöndar*, récit norvégien composé en 1226, sur l'ordre du roi Haakon IV, par un certain « frère Robert ». Il s'agit en fait d'une traduction abrégée du récit de Thomas d'Angleterre. Traduction française par Daniel Lacroix, *Tristan et Iseut*, Paris, 1989.

comme il se défiait de tout le monde et ne voulait pas que son entourage soupçonnât son projet, il décida, après mûre réflexion, de prendre la route à pied et non à cheval, car un pauvre équipé d'un bâton passe plus facilement inaperçu qu'un chevalier. Et, tout en élaborant son plan, il s'efforçait de donner le change tant à son épouse Yseult aux Blanches Mains qu'à son compagnon d'armes Kaherdin.

Un matin, alors que tout reposait encore dans le manoir, il se leva, revêtit des vêtements ordinaires et, avant même que le soleil ne fût levé, il s'en alla directement vers la mer. Sans prendre le temps de faire étape, il parvint vers le soir dans un port où il aperçut un navire prêt à prendre le large, avec tout son équipement. Le bâtiment paraissait aussi beau, solide et spacieux que peut l'être un bon navire marchand. Comme les marins, désireux de profiter au plus tôt du vent favorable, hissaient les voiles et levaient l'ancre, Tristan s'avança sur la grève et leur cria : « Seigneurs, Dieu vous garde ! Où allez-vous s'il plaît à Dieu ? – En Cornouailles, seigneur, répondirent-ils, et nous n'aspirons qu'à y arriver sans encombre le plus tôt possible. – Fort bien, reprit Tristan, voulez-vous m'emmener ? » Après une brève discussion, l'un des matelots lui répondit : « Si tel est ton désir, monte donc à bord mais dépêche-toi, car nous partons immédiatement. » Sans hésiter un instant, Tristan sauta par-dessus le bastingage et se retrouva, tout heureux d'avoir pu saisir cette opportunité, dans le navire.

Le vent gonflait le haut des voiles, et le bateau se mit à filer sur les flots. Grâce à force bon vent, on se dirigea droit sur la côte de Cornouailles, et la navigation ne dura que deux nuits et un jour. Au matin du second jour, ils touchèrent Tintagel, précisément dans le port où séjournait le roi Mark, avec la reine Yseult, parmi les chevaliers qui s'y trouvaient réunis.

Tintagel était une forteresse très puissante et des plus remarquables, dotée d'un donjon massif et altier qu'avaient construit des géants dans les temps anciens. Ils en avaient disposé et jointoyé les pierres, toutes de marbre, avec autant d'art que de solidité. Quant au rempart, il présentait une surface bigarrée toute

miroitante d'azur et de sinople. Du haut de la superbe poterne, aussi large que formidable, deux hommes d'armes surveillaient jour et nuit entrées et sorties. En la compagnie de Bretons et de gens de Cornouailles, le roi Mark en avait fait sa résidence favorite, car il aimait, tout comme Yseult d'ailleurs, particulièrement le site. Aux alentours se voyaient beaucoup de prairies, forêts, sources d'eaux douces, de belles fermes, et le poisson, comme le gibier, abondait. Les navires de haute mer abordaient directement au port que surplombait le château.

Aussi les visiteurs du roi Mark, qu'ils fussent ses familiers ou des étrangers, choisissaient-ils pour la plupart les routes maritimes, et les voir accoster redoublait sa prédilection pour Tintagel, dont la position était admirable au sein de ce pays riche, prospère et plaisant. On avait jadis baptisé Tintagel le Château Enchanté, surnom qui lui convenait parfaitement car, deux fois l'an, la cité, à en croire les paysans, s'évanouissait. Nul, disaient-ils, ne pouvait plus la voir, qu'il fût un habitant du pays ou un quelconque voyageur en provenance d'autres contrées. Ce phénomène étrange se produisait une fois en hiver et une fois en été. En tout cas, voilà ce que, depuis longtemps, prétendaient les gens du pays, ainsi que ceux d'alentour³⁰.

Sitôt que le navire à bord duquel il se trouvait eut accosté, Tristan, d'un bond, sauta sur le rivage et, allant s'asseoir sur un rocher, interrogea tous les passants à propos du roi Mark. On lui apprit que celui-ci résidait pour l'heure à Tintagel et y tenait une cour plénière. « Et où se trouvent la reine Yseult et Brengwain, sa belle et fidèle suivante ? demanda Tristan. – Elles

³⁰ Ce texte (du XII^e siècle) est l'un des rares à signaler l'existence d'une tradition populaire à propos de Tintagel, mais une légende locale la perpétue de nos jours encore. Il faut rappeler que le château de Tintagel serait l'endroit où fut conçu le roi Arthur (voir dans *Le Cycle du Graal*, 1^e époque, « La Naissance du roi Arthur ») et qu'on y peut voir une anfractuosité, sous la falaise, nommée « la Grotte de Merlin ». Le site lui-même est au surplus tout à fait extraordinaire. Il s'agit d'un promontoire rocheux qui s'avance dans la mer et constitue une position stratégique inexpugnable. Historiquement s'y sont succédé une forteresse celtique, un monastère de type celtique et un château fort médiéval. La référence aux géants, constructeurs du donjon, figure dans un récit du haut Moyen Âge, selon lequel l'île de Bretagne aurait d'abord été habitée par des géants nés des filles d'un roi de Grèce et de démons incubes (voir *Le Cycle du Graal*, *ibid.*). La légende fait donc de la forteresse une sorte de lieu féérique, à l'instar de Corbénic, le château du Roi Pêcheur.

sont ici, avec toute la cour. Mais la reine Yseult se montre si triste et angoissée que rien ne parvient à lui rendre sa gaieté coutumière. »

En entendant ces paroles, Tristan se mit à soupirer profondément. Il lui fallait imaginer une ruse qui lui permît de rencontrer son amie, car il ne pouvait, hélas ! pénétrer dans la forteresse sans être immédiatement reconnu. Alors, le roi Mark le ferait peut-être mettre à mort. Tristan commençait à désespérer quand il aperçut un pêcheur qui passait devant lui, vêtu d'une cape sans manches et d'étoffe extrêmement grossière. Il le prit à part et lui dit : « Ami, voici ce que je te propose : échangeons nos habits, tu n'y perdras rien. Les miens sont en bon état, et les tiens me plaisent, car j'aime beaucoup ce genre de tissu. » Frappé par la bonne tenue des vêtements qu'on lui offrait, l'homme fut trop heureux du troc, et Tristan s'en fut de son côté parfaitement content.

Il avait emporté des ciseaux dont il ne se séparait jamais parce qu'il les tenait d'Yseult. Ainsi put-il se tondre le sommet du crâne en forme de croix et se donner l'aspect d'un fol ou d'un sot³¹. Puis, à l'aide d'une herbe qu'il avait apportée de son pays, il se teignit le visage de manière à le rendre intégralement noir. De la sorte, nul au monde n'eût pu le reconnaître, quelque attention qu'il mît à l'examiner ou même à l'écouter, car Tristan savait modifier sa voix et, sans grand effort, lui conférer un timbre rauque et cassé. Enfin, il compléta son déguisement en se taillant un bâton dans une haie, le suspendit à son cou et, ainsi accoutré, se dirigea vers l'entrée de la forteresse.

Au premier regard, le portier, le jugeant vraiment très fou, l'apostropha : « Avance donc ! Où étais-tu passé depuis si longtemps ? » Le fou répondit de sa voix de fausset : « Seigneur, je

³¹ Le port de la massue (la « marotte ») et celui de la tonsure (parodie de la tonsure cléricale) sont les deux caractéristiques des fous – authentiques ou simulateurs – au Moyen Âge. Ils constituent en tout cas l'uniforme de tous les membres des fameuses confréries de fous ou de sots qui se manifestaient à l'occasion de certaines fêtes qui, notamment aux environs de Noël, correspondent aux Saturnales romaines et ont perduré sous la forme des défilés carnavalesques.

reviens des noces de l'abbé du Mont³², que j'ai bien connu et qui a épousé une abbesse, une grosse dame voilée³³. Il n'est prêtre, abbé, moine ni clerc ordonné, à quelque ordre qu'il appartînt, qui n'eût été invité, et tous portaient bâtons et crosses. C'est sur la lande, sous Bel Encombre, qu'ils sautent et persistent à jouer dans l'ombre. Et il m'a fallu les quitter parce que je dois aujourd'hui servir le roi à dîner. » Le portier se mit à rire et lui dit : « Entre donc, fils d'Urgan le Velu³⁴. Tel que je te vois, velu et bien gras, tu ressembles vraiment à Urgan ! »

Sans plus attendre, le fou passa le guichet. Aussitôt, tous les valets accoururent à sa rencontre et le huèrent, comme on fait d'un loup : « Voyez le fou ! criaient-ils, hou ! hou ! hou ! » Les écuyers se mirent de la partie, lui jetant qui des pierres, qui des morceaux de bois, et tous l'escortèrent de la sorte à travers la cour. Quant à lui, il se retournait souvent, sautait avec agilité et frappait tel ou tel avec son bâton. Ainsi parvint-il à la porte de la grande salle et, après s'être rependu le bâton au cou, entra-t-il tranquillement, sans paraître prêter la moindre attention à l'assemblée nombreuse qui se trouvait là.

Or, le roi Mark, qui siégeait à la table d'honneur, n'eut aucune peine à le remarquer. « Je vois là un bon gaillard, dit-il, tout réjoui par la perspective de se divertir. Faites donc avancer ce fou ! » Les valets s'élancèrent donc à la rencontre de celui-ci, le saluèrent en parodiant ses manières et l'entraînèrent devant le roi. Mark lui dit alors : « Ami, sois le bienvenu à ma cour. Qui es-tu et que viens-tu chercher ici ? » Sans se laisser le moins du monde intimider, le fou répliqua : « Je vais te dire qui je suis et d'où je viens, seigneur roi, sans manquer de te proposer quelque chose. Voici : ma mère fut une baleine qui parcourut les mers comme une sirène. Mais si je ne sais où je suis né, en revanche, je me souviens que c'est une tigresse qui m'a nourri. Elle m'a

³² Vraisemblablement le Saint-Mikael-Mount, près de Penzance, puisque nous sommes en Cornouailles et non en Normandie.

³³ Ces noces burlesques sont dans la tonalité des fêtes organisées par les Goliards, ces éternels étudiants errants qui pullulaient au Moyen Âge.

³⁴ Nom d'un géant combattu par Tristan dans le récit de Thomas et dans la version allemande de Gottfried de Strasbourg.

allaité sous un rocher, à l'endroit même où elle m'avait trouvé. Sans doute m'avait-elle pris pour son propre petit, et voilà pourquoi elle me tendit sa mamelle. Cela dit, j'ai une sœur, une sœur fort belle, et je te la donnerai, si tu le veux bien, en échange d'Yseult que tu aimes tant. »

En entendant ces paroles, le roi s'esclaffa bruyamment. « Que Dieu te vienne en aide ! dit-il au fou. Mais, s'il te plaît, dis-moi tes projets : en admettant que je te permette de prendre la reine et que je la mette en ta possession, confie-moi donc ce que tu en feras et en quel lieu tu la conduiras. – Roi, répondit le fou, là-haut dans les airs, j'ai une grande salle où je demeure. Aussi belle que vaste, elle est faite de verre, et, au beau milieu, le soleil darde ses rayons. En suspens dans les airs et parmi les nuages, elle ne chancelle, quel que soit le vent, ni ne balance. À côté se trouve une chambre faite de cristal et richement lambrissée où le soleil, lorsqu'il se lèvera demain, répandra une grande clarté. »³⁵

Le roi et tout son entourage éclatèrent de rire, et chacun disait à ses voisins : « Ah ! l'excellent fou ! Quel bon diseur de balivernes ! Il est un des meilleurs qu'on ait entendus ! » Après quelques contorsions cocasses, le fou cependant reprit : « Roi, j'aime d'un grand amour la reine Yseult. Pour elle, mon cœur se

³⁵ D'une grande intensité poétique, la réponse du « fou » n'est pas de l'invention de l'auteur anglo-normand – anonyme – de ce récit. Dans de nombreux contes populaires armoricains figure en effet le thème du « château », généralement suspendu par quatre chaînes d'or, « dans les airs » (voir notamment J. Markale, *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, Payot, Paris, 1984, pp. 262-266, ou encore *Contes et légendes des pays celtes, Ouest-France, Rennes*, 1995, pp. 257-266). Quant au thème de la « chambre de soleil », il est assez fréquent dans les récits mythologiques irlandais. Ainsi l'héroïne de *L'Histoire d'Étaine* se voit-elle, sous la forme d'un insecte, placée par le dieu Oengus dans l'une de ces chambres, afin de se régénérer (voir J. Markale, *L'Épopée celtique d'Irlande*, pp. 47-59). Or, l'action se déroule dans le *sidh na Brugh*, ou « tertre de la Brug », palais de l'Autre Monde où vivent dieux, fées et héros, sous le sceptre d'Oengus, le Mag Oc, jeune divinité solaire. Et ce tertre n'est autre que le *cairn* de New-grange, dans la vallée de la Boyne, en Irlande, lequel est le lieu central de maints épisodes mythologiques. À chaque solstice d'hiver, les premiers rayons du soleil levant pénètrent dans ce *cairn* par une ouverture spécifique, en lèchent littéralement le long et tortueux couloir, et finissent par en illuminer la chambre sépulcrale centrale fort vaste qui recelait cendres et ossements humains. Tout cela correspond à un rituel de renaissance ou de régénération d'origine néolithique (vers 3500 avant notre ère) dont les récits légendaires ont perpétué le souvenir (voir J. Markale, *Dolmens et menhirs*, Payot, Paris, 1994).

plaint et souffre. Sache que je suis Tantris³⁶, qu'elle a bien connu et qui l'aimera autant qu'il vivra. » À ces mots, la reine exhalait des soupirs profonds puis, se tournant vers le fou, lui dit avec colère : « Qui t'a fait entrer ici, fou du diable ? Tu ne sais débiter que mensonges ! »

Le fou, qui la lorgnait impudemment, ne pouvait douter qu'elle ne fût hors d'elle, car elle avait changé de couleur. « Non, reine Yseult, protesta-t-il, je ne mens pas. Je suis Tantris qui t'aime toujours. Souviens-toi de l'époque où je fus blessé durant mon duel avec le Morholt. Bien des gens se souviennent de cette histoire. Si j'eus la chance, oui vraiment, de le tuer, je fus néanmoins grièvement blessé, car son épée, trempée dans le poison, m'avait entamé l'os de la hanche, et le puissant venin, s'étant mis à le brûler, s'y fixa et le noircit, me causant des douleurs qu'aucun médecin ne put guérir, et telles que je crus mourir. Je pris place sur une barque et me livrai aux flots. Or, le vent se leva et une forte tempête me jeta sur les côtes de ton pays, là où je ne devais pas aller puisque j'avais tué le Morholt, et que tous les gens d'Irlande voulaient ma mort. N'était-il pas ton oncle, reine Yseult ? Voilà pourquoi je craignais l'Irlande par-dessus tout ! »

Au fur et à mesure que parlait le fou, Yseult sentait son malaise s'aggraver sans trêve. Mais le roi et ses barons prenaient visiblement grand plaisir à ce discours burlesque. « Mais que pouvais-je faire d'autre ? poursuivait le fou. J'étais blessé, j'étais malheureux et, de toute façon, promis à la mort. Je me distrayais en jouant des airs sur ma harpe. Tu entendis bientôt conter qu'un homme blessé, seul dans une barque, jouait des airs merveilleux, et tu ordonnas de m'aller quérir. Mais alors, la reine et toi-même, voyant mon triste état, vous vous mîtes en tête de me guérir. Et, grâce à vous, je survécus. Pour te remercier, je t'appris alors de beaux lais que l'on chante en s'accompagnant de la harpe. Souviens-toi, madame la reine, par

³⁶ Cette anagramme de son propre nom, Tristan l'avait déjà utilisée lorsque, blessé par l'épée empoisonnée du Morholt, oncle d'Yseult, qu'il avait tué, il devait cacher sa véritable identité en Irlande.

quelle bonne médecine je fus guéri ! Je me nommais Tantris en ce temps-là. N'est-ce pas moi ? Qu'en penses-tu donc, reine Yseult ? – Assurément non ! s'emporta Yseult. Tantris était beau, grand, fort et de noble maintien. Toi, tu es laid, malingre et difforme. Et tu oses te faire passer pour Tantris ! Va-t'en et ne me corne plus aux oreilles. Je n'apprécie pas plus ta personne que tes sornettes ! » À ces mots, le fou se retourna vers les rieurs et, frappant les plus proches de son bâton, il en obligea quelques-uns à quitter la table du roi et les accompagna, sous la menace du bâton, jusqu'à la porte de la salle. « Espèces de fous, dehors ! cria-t-il. Allez-vous-en, que je ne vous voie plus. Quant au roi, ce cocu du diable, si ceci ne lui plaît pas, qu'il parte, lui aussi, je ne le retiens pas ! D'ailleurs, cela ne le concerne pas : qu'on me laisse, je veux deviser avec la reine Yseult, je ne suis venu que pour lui parler d'amour. »

Or, le roi Mark n'avait nulle envie de sortir. Il se réjouissait fort des paroles du fou et de la raclée qu'il venait d'infliger à quelques-uns de ses courtisans. Mais comme la reine, elle, rougissait et gardait le silence, il s'en aperçut et dit au fou : « Fou, approche et n'aie nulle crainte. Réponds-moi franchement : la reine Yseult n'est-elle pas ton amie ? – Si fait, et je ne songe pas à le cacher ! » Incapable de se contenir davantage, la reine cria : « Mark, fais jeter ce fou dehors ! Il ne sait débiter que sornettes ! – Oh, non ! répondit Mark, pour une fois qu'un fou est drôle, je ne vais pas me priver du plaisir de l'entendre ! »

Se sentant encouragé et soutenu par le roi, le fou reprit : « Ma dame la reine, souviens-toi du dragon que je tuai lorsque je vins en ton pays. Je le décapitai, lui tranchai et emportai la langue avant de la dissimuler dans mes chausses. Hélas ! Son venin me brûla si fort que j'en crus mourir et demeurai longtemps évanoui sur le bord du chemin. Heureusement, ta mère et toi m'avez retrouvé, et vous m'avez sauvé une fois de plus. Que de reconnaissance ne vous dois-je ! Mais tu faillis pourtant me tuer, reine Yseult, quand tu t'aperçus que mon épée était ébréchée et que s'y adaptait le morceau que tu avais trouvé dans le corps du Morholt. Car tu voulus me tuer, n'est-ce pas, reine

Yseult, et ce avec ma propre épée ! Ah ! je te vois encore : je me trouvais dans mon bain, et toi, rouge de fureur, tu me brandissais l'épée au-dessus de la tête ! – Je t'en prie, roi Mark, supplia Yseult, fais taire ce vain bavard !

— Au contraire, dit le roi, j'exige qu'il continue ». Alors, le fou dévisagea carrément Yseult. « Reine, dit-il, ose nier la vérité de ce que je raconte. – Oui, s'écria-t-elle, j'ose la nier ! Tu es en train de raconter tes rêves, pauvre fou. Tu étais ivre hier soir lorsque tu t'es couché, et l'ivresse t'a fait divaguer. – Il est vrai, reprit le fou, que je suis ivre, mais d'un breuvage dont je ne pense pas être libéré de sitôt. Ne te souvient-il pas du moment où ton père et ta mère te confièrent à moi ? Ils te conduisirent jusqu'au navire. Je devais te mener à ton futur époux. Et maintenant, je vais te raconter ce que nous fîmes en pleine mer. Nous nous trouvions sur le pont, et il faisait si chaud que tu fus altérée. Alors nous bûmes ensemble dans la même coupe. Et, depuis lors, je n'ai cessé d'être ivre, mais d'une exécration qui me torture ! » À ces mots, Yseult s'enveloppa la tête dans les plis de son manteau et se leva pour sortir, mais le roi la retint et l'invita à se rasseoir en la tirant par le pan de son vêtement. « Un peu de patience, chère Yseult, dit-il, je voudrais que nous écoutions cette folie jusqu'au bout. » Puis il reprit à l'adresse du fou : « À présent, conte-nous donc ce que tu sais faire !

— Roi, dit le fou, j'ai servi des ducs et des comtes. – Connais-tu quelque chose aux chiens et aux oiseaux ? – Certainement. Ceux que je possède sont fort beaux. Quand il me plaît de chasser dans les bois avec mes lévriers, je capture les grues qui volent dans les nuages. Avec mes limiers, j'attrape des cygnes. Avec mes oiseaux de proie, je prends des oies blanches ou grises. Et lorsque je ne suis muni que de mon épieu, je mets à mal force butors et poules d'eau. » De plus en plus diverti par ce discours, tout comme le reste de l'assistance, le roi Mark demanda : « Mon ami, dis-moi, et dans les marais, qu'attrapes-tu ? » Le fou éclata de rire puis répondit : « Roi, je capture tout ce que j'y trouve. Avec mes autours, je prends les loups et les ours. Mes gerfauts rapportent des sangliers, mes petits faucons

de haut vol des chevreuils et des daims. Avec l'épervier, je prends le renard qui doit sa noblesse à sa queue.

— En somme, dit le roi, tu sais tout faire ! — Bien sûr, et il n'est personne qui puisse me surpasser. Je sais jouer de la harpe et je chante juste. Je sais aimer une puissante reine. Il n'est, sur cette terre, amoureux plus doué que moi. Je sais également tailler des copeaux au couteau et les jeter dans les ruisseaux³⁷. Ainsi, doutes-tu que je ne sois un bon ménestrel ? Mais, aujourd'hui, je veux vous servir avec mon épieu. » Et, là-dessus, il se mit à distribuer des volées de coups tout autour de lui avec son bâton. « Hors de chez le roi ! cria-t-il soudain, retournez dans vos tanières, et plus vite que cela ! N'avez-vous pas mangé et bu tout votre saoul à la table du roi ? Alors, pourquoi restez-vous ici ? »

Après avoir bien ri des facéties du fou, le roi Mark commanda à un écuyer de lui amener son destrier, disant qu'il souhaitait sortir un peu. Les chevaliers se préparèrent à l'accompagner dans sa promenade. Quant à Yseult, elle se retira, toute pensive, et regagna sa chambre. « Hélas ! dit-elle à sa suivante, pourquoi donc suis-je née ? J'ai le cœur bien triste. Mieux vaudrait pour moi être morte. » Touchée de voir les larmes lui inonder les joues, Brengwain demanda : « Que se passe-t-il donc ? Pourquoi ce chagrin ? — À la vérité, Brengwain, je ne sais que faire. Il est arrivé ici un fou qui porte la tonsure en croix, et ce fou m'a causé grandes peines. Il doit être un devin ou un enchanteur, car il raconte à mon sujet des choses véridiques et que nul, hormis Tristan, toi et moi, ne peut connaître. Qui a bien pu lui révéler tout cela ? Il doit vraiment être un magicien, car non seulement son récit ne contenait pas un mot de travers, mais il recelait des allusions que j'étais seule à pouvoir comprendre. — Dans ce cas, répliqua Brengwain, ce fou ne peut être que Tristan.

— Es-tu folle ? s'écria la reine, sûrement pas ! Il est vulgaire, affreux, difforme, alors que Tristan est beau, distingué, et si fier

³⁷ Allusion à un épisode du début de la légende (version de Béroutl) : pour avertir Yseult de sa présence, Tristan jetait des copeaux dans un ruisseau qui traversait la chambre de la reine.

qu'on chercherait en vain son égal au monde. Maudit soit ce fou ! maudite l'heure de ma naissance ! maudit le navire qui l'a conduit jusqu'ici ! Quel dommage qu'il n'ait pas chaviré dans les flots, là où la mer est la plus profonde ! – Tais-toi, reine Yseult, dit Brengwain. S'il n'est Tristan lui-même, il ne peut être qu'un émissaire de Tristan. Je vais le trouver de ce pas, et nous saurons à quoi nous en tenir sur son compte, fais-moi confiance. »

Brengwain se rendit directement dans la grande salle et n'y trouva personne d'autre que le fou, assis sur un banc, les autres ayant suivi le roi ou étant rentrés chez eux. En l'apercevant, elle s'immobilisa à quelque distance. Lui, la reconnut d'emblée et, lâchant son bâton, dit : « Bienvenue, Brengwain, noble Brengwain. Au nom du Ciel, je te prie d'avoir pitié de moi. – Comment connais-tu mon nom ? et quel besoin as-tu de ma pitié ? – Tout simplement parce que je suis Tristan, qui vit dans la tristesse et la peine. Oui, je suis Tristan, qui souffre mille morts pour l'amour de la reine Yseult. » Brengwain l'examina attentivement. « Certes, tu n'es pas Tristan, dit-elle. Je le connais bien, et tu ne lui ressembles guère, sur ma foi ! » Le fou s'avança vers elle en clopinant. « Et pourtant, je suis Tristan, dit-il. Souviens-toi, Brengwain, du moment où nous quittâmes l'Irlande et prîmes congé des parents d'Yseult. Sa mère te remit un petit baril en te recommandant d'en servir le contenu à Yseult et au roi Mark, le soir de leurs noces.

– Quelles sottises me contes-tu là ! s'écria Brengwain. Tu n'as pas seulement l'air d'un fou, tu en as la chanson ! – Écoute-moi encore, noble Brengwain, et rappelle-toi ce qui se passa. Quand nous nous trouvâmes en pleine mer, la chaleur nous accabla. Yseult demanda à boire, et tu t'empressas de la servir. Mais je sais que tu t'arrangeas pour verser le contenu du baril dans la coupe de vin que tu apportas. Le fis-tu de ton plein gré, ou obéissais-tu aux ordres d'Yseult ? Cela, je l'ignore. En tout cas, Yseult but la moitié du breuvage et me tendit l'autre pour me permettre d'étancher ma soif. Ah ! belle Brengwain, c'est pour mon malheur que j'en bus car, depuis lors, je n'ai jamais connu de repos, tant la brûlure qui se trouve en moi me fait mal

et m'obsède !³⁸ Te souvient-il de tout cela ? – Sur mon âme, assurément non ! – Tu devrais pourtant te rendre à l'évidence, belle Brengwain : nous ne sommes que trois à connaître ce secret : la reine Yseult, toi et moi. »

Sans rien répondre, Brengwain reprit le chemin de la chambre d'Yseult. Tristan la suivit et, s'arrêtant à la porte, vit la reine qui, assise sur son lit, pleurait. Il hésita un instant puis, entrant, s'approcha d'elle comme pour l'embrasser. Elle se leva d'un bond, recula jusqu'au fond de la pièce, horriblement gênée, car elle ne savait que faire. Une sueur froide la saisit, mais elle ne pouvait croire que ce fou, si laid et difforme, pût être l'homme qu'elle aimait si passionnément. « Pauvre fou, dit-elle enfin, qui a bien pu te révéler tout ce que tu as débité devant le roi ?

— Reine Yseult, je n'ai nul besoin que l'on me révèle ce que tous deux nous avons vécu, répliqua-t-il. Souviens-toi des mois que nous passâmes dans la forêt, fuyant les gens que le roi Mark lançait à notre poursuite. J'avais dressé mon chien Husdent à ne plus nous trahir par ses aboiements mais, grâce à lui, nous avions suffisamment de gibier. Et rappelle-toi encore le faux serment que tu prononças au Mal Pas, quand les barons exigeaient que tu te justifies devant le roi Arthur et tous ses cheva-

³⁸ Rappel de l'épisode essentiel de la légende : Tristan conduit en Cornouailles la princesse Yseult, promise à son oncle le roi Mark, mais, sur le navire, ils boivent par erreur un philtre apprêté par la mère d'Yseult et destiné aux époux le soir de leurs noces. Ce philtre a des effets limités à trois ans, selon la version dite commune (Bérout), des effets illimités selon la version dite courtoise (Thomas d'Angleterre). Or, si l'on compare la légende de Tristan et Yseult avec son prototype irlandais, *La Poursuite de Diarmaid et Grainné*, on s'aperçoit que le philtre magique est en réalité une rationalisation vaguement chrétienne du *geis* druidique, c'est-à-dire une redoutable incantation magique. Dans le récit irlandais, la jeune Grainné, passionnément amoureuse du beau Diarmaid, oblige celui-ci à l'enlever par la vertu du *geis* auquel Diarmaid ne peut se dérober. Les versions françaises de la légende insistent sur l'erreur commise et l'imputent à la suivante Brengwain. Or, Brengwain n'est autre que la Branwen du *Mabinogi* gallois, déesse de la Beauté et de l'Amour, et son attitude, en commettant cette erreur, est plus qu'ambiguë. En fait, l'analyse approfondie de toutes les versions disponibles démontre que la princesse Yseult s'éprend de Tristan dès qu'elle le voit, tandis que lui demeure indifférent. Tout se passe donc comme si Yseult avait prié Brengwain de se tromper exprès pour contraindre Tristan à l'aimer. Cette interprétation, absolument conforme à l'archétype irlandais, restitue l'exacte tonalité des rituels amoureux des anciens Celtes (voir le chapitre « Yseult ou la Dame du Verger », dans J. Markale, *La Femme celte*, nouv. éd., Payot, Paris, 1992).

liers. Déguisé en vagabond, ce jour-là, c'est moi qui te portai sur mon dos pour traverser le marécage, et cela te permit de jurer qu'aucun homme n'était venu entre tes cuisses, hormis ton mari et le rustre qui t'avait aidée à franchir le Mal Pas. Ainsi n'est-ce certes pas la première fois que tu me vois sous un déguisement ! »

Tout en poussant de profonds soupirs, Yseult avait beau l'écouter attentivement, le regarder de tous ses yeux, elle ne savait que penser. Rien ne lui permettait de reconnaître son amant dans ce fou déguenillé, hideux, qui parlait avec une voix de fausset. « Reine Yseult, reprit-il, tu dois également te souvenir que lorsque nous nous séparâmes et que je dus quitter la terre de Cornouailles, je te laissai mon chien Husdent. Qu'en as-tu fait ? – Par ma foi, répondit Yseult, j'ai un chien qui porte ce nom-là, et tu vas le voir. Brengwain, ma douce amie, veux-tu aller me le chercher ? » Brengwain, sans dire un mot, se précipita au-dehors et revint quelques instants plus tard avec le chien tenu en laisse. Or, dès que l'animal aperçut le fou, il se précipita sur lui d'un si bel élan que la suivante dut le lâcher, et il frotta son museau contre lui pour le fêter, le gratta de ses pattes en poussant des jappements de joie. Yseult en fut d'autant plus surprise que, depuis qu'on l'avait séparé de son maître, Husdent s'était mis à mordre quiconque voulait l'approcher. Nul, hormis la reine et Brengwain, ne pouvait le toucher, tant il était devenu hargneux. Le fou caressa longuement la tête et l'échine de l'animal tout frémissant, puis il dit à Yseult : « Il se souvient mieux de moi, qui l'ai élevé et dressé, que toi tu ne te souviens de moi qui t'ai tant aimée. Il y a autant de vérité chez les chiens que de fausseté chez les femmes. »

En entendant ces mots, Yseult sentit encore croître son angoisse. « Reine, reprit le fou, rappelle-toi encore ceci : dans le verger où nous étions couchés, le roi arriva, nous découvrit et revint aussitôt sur ses pas. Dans son accès de jalousie, il voulait nous tuer. Mais Dieu ne le permit pas : j'aperçus le roi, à temps pour que nous eussions le loisir de nous séparer. Cependant, tu me remis ton anneau d'or en gage de ton amour. Je le pris, et je

le porte toujours sur moi. » Yseult s'écria avec emportement « Je ne crois que ce que je vois ! Montre-moi cet anneau ! » Le fou retira l'anneau de son doigt et le tendit à Yseult. Elle s'en empara et, après l'avoir examiné, éclata en sanglots. « Hélas ! dit-elle, j'ai perdu pour toujours mon ami, car je sais bien que, s'il était vivant, nul autre que lui ne posséderait cet anneau. Maintenant, j'ai la certitude de sa mort. Je ne m'en consolerais jamais. »

En la voyant ainsi pleurer, Tristan fut saisi de pitié. « Reine, dit-il en reprenant sa voix habituelle, tu es belle et loyale, et je sais que tu m'aimes aussi fort qu'autrefois. À présent, je n'ai plus de raison pour me dissimuler. Oui, je suis Tristan, et je sais que tu me reconnais. » Yseult se jeta dans ses bras, et ils s'étreignirent longuement. Brengwain apporta de l'eau, et Tristan nettoya son visage afin d'en effacer la teinture, d'en essuyer la poussière et la sueur qui le rendaient méconnaissable. Alors, les amants oublièrent toutes les peines et toutes les angoisses qu'ils avaient subies dans la joie de leur amour intact³⁹.

³⁹ D'après *La Folie Tristan*, version d'Oxford, récit de la fin du XII^e siècle, publié par E. Hoepffner, Paris, 1943. Texte et traduction française par Philippe Walter, *Tristan et Iseut*, Paris, 1989. Traduction en vers par Gilbert Lély, Paris, 1954.

5

La Voile noire

Pendant que Tristan se trouvait à Tintagel, à l'insu des barons du roi Mark qui, par jalousie, ne souhaitaient rien tant que sa mort, il arriva que Kaherdin dut, avec ses chevaliers, se rendre en un lieu de pèlerinage où l'on avait coutume d'aller prier à certaine époque de l'année. En tant que fils du comte Hoël, Kaherdin ne se serait pour rien au monde dispensé d'accomplir cette dévotion, et comme Tristan, son compagnon d'armes, était absent, il invita sa sœur, la belle Yseult aux Blanches Mains, à l'accompagner. Elle accepta de grand cœur, et ils partirent, escortés d'une troupe de chevaliers et d'écuyers.

Kaherdin chevauchait à la droite de sa sœur, et tous deux, fort occupés à deviser de sujets plaisants qui les divertissaient, ne se souciaient guère de leurs montures et leur lâchaient si bien la bride que celles-ci finirent par s'écarter de la route et s'engagèrent dans un terrain que les pluies récentes avaient inondé. En s'apercevant soudain qu'elle se trouvait dans un borbier, Yseult aux Blanches Mains voulut se tirer de ce mauvais pas au plus vite et, reprenant les rênes d'une main vigoureuse, éperonna les flancs de son cheval. Or, au moment même où ses deux pieds se relevaient simultanément, l'animal foulait

une grande flaque si vivement que l'eau gicla jusqu'entre les cuisses de la cavalière. De saisissement, elle poussa d'abord un cri puis éclata de rire, mais d'un rire si nerveux et si inextinguible qu'elle ne put de longtemps le calmer.

En l'entendant rire de la sorte, Kaherdin s'imagina qu'elle se moquait de lui pour en avoir entendu dire quelque bêtise ou quelque méchanceté. Vaguement honteux, il l'interrogea : « Ma sœur, pourquoi ris-tu ? Est-ce de toi ou de moi ? Je t'en prie, ne me dissimule pas la vérité. » Après que, non sans peine, Yseult aux Blanches Mains fut parvenue à retrouver son sérieux, elle répondit : « Mon frère, ne t'offusque pas, c'est de ma propre folie que je ris. Il m'est arrivé en effet cette chose étrange que mon cheval, en sautant des quatre fers dans une flaque, a projeté de l'eau entre mes jambes bien plus haut que n'alla main d'homme, car jamais Tristan n'a osé avancer la sienne jusque-là. Voilà ce qui m'a fait rire⁴⁰.

— Comment cela, ma sœur ? s'écria Kaherdin. Dois-je comprendre que Tristan et toi n'avez jamais, contrairement à ce que doit faire un couple uni par le mariage, couché ensemble ? Est-ce lui qui se comporte et vit comme un moine, ou toi comme une nonne ? Tristan te traite en vérité d'étrange façon, si sa main n'approche jamais de toi lorsque tu es nue dans le lit et que vous faites l'amour. — Il n'a jamais fait l'amour avec moi, répondit Yseult. Il se contente, et encore bien rarement, de m'embrasser au moment de nous endormir. Je n'ai pas plus connu ce qu'on appelle la vie conjugale, mon frère, qu'une jeune fille qui mène la vie la plus chaste. »

Kaherdin se montra des plus contrariés. « M'est avis, dit-il, que d'autres désirs l'attirent et qu'il soupire pour quelqu'un

⁴⁰ Épisode analogue dans l'archétype irlandais, à la variante près que Diarmaid, contraint au rapt par le *geis*, entend néanmoins respecter en Grainné l'épouse du roi Finn et se borne à dormir chastement près d'elle. Pareille abstinence n'étant pas du goût de Grainné, un jour que tous deux traversent un marécage dont elle a les cuisses tout éclaboussées, voici qu'elle s'écrie : « Jamais ta main », etc., profitant surtout de l'occasion pour lancer un nouveau *geis*, impliquant cette fois la virilité de Diarmaid, lequel, sous peine d'être déshonoré, doit satisfaire Grainné. Bizarrement décalée, la scène retenue ici n'en respecte pas moins le schéma primitif, celui de l'amoureuse triomphant par magie de l'indifférence de l'homme (voir J. Markale, *L'Épopée celtique d'Irlande*, pp. 180-181).

d'autre. Si j'avais su cela, jamais je n'aurais accepté qu'il t'épousât. » Mais Yseult répondit doucement : « Laisse donc cela, mon frère. Personne ne doit lui faire de reproche. J'espère seulement qu'il m'avoue un jour ses vraies raisons. En attendant, je ne veux pas que tu l'en blâmes. »

Cependant, Kaherdin sentit une vive colère monter en lui. Il jugeait déshonorant pour lui-même autant que pour son lignage que Tristan dédaignât si vilement sa sœur. Il se garda pourtant d'en faire la moindre remarque, ni à celle-ci ni à ses proches. Mais, lorsque Tristan fut revenu et eut justifié son absence par quelque affaire à régler, Kaherdin lui manifesta tant de froideur empreinte de tristesse qu'il s'en trouva bien chagriné. Que se passait-il donc pour que son beau-frère, si enjoué d'ordinaire, et surtout avec lui-même, son compagnon d'armes favori, si libre en propos, se montrât soudain si laconique et distant ? À quoi attribuer ce changement brusque d'attitude ?

Un jour, Tristan n'y tint plus. « Compagnon, dit-il à Kaherdin, d'où vient cette froideur ? T'aurais-je causé quelque tort ? J'ai l'impression que tu remâches une colère noire à mon endroit. Parle sans ambages, s'il te plaît, et que soit réglée cette affaire ! » Kaherdin imposa silence au ressentiment qu'il dissimulait en lui et répondit, avec une exquise courtoisie : « Tristan, je tiens à t'avertir : s'il est vrai que mes parents, mes amis, moi-même devons être jamais amenés à devenir tes ennemis, nul ne pourra nous le reprocher, à moins que tu ne consentes à nous donner réparation. En effet, en dédaignant la virginité de ma sœur, tu as commis une faute déshonorante envers moi et porté atteinte à tout notre lignage, car, telle qu'est faite Yseult, il n'est chevalier courtois qui puisse se permettre de la mépriser ainsi. Et, certes, tu n'aurais encouru aucun reproche, tu n'aurais subi aucune honte si tu l'avais aimée comme ton épouse en vivant avec elle comme son mari. Est-ce parce que tu ne veux pas d'héritier légitime issu de notre lignage que tu te conduis de la sorte ? Je t'assure que, n'eût été notre amitié si solide et si ferme, je t'aurais déjà fait payer très cher le déshonneur de ma sœur. Mais, par Dieu, pourquoi avoir eu l'impudence de

l'épouser quand tu n'avais pas l'intention de vivre avec elle comme un mari avec sa femme ? »

En entendant les amers reproches que lui adressait Kaherdin, Tristan poussait de profonds soupirs. Il comprenait trop bien la rancune de son beau-frère. Il savait aussi ce que ces paroles cachaient de menaces. Et, s'il se demandait que faire, c'est qu'il aimait Kaherdin plus qu'aucun autre de ses amis et, par là même, eût souhaité ne pas l'affliger davantage. Lui dire franchement la vérité ? Hélas ! s'il dévoilait son secret à Kaherdin, celui-ci n'irait-il pas aussitôt le répéter à Yseult aux Blanches Mains ? Mais le taire, c'était perdre pour jamais un ami précieux, c'était courir le danger d'être mis à mort, trahi et déshonoré, car qui savait à quel subterfuge pourrait recourir Kaherdin pour se débarrasser discrètement de lui ?

« Kaherdin, dit-il enfin, tu es l'ami sur la fidélité duquel je puisse le plus compter. C'est toi qui m'as fait connaître ce royaume et grâce à ton appui j'y ai obtenu divers honneurs. Si j'ai commis une faute envers toi, tu es en droit de m'en réclamer le prix, mais j'estime ne t'avoir en rien lésé. Mon désir le plus cher est qu'aucun motif de discorde ne subsiste entre nous mais, pour t'apaiser, je le vois bien, je dois mettre mon cœur à nu et te dévoiler des secrets dont nul autre homme n'a jamais rien su. Je parlerai donc, puisqu'il le faut et que tu le désires, mais je requiers de ton amitié que tu ne révèles rien de ce que je vais te dire ni à ta sœur ni à aucun de tes proches. Si tu veux la vérité, tu la connaîtras, mais toi seul. » Bouleversé par la sincérité de Tristan, Kaherdin répondit : « Reçois ma parole et ma foi que je ne révélerai jamais, ni à ma sœur ni à quiconque, ce que tu veux garder secret. » Alors, sans plus attendre, Tristan lui conta ce qu'il en était de sa vie, de ses amours avec la reine Yseult, et la grande souffrance qui le harcelait depuis que, pour avoir bu avec elle le breuvage magique, il s'était retrouvé entraîné dans les tourbillons insensés de l'amour. Après avoir écouté attentivement cette longue et pitoyable confession, Kaherdin prit Tristan dans ses bras et l'assura qu'il lui serait toujours un compa-

gnon fidèle et ne trahirait jamais les secrets qu'il venait d'entendre⁴¹.

Un jour que leurs compagnons de chasse les avaient devancés pour rentrer, les laissant seuls sur la Blanche Lande, à un endroit qui dominait la mer, Tristan et Kaherdin virent arriver vers eux au grand galop sur son destrier gris pommelé un chevalier qui portait des armes magnifiques, un bouclier doré écartelé de bandes grises et une lance longue et robuste. Une fois à leur hauteur, il les salua aimablement. Tristan lui rendit son salut et lui demanda où il allait et ce qu'il cherchait. « Peux-tu m'indiquer la demeure de Tristan l'Amoureux ? » répondit le chevalier. Tristan et Kaherdin en demeurèrent d'abord pantois. « Que lui veux-tu ? demanda Tristan. Et qui es-tu ? Car sache que si c'est à Tristan que tu désires parler, tu n'as que faire d'aller plus loin : je suis ce Tristan que tu cherches. Qu'attends-tu donc de moi ?

— Seigneur, répondit le chevalier, quelle agréable nouvelle tu me donnes là ! Je m'appelle Tristan le Nain et suis originaire de la marche de Bretagne où je possédais une forteresse. J'avais aussi une belle amie que j'aime autant que ma propre vie mais que j'ai perdue par grand malheur. La nuit d'avant-hier, on me l'a ravie. Estout, l'Orgueilleux de Châtel-Fier, l'a fait emmener de force. Il la retient dans son château et fait d'elle tout ce qu'il veut. Mon cœur en ressent une douleur si grande qu'il est sur le point de sombrer dans le plus profond désespoir. Je ne sais plus que faire. Jamais je n'ai éprouvé plus affreuse angoisse, et voilà pourquoi je suis parti à ta recherche, car on t'admire et te redoute fort. Aussi réclamé-je ton aide comme à l'un des meilleurs chevaliers de ce siècle-ci. En récompense, si tu consens, je te prêterai hommage et serai ton homme lige.

— Certes, répondit Tristan, je t'aiderai, ami, et de toutes mes forces, mais, pour l'heure, il se fait tard. Rentrons chez moi. Demain matin, nous nous équiperons et nous réglerons tout

⁴¹ D'après la *Tristrams saga* norvégienne. Elle complète heureusement les fragments subsistants du récit de Thomas d'Angleterre et fournit maints détails archaïques qui n'ont pas été conservés dans les versions anglo-normandes de base.

cela. » À ces mots, le chevalier devint rouge de colère. « Comment ? s'écria-t-il. Par ma foi, tu n'es pas celui dont on loue la valeur ! Je suis sûr que si tu étais Tristan, tu ressentirais la même douleur que moi, car le Tristan que je recherche a tant aimé qu'il connaît à fond le mal dont souffrent les amants, cette brûlure inextinguible ! Tristan entendrait-il ma requête, il ne me laisserait pas dans une telle angoisse et, sur-le-champ, partirait avec moi combattre l'Orgueilleux pour lui reprendre celle qu'il retient dans sa forteresse. Hélas ! il ne me reste, je le vois, qu'à m'en aller et à mourir, puisqu'aussi bien j'ai perdu l'amie qui m'est plus chère que tout au monde. » Et là-dessus, sans même saluer, il fit faire demi-tour à son cheval.

« Attends ! lui cria Tristan. Puisqu'il en est ainsi, je consens à t'accompagner immédiatement. Permits seulement que je me fasse apporter mes armes. » Une fois équipés, lui et Kaherdin suivirent donc Tristan le Nain. À force de chevaucher à travers forêts et vallées, tous trois arrivèrent au petit matin en vue de la forteresse d'Estout, l'Orgueilleux de Châtel-Fier. À la lisière d'un bois, ils s'arrêtèrent, descendirent de leurs montures et examinèrent ce qu'il convenait d'entreprendre.

Violent et cruel, l'Orgueilleux de Châtel-Fier avait six frères, chevaliers tout aussi hardis et vaillants que lui. Or, deux d'entre eux, revenant d'un tournoi, passèrent non loin de l'endroit où les deux Tristan s'étaient mis en embuscade. Ceux-ci les provoquèrent, les combattirent rudement, et finirent par les tuer. Mais le bruit de la bataille étant parvenu jusque dans la forteresse, les hommes de l'Orgueilleux s'équipèrent, enfourchèrent leurs montures et firent tant et si bien que les deux Tristan et Kaherdin durent les affronter tous ensemble. Au cours du combat, qui fut d'une violence inouïe, l'Orgueilleux et ses quatre autres frères furent tués, mais Tristan le Nain reçut un coup mortel, et Tristan de Lyonesse fut blessé aux reins par un épieu empoisonné.

À grand-peine, Kaherdin ramena son compagnon jusqu'à son manoir, situé non loin de la mer⁴². En fort piètre état, Tristan souffrait terriblement. Mais on eut beau mander des médecins pour le secourir, aucun ne put le soulager, faute de connaître un remède capable de neutraliser le poison. Et, tandis qu'ils s'activaient, cueillant des herbes et composant des emplâtres, l'état du blessé ne cessait d'empirer : le venin qui se répandait dans tout son corps le faisait enfler, lui noircissait le visage et, non content de lui ôter toute sa force, l'amaigrissait déjà au point de faire saillir chacun de ses os. Tristan savait que faute de secours rapides, il n'aurait d'autre solution que de s'apprêter à mourir, et il savait aussi que personne ne pouvait le sauver hormis la reine Yseult⁴³. Mais Yseult était au loin, retenue dans son pays en la forteresse du roi Mark. Tristan ressentait dans son cœur une douleur bien plus atroce que celles que lui infligeait sa plaie, car le désir d'Yseult le tenaillait, le désir de sa présence, et c'était un désir impossible.

Il manda Kaherdin et le pria d'interdire à quiconque de rester dans sa chambre. Yseult aux Blanches Mains en fut d'autant plus alarmée qu'elle ne comprenait pas pourquoi Tristan l'excluait. Aussi se rendit-elle dans la chambre contiguë à celle de Tristan et là, elle se colla contre la cloison, de manière à surprendre ce que son frère et son mari se diraient. Un valet en qui elle avait toute confiance montait la garde pendant qu'elle-même tendait l'oreille.

Une fois seul avec Kaherdin, Tristan parvint à se redresser et prit la parole en ces termes : « Frère, personne ici ne peut plus rien pour moi, et je mourrai si tu ne me rends le service que je vais te demander. Un seul être au monde peut me guérir, et c'est

⁴² Sa localisation à Penmarc'h en Saint-Frégant, dans le nord du Finistère, répondant mal à la proximité du rivage, le territoire de Penmarc'h, en Cornouaille armoricaine, paraît préférable.

⁴³ Il a déjà reçu deux blessures empoisonnées, l'une de l'épée du Morholt d'Irlande, oncle d'Yseult, l'autre du dragon qui dévastait l'Irlande, et a été chaque fois soigné et guéri par Yseult et sa mère, passablement magiciennes, pour ne pas dire « sorcières » toutes deux. On n'aura garde d'oublier qu'Yseult la Blonde est l'image humanisée d'une antique divinité celtique de la Lumière et de la Médecine.

la reine Yseult : elle connaît tous les remèdes, et ni le pouvoir ni la volonté de me soigner ne lui manqueront si on l'informe de mon sort. Mais qui d'autre pourrait l'en informer sinon toi, Kaherdin, mon ami ? Je t'en prie, apprête un navire, remplis-le de marchandises diverses, et pars pour Tintagel où résident le roi Mark et la reine Yseult. Fais-toi passer pour un marchand et arrange-toi pour parler seul à seule avec celle-ci. Tu lui expliqueras de quoi je souffre et la supplieras de me venir rejoindre, car seule sa présence peut me sauver. Cher Kaherdin, est-ce là trop solliciter de ton amitié et de ton affection ? »

À voir Tristan tout éploré, Kaherdin fut bouleversé. Aussi répondit-il avec une infinie tendresse : « Ami Tristan, ne pleure pas. Je suis prêt à satisfaire tous tes désirs au nom de la fidélité que je te dois. Je n'hésiterai ni à franchir la mer pour transmettre ton message à la reine Yseult ni à la ramener vers toi, quelques peines et difficultés qu'il puisse résulter de cette entreprise.

— Frère, sois béni pour ta générosité ! s'écria Tristan qui reprit au bout d'un moment : Écoute. Une fois en présence de la reine Yseult, montre-lui l'anneau que je vais te remettre, il lui prouvera que tu viens de ma part, et dis-lui sans ménagements que c'en est fait de moi si elle ne m'apporte son réconfort. Dépeins-lui en détail ma douleur et mon désespoir. Qu'elle se rappelle le breuvage que nous bûmes tous deux sur la mer et qui nous a brûlés pour l'éternité d'une brûlure qui ne pourra s'éteindre. Rappelle-lui que rien n'a jamais pu briser notre amour et que, plus on s'y efforçait, plus se resserraient nos liens. On parvenait certes à séparer nos corps, mais sans en ôter l'amour. En me donnant cet anneau, Yseult me pria de ne jamais aimer nulle autre femme, quoi qu'il advînt, et j'ai tenu parole. Jamais je n'en ai aimé d'autre. Je n'ai pas même pu aimer ta sœur, toute belle qu'elle est, charmante et de bonne compagnie. J'aime si passionnément la reine Yseult que ta sœur en est restée vierge. Kaherdin, hâte-toi maintenant, et veille à ne laisser personne soupçonner notre secret. Dissimule tout à ta sœur. Si la reine consent à t'accompagner, tu la feras passer pour un

habile médecin venu guérir ma plaie. Enfin, pour qu'à ton retour je sache à quoi m'en tenir sur mon sort du plus loin que je verrai ta nef, hisse une voile blanche si tu me ramènes Yseult, et une noire si elle a refusé de venir. Voilà, je ne saurais rien ajouter, sinon que je te recommande à Dieu tout-puissant. »

Et, là-dessus, comme il se remettait à soupirer, à se lamenter et à pleurer, Kaherdin l'embrassa, prit congé et, après de rapides préparatifs, prit la mer au premier vent. Les marins levèrent l'ancre, hissèrent la voile et, grâce à une brise très légère, tracèrent à contre-courant leur sillage écumeux sur les hautes et profondes mers. Ils emportaient à bord, en guise de cargaison, des étoffes de soie, des tissus aux couleurs chatoyantes, de la vaisselle précieuse et des vins réputés, toutes denrées qui permettraient à Kaherdin de se faire passer pour un riche marchand.

Entre-temps, Yseult aux Blanches Mains qui, depuis la chambre contiguë, avait tout entendu, souffrait mille morts. Ne pouvant plus se faire la moindre illusion sur l'indifférence de Tristan, elle en conçut tant de chagrin que, bientôt éveillée, la jalousie lui dicta le désir implacable de se venger cruellement de l'homme qu'elle aimait pourtant le plus au monde. Elle dissimula néanmoins sa rancœur et sa peine. Sitôt Kaherdin parti, elle entra dans la chambre, s'approcha de Tristan et lui parla très tendrement, le couvrit de baisers, le serra contre elle comme afin de le réconforter. Elle lui demanda aussi combien de temps il faudrait à Kaherdin pour ramener ce médecin qui pourrait apporter la guérison. Mais plus elle parlait, plus elle entendait les réponses de Tristan, plus la colère et le désir de vengeance montaient en elle.

Pendant ce temps, Kaherdin, qui voguait vers le nord, n'eut de cesse qu'il n'eût touché la côte de Cornouailles. Il pénétra bientôt dans le port de Tintagel⁴⁴ et y fit jeter l'ancre. Puis il

⁴⁴ Le récit de Thomas, ici suivi, place à Londres la cour du roi Mark. Si cela permet à l'auteur de vanter les mérites et les richesses de cette cité, il n'en est pas moins une trahison manifeste de la légende, Mark n'étant roi que de Cornouailles. En revanche, cela prouve que

déballa sur les quais ses marchandises, dépla et exposa ses riches étoffes et ses objets précieux. À l'annonce de l'arrivée des marchands, le roi Mark sortit de sa demeure et descendit sur le port où Kaherdin lui offrit aussitôt une coupe des mieux travaillées, toute gravée et incrustée d'émail noir, puis l'avisa de ses intentions : espérant vendre ses marchandises en son royaume afin d'y en acquérir d'autres, il pria le roi de daigner lui accorder sa protection sur ses terres. Mark accepta publiquement sa demande et Kaherdin put ainsi pénétrer dans le palais. Il se présenta alors devant la reine et lui offrit une superbe broche dont il vanta, comme il se devait, les mérites. Et comme Yseult, conquise, en admirait la finesse, ainsi que la beauté du travail, le faux marchand plaça subrepticement à côté de la broche l'anneau que lui avait confié Tristan. « Reine, murmura-t-il, l'or de la broche a beau être plus éclatant que l'or de cet anneau, celui-ci n'en est pas moins digne d'intérêt. » Dès qu'elle vit l'anneau, Yseult le reconnut en effet, pâlit et sentit son cœur lui manquer. Elle prit à part Kaherdin, non sans lui demander haut et clair, afin de donner le change à son entourage, à quel prix il consentirait à lui céder l'anneau. Sous couleur de ces tractations, Kaherdin se hâta de lui délivrer le message de Tristan, insista sur l'horrible souffrance qu'il endurait et le peu d'espoir qu'il avait de guérir si la reine ne venait immédiatement le soigner. Profondément bouleversée et le cœur étreint d'une angoisse atroce, Yseult alla sans retard trouver Brengwain et lui fit part des nouvelles qu'elle venait d'apprendre. Mais elles n'eurent besoin de se concerter qu'un instant pour prendre leur décision : elles quitteraient coûte que coûte Tintagel le soir même à bord du navire de Kaherdin et gagneraient au plus vite les lieux où Tristan se mourait. Yseult retourna donc auprès de Kaherdin et, tout en affectant d'acquiescer l'anneau, lui souffla qu'elle irait, en compagnie de sa suivante, le rejoindre au port dès que la nuit serait tombée.

Thomas écrivait à l'intention des sujets insulaires d'Henry II Plantagenêt, tout au moins de l'élite bourgeoise et cléricale de l'époque, laquelle était entièrement francophone.

Ainsi donc, aussitôt que tout reposa dans le manoir, Yseult et Brengwain se préparèrent-elles et, emportant tout ce dont elles avaient besoin, s'en furent-elles à la dérobée et, à la faveur de l'obscurité, sortirent-elles sans que nul les vît par une poterne qui les mena directement sur le port et leur permit de monter sur-le-champ à bord du navire où les attendait Kaherdin. Les matelots hissèrent les voiles et prirent le large dans le plus grand silence. Aussi vite que le vent pouvait les pousser, ils longèrent la côte et ne tardèrent pas à se retrouver en pleine mer. Un vent puissant dès lors entraîna le navire, et l'on navigua sans encombre.

De son côté, Tristan de Lyonesse, que sa blessure contraignait à rester couché, éprouvait une grande langueur. Rien ne pouvait le reconforter dans sa détresse. Seule la pensée qu'Yseult viendrait sans doute le rejoindre retenait encore sa vie. Au matin, il envoyait quelqu'un guetter sur le rivage le retour du navire. Puis, vers le milieu de la journée, il se faisait porter près de la mer et demandait qu'on y installât son lit pour lui permettre d'attendre et de contempler l'horizon. Puis, assailli par le doute et craignant que la voile ne fût noire, il se faisait brusquement reconduire en sa chambre. Il préférait somme toute s'entendre annoncer la mauvaise nouvelle plutôt que de voir de ses propres yeux la nef survenir sans la reine. Son cœur était si broyé d'angoisse qu'en dépit de la présence d'Yseult aux Blanches Mains qui veillait sur lui il ne pouvait réprimer ses plaintes fréquentes.

Cependant, à force de cingler toutes voiles dehors, le navire de Kaherdin était déjà presque visible depuis les côtes de la Bretagne armorique. Du bord, en tout cas, la transparence de l'air permettait de distinguer la terre, et chacun se réjouissait de ce voyage si rapide et si agréable quand, soudain, un vent du sud des plus violents hérissa les flots et, frappant la voile de plein fouet, faillit faire chavirer le navire. Et les matelots eurent beau courir tourner la voile, ils furent, contre toute attente, repoussés en arrière. La mer se mit à bouillonner jusqu'en ses profondeurs, le ciel se couvrit de nuages, l'air s'épaissit, les vagues

s'enflèrent et, sur l'onde noircie, la pluie, le grésil s'acharnèrent tandis que la tempête augmentait sans cesse de puissance, rompant boulines et haubans. Et l'équipage eut beau affaler en hâte, afin d'éviter le naufrage, le bâtiment se mit à dériver, battu par les flots et ballotté au gré du vent. Une lame plus forte que les autres y brisa même la chaloupe, et l'orage atteignit une violence telle que les marins eux-mêmes ne pouvaient plus demeurer debout sur le pont et que, tout en se lamentant, nul ne pouvait se retenir d'exprimer sa peur.

« Hélas ! se mit à crier Yseult, malheureuse que je suis ! Dieu me refuse de vivre assez pour revoir mon ami Tristan ! Il a décidé que je me noierai d'abord. Ah ! Tristan, Tristan ! Que n'ai-je pu te parler, il m'eût été indifférent de mourir ensuite ! Tu ne te consoleras jamais de ma mort, je le sais ! Elle te causera une telle douleur, en sus de la langueur qui déjà t'accable, que tu ne pourras jamais en guérir. S'il ne dépendait que de moi, je serais déjà près de toi, je te soignerais, mais Dieu ne le veut pas. Hélas ! il m'importe peu de mourir, à moi qui n'ai de pire douleur que te savoir désarmé, mais, en apprenant mon sort, tu mourras toi-même, car notre amour est si profond que je ne puis souffrir la moindre souffrance que tu ne la souffres également. Tu ne saurais mourir sans moi, ni moi sans toi. Tel est le destin qui a été le nôtre depuis que nous bûmes le même breuvage dans la même coupe ! »

La tourmente cependant devenait de plus en plus forte. « Ah ! Tristan ! reprit Yseult, si je dois mourir en mer, c'est que tu dois mourir noyé, toi aussi. Or, comme il n'est pas possible que tu meures noyé sur la terre ferme, il faut donc que tu aies pris la mer pour accourir à ma rencontre. J'aperçois ta mort devant moi, mais je sais bien que je vois aussi là l'ombre de ma propre mort. Hélas ! mon désir ne sera pas exaucé, à moi qui pensais mourir entre tes bras et, partageant le même cercueil, être ensevelie avec toi. Cela nous est refusé. Mais il peut arriver ceci, si mon sort est de me noyer et que, comme je le crois, le tien est de te noyer aussi, qu'un poisson nous avalera tous les deux. Un pêcheur alors peut-être le capturera et, voyant nos

deux corps dans son ventre, nous reconnaîtra et honorera notre amour, comme il le mérite, d'un même tombeau. Mais non, non ! Tout cela est impossible ! Je veux que tu vives, Tristan, que tu vives longtemps après ma mort, guéri à tout jamais de ta blessure ! Tel est mon souhait le plus cher... !

« Hélas ! si tu guéris après ma mort, ami Tristan, je crains que tu ne m'oublies et ne finisses par trouver le réconfort entre les bras d'une autre femme. Ah ! cette pensée me torture ! Je redoute ton épouse, Yseult aux Blanches Mains, oui, c'est elle que je crains le plus. Mais je sais aussi que si tu mourais avant moi, je ne pourrais guère te survivre, moi... Oui, vraiment, mon esprit est troublé, mais c'est parce que je te désire plus que tout au monde. Que Dieu nous accorde d'être enfin réunis, qu'il me permette de te guérir et de vivre en ta compagnie, ou bien qu'il nous laisse mourir tous deux de la même angoisse ! »

Ainsi se lamenta Yseult la Blonde aussi longtemps que dura la tempête. Au bout du troisième jour, le vent tomba, la pluie cessa, les nuages se dissipèrent, et comme le soleil se remettait à briller dans le ciel, les matelots, rassurés, donnèrent toute la toile afin de cingler au plus vite jusqu'à la côte. Chacun s'abandonnait à sa joie d'en avoir réchappé, et l'on avait déployé bien haut la grand-voile afin que du plus loin pût s'apercevoir sa blancheur. Or, tandis qu'on naviguait joyeusement, la chaleur se leva, et le vent tomba si brusquement que le navire s'immobilisa sans pouvoir aller ni d'un côté ni de l'autre sur la mer étale où le balançaient à peine d'imperceptibles houles. Et, comme on n'avait plus de chaloupe, le dépit décupla l'angoisse.

On apercevait en effet la terre, non loin de là, et l'impossibilité de l'atteindre faisait de sa vue un intolérable supplice. On tenta alors de louvoyer autant que possible, tant en avant qu'en arrière, de gauche que de droite, mais avec si peu de succès que force enfin fut de se résigner à cette funeste infortune. Et Yseult, qui s'était reprise à espérer depuis la fin de la tourmente, en fut de nouveau consternée. C'était pour elle une véritable torture que de ne pouvoir aborder sur cette côte qui semblait à portée de main et où peut-être agonisait pour l'heure

son ami Tristan. Aussi, bien que Brengwain s'efforçât de la reconforter, s'abandonna-t-elle sans plus de réserve à sa douleur.

Non moins désespéré qu'elle, Tristan gémissait sans relâche et soupirait sans cesse après l'unique objet de ses désirs, et tantôt il élevait de ferventes prières au Ciel, tantôt l'accusait de comploter sa mort. Or, comme cette angoisse le mettait au plus fort de la souffrance, Yseult aux Blanches Mains parut devant lui, toute souriante, et lui dit : « Ami, je t'apporte une nouvelle qui te réjouira le cœur : Kaherdin sera incessamment là. J'ai aperçu son navire sur la mer mais, faute de vent, il est obligé de louvoyer. Néanmoins, je l'ai parfaitement reconnu. Ah ! Dieu fasse qu'il soit bientôt en mesure d'accoster ! »

À cette nouvelle, Tristan tressaillit. « Belle amie, dit-il, es-tu certaine qu'il s'agit du navire de Kaherdin ? Dis-moi, je te prie, de quelle couleur est la voile ? – Je suis parfaitement sûre qu'il s'agit du sien, répondit-elle, et la voile en est toute noire. On l'a hissée tout en haut du mât parce que le vent fait défaut. » Quand il entendit ces paroles, Tristan ressentit la douleur la plus effroyable qui l'eût jamais tenaillé de sa vie. Il se tourna vers le mur et murmura faiblement : « Que Dieu nous sauve, Yseult et moi ! Puisque tu n'as pas voulu venir vers moi, je n'ai plus qu'à mourir par amour de toi. Je ne saurais davantage retenir ma vie⁴⁵. C'est pour toi, Yseult, ma belle amie, que je meurs. Si tu n'as eu pitié de ma langueur, ma mort te causera, je le sais, grande douleur et ce m'est, amie, une grande consolation

⁴⁵ Rationnellement, la mort de Tristan s'explique par la blessure empoisonnée qu'Yseult, retardée par la tempête puis par le calme plat, n'a pas eu le temps de soigner et de guérir. On peut, en toute logique, prétendre aussi qu'il succombe par désespoir d'amour. Mais il est à sa mort une cause autrement profonde, subtile : les textes archaïsants de la légende disent en effet que Tristan ne pouvait survivre plus de vingt-huit jours – soit une lunaison – à l'absence de contact physique avec Yseult. Or, l'analyse détaillée du mythe démontre qu'Yseult la Blonde est (ainsi que le prouve son prototype irlandais, Grainné, dont le nom provient du gaélique *grian*, « soleil ») une figuration de l'ancienne déesse solaire des Celtes. En tant que « soleil », elle dispense lumière, chaleur et vie à Tristan qui est, lui, une sorte d'*homme-lune* et, en tant que tel, condamné à disparaître définitivement au bout de vingt-huit jours si les rayons solaires ne viennent lui redonner vie. On comprend dès lors à quel point le mythe de Tristan et Yseult excède, et de loin, celui d'une belle histoire d'amour impossible : il exprime un drame cosmique et métaphysique dont les protagonistes ne sont que les acteurs symboliques.

que de me dire que tu auras pitié de ma mort. » Puis il répéta par trois fois : « Amie Yseult ! » avant de s'effondrer, inerte, sur son lit de douleur.

Aussitôt, dans toute la maison, chevaliers et compagnons éclatèrent en pleurs, et leurs cris retentirent au loin, de même que leurs lamentations. De toutes parts accoururent alors vers la chambre preux et gens d'armes, valets et servantes, et l'on recouvrit le corps de Tristan d'un tissu de soie rayé afin de l'honorer mort autant qu'on l'avait, de son vivant, tenu en grande estime et profonde vénération.

Au même moment, sur la mer, un vent se leva, qui creusa puis enfla la voile blanche, permettant du coup au navire d'atteindre rapidement le rivage. Sans attendre Brengwain ni Kaherdin, Yseult la Blonde se précipita à terre et se mit à courir vers un édifice qui, plus haut que les autres, lui paraissait devoir être le manoir de son ami. Or, au bruit des lamentations qui s'élevaient des rues, au glas lugubre qui retentissait à tous les clochers des églises et des chapelles, elle interrogea les passants : « Pourquoi pleurez-vous, bonnes gens ? Pourquoi montrer pareille affliction ? – Hélas ! lui répondit un vieillard, que le Ciel me protège, belle dame ! Nous voici frappés d'un si grand malheur que je crois bien n'en avoir jamais subi de plus grand. Le preux et noble Tristan vient de mourir, qui, généreux envers les pauvres, secourable envers les affligés, était le réconfort de tous les habitants de ce pays. Il est mort dans son lit d'une blessure qu'il avait reçue en secourant un chevalier encore plus infortuné que lui. Jamais nous n'avons connu pareil deuil ! »

À cette nouvelle, Yseult demeura pétrifiée de douleur. La mort de Tristan l'accablait si fort qu'après avoir parcouru les rues telle une folle, les cheveux épars et les vêtements défaits, elle pénétra dans le manoir comme par mégarde. Jamais les gens de ce pays n'avaient vu de femme si parfaitement belle, et, par toute la cité, l'on se demandait d'où elle venait et qui elle était.

Elle entra dans la chambre où gisait Tristan sans que personne eût l'idée de l'en empêcher. Arrivée près du corps, elle se

tourna vers l'orient et, d'une voix plaintive, murmura : « Ami, en te voyant mort, je ne puis souhaiter vivre plus longtemps et ne le veux point. Tu es mort par amour pour moi, et moi, je meurs de tendresse pour toi, mon ami que je n'ai pu sauver, faute d'arriver à temps. Je t'aurais soulagé de ton mal, je t'aurais doucement parlé, j'aurais appliqué ma bouche sur ta blessure et extrait de ton corps tout le poison qui te faisait souffrir, je t'aurais guéri par mes seuls baisers, par mes seuls regards. Hélas ! rien ne pourrait me consoler ni me rendre le goût de vivre, car serait-ce vivre que vivre sans toi ? Maudite soit la tempête qui m'empêcha d'arriver ! Si j'étais venue à temps, ami, je t'aurais rendu la vie, je t'aurais parlé tendrement de notre amour. J'aurais évoqué nos aventures, nos joies et nos chagrins. J'aurais prononcé les paroles que tu attendais pour chasser de toi les pensées noires qui t'obsédaient. Mais, puisque je n'ai pu te guérir, puisque j'arrive après ta mort, je vais me consoler en buvant le même breuvage que toi. Tu as perdu la vie à cause de moi. Je me comporterai de la même manière et mourrai pour toi. »

Alors, Yseult serra Tristan dans ses bras et s'étendit près de lui. Elle lui baisa la bouche et le visage tout en le tenant étroitement enlacé, et c'est ainsi qu'elle rendit l'âme, corps contre corps, bouche contre bouche. Yseult la Blonde, reine de Cornouailles, mourut, à côté de Tristan de Lyonesse, faute de pouvoir lui survivre, et parce qu'ils avaient conjointement bu le même breuvage de vie et de mort et s'étaient répété sans cesse l'un à l'autre : « Ni toi sans moi, ni moi sans toi. »

Kaherdin et Brengwain arrivèrent alors, et quel ne fut pas leur deuil en voyant morts les deux amants pour lesquels ils n'eurent de cesse de recueillir tous les hommages. On raconte qu'Yseult aux Blanches Mains, l'épouse de Tristan, les fit néanmoins ensevelir séparément, chacun d'un côté de l'église, de sorte qu'ils ne pussent, même dans la mort, être proches l'un de l'autre. Mais on raconte également qu'un chêne poussa sur chacune de leurs tombes, et que les deux arbres atteignirent une

telle hauteur que leurs branches s'entremêlèrent par-dessus le faite de l'église⁴⁶.

⁴⁶ D'après le *Roman de Tristan* de Thomas d'Angleterre, le dernier paragraphe étant, lui, emprunté à la *Tristrams Saga* norvégienne. Cette dernière version seule parle des chênes qui réunissent les deux tombeaux. Cependant, le même thème figure dans un récit irlandais bien antérieur, l'*Histoire de Bailé au doux langage*, où l'on voit un pommier et un if, surgis des tombes de deux amants tragiques, entrelacer de même leurs rameaux (voir G. Dottin, *L'Épopée irlandaise*, édition de 1981, pp. 190-192).

6

Pour l'Amour de Guenièvre

Le roi Arthur se trouvait en train de converser avec son neveu Gauvain lorsque lui parvint la nouvelle de la mort de Tristan. Il en fut douloureusement affecté. « Ah ! s'écria-t-il, que de bons chevaliers ai-je ainsi perdus, qui me feront désormais défaut ! Plus rien ne sera jamais comme avant, et je me vois vieillir dans la tristesse et la solitude. – Bel oncle, protesta Gauvain, tu es loin d'être seul ! Tu as toujours autour de toi nombre de chevaliers qui te respectent et qui sont prêts à te servir fidèlement, quoi qu'il puisse arriver. – Certes, admit le roi, mais la mort de Tristan m'afflige à un point que tu ne saurais imaginer. » Et, après avoir jeté un regard circulaire sur la campagne morne et le ciel gris et sombre comme à l'approche d'une tempête, il soupira : « Vois-tu, je n'ai plus d'espoir, depuis que la quête est achevée. Ceux de la Table Ronde se traînent comme des âmes en peine. Ils passent leur temps à se jalouser et à médire les uns des autres. Tristan n'était pas comme eux, qui s'est toujours montré d'un courage et d'une dignité exemplaires dans les pires moments, lors même qu'il était banni et harcelé par son oncle, le roi Mark. – Je me souviens en effet, dit Gauvain. Il a failli périr de la main même de Mark et, si nous n'étions pas intervenus

pour les réconcilier, cette affaire se serait terminée lamentablement.

— Oui, approuva Arthur, et le roi Mark se serait déshonoré, en accomplissant sa vengeance. Et tout cela pour avoir trop écouté les ragots des calomniateurs qui haïssaient Tristan et qui enviaient sa prouesse. Hélas ! j'ai failli moi-même suivre cette mauvaise voie ! » Et comme le roi soupirait longuement : « Que veux-tu dire par là, mon oncle ? » s'étonna Gauvain. Arthur hésita, ne sachant comment aborder le sujet qui le tourmentait. « Mon cher neveu, dit-il enfin, te l'avouerai-je ? J'ai été tenté d'ajouter foi aux insinuations de ton frère Agravain. — Comment cela ? Quelles insinuations ? — Voici. Tu te souviens sans doute qu'au moment du départ pour le tournoi de Caerwynt, Lancelot s'était prétendu malade et avait annoncé qu'il désirait rester à Kamaalot ? Eh bien, ton frère Agravain en a profité pour venir me parler en particulier, et il s'est étonné que j'eusse le cœur de garder Lancelot près de moi. — Et pourquoi cela ? — Parce que, selon lui, Lancelot me déshonorait avec ma femme. Il m'affirma que Lancelot, non content d'aimer Guenièvre d'un fol amour, la connaissait charnellement, dans ma propre demeure, et ne restait à Kamaalot qu'afin de pouvoir rejoindre la reine à loisir sitôt que je serais parti. — Mais c'est une monstrueuse calomnie ! s'écria Gauvain.

— C'est en tout cas ce qu'a voulu me faire croire Agravain. Qu'il exècre Lancelot, cela, je le sais depuis longtemps. Ainsi espérait-il le voir chasser de ma cour ou, mieux, me le voir faire mettre à mort ignominieusement. Je me serais véritablement déshonoré en ajoutant foi à ces infamies car force est de convenir que si Lancelot aimait la reine d'un amour coupable, il serait resté à Kamaalot pendant mon absence afin de la fréquenter tout à son aise. — Assurément ! s'exclama Gauvain. Or, il n'avait feint de demeurer à Kamaalot que pour se rendre au tournoi sans que personne pût le reconnaître. Ah ! mon oncle, garde-toi de jamais croire un homme qui, fût-il mon propre frère, te tiendrait semblables propos car, pour moi, je jurerais que Lancelot n'a jamais éprouvé de sentiments pareils à l'endroit de la reine.

Il a d'ailleurs bien d'autres amours en tête. À telle enseigne que, pour l'heure, il est épris de l'une des plus belles demoiselles du monde, et je suis bien placé pour t'en répondre, elle l'aime également. Voilà qui ne souffre aucune réserve. Du reste, souviens-toi : il a si bien aimé de tout son cœur la fille du roi Pellès qu'elle en a enfanté Galaad, le Bon Chevalier qui mit un terme aux aventures du Graal. – En effet, admit le roi, et s'il était vrai que Lancelot aimât la reine d'un amour coupable, je ne pourrais néanmoins le croire capable à mon égard de déloyauté. Dans un cœur brave et droit comme le sien, la trahison ne saurait trouver place, à moins que le diable ne s'en mêlât ! »

Ainsi le roi Arthur exprima-t-il sa confiance en Lancelot du Lac, et Gauvain ajouta : « Je n'hésiterais pas, le cas échéant, à combattre en champ clos quiconque, fût-il l'un de mes frères ou le meilleur chevalier du monde, oserait accuser Lancelot d'un pareil forfait ! – Bien parlé, Gauvain, repartit le roi. Il ne faut croire ni les médisants ni les envieux. Or, en ce moment, nous en sommes entourés. Mon unique souhait est que Lancelot n'apprenne jamais les vilénies que l'on débite à son propos. »

Or, ce même jour, il advint qu'un écuyer de Cornouailles descendit loger dans la maison où Lancelot se remettait lentement de sa blessure, et ce dernier lui demanda où il allait. « Seigneur, répondit l'écuyer, je vais à Dinas Emrys où, dans trois jours, aura lieu un grand tournoi. – Sais-tu quels chevaliers y participeront ? – Ceux de la Table Ronde et ceux qu'on a déjà vus au tournoi de Caerwynt. Et il paraît que le roi Arthur y mènera la reine Guenièvre. »

En apprenant que la reine assisterait aux joutes de Dinas Emrys, Lancelot fut si troublé qu'il pensa mourir de douleur et, dans son émotion, s'oublia jusqu'à dire tout haut, de telle sorte que tout le monde l'entendit : « Ah ! dame, tu n'y verras pas ton chevalier, hélas ! Ici, je ne fais que languir. Quant à toi, chevalier qui m'as infligé ma blessure, que Dieu m'accorde de te rencontrer un jour et de te reconnaître ! Car, assurément, ta mort seule peut me tenir lieu de réparation ! » Or, comme il étirait ses membres en raison de la souffrance qu'il éprouvait, ce faisant il

rouvrit sa plaie. De celle-ci jaillit, comme d'une bête égorgée, un tel flot de sang, qu'en voyant cela le médecin dit à l'écuyer : « Tu l'as tué avec tes paroles ! » Il fit aussitôt dévêtir et coucher Lancelot, puis, de son mieux, s'efforça d'étancher la blessure.

De toute la journée, Lancelot n'ouvrit les yeux ni ne prononça un seul mot, si bien qu'on l'aurait cru à demi mort. Le lendemain, il reprit pourtant quelques forces, assez pour feindre du moins n'avoir ni mal ni douleur, et déclara au médecin : « Maître, grâce à Dieu et à toi-même, je me sens beaucoup mieux aujourd'hui. À coup sûr, me voici à même, maintenant, de chevaucher sans aucune fatigue et d'aller au tournoi de Dinas Emrys. » Le médecin se mit à protester vigoureusement : « Ah ! s'écria-t-il, tu es vraiment fou, seigneur chevalier ! Monterais-tu le meilleur cheval du monde, sache-le, tu ne parcourrais pas une lieue sans tomber raide mort. Tu es encore si faible et si mal en point que je ne répons pas de ta vie si tu bouges seulement d'ici ! – Pourtant, insista Lancelot, il est absolument nécessaire que je me rende au tournoi de Dinas Emrys. – Dans ce cas, répondit le médecin, je t'abandonne sur l'heure. Il est inutile que je persiste à te soigner. Je t'assure, en toute loyauté, que tu ne saurais chevaucher deux lieues sans y succomber. Demeure seulement quinze jours de plus avec nous, et je te garantis que, d'ici là, tu auras recouvré pleinement tes forces et ta santé. Alors, il te sera possible de chevaucher en toute sécurité, de quelque côté que ton désir t'entraîne. – Fort bien, dit Lancelot, je resterai donc, puisqu'il le faut. Mais j'en suis bien triste et affligé. »

Là-dessus, il se tourna vers l'écuyer qui lui avait la veille parlé du tournoi, et qui se tenait auprès de lui. « Ami, lui dit-il, j'espérais bien partir avec toi pour Dinas Emrys, mais c'est chose impossible. Tu t'y rendras donc seul, mais je te prie de bien vouloir transmettre un message à Gauvain, le neveu du roi, et à madame la reine : tu les salueras au nom du chevalier qui remporta la victoire à Caerwynt. Toutefois, s'ils t'interrogent à mon sujet, ne leur dis rien de moi ni de l'endroit où je me trouve. » Après avoir promis de s'acquitter ponctuellement de

sa tâche, l'homme se mit en selle et s'en fut au rendez-vous de Dinas Emrys.

Or, comme il était bien connu du roi de Norgalles, il alla loger chez celui-ci et y demeura jusqu'à la veille du tournoi. À la tombée de la nuit, Gauvain fut hébergé dans la même maison et y retrouva Bohort, Lionel et Hector qui lui firent fête et l'accueillirent joyeusement. Au cours du repas, l'écuyer, qui faisait le service du vin, se trouvait près de Gauvain quand il se prit à rire, tout à coup, en se souvenant de la folie du chevalier qui voulait entreprendre de venir au tournoi malgré sa terrible blessure. Surpris par cette attitude, Gauvain l'en interrogea. « Voici, seigneur, répondit l'écuyer. Je viens de penser à un chevalier que j'ai vu avant-hier, et vraiment le plus fou que je connaisse. Quoique si grièvement blessé qu'il risquait la mort au moindre mouvement, il voulait nonobstant venir à toute force au tournoi, que son médecin le permît ou non. Et pourtant, il était si mal en point qu'à peine pouvait-il parler ! – Ami, lui dit Gauvain, qui est ce chevalier ? – J'ignore son nom, répondit l'écuyer, mais il m'a chargé de saluer madame la reine et le seigneur Gauvain de la part du chevalier vainqueur au tournoi de Caerwynt. » En entendant ces paroles, Gauvain comprit tout de suite que le message émanait de Lancelot. Aussi demanda-t-il encore : « Ami, en quel lieu se trouvait le chevalier dont tu me parles ? – Seigneur, je manquerais à ma parole si je le révélais. Il m'a fait jurer de ne rien dire à ce sujet. »

Bohort, Lionel et Hector, qui avaient entendu toute cette conversation, comprirent eux aussi qu'il s'agissait de Lancelot. Ils insistèrent auprès de l'écuyer pour qu'il leur indiquât l'endroit où se trouvait le chevalier. Mais le jeune homme ne voulait rien dire et, à la fin, comme Bohort, se faisant plus pressant, tentait de lui arracher les vers du nez, il lui donna une fausse indication. Aussi, Bohort annonça-t-il que son frère, son cousin et lui-même partiraient à sa recherche dès la fin du tournoi et n'auraient de cesse qu'ils ne l'aient retrouvé.

Le lendemain, sur la prairie qui s'étendait au pied de la forteresse de Dinas Emrys, les chevaliers se réunirent. On voyait là,

outre ceux de la Table Ronde, ceux de quatre royaumes. De nombreuses joutes les opposèrent tout au long de la journée, mais deux chevaliers s'y distinguèrent particulièrement, Gauvain, fils du roi Loth d'Orcanie et Bohort de Gaunes. Quant au roi Arthur, il ne tarda guère à s'apercevoir de l'absence de Lancelot, et il en fut d'autant plus déçu qu'il était surtout venu à Dinas Emrys dans l'espoir de le rencontrer et de lui parler. Aussi, quand, la nuit venue, tout le monde fut sur le point de se disperser, fit-il proclamer qu'un autre tournoi aurait lieu, dans le délai d'un mois, sur la prairie de Kamaalot. Et tous les chevaliers présents ayant accueilli favorablement la proposition, on se sépara.

Sitôt remis de leurs fatigues, Gauvain et les trois cousins se rendirent à l'endroit où l'écuyer avait prétendu que séjournait Lancelot. Mais personne, évidemment, ne put leur donner la moindre nouvelle d'un chevalier gravement blessé. Gauvain dit alors à Bohort : « M'est avis que nous devrions partir pour Escalot. Je connais en effet, dans cette forteresse, une maison où je serais surpris que l'on ne nous indique point ce que nous cherchons. – Partons donc tout de suite », dit Bohort.

S'étant sans retard mis en route, ils chevauchèrent jusqu'au soir et, après avoir dormi dans un bois, se remirent en selle le lendemain dans la jeunesse du jour afin de profiter de la fraîcheur, de sorte qu'ils ne tardèrent guère à atteindre Escalot. Gauvain mena Bohort à la maison du vavasseur et là, droit dans la chambre où se trouvait toujours suspendu le bouclier de Lancelot. « Le reconnais-tu ? demanda Gauvain. – Certes, répondit Bohort, il n'y a pas de doute, c'est celui de Lancelot. Par quel miracle savais-tu cela ? – C'est une trop longue histoire ! répondit Gauvain en souriant, et nous avons maintenant mieux à faire que d'en parler. »

Faisant venir le vavasseur, il lui dit : « Bel hôte, je te le demande comme une faveur et t'en supplie au nom de la personne que tu aimes le plus au monde, en quel lieu pouvons-nous trouver le chevalier auquel appartient ce bouclier ? Je suis certain que tu le sais et que tu peux nous le révéler. Cependant, si tu

refusais d'entendre nos prières, je t'assure que nous pourrions te causer mille misères à la première occasion. » Le vavasseur répondit : « Si je pensais que tu demandes cela pour son bien, je te renseignerais. Autrement, je n'en ferais rien. – Je puis t'assurer, dit Gauvain, sur tout ce que je dois à Dieu, que personne au monde n'aime autant que nous quatre ce chevalier. Tu vois là son frère et ses deux cousins. Quant à moi, je me flatte d'être son meilleur ami. C'est parce que nous ne l'avons pas vu depuis très longtemps et que nous ne savons s'il est malade ou non que nous sommes à sa recherche depuis plus de huit jours. – Dans ce cas, dit le vavasseur, je parlerai. Demeurez ici cette nuit et, demain, lorsque vous partirez, je vous indiquerai le lieu où vous pourrez le trouver. Je vous ferai même, si vous le désirez, accompagner par l'un de mes valets qui vous montrera la route.

Le lendemain matin, Gauvain et les trois cousins se levèrent le cœur plein de joie et, dans la salle, trouvèrent leur hôte qui, déjà tout dispos, leur présenta celui de ses fils qui, malade lors du passage de Lancelot et maintenant tout à fait guéri, leur proposa de les accompagner jusqu'à l'endroit où se trouvait celui qu'ils cherchaient. Ils acceptèrent volontiers et, peu après, montèrent à cheval et partirent tous ensemble, non sans avoir recommandé leur hôte à Dieu.

Ils chevauchèrent avec tant de rapidité qu'ils arrivèrent le soir même chez la dame qui hébergeait Lancelot. La guérison de celui-ci était en si bonne voie qu'il pouvait même s'ébattre à l'extérieur quand le temps le permettait. Aussi se trouvait-il au milieu de la cour, en grande conversation avec l'autre chevalier d'Escalot et le médecin, quand Gauvain et ses compagnons mirent pied à terre. Il les reconnut sur-le-champ, et leur arrivée lui causa une joie si profonde que, courant au-devant de Bohort, il lui souhaita la bienvenue, ainsi qu'à Hector, Lionel et Gauvain. « Ami ! s'écria Gauvain, nous avons eu bien du mal à te retrouver ! Mais puisque te voici, n'en parlons plus. En revanche, nous serions bien aises de savoir ce qu'il en est de ta santé. – Dieu merci, répondit Lancelot, je me porte bien et suis presque entiè-

rement guéri. Mais, assurément, j'ai été fort mal et même en danger de mort, à ce que l'on m'a dit. C'est au tournoi de Caerwynt que j'ai été blessé par un chevalier, au cours d'une joute. La blessure était tellement plus mauvaise que je n'avais d'abord cru que je ne saurais encore monter sans difficulté. – Du moment que te voici convalescent, qu'importe ? repartit Gauvain. Dis-nous seulement quand tu penses être en état de reparaître à la cour ? – Le plus tôt possible, assurément ! » répondit Lancelot. Le médecin intervint alors : « Il sera complètement guéri dans une huitaine, je vous le promets. Il pourra alors monter à cheval et porter les armes aussi vaillamment que, naguère, à Caerwynt. » Et tous se réjouirent de cette nouvelle.

Quand ils furent à table, Gauvain dit en riant à Lancelot : « À propos du chevalier qui t'a infligé cette grave blessure, sais-tu qui il était ? – Non, certes, répondit Lancelot, mais si je le connaissais et si je le rencontrais dans une joute, je m'empresserais, crois-moi, de le récompenser de sa vaillance comme il ne l'a jamais été, car je lui ferais volontiers sentir si mon épée est susceptible de trancher l'acier. Et s'il m'a tiré du sang en abondance, je lui en tirerai autant, sinon davantage. » À ces mots, Gauvain s'esclaffa et se mit à battre des mains, puis il dit à Bohort : « Eh bien, mon ami, prends garde ! Car celui qui te menace est loin d'être le plus mauvais chevalier du monde ! S'il m'avait ainsi menacé, je n'aurais de cesse, pour ma tranquillité, que je n'aie conclu la paix avec lui.

– Comment ? s'écria Lancelot. Dois-je comprendre que c'est Bohort qui m'a ainsi blessé ? » Bohort baissait la tête et, tout penaud, ne savait que dire. À la fin, il se décida et avoua : « Oui, beau cousin, c'est moi. J'en suis vraiment désolé, mais nul n'a droit de m'en blâmer, car si tu es vraiment l'homme que j'ai blessé, ainsi que le prétend Gauvain, conviens toi-même que tu étais si bien déguisé que je ne pouvais certes pas te reconnaître. Toi qui portes les armes depuis au moins vingt ans, tu te présentais à moi sous l'aspect d'un débutant ! Et voilà pourquoi je n'ai pu te reconnaître. Aussi pensé-je que tu ne saurais sans injustice m'en vouloir. »

Ils parlèrent encore longtemps de l'événement, et Gauvain, non par méchanceté, mais par pure ironie, maintenait d'autant plus volontiers la conversation sur ce sujet qu'il s'amusait davantage de voir Bohort aussi confus et attristé que s'il avait commis le plus grand forfait du monde. Ils séjournèrent là, tous ensemble, une semaine, et chacun se réjouissait grandement qu'à vue d'œil, Lancelot recouvrât force et santé. Mais aussi longtemps qu'ils demeurèrent chez la dame, Bohort n'osa pas souffler mot de ses conversations avec la reine, de peur que les tourments de Lancelot n'en fussent renouvelés.

Au demeurant, la reine Guenièvre était de son côté plongée dans l'affliction et le désespoir. Outre l'absence prolongée de Lancelot, la liaison prétendue de celui-ci avec la Demoiselle d'Escalot l'avait précipitée dans des abîmes de mélancolie. Ne pouvant admettre qu'il demeurât si longtemps éloigné de la cour, elle était convaincue que sa maladie n'était qu'un prétexte pour demeurer dans les bras de la fille du vavasseur. Et elle en venait à le haïr, tant la jalousie la rongait cruellement, et il n'était honte qu'elle n'eût voulu lui voir subir. Et que Bohort et ses compagnons eussent abandonné la cour dans l'espérance de retrouver Lancelot, elle en était si navrée, comme d'une perte définitive, qu'elle ne savait plus que devenir. Elle aurait bien aimé les voir revenir, car elle se plaisait en leur compagnie, qui lui tenait lieu de réconfort, et il n'était personne qu'elle apprécîât autant qu'eux. Dans ses heures de solitude, elle se disait parfois qu'elle ne connaissait aucun chevalier plus capable que Bohort de régner sur un grand royaume.

Cependant, dès que Lancelot, ayant recouvré forces et santé, se sentit suffisamment rétabli pour porter les armes, il dit au médecin : « Ne te semble-t-il pas que je puis maintenant disposer de moi-même sans rouvrir la maudite blessure qui m'a si longtemps immobilisé ? – Je peux t'assurer, répondit le médecin, que tu ne cours plus aucun risque. Tu peux oublier désormais le mal dont tu as souffert. – Voilà une bonne nouvelle ! s'exclama Lancelot. Maintenant, je peux partir quand il me plaira. »

Aussi, ce jour-là, mena-t-on joyeuse fête. Après avoir prévenu la dame qui l'avait si honorablement accueilli qu'il partirait le lendemain, Lancelot lui fit remettre tant d'argent, ainsi qu'à l'homme qui l'avait guéri, que tous deux s'en retrouvèrent riches pour le restant de leur vie. Quant aux deux fils du vavasseur, ils le prièrent de les accepter en sa compagnie en qualité de chevaliers de sa bannière et promirent, s'il les agréait, de ne jamais le quitter pour un autre seigneur.

Il accepta de grand cœur, car il les jugeait aussi sages que braves chevaliers. « Seigneurs, dit-il, si je vous reçois volontiers pour compagnons, du moins dois-je vous avertir que je devrai souvent m'en aller tout seul et qu'ainsi vous n'aurez aucune nouvelle de moi avant mon retour. – Peu nous importe, répondirent-ils, pourvu que nous puissions nous réclamer de toi et que tu nous tiennes pour tes chevaliers. » Il leur donna son accord et leur promit de leur distribuer des terres au royaume de Bénoïc ou en celui de Gaunes.

Sur ce, la Demoiselle d'Escalot, leur sœur, vint trouver Lancelot. « Seigneur, dit-elle, tu vas partir, et ton retour demeure incertain. Puisqu'aucun messenger ne saurait témoigner des besoins de son seigneur mieux que le seigneur lui-même, je te fais part de mon besoin. Je veux que tu saches que j'en suis arrivée à la mort, à moins que toi-même ne m'arraches à elle. – À la mort ! s'écria Lancelot, que signifie cela ? Assurément, tu ne mourras pas si je puis le moins du monde te secourir ! » La jeune fille se mit à pleurer amèrement. « Je puis t'affirmer, reprit-elle, que notre rencontre a causé ma perte. – Et pourquoi cela ? – Parce que, seigneur, dès que je t'ai vu, je t'ai tellement aimé, plus qu'aucun cœur de femme ne peut aimer un homme, que jamais, depuis ce moment, je n'ai pu boire ni manger ni dormir ni prendre de repos. Mes pensées n'ont été que douleur et, de nuit comme de jour, j'ai souffert toutes sortes de peines. Certes, je sais que ce fut là folie de ma part que de te désirer ainsi, surtout depuis que tu m'as dit que ton cœur était pris, mais c'est ainsi, et je n'y peux rien !

— Oui, ce fut là folie, assurément, répondit Lancelot. Dès ce jour-là, tu aurais dû cesser de penser à moi, car tu avais bien compris que je ne pourrais jamais t'aimer, ni toi ni une autre femme, puisque mon cœur n'était pas libre. — Vraiment, insistait-elle cependant, ne m'accorderas-tu pas d'autre secours dans mon malheur ? — Non ! répliqua sèchement Lancelot. Je ne puis rien d'autre pour toi. — Alors, seigneur, murmura la Demoiselle d'Escalot, sache bien que ma mort est proche maintenant. » Et, versant d'abondantes larmes, elle quitta Lancelot, se dirigea vers son lit et s'y étendit. Et lui, fort peiné de ce qu'elle lui avait dit, se montra si triste et si silencieux que ses compagnons, ne l'ayant jamais vu d'humeur si sombre, en furent tout abasourdis.

Lancelot, Gauvain, Bohort, Lionel et Hector arrivèrent à Ka-maalot vers le milieu de la journée et descendirent de cheval dans la grande cour de la maison du roi au moment même où Guenièvre s'était accoudée à une fenêtre. Mais elle eut à peine aperçu Lancelot qu'elle se retira dans sa chambre. Gauvain, s'étant enquis du roi et ayant appris qu'il n'était pas encore revenu de Dinas Emrys, se rendit alors auprès de la reine pour la saluer. Il la trouva allongée sur son lit et fut frappé de sa mine irritée. Elle se leva néanmoins et vint à sa rencontre. « Dame, dit-il, nous t'aménons Lancelot du Lac, qui a été si longtemps malade. Nous l'avons enfin retrouvé, et il est maintenant en fort bonne santé. » Guenièvre répondit qu'elle était fatiguée et qu'elle ne voulait recevoir personne. Gauvain, prenant congé discrètement, retourna auprès de ses compagnons leur rapporter cette entrevue bizarre.

Vers le soir, cependant, Bohort parvint à s'entretenir avec la reine et à lui demander comment elle se portait. « Je n'ai aucune maladie, répliqua-t-elle, mais je ne quitterai pas ma chambre aussi longtemps que Lancelot sera dans le palais, car mes yeux ne sont pas faits pour le regarder ni mon cœur pour lui parler. » Bohort, aussi surpris qu'inquiet, voulut en savoir davantage. « Dame, dit-il, j'ai peur de comprendre que tu hais Lancelot. — Oui, je le hais, je ne hais rien tant que lui en ce

monde, et jamais je ne l'ai aimé autant que je le hais à présent. – Voilà qui est fort dommage pour nous et toute notre parenté, reprit Bohort. Je suis désolé qu'il en soit ainsi, car beaucoup y perdront, qui ne l'ont pas mérité. C'est pour notre malheur à tous que vous vous êtes rencontrés, Lancelot et toi. Je sais en effet que mon cousin, qui est l'homme le plus sage et le plus brave du monde, ne craindra jamais de l'emporter sur tous les autres, à moins qu'une chose, une seule chose, n'y mette obstacle : et cette chose, c'est ta colère. Car cette colère peut le détourner des heureuses aventures. S'il avait seulement connaissance des paroles que tu viens de prononcer, rien ni personne, pas même moi, ne l'empêcherait de se tuer, sache-le. Et permets-moi de déplorer que tu haïsses aussi follement le meilleur des chevaliers. – Libre à toi ! s'écria Guenièvre, mais je le hais mortellement, et il l'a bien mérité ! »

Bien qu'il vît la reine s'enfermer délibérément dans cette aveugle opiniâtreté, Bohort se lança néanmoins dans un long discours sur les dangers que firent jadis courir les femmes aux hommes les plus célèbres. Il n'oublia pas non plus de citer l'exemple récent du neveu du roi Mark, Tristan de Lyonesse, qui avait aimé loyalement Yseult la Blonde, sans jamais commettre nulle faute envers elle. Enfin, il conclut sur un vibrant hommage à Lancelot : « Il est issu de si noble lignée par son père et sa mère qu'on ne connaît au monde famille plus illustre. Et voici que cet homme, revêtu et paré des plus hautes vertus, tu vas l'en dépouiller. Ah ! tu pourras dès lors te targuer en toute vérité d'avoir radié le soleil du champ des étoiles en arrachant d'entre les compagnons d'Arthur la fleur des chevaliers. Tu causeras à ce royaume le plus grand tort que jamais femme ait causé en la personne d'un seul homme ! »

À ces mots, Guenièvre rétorqua : « Si cela arrivait comme tu le prétends, sache que nul n'y perdrait plus que moi, puisque j'y perdrais et le corps et l'âme, mais, maintenant, va et me laisse en paix, je n'ai rien à ajouter. » Bohort n'insista pas et, quittant la reine, alla trouver Lancelot et l'emmena à l'écart. « Je serais d'avis, dit-il, que nous quittions au plus vite ces lieux. Nous

n'avons plus rien à y faire. — Pour quelle raison ? — La reine t'interdit sa maison, ainsi qu'à moi et à tous ceux qui se réclameraient de toi. — Mais pourquoi ? » demanda Lancelot d'un ton désespéré. Ne sachant que répondre, Bohort dit seulement : « Partons d'abord, je t'expliquerai tout lorsque nous serons loin. »

En l'absence du roi, tous quatre allèrent prendre congé de Gauvain. « Une affaire urgente nous force à partir, dit Bohort. Lorsque tu verras le roi, salue-le de notre part et dis-lui que nous reviendrons quand nous le pourrons. — Fort bien, répondit Gauvain, mais ayez soin de venir au tournoi qui, dans un mois, se tiendra ici même. Tous les chevaliers du royaume seront présents, et je regretterais trop que vous n'y fussiez point. » Après les avoir recommandés à Dieu, il leur accorda congé au nom du roi, et ils se hâtèrent de quitter la forteresse de Kamaalot, laissant le neveu d'Arthur au comble de la perplexité, car il ne pouvait concevoir ni leur attitude ni leur volonté de s'éloigner de la cour.

La nuit était déjà fort avancée quand ils décidèrent de s'arrêter près d'une chapelle, au milieu de la forêt, afin de prendre quelque repos. Lancelot demanda alors à Bohort pourquoi la reine était si courroucée contre lui. « Je vais te le dire », répondit Bohort et, sans plus tarder, il lui parla de la manche qu'il avait portée au tournoi de Caerwynt, ainsi que de son aventure avec la Demoiselle d'Escalot, expliquant que la reine avait cru qu'il entretenait une liaison sérieuse avec cette jeune fille. « Voilà pourquoi, conclut Bohort, elle s'acharne tant après toi. Elle déclare que tu ne pourras jamais plus faire la paix avec elle.

Accablé, Lancelot se mit à pleurer, et aucun de ses trois compagnons ne put d'un bon moment tirer un mot de lui. Enfin, il laissa libre cours à son indignation et s'écria : « Ah ! Bohort ! tu le sais bien, toi, que jamais je n'ai commis la moindre action qui fût contraire à mon amour pour Guenièvre. Il est exact que la Demoiselle d'Escalot m'a manifesté un violent amour, mais je l'ai repoussée avec le plus de ménagements possible. Hélas ! comment Guenièvre peut-elle croire une telle chose ? Pourquoi

n'as-tu pas pris ma défense ? — Je l'ai fait, dit Bohort, mais va faire entendre raison à une femme enfermée dans sa jalousie et sa colère ! » En proie à la plus vive agitation, Lancelot se tordit les mains et, d'un ton suppliant : « Bohort, mon cher cousin, reprit-il, je t'en prie, conseille-moi. Que dois-je faire ? Je ne peux vivre si je n'ai l'espoir de me réconcilier avec Guenièvre. Cette seule idée me navre d'une douleur sans pareille.

— Si tu veux mon avis, répondit Bohort, je vais te le donner. Il te faut, pour l'instant, t'abstenir de paraître où elle se trouve, il te faut renoncer à la voir ou à lui parler, il faut que tu te gardes comme de la peste de lui laisser avoir la moindre nouvelle de toi. Procède ainsi, et je t'assure qu'il ne s'écoulera pas un mois qu'elle ne te fasse rechercher : plus tu seras loin et moins elle saura ce que tu deviens, plus elle te désirera. Voilà pourquoi il convient que nous nous éloignons de la cour. Allons courir les aventures au loin, et faisons en sorte que personne ne nous reconnaisse. »

Après avoir réfléchi un instant, Lancelot soupira : « Ton conseil est bon, Bohort, et je vais le suivre. Mais, dans l'état où je me trouve, et quoique je ne méprise certes pas ta compagnie, celle de Lionel et d'Hector, je préfère être seul. — Je te comprends, répondit Bohort, mais te voir partir ainsi m'inquiète. S'il t'arrivait quelque malheur, nous ne serions pas là pour t'aider. — Sois sans crainte, Bohort, Dieu me protégera, j'en suis convaincu, comme il l'a fait jusqu'à présent. Et si, par hasard, je me trouvais en difficulté, je ferais en sorte de vous en avertir tous trois. »

Ils passèrent le reste de la nuit à dormir contre le mur de la chapelle. Au matin, Lancelot se sépara des siens en les recommandant à Dieu. « N'oublie pas, dit Bohort, de venir au tournoi de Kamaalot, mais en faisant en sorte que je puisse te reconnaître. — J'y serai, si rien ne m'en empêche. Je porterai des armes blanches et unies. C'est à cela que tu me reconnaîtras. » Et, sans ajouter une parole, Lancelot sauta sur son cheval et s'élança dans la forêt, laissant Bohort, Lionel et Hector en proie à une grande tristesse.

Entre-temps, le roi Arthur était rentré à Kamaalot. Or, le lendemain, comme, à l'heure du dîner, Gauvain se trouvait à la table de la reine avec de nombreux autres chevaliers, en une chambre voisine un chevalier nommé Avarlan qui haïssait mortellement Gauvain empoisonna des fruits, s'imaginant que, s'il en envoyait à la reine, celle-ci en donnerait d'abord à son neveu. De sorte que celui-ci périrait sur-le-champ, sans que le coupable pût en être tenu responsable par quiconque. Mais il advint que la reine, en toute candeur, prit l'un de ces fruits et l'offrit à un compagnon de la Table Ronde appelé Gahéris de Karaheü qui, l'ayant volontiers accepté de sa main, le mangea. Quelques instants plus tard, il tombait raide mort sous les yeux de tous les convives. Ceux-ci se levèrent, aussi épouvantés qu'étonnés par cette mort subite.

Immédiatement alerté, le roi vint dans la salle et, en voyant le cadavre du chevalier, s'insurgea contre ce crime odieux et déclara la reine bien coupable si elle avait agi délibérément. « Assurément, dit quelqu'un, elle mérite la mort elle-même, si elle savait ce fruit funeste empoisonné ! » Guenièvre ne savait quelle attitude prendre, tant ce malheur la bouleversait. « Dieu me vienne en aide ! s'écria-t-elle. Si j'avais pu prévoir que ce fruit fût empoisonné, je ne le lui aurais jamais offert ! – Dame, dit le roi, voilà quoi qu'il en soit une action bien regrettable, et je crains fort que tu n'en aies bientôt plus de peine que tu ne penses. »

La reine ne cessa de se lamenter tout le reste de la journée. Pendant ce temps, les dames de sa compagnie placèrent le mort dans le linceul le plus magnifique qui se put trouver et lui rendirent les honneurs dus à tout brave chevalier. Le lendemain, on enterra Gahéris à l'entrée de l'église de Kamaalot sous la plus riche pierre tombale possible et, d'un commun accord, les compagnons de la Table Ronde y firent inscrire l'épithaphe suivante : « Ci-gît Gahéris le Blanc de Karaheü, frère de Mador de la Porte, que la reine fit périr par le poison. » Puis, quoique le roi Arthur et tous les chevaliers fussent fort affectés de cet accident, on n'en parla plus jusqu'au jour du tournoi.

Quant à Lancelot, qui, après avoir quitté Bohort, Lionel et Hector, avait parcouru en tous sens la forêt qui entourait Kamaalot, il alla se loger, le soir venu, chez un ermite de sa connaissance qui l'accueillit très courtoisement. Or, le lendemain, comme il avait repris son errance, l'extrême chaleur l'incommoda si fort que, mettant pied à terre, il délivra son cheval de la selle et du mors, en noua les rênes à un chêne voisin, puis alla s'étendre au bord d'une fontaine et, à la faveur de la fraîcheur qu'elle dispensait, tarda d'autant moins à s'endormir qu'il se sentait très fatigué. Or, il advint que, poursuivi par les veneurs du roi, un grand cerf vint à la fontaine étancher sa soif et qu'un archer auquel la puissance de son cheval avait permis de distancer ses compagnons le joignit là et, sûr de l'atteindre en pleine poitrine, banda prestement son arc. Mais l'animal sut à temps bondir de côté, et la flèche alla se perdre si brutalement dans la cuisse gauche de Lancelot que le fer et une partie de la hampe la lui traversèrent de part en part. Le choc et la douleur firent bondir Lancelot qui, en apercevant son agresseur, s'écria : « Ribaud ! misérable ! Quel mal t'ai-je fait, que tu me frappes dans mon sommeil ? Tu vas t'en repentir ! » Et déjà il dégainait, prêt à se ruer sus à l'archer, quand celui-ci, le reconnaissant, fut tellement épouvanté qu'il s'enfuit sans demander son reste, et bien décidé à ne piper mot de sa fâcheuse mésaventure.

Bien incapable de se lancer à sa poursuite, Lancelot s'assit sur le rebord de la fontaine et parvint, non sans mal ; à extraire la flèche. Celle-ci lui avait fait une plaie profonde, et qui saignait à flots. Il déchira au plus vite un pan de sa chemise et s'en fit un pansement. Puis il alla à son cheval, lui remit la selle et le mors et, au prix de mille peines et souffrances, se hissa sur son dos et retourna où il avait passé la nuit. En le voyant dans ce piteux état, l'ermite ne manqua pas de s'étonner, et Lancelot dut lui conter ce qui s'était passé. « Mais ce qui me fâche le plus, ajouta-t-il, c'est que je manquerai le tournoi de Kamaalot, alors que j'ai déjà manqué récemment celui de Dinas Emrys par la faute d'une autre blessure qui me faisait cruellement souffrir. Oui, voilà ce qui me contrarie le plus. – Force t'est pourtant, dit

l'ermite, de t'y résigner et, si tu m'en crois, de rester ici. Je ne vois pas de solution plus satisfaisante, et je m'efforcerai de te soigner de mon mieux. » Et c'est ainsi que Lancelot demeura à l'ermitage quinze jours sans pouvoir ni se remettre en selle ni chevaucher dans la forêt.

Au jour prévu pour le tournoi de Kamaalot, un grand rassemblement d'hommes de tous pays couvrit la prairie, devant la forteresse. Le roi Arthur et la reine Guenièvre assistèrent aux joutes et purent admirer les prouesses des chevaliers. Mais de tous ceux-ci, Bohort de Gaunes se distingua si nettement par sa bravoure et son impétuosité que chacun acclama en lui le vainqueur incontestable de la rencontre.

Le roi le manda près de lui et lui dit : « Bohort, il faut que tu restes à la cour et que tu y demeures aussi longtemps qu'il te plaira. – Je ne saurais y séjourner, répliqua Bohort, tant que mon cousin Lancelot ne s'y trouvera pas. – Mais, s'étonna le roi, qu'est-ce qui t'empêche d'attendre son retour en notre compagnie ? – Je ne le saurais ! s'excusa Bohort d'un air têtue. Quand j'ai vu Lancelot la dernière fois, il m'avait promis de se trouver au tournoi de Kamaalot, et j'y suis venu moi-même le rejoindre. Son absence ne peut s'expliquer que par un empêchement d'importance. Et, à mon avis, s'il n'est pas venu aujourd'hui, c'est qu'il a décidé de n'y jamais plus revenir. » Le roi Arthur fut abasourdi du ton amer avec lequel Bohort prononçait ces paroles. Il reprit donc : « Parle-moi, Bohort, en toute franchise : Lancelot aurait-il quelque motif de ne pas revenir ? Est-il fâché contre nous ? – Ce n'est pas moi, roi Arthur, qui t'en apprendrai davantage. Si tu tiens à savoir, veuille interroger quelqu'un d'autre. » Et, sur ce, il prit congé du roi et s'en alla avec Lionel et Hector.

Quand ils furent à bonne distance de Kamaalot, Bohort dit à son frère et à son cousin : « Je ne m'explique pas pourquoi Lancelot n'est pas venu, car il semblait bien décidé à participer au tournoi. Je crains fort qu'il ne soit seulement plongé dans l'affliction à cause de la rancune de la reine. Ah ! maudite soit l'heure où leur amour a débuté ! Et je redoute qu'il ne nous ar-

rive bien pis encore ! – Certes, intervint Hector, ou je me trompe, ou nous verrons se lever entre notre lignage et celui du roi Arthur la plus grande et la plus néfaste guerre qu'on ait jamais vue. Et tout cela sera par la faute de Lancelot et de Guenièvre. » Ainsi s'entretenaient les trois hommes au sujet de celui qu'ils aimaient le plus au monde, Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Benoïc.

Trois jours après le tournoi, il advint que Mador de la Porte, frère de Gahéris, se présenta à la cour. Personne n'osa lui souffler mot de son frère, car on le savait fier et courageux et l'on se disait qu'aussitôt qu'il apprendrait la vérité, il ne manquerait pas de crier vengeance. Or, le lendemain, il se rendit à l'église et, apercevant une tombe toute récente, il pensa qu'un des compagnons de la Table Ronde devait reposer là. La curiosité le fit s'approcher, et il lut l'inscription portée sur la dalle. Alors, peu s'en fallut qu'il ne tombât, tant fut soudaine et accablante sa douleur. Avisant un chevalier d'Écosse qui se trouvait là, il lui demanda des explications et celui-ci dut, malgré son embarras, lui raconter en détail ce qui s'était passé. « C'est là un grand malheur, dit Mador, car j'aimais tendrement mon frère, et il était un homme fort valeureux. » Après être longtemps demeuré prostré de chagrin, il apprit que le roi Arthur se trouvait à table, et il se rendit directement dans la grande salle.

Aussitôt en présence du roi, il s'adressa à lui, haut et fort, afin que tout le monde pût entendre, en ces termes : « Roi Arthur, si tu es juste, ainsi qu'il sied à un roi, tu dois m'écouter. Voilà quinze ans que je suis ton chevalier, et je tiens de toi ma terre : mais cette terre, je te la rends, car je ne saurais plus la tenir de toi si d'abord tu ne me rends justice. » Arthur protesta ne vouloir en aucun cas refuser justice à quiconque dans son royaume. « Eh bien, roi, reprit Mador, je réclame ta dite justice contre la reine, qui a tué mon frère par félonie. Si elle prétend le nier, je suis prêt à soutenir mon accusation contre le meilleur chevalier qu'elle voudra désigner. »

À ces mots, un murmure s'éleva dans la salle, et chacun convint que la reine était en fâcheuse posture, car elle ne trouverait

aucun champion contre Mador puisqu'aussi bien il n'était là personne qui n'eût été témoin du crime. Et le roi lui-même était fort ennuyé, vu l'impossibilité de refuser justice à Mador. Il fit donc appeler la reine afin qu'elle répondît à l'accusation. Elle se présenta tout éplorée, flanquée de Gauvain et de Gahériet, le guerrier le plus prisé de la lignée royale, en dehors de Gauvain lui-même.

Arthur dit à Guenièvre : « Dame, ce chevalier t'accuse de la mort de son frère que, prétend-il, tu as tué par trahison. » Elle releva la tête et demanda : « Où se trouve ce chevalier ? » Mador de la Porte s'avança et dit : « C'est moi. – Comment ? s'écria Guenièvre, tu oses prétendre que j'ai tué ton frère par trahison et que je l'ai fait en toute connaissance de cause ? – Je l'affirme en effet, répondit Mador. Et, s'il se trouve ici un chevalier assez hardi pour entrer en champ clos contre moi, je suis prêt à le faire mourir ou à le convaincre de lâcheté, aujourd'hui même ou demain, ou tout autre jour que décidera cette cour. »

Quand la reine comprit qu'il se faisait fort de la convaincre de félonie en affrontant le meilleur chevalier du pays, elle regarda autour d'elle dans l'espoir que quelqu'un se présenterait pour prendre sa défense. Mais personne ne le fit. Tous ceux qui étaient là baissaient les yeux, fort embarrassés. Guenièvre en fut tout affolée, car elle ne savait que faire mais, dominant son angoisse et sa peur, elle répondit : « Roi, je te prie de faire justice selon la décision de ta cour. – Dame, répondit Arthur, la décision de la cour est telle que, si tu reconnais le fait qu'on te reproche, tu es perdue. Cependant, on ne saurait te refuser un délai. Je t'accorde quarante jours pour prendre conseil et trouver un brave qui consentirait à entrer en champ clos pour défendre ta cause. – J'accepte ce délai », dit la reine. Quant à Mador, il assura qu'il serait présent dans quarante jours et quitta la salle, d'un air si affligé que tout le monde en était ému.

La reine se retira dans sa chambre et pria ses suivantes de la laisser seule. Tout accablée qu'elle était par le sort qui malmenait son innocence, elle ne pouvait imaginer qu'elle dût être condamnée pour un crime qu'elle n'avait pas commis. Mais elle

savait bien qu'elle ne trouverait jamais, excepté dans la lignée du roi Ban de Bénévoic, aucun chevalier qui consente à se battre pour elle. Mais elle avait refusé de recevoir Lancelot, elle l'avait rejeté, elle lui avait fait savoir qu'elle ne lui pardonnerait jamais. Et elle avait tant affligé Bohort, Lionel et Hector que tous trois avaient quitté la cour sans qu'on pût espérer leur retour. Guenièvre se repentait amèrement de son intransigeance, et elle passa la nuit à pleurer et à se lamenter.

Or, le lendemain, vers l'heure de midi, se passa un étrange événement : une nef drapée de riches étoffes de soie aborda au pied de la grande tour de Kamaalot. Après avoir pris son repas avec quelques-uns de ses chevaliers, le roi se tenait à la fenêtre de la salle. Il regardait du côté de la rivière, tout pensif et abattu à l'idée que la reine ne pourrait trouver le moindre défenseur parmi ses barons, puisque tous avaient vu Guenièvre donner de sa propre main au malheureux Gahéris le fruit empoisonné. Ses yeux se posèrent alors sur la nef dont il admira la magnificence et la riche décoration. Il la désigna à Gauvain et lui dit : « Beau neveu, voici la plus belle nef du monde. Allons voir ce qu'elle contient. » Tous deux sortirent de la forteresse et se dirigèrent vers la rivière. « Par ma foi, dit Gauvain, si cette nef était aussi belle au-dedans qu'au-dehors, ce serait merveille ! Je dirais même que les aventures recommencent ! »

La nef était tendue d'une étoffe qui formait rideau et Gauvain, en soulevant un pan, proposa au roi : « Entrons voir ce qui se trouve à l'intérieur. » Le roi monta dans la nef et Gauvain le suivit. Une fois entrés, ils découvrirent au milieu un lit magnifique, orné de mille parures, et sur lequel reposait une jeune fille, morte depuis peu, semblait-il, et d'une grande beauté. « Ah ! s'écria Gauvain, que la mort est cruelle quand elle s'empare d'une créature aussi belle ! – Assurément, convint Arthur, cette demoiselle était bien jolie, et quel malheur que de mourir si jeune ! J'aimerais bien savoir qui elle était et d'où elle venait. »

Après l'avoir longuement regardée, Gauvain reconnut en elle la jeune fille qu'il avait priée d'amour le soir où il avait logé chez

le vavasseur d'Escalot, celle-là même qui lui avait dit qu'elle aimait Lancelot. « Mon oncle, dit-il, je sais qui est cette demoiselle. – Vraiment ? Qui donc ? – Te souvient-il de la belle jeune fille, je t'en ai parlé l'autre jour, qui aimait Lancelot ? – Je m'en souviens, en effet. Tu m'as raconté que tu l'avais requise d'amour et qu'elle s'était refusée à toi parce qu'elle aimait Lancelot d'un amour profond. – Eh bien, c'est elle. – Tu m'en vois navré, dit Arthur. Je serais curieux de savoir la cause de sa mort, mais j'ai l'impression qu'elle est morte d'amour. »

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, Gauvain aperçut une aumônière qui, attachée à la ceinture de la jeune fille, reposait auprès d'elle et paraissait pleine. Il la prit, l'ouvrit et en retira une lettre qu'il tendit au roi qui entreprit de la lire à haute voix : « À tous les chevaliers de la Table Ronde, la Demoiselle d'Escalot adresse son salut. À tous, j'adresse ma plainte, non que vous y puissiez porter remède, mais parce que je vous sais les gens les plus vaillants et les plus dignes d'être aimés. Je vous fais clairement savoir que je suis venue à ma fin pour avoir loyalement aimé. Et si vous vous demandez pour l'amour de qui j'ai souffert l'angoisse de la mort, je vous apprendrai que je suis morte pour l'homme le plus vaillant, Lancelot du Lac, mais aussi le plus vil que je sache, puisque je l'ai supplié en vain et qu'il n'a pas daigné me prendre en pitié. Mon cœur n'a pas pu supporter d'être rejeté, et j'en suis donc venue à ma fin pour avoir aussi loyalement aimé Lancelot qu'une femme peut aimer un homme. »

Tel était le message que contenait la lettre. Arthur et Gauvain demeurèrent silencieux pendant un long moment, puis le roi murmura : « Certes, demoiselle, tu as raison de prétendre que celui pour lequel tu es morte est à la fois le plus vaillant et le plus vil. Car la vilénie qu'il a commise à ton égard est si monstrueuse que tout le monde devrait l'en blâmer. – Il n'empêche, intervint Gauvain, que j'ai calomnié Lancelot l'autre jour en prétendant qu'il aimait d'amour la Demoiselle d'Escalot. – Les apparences sont parfois trompeuses, reprit Arthur. Que faire maintenant pour cette pauvre jeune fille ? Je pense que le mieux est de l'enterrer avec honneur dans l'église de Kamaalot et de

graver sur sa tombe une épitaphe qui attestera des causes de sa mort et perpétuera son souvenir après que nous-mêmes aurons disparu. » Gauvain répondit en se rangeant à cet avis.

Tandis qu'ils contemplaient la demoiselle et en déploraient le triste destin, les barons étaient sortis à leur tour de la forteresse et s'avançaient vers la nef. Le roi les invita à entrer, leur expliqua de quoi il retournait et fit ensuite transporter le corps dans l'église. L'histoire, de bouche à oreille, fit le tour du pays, et tous s'en émerveillèrent. Enfin, on en parla tant et tant que la reine finit par l'apprendre à son tour, et que Gauvain lui dit alors : « Hélas ! je sais aussi que j'avais affirmé au roi que Lancelot aimait cette demoiselle, et je m'en veux d'en avoir menti ! Si Lancelot l'avait aimée de grand amour, elle ne serait pas morte, c'est évident. – Gauvain, répondit la reine, on calomnie souvent, même ingénument, des braves, et c'est grand dommage, car ils y perdent plus qu'on ne pense. »

Là-dessus, Gauvain la laissa plus lasse et plus déprimée que jamais. Elle s'avouait malheureuse et privée de tout secours. « Infortunée ! se disait-elle, comment as-tu pu te tromper au point de croire Lancelot assez inconstant pour en aimer une autre ? Te voici seule, maintenant ! Tous les gens de la cour t'ont abandonnée en un si grand péril, et la mort t'attend, si tu ne trouves personne pour te défendre contre Mador de la Porte. Et pourquoi prendraient-ils fait et cause pour toi, quand ils savent que le tort est de ton côté et le droit du côté de Mador ? Hélas ! quelque faute que j'aie pu commettre, mon ami, s'il était ici, lui, le fidèle entre les fidèles, qui jadis déjà m'arracha à la mort, je suis sûre qu'il me délivrerait du danger qui pèse sur moi. Ah ! Dieu ! faut-il donc qu'il ignore dans quelle détresse est plongé mon cœur, ce que mon cœur souffre, et pour lui et pour moi ! Certes, il n'en sera pas averti à temps, car nul ne sait où il se trouve, et je devrai périr ignominieusement ! Il en mourra lui-même, je le sais, de chagrin, car jamais homme n'a aimé femme avec tant d'ardeur et de fidélité que lui ne m'aura aimée ! » Ainsi se lamentait la reine Guenièvre, déplorant amè-

rement la folle jalousie qui lui avait fait bannir de sa vie Lancelot du Lac.

Quant au fils du roi Ban, il était loin de la cour, toujours chez l'ermite où il se remettait, peu à peu, de la blessure que lui avait infligée le veneur. Un jour, vers le milieu de la matinée, il monta à cheval pour aller s'ébattre un peu dans la forêt et s'enfonça dans un sentier étroit. Au bout de quelque temps, il se retrouva dans une clairière où coulait une plaisante fontaine qu'abritaient deux arbres et auprès de laquelle était couché un chevalier qui avait déposé ses armes sur l'herbe verte entre lui-même et son cheval, lié à l'un des troncs. Le voyant endormi, Lancelot se garda de le réveiller mais, comme il désirait lui parler, décida d'attendre patiemment qu'il eût fini son somme. Il mit pied à terre, attacha son cheval à côté de l'autre et s'étendit sur le bord opposé de la fontaine. Cependant, le chevalier bientôt réveillé par les hennissements des deux chevaux aperçut Lancelot et le salua. Lancelot lui rendit son salut et, de fil en aiguille, ils en vinrent à s'interroger mutuellement sur leur identité. Lancelot, ne voulant pas se découvrir, se prétendit un chevalier de Gaunes. « Et moi, dit l'autre, je suis du royaume de Bretagne. — D'où viens-tu donc ? — De Kamaalot, où j'ai laissé le roi en compagnie de nombreux barons. Mais je peux t'assurer qu'il y a là plus de gens tristes que de gens joyeux, en raison de la mésaventure récemment survenue à la reine. — À la reine ! s'écria Lancelot. Dis-moi ce qui se passe, je te prie ! Je suis impatient de l'apprendre. — Voici, seigneur chevalier : il n'y a guère, la reine prenait son repas en compagnie de nombreux chevaliers et dames dont j'étais moi-même. Or, il arriva cette chose surprenante qu'un valet vint apporter des fruits, que la reine en prit un et l'offrit au chevalier Gahéris de Karaheu, mais qu'à peine celui-ci eut-il porté le fruit à sa bouche, il tomba mort, empoisonné. Le blâme en est retombé sur la reine mais, une fois enterré le malheureux Gahéris, nul n'a plus parlé de cette affaire.

— À quoi, dans ce cas, rime la tristesse dont tu m'as parlé ? demanda Lancelot avec étonnement. — Je vais te le dire, répon-

dit le chevalier. La semaine suivante, Mador de la Porte, le frère de Gahéris de Karaheu, passa par hasard à la cour et, en découvrant la tombe de son frère dans l'église de Kamaalot, fut fort affligé et demanda ce qui s'était passé. Quand il eut appris que la reine avait fait périr Gahéris de cette façon, il se présenta devant le roi et accusa Guenièvre de félonie. Celle-ci regarda alors autour d'elle si un chevalier se présenterait pour la défendre en champ clos, mais nul ne fut assez hardi pour s'y aventurer. Le roi accorda alors à la reine un délai de quarante jours, sous cette condition que si, au quarantième jour, elle n'avait trouvé personne pour soutenir sa cause contre Mador de la Porte, elle serait condamnée honteusement. Voilà pourquoi les gens de la cour sont si tristes, car ils aiment beaucoup la reine Guenièvre. »

Tout bouleversé qu'il était, Lancelot s'étonna : « Mais, seigneur chevalier, quand la reine s'est trouvée de la sorte mise en accusation, n'y avait-il donc là aucun des braves de la Table Ronde ? – Si fait, et même beaucoup : les cinq neveux du roi, Yvain, le fils du roi Uryen, Sagremor le Desréé, Girflet, fils de Dôn, le sénéchal Kaï, et bien d'autres. – Et ils ont toléré que la reine subît la honte sous leurs yeux sans réagir ? Sans promettre de la défendre ? – Ma foi, personne ne s'est avisé de soutenir sa cause. Tous savent en effet pertinemment que c'est elle qui a donné le fruit empoisonné à Gahéris, ils peuvent tous en témoigner. Ils auraient craint de se déshonorer en défendant ce qui ne peut l'être ! – Est-ce que Mador se rendra à la cour au jour dit ? – Certainement, car son désir d'obtenir justice est si grand qu'il est prêt à tout pour faire condamner la reine. À mon avis, elle ne pourra échapper à son sort, car il ne se trouvera aucun chevalier assez téméraire pour se dresser contre le droit. »

Fort mal à l'aise, Lancelot se récria pourtant : « Il peut s'en trouver un ! Ou alors, c'est que la reine aurait bien mal placé les services qu'elle a rendus aux chevaliers étrangers. – Quant à moi, je t'affirme que celui qui courra cette aventure n'y gagnera que honte et déshonneur car, s'il remportait la victoire, tous ceux de la cour sauraient qu'il a agi contre le droit et d'une façon

déloyale. » Lancelot demeura silencieux, et tous deux cessèrent de parler de cette affaire. Ils demeurèrent là à se reposer jusque vers le milieu de l'après-midi, puis le chevalier se remit en selle et prit congé de Lancelot en le recommandant à Dieu.

Il s'était à peine éloigné quand Lancelot en aperçut un autre qui venait à lui et comme son visage était découvert, il reconnut aussitôt son propre frère, Hector des Mares. Il en fut tout heureux et alla à sa rencontre en criant bien fort : « Hector, sois le bienvenu ! Quelle aventure t'amène par ici ? » Hector le salua lui-même et descendit de cheval. « Mon frère, dit-il, je suis d'autant plus heureux de te rencontrer que Bohort, Lionel et moi nous inquiétions d'être sans nouvelles de toi. Sache que j'allais à Kamaalot défendre la reine contre Mador de la Porte qui l'a accusée de trahison. – Reste avec moi plutôt, repartit Lancelot, jusqu'à ce que je sois vraiment guéri de ma blessure. Quand viendra le jour du combat, nous nous rendrons à la cour tous deux et, si le chevalier qui a lancé le défi ne trouve personne pour l'affronter, c'est moi qui défendrai la cause de la reine. »

Ils demeurèrent ensemble à l'ermitage durant les huit jours encore nécessaires à la convalescence parfaite de Lancelot. Or, le matin même où ils avaient décidé de partir, ils virent un chevalier passer devant l'ermitage et reconnurent en lui Bohort qui, ayant laissé quelques jours plus tôt son frère à Dinas Emrys, chez le roi de Norgalles, s'était lancé seul sur les routes en quête de son cousin. Les trois hommes, tout heureux de se trouver réunis, se concertèrent sur ce qu'il convenait de faire. « À mon avis, dit Bohort à Lancelot, il faut que Guenièvre fasse sa paix avec toi et que l'un de nous combatte pour elle. – C'est juste, répondit Lancelot. Dût-elle continuer à me haïr et dussé-je ne jamais me réconcilier avec elle, je ne souffrirais pas pour autant de la laisser déshonorer. Je courrai donc l'aventure de la défendre, mais avec moins de conviction cependant qu'autrefois puisque, d'après ce que je sais, le tort sera de mon côté et le bon droit du côté de Mador. »

Comme il ne restait que quatre jours à courir jusqu'au terme fixé pour le combat, Lancelot, après avoir mûrement réfléchi, dit à Bohort et à Hector : « Allez tous deux à Kamaalot et restez-y jusqu'à mardi, puisque, ce jour-là, Mador de la Porte se présentera pour demander justice. Entre-temps, cherchez à savoir dans quelles dispositions se trouve Guenièvre à mon égard. Moi, je resterai ici jusqu'à la fin du délai et n'arriverai qu'au dernier moment, sans qu'on puisse savoir qui je suis. Quand j'aurai remporté la bataille, s'il plaît à Dieu de m'en donner la force, venez me retrouver ici même. Vous me direz alors ce que vous aurez pu savoir de mon affaire. » Bohort et Hector approuvèrent sans réserve le projet de Lancelot, lequel ajouta : « Ne dites à personne, pas même à la reine, que je vais venir. Mais, lorsque je serai arrivé, vous me reconnaîtrez facilement : je porterai des armes blanches et un bouclier écartelé d'une bande en biais. » Ils se séparèrent alors en se recommandant à Dieu, Lancelot demeurant chez l'ermite tandis que Bohort et Hector se dirigeaient vers Kamaalot à travers la forêt.

À la fin de la journée, ces derniers parvinrent à destination, et ils avaient à peine mis pied à terre et déposé leurs armes que le roi Arthur, averti de leur arrivée par les guetteurs, se précipita au-devant d'eux pour les accueillir, car il n'espérait plus revoir de si tôt les membres de la lignée du roi Ban. Là-dessus, Gauvain et Yvain vinrent à leur tour leur témoigner leur affection et leur grande estime, et chacun de même les reçut avec de grandes démonstrations de joie. Quant à la reine Guenièvre, aussitôt informée que Bohort était de retour, elle se reprit un peu à espérer et, dépêchant au plus vite une de ses suivantes, lui fit dire qu'elle désirait le voir dès que possible.

Aussi, lorsqu'il pénétra dans sa chambre, la reine se leva-t-elle et, venant à lui, lui souhaita-t-elle la bienvenue. « Que Dieu te donne joie ! » répondit-il. Et Guenièvre, ne sachant comment engager la conversation, finit par dire : « Je ne saurais que me réjouir, puisque te voici de nouveau à la cour. – Ce n'est pourtant pas ton invitation qui m'a ramené ! riposta Bohort, d'un ton si amer que la reine se mit à rougir. – Certes, plaïda-t-elle, il y a

eu un malentendu entre nous, j'en conviens, mais nous devons nous efforcer de l'oublier. Quant à moi, qui me croyais privée pour jamais de secours, ta venue me réconforte grandement. »

Bohort fit semblant d'ignorer dans quelle situation se trouvait la reine. « Hé, dame ! railla-t-il, comment diable se pourrait-il que ma seule présence opérât ce miracle-là ? – Ne sais-tu donc pas ce qui m'est arrivé depuis que nous ne nous sommes vus ? – Assurément non, répondit-il effrontément. – Vraiment ? Eh bien, je me trouve dans une situation des plus fâcheuses ! » Et elle lui narra toute l'histoire, sans omettre que, par là même, elle ne pouvait compter sur l'aide d'aucun des chevaliers présents à la cour.

Bohort demeura coi, de l'air d'un homme qui réfléchit, mais, de fait, bien décidé à pousser la reine dans ses derniers retranchements et à l'obliger à s'expliquer nettement à propos de Lancelot. « Reine, dit-il enfin, que les chevaliers te manquent ne saurait étonner personne, quand tu as manqué toi-même au meilleur chevalier qui soit au monde. Quant à m'affliger, s'il t'arrive malheur, à toi qui condamnes à périr ce preux sans égal, ma foi, non. Au contraire. Puisses-tu apprendre ainsi quelle perte on peut faire en perdant un cœur aussi généreux ! S'il était ici, lui ne manquerait pour rien au monde d'affronter Mador, si mauvaise que soit ta cause. Mais te voici au point, me semble-t-il, de ne trouver personne pour te défendre et d'en supporter la honte. – Bohort ! s'écria Guenièvre, si je ne trouve de secours ailleurs, je sais du moins que je puis compter sur le tien ! – Certainement pas, dame, répondit froidement Bohort. Que Dieu me retire son soutien si je t'accorde le moindre secours ! Tu m'as enlevé l'homme que j'estime le plus au monde, et je t'aiderais ? Plutôt m'efforcer de te nuire autant que je le pourrais ! – T'ai-je donc privé de ton ami ? – Oui, et j'ignore ce qu'il est devenu, ce qui me chagrine au plus haut point. Depuis que je lui ai rapporté la conversation que nous avons eue, toi et moi, à notre dernière rencontre, je ne sais où il est allé, j'ignore même s'il est mort ou vivant. »

En entendant ces paroles, Guenièvre, au comble du désarroi, se mit à pleurer d'abondance, mais Bohort se garda de la consoler. Au contraire, il prit congé d'elle sur un salut des plus revêches, car il n'avait pas oublié comment elle l'avait congédié la fois précédente. « Ah ! s'écria Guenièvre, assez haut pour qu'il l'entendît, ne suis-je née que pour finir mes jours dans de telles douleurs ? » Et, une fois que Bohort se fut éloigné, elle s'agenouilla près de son lit et murmura : « Mon doux ami, je le sais maintenant, les parents du roi Ban ne m'aimaient qu'à cause de toi. Et ils m'abandonnent désormais, parce qu'ils pensent que tu m'as toi-même abandonnée. Non, ce n'est pas possible ! C'est trop injuste ! » Et Guenièvre s'abandonna tout entière à son désespoir.

De son côté, le roi Arthur n'était pas plus serein, faute de voir d'autre issue que la condamnation de Guenièvre. Sa douleur allait sans cesse croissant, et il s'abîmait dans de sombres pensées. Ses tentatives pour convaincre l'un ou l'autre de ses chevaliers de combattre en faveur de la reine avaient échoué. Tous s'étaient en effet récusés, chacun arguant à son tour du fait que, la reine étant dans son tort, il serait déshonorant de prendre son parti. De guerre lasse, Arthur alla trouver Gauvain et lui dit : « Beau neveu, pour l'amour de Dieu et pour l'amour de moi, je te prie de te charger de ce combat contre Mador. Il faut défendre la reine de l'accusation qu'on a portée contre elle. — Mon oncle, répondit Gauvain, tu sais que tes désirs me sont des ordres et que je me suis efforcé de les satisfaire mais, cette fois, il m'est impossible, à mon grand regret, de t'exaucer. Nous savons tous que ta femme a commis le meurtre dont on l'accuse : j'en ai été le témoin, et maints autres avec moi. Je refuse donc de combattre pour elle, car ce serait agir contre mon honneur, et sache qu'il n'est pas encore né, celui pour qui j'accepterais de me déshonorer. » Et, sur ces mots, Gauvain coupa court, abandonnant Arthur à d'horribles angoisses. Après avoir bien réfléchi, le roi alla rejoindre Guenièvre.

« Dame, lui dit-il, tu me vois pis qu'embarrassé. Tous les braves de la cour s'étant dérobés, il ne fait guère de doute que

bientôt tu ne doives subir un châtiment honteux. Et il me déplairait moins de me voir dépouillé de tout mon royaume que d'assister à cet affreux spectacle, car je n'ai aimé personne au monde autant que je t'ai aimée et t'aime encore. » La reine fondit en larmes, et le roi se lamenta une fois de plus avant de dire, tout à coup : « As-tu demandé à Bohort ou à Hector de se battre pour toi ? » La reine lui répondit au milieu de ses sanglots : « Certes non ! Je sais bien qu'ils n'y consentiraient pas. Ils ne sont pas tes hommes liges et ne te doivent rien puisqu'ils ne tiennent pas leur terre de toi. Ils ont beau être tes alliés, ils n'en demeurent pas moins des étrangers. » Le roi repartit : « Je te conseille cependant de le leur demander. Mais si ces deux-là se refusent, j'avoue que je ne saurai plus que faire. » La reine ayant promis de tout essayer pour convaincre Bohort, le roi la quitta, et elle envoya quérir le chevalier.

Il arriva peu après et à peine fut-il entré que la reine, se jetant à ses pieds, lui dit en pleurant : « Seigneur ! Noble chevalier renommé pour ta bravoure autant que pour ton lignage, si jamais tu aimes celui qu'on appelle Lancelot, daigne m'accorder ton aide, et ce non pour l'amour de moi, mais pour l'amour de lui, dans la détresse où tu me vois plongée ! Autrement, si tu n'y consens, sache qu'avant demain soir je serai vilainement déshonorée, puisque tous les chevaliers de cette cour se sont dérobés, m'abandonnant seule au plus fort du malheur ! »

En la voyant si abattue et si désespérée, la pitié saisit Bohort. Il la releva doucement et lui dit : « Dame, ne te désespère pas : si demain, avant la troisième heure, tu n'as obtenu de meilleur secours que le mien, je me battrai pour toi contre Mador. – Un meilleur secours ? demanda la reine. D'où me pourrait-il venir ? – Je ne saurais dire. Sache seulement que je tiendrai parole. » En entendant cela, Guenièvre sentit son cœur battre à tout rompre, car le chevalier susceptible de la mieux secourir ne pouvait être que Lancelot. Mais elle se tut là-dessus et se contenta de remercier Bohort de sa générosité. Et celui-ci s'en alla rejoindre Hector.

Le lendemain, expirait le délai fixé par le roi Arthur. Dès le lever du soleil, les chevaliers se réunirent dans la cour de la forteresse pour y attendre la venue de Mador de la Porte. La tristesse était sur tous les visages, car nul ne doutait que la reine ne se vît infliger une condamnation sans appel. Mador de la Porte arriva très tôt et fit son entrée avec un cortège de chevaliers, tous membres de sa famille. Il descendit de cheval et entra dans la grande salle avec toutes ses armes, excepté son heaume, son bouclier et sa lance. C'était un homme de haute taille et d'une telle force qu'on ne lui connaissait guère à la cour de rival pour la robustesse.

Quand il se trouva en face d'Arthur, il renouvela son offre de se battre ainsi qu'il avait été convenu, à moins que la reine ne préférât se déclarer coupable du crime dont il l'accusait. « Mador, répondit le roi, le cas de la reine doit être réglé de telle sorte que si, aujourd'hui même, elle ne trouve personne pour soutenir sa cause, il en sera fait d'elle ainsi que la cour le décidera. Reste donc ici jusqu'à ce soir. Si, d'ici là, personne ne se présente pour la défendre, tu seras quitte de ton défi, et elle sera jugée selon nos coutumes. » Mador répondit qu'il attendrait et s'assit dans la salle, au milieu de sa parentèle. Bien que la salle fût bondée de gens, le silence y régnait si absolument que l'on n'entendait pas l'ombre d'une conversation. Et tous demeurèrent ainsi jusqu'à la troisième heure.

C'est alors qu'on vit arriver un chevalier solitaire et tout équipé qui portait des armes blanches et dont le bouclier s'ornait d'une bande rouge transversale. Une fois dans la cour, l'homme descendit de son cheval, attacha celui-ci à un orme auquel il suspendit son bouclier et, cela fait, entra dans la salle sans retirer son heaume et se présenta devant le roi et les barons sans que personne, hormis Bohort et Hector, reconnût en lui Lancelot du Lac. Or, sitôt devant le roi, celui-ci dit assez haut pour que chacun pût l'entendre : « Roi, ce qui m'amène en ta cour est une étonnante nouvelle que j'ai entendue courir le pays. Certains m'ont appris en effet qu'aujourd'hui doit se présenter devant toi un chevalier qui accuse la reine de félonie. Si la chose

est vraie, jamais je n'eus vent de chevalier plus insolent ! Car nous savons bien, nous autres, habitants de ce pays ou simples étrangers, qu'il n'existe dans le monde entier d'aussi vaillante dame que la reine Guenièvre. Et j'ai, quant à moi, si haute opinion de ses mérites que je suis venu tout armé, bien résolu à défendre sa cause au cas où il se trouverait vraiment quelqu'un pour l'accuser. »

À ces mots, Mador de la Porte s'avança : « Seigneur chevalier, dit-il, je suis prêt à prouver que la reine a tué mon frère Gahéris de Karaheu par grande trahison et déloyauté. – Et moi, riposta Lancelot, je suis prêt à prouver qu'elle n'a jamais eu la moindre intention de commettre ni trahison ni déloyauté. » Sans rien répliquer, Mador tendit son gage au roi, Lancelot de même, et Gauvain dit alors à Yvain qui se tenait à ses côtés : « Je croirais volontiers que Mador a cherché là mauvaise querelle car, quoi qu'il en soit de la mort de son frère, je serais prêt à jurer sur les saintes reliques que ce chevalier sait que la reine est innocente. Il ne se serait pas sans cela lancé dans cette aventure ! – Tu as raison, répondit Yvain, et j'ai moi aussi l'impression que Mador de la Porte pourrait regretter de s'être entêté à faire condamner la reine. »

Les gens commencèrent alors à vider la salle et se rendirent dans la prairie, où se déroulaient habituellement, devant la forteresse, les combats, tandis que Gauvain se chargeait de la lance du chevalier, Bohort de son bouclier, et que Lancelot, remonté à cheval, se dirigeait vers la lice. Pendant ce temps, Arthur fit venir Guenièvre et lui dit : « Reine, voici un chevalier qui va s'exposer à la mort pour te défendre. Mais sache que s'il est vaincu, c'en est fait de toi. – Seigneur, que Dieu me fasse droit, car je n'ai commis ni déloyauté ni trahison. »

Dès qu'ils furent au milieu du pré, les deux adversaires s'élancèrent l'un contre l'autre de toute la vitesse de leurs montures. Ils s'affrontèrent et se frappèrent si violemment que ni bouclier ni haubert ne purent les préserver de nombreuses blessures, et Mador finit par tomber à terre, aussi meurtri que peu rassuré, car il avait manifestement affaire à un joueur hors du

commun. Cependant, quand Lancelot le vit démonté, il se dit que l'attaquer à cheval risquerait de le faire blâmer. Aussi descendit-il de son destrier et, aussitôt qu'il eut dégainé, tout en se protégeant la tête de son bouclier, il attaqua Mador avec tant de fermeté que celui-ci, quitte à se défendre du mieux possible, et à s'efforcer de multiplier les coups offensifs, en vint à sérieusement s'alarmer.

Or, toute sa valeur ne lui profita guère car, dès avant l'heure de midi, Lancelot l'avait tellement malmené qu'il lui avait fait jaillir le sang du corps en plus de dix endroits et si bien épuisé que tous les assistants ne doutèrent plus que Mador n'eût le dessous et ne dût périr si son adversaire voulait se battre jusque-là. Et tous applaudirent avec d'autant plus d'enthousiasme le chevalier inconnu qu'ils n'avaient jamais vu de combattant plus vaillant. Or, Lancelot connaissait bien Mador et n'avait nulle intention de le tuer. Se souvenant qu'ils avaient été bien des fois compagnons d'armes, il lui dit : « Mador, tu es vaincu, tu es honni si je le veux, et force t'est d'admettre que tu es mort si nous prolongeons le combat. Aussi te conseillé-je de renoncer à ton accusation avant qu'il ne soit trop tard. Je ferai en sorte que la reine te pardonne, et le roi te rendra ton gage. »

En s'entendant proposer de la sorte et la liberté et la vie, Mador de la Porte ne fut pas sans reconnaître en son adversaire Lancelot du Lac en personne. Il se mit à genoux devant lui et, lui tendant son épée : « Seigneur, dit-il, prends mon épée. Je me mets entièrement à ta merci, et sache bien que je n'en éprouve nulle honte, car je n'oserais me mesurer à un homme aussi vaillant que toi. » Puis il dit au roi qui s'était approché : « Roi Arthur, tu m'as bien abusé en me donnant à affronter Lancelot du Lac ! »

Lorsque le roi comprit que le chevalier inconnu était Lancelot, il en ressentit une grande joie et, s'avancant vers lui, lui donna l'accolade. Gauvain, qui survint sur ce, lui délaça son heaume. Et tous les assistants manifestèrent à nouveau leur enthousiasme. La reine fut déclarée quitte de l'accusation portée

contre elle par Mador. Et si elle avait été courroucée contre Lancelot, elle se promet de ne plus lui faire, à l'avenir, aucun reproche injustifié. Et elle le regardait d'un air si tendre qu'il comprit que plus rien ne s'opposait à leur amour⁴⁷.

⁴⁷ D'après *La Mort le roi Artu*, récit attribué à Gautier Map.

Le Règne de Morgane

Ayant décidé de visiter certains de ses vassaux dans leurs domaines afin de juger par lui-même des dispositions qu'ils avaient prises pour assurer la paix et la tranquillité dans le royaume, le roi Arthur quitta Kamaalot, simplement escorté d'un petit nombre de ses compagnons, tels Sagremor le Desréé, Karadoc de Vannes, Girflet, fils de Dôn, et Lucan, qui faisait office d'échanson à la cour. Sa chevauchée le mena le premier jour jusqu'à une forteresse appelée Tauroc où il coucha et se trouva si bien qu'il pria son hôte de le laisser prolonger son séjour. Au matin du quatrième jour, il remonta à cheval et, avec ses fidèles compagnons, voyagea sans encombre toute la journée. L'obscurité de la nuit cependant commençait à envahir le ciel quand on se retrouva à l'orée d'une forêt des plus drues.

Le roi y pénétra avec ses gens mais, comme il était un peu fatigué et ne savait plus très bien où il se trouvait, il s'arrêta et demanda : « Qu'allons-nous faire ? Il me semble que nous nous sommes égarés ? – Roi, répondirent ses compagnons, eu égard à la noirceur de la nuit, mieux vaut rester où nous nous trouvons que de poursuivre plus avant. Nous risquerions de peiner pour rien, vu que nous ne connaissons dans ces bois maison ni

refuge. Nous avons d'ailleurs des vivres à suffisance. Dressons donc nos tentes dans cette clairière, nous nous reposerons et demain, s'il plaît à Dieu, une fois remis en route, nous trouverons bien moyen de nous repérer. »

Le roi approuva le conseil, mais ils n'avaient pas plutôt commencé à déployer les tentes qu'ils entendirent par deux fois retentir, tout proche, l'appel d'un cor. « Sur ma foi ! s'écria Arthur, il y a des gens dans le voisinage. Allez donc vous enquérir d'eux. » Sagremor le Desréré remonta aussitôt à cheval et se dirigea dans la direction d'où provenait la sonnerie. Or, avant d'être allé bien loin, il se retrouva sous une grande tour finement crénelée qu'entouraient de hautes murailles et, mettant pied à terre, se dirigea vers la porte et héla à trois reprises. Alerté par ces appels, le portier risqua la tête hors d'une fenêtre de la tour et demanda à Sagremor qui il était et ce qu'il désirait. « Je suis le chevalier Sagremor le Desréré, dit-il, et le roi Arthur, qui s'est arrêté non loin d'ici, m'envoie demander aux gens de cette forteresse-ci de bien vouloir l'héberger pour cette nuit. Je vais de ce pas retourner près de lui pour le guider jusqu'à cette demeure. – Hé là, beau seigneur ! s'écria le portier, attends un peu, s'il te plaît, que j'aie à parler à ma dame ! Elle est en haut, dans sa chambre, et je reviendrai sous peu t'apporter sa réponse. – Comment ? s'étonna Sagremor. N'y a-t-il point ici de seigneur ? – Non, c'est une noble dame qui possède cette forteresse. – Va donc et hâte-toi, car je ne veux pas m'attarder longtemps. »

Le portier monta les degrés et s'en alla trouver sa dame afin de lui apprendre que le roi Arthur demandait l'hospitalité. La nouvelle enchantait la dame qui, pleine de joie, s'exclama : « Retourne vite ! et assure le chevalier que je serai trop heureuse d'accueillir le roi Arthur. Nous le recevrons du mieux que nous pourrons, et il n'aura pas lieu de déplorer son séjour ici. »

Le portier se hâta de rejoindre Sagremor et lui transmit l'invitation de la dame. Sans perdre un instant, ce dernier retourna là où il avait laissé le roi et ses compagnons. « Roi, lui dit-il, la chance est avec nous ! Nous serons hébergés cette nuit

dans les meilleures conditions possibles. — Fort bien, se réjouit Arthur, remontons en selle. Sagremor nous montrera la voie. » Et ainsi fut fait, de sorte que, suivant Sagremor, ils arrivèrent au pied de la forteresse.

La porte en était ouverte. Et celle-ci sitôt franchie, tous estimèrent l'endroit si charmant qu'il leur semblait n'avoir jamais vu de si belle demeure, ni si attrayante. Mille cierges aux flammes dansantes illuminaient la cour, et il n'y avait mur ni cloison qui ne fût tapissé d'étoffes de soie de toutes couleurs. Arthur demanda à Sagremor : « As-tu déjà vu chose si merveilleuse ? — Certes non, répondit Sagremor, et m'est avis que nous n'en reverrons de semblable de sitôt ! » Le roi se signa. « J'espère, dit-il, que ce n'est pas là diablerie. Mais, par ma foi, si l'intérieur recelait d'extraordinaires trésors, je n'en serais pas autrement surpris, tant sont admirables ceux qui figurent à l'extérieur ! »

Le roi descendit alors de cheval, et ses compagnons l'imitèrent. Après que chacun eut attaché sa monture et déposé ses armes auprès du montoir, tous franchirent le seuil, et ils aperçurent alors une femme aux cheveux très noirs qui, vêtue d'une magnifique robe de soie rouge, était entourée de nombreuses jeunes filles, toutes plus belles les unes que les autres. Et elle les accueillit en disant à très haute voix : « Seigneurs, soyez les bienvenus en ce lieu, car jamais ne nous a été donné plus insigne honneur que de recevoir en personne le roi Arthur et quelques-uns de ses compagnons. » Arthur lui répondit par des paroles aimables et s'avancait pour la saluer quand il reconnut en elle Morgane. « Ma sœur ! s'écria-t-il, si je me doutais ! Quelle merveilleuse demeure est la tienne ! — Mon frère, répondit-elle, je suis bien heureuse de te revoir et j'espère que tu ne manqueras de rien tant que tu demeureras dans ce manoir que j'ai fait construire pour mon repos et mon délassement. » Là-dessus, sans ajouter un mot, Morgane conduisit ses hôtes dans une seconde salle encore plus belle, dont les murs étaient recouverts de tapisseries somptueuses et le plafond orné des peintures les plus variées.

Dès que le roi eut pris un siège et se fut lavé les mains, les tables furent dressées, et l'on fit asseoir les chevaliers qui l'accompagnaient. Des jeunes filles apportèrent alors des mets aussi nombreux que si les préparatifs avaient duré un mois en vue de la visite du roi. Arthur n'avait vu de sa vie, pas même lorsque le Graal était apparu aux compagnons de la Table Ronde, table aussi richement servie. S'il se fût trouvé en la cité de Kamaalot et mis en devoir d'offrir à ses propres hôtes un grand festin, la chère n'eût pu être plus abondante ni plus courtoisement servie. Et il avait beau savoir Morgane dotée d'étranges pouvoirs, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la magnificence de son hospitalité. On en était au milieu du repas quand le roi, tendant l'oreille, perçut, en provenance d'une chambre voisine, le son d'instruments de toutes sortes qui jouaient si bien d'accord et si doucement qu'il n'avait jamais entendu de mélodie plus agréable. Au surplus, une clarté si éclatante émanait de ladite chambre qu'elle allait jusqu'à baigner tout du long la table.

Quand on eut fini de boire et de manger, deux jeunes filles sortirent de cette même pièce, qui, toutes deux fort belles, portaient sur deux chandeliers de grands cierges flamboyants. Elles s'approchèrent d'Arthur et lui dirent : « Roi, s'il te plaisait, il serait temps de te reposer, car la nuit est déjà bien avancée, et tu as tant chevauché que tu dois être las. – En effet, répondit le roi, j'ai grand besoin de dormir. – Nous sommes venues te mener à ton lit, ainsi que nous en avons reçu l'ordre. – Je vous suivrai volontiers. » Le roi se leva alors, et les jeunes filles le conduisirent dans une belle chambre où un lit somptueux avait été préparé. Elles prirent soin de le coucher et, dès qu'il fut endormi, elles sortirent, fermèrent la porte et allèrent rejoindre leur maîtresse.

Morgane, assez rêveuse, leur demanda si le roi était satisfait de l'accueil qu'on lui avait réservé. Elles répondirent qu'il paraissait ravi et se promettait de dormir paisiblement toute la nuit. Morgane les congédia et demeura assise un long moment, tout occupée du roi son frère. Elle éprouvait l'ardent désir de lui

faire connaître les aventures de Lancelot et de la reine Guenièvre. La chose était des plus faciles. Ne suffisait-il pas, en effet, de mener Arthur dans la chambre dont Lancelot, pour tromper l'ennui de sa longue détention, avait illustré les murs par le récit de ses amours⁴⁸ ? Mais Morgane redoutait que, si la reine apprenait sa trahison et si Lancelot en était informé, il ne se vengeât cruellement en la faisant mourir. Que faire ? se disait-elle. Parler lui ferait courir grand péril. Mais se taire revenait à perdre une occasion sans pareille de faire éclater le scandale d'une vérité qui, de toute façon, devait être et serait fatalement révélée. Cela, Merlin l'avait prédit. Lui savait que le royaume serait en danger à cause des amours de Lancelot et Guenièvre, mais qui parlait par la bouche de Merlin, sinon le destin lui-même ?

Brusquement, Morgane s'empara d'un grand manteau qu'elle jeta sur ses épaules avant de quitter sa chambre. Elle rôda un instant dans les couloirs puis sortit dans la cour et, de là, toute frissonnante dans le vent froid de la nuit, se dirigea vers le verger. Une fois là, elle s'arrêta près d'une fontaine, dans l'ombre, et, tournant le chaton de la bague qu'elle portait à l'un de ses doigts, murmura : « Merlin, Merlin, réponds-moi, je t'en prie ! » Elle prêta l'oreille attentivement, mais seul lui parvint le murmure du vent dans les branches des arbres. Elle répéta son invocation sans plus de succès. Elle s'obstina, se fit si suppliante qu'enfin elle perçut une voix lointaine et comme éteinte par l'épaisseur des frondaisons : « Je t'entends, Morgane, je t'entends, mais je te vois également. Tu me parais bien anxieuse et bien agitée ! On dirait que tu te trouves dans une nef, face à une tempête montant de la mer. » Morgane frémit au son de la voix, mais elle sentit son cœur battre très fort : Merlin ne l'avait pas abandonnée ! Merlin lui répondait, depuis la mystérieuse tour d'air où Viviane l'avait enserré pour jamais.

« Il est inutile de m'expliquer ce qui se passe, reprit la voix de Merlin, je sais que tu as dans tes mains le pouvoir de renverser

⁴⁸ Voir *Le Cycle du Graal*, 4^e époque, « La Fée Morgane ».

tout ce que j'avais entrepris de construire. Lorsque je n'étais qu'un enfant, j'ai révélé au roi Vortigern pourquoi la tour qu'il faisait relever chaque jour s'écroulait chaque nuit : deux dragons se battaient sous ses fondations. Et j'ai fait en sorte que les deux monstres se combattissent au grand jour, grâce à quoi l'un d'eux eut raison de l'autre. Mais la défaite de celui-ci n'était qu'apparente, il était seulement plongé dans un profond sommeil qui me permit d'instituer la Table Ronde. Depuis lors, les choses ont bien changé, Morgane ! Aujourd'hui, le dragon se trouve sous la Table Ronde, toujours endormi mais prêt à prendre sa revanche en semant mort et destruction tout autour de lui. Il suffit de le réveiller. Et c'est toi, Morgane, qui en as le pouvoir. »

Morgane tendit l'oreille : des oiseaux de nuit l'environnaient en tournoyant, comme désireux de se réfugier dans sa chevelure. « Merlin, dit-elle, que se passera-t-il si je réveille le dragon ? » Le vent devint alors plus fort et la voix de Merlin parut surgir, à la fois plus nette mais plus ironique, de la nuit même : « Un doux pommier jaune pousse sur le promontoire sans qu'il y ait autour de lui de terre cultivée. Je prophétise qu'une bataille aura lieu en Bretagne afin de défendre le royaume contre des hommes venus d'ailleurs. De la profonde mer, sept navires arriveront, montés par sept cents hommes qui n'auront de cesse de conquérir ce royaume. De tous ceux qui seront venus, seuls sept repartiront, les mains vides, mais ils auront entre-temps rendu le royaume orphelin. Oui, un doux pommier pousse sur la pente où je me trouve. J'ai souvent joué sous ses branches pour plaire à une femme. Et, dans la forêt qui m'entoure, j'ai dormi pendant de si longues années que je ne sais même plus de quel côté se lève le soleil. Mais mieux vaut écouter les poules d'eau et les coqs de bruyère : tout ce que je puis dire, c'est que les chefs venus d'ailleurs arriveront un lundi, par mer, et qu'ils rejoindront des hommes de ce royaume qui auront renié leur parole. Bien

heureux ceux qui réchapperont du massacre, ils seront peu nombreux !⁴⁹

— Comment sais-tu cela ? » demanda Morgane. Merlin se mit à rire et répondit par le chant suivant : « J'ai bu du vin dans une coupe brillante, avec les chefs de la guerre cruelle, mon nom est Merlin, fils de Morvryn. J'ai bu du vin dans une belle coupe, avec les chefs de la guerre dévorante, Merlin est mon nom glorieux. Le monde sera tel, je te le dis, que, par suite des guerres, les hommes mourront jeunes et que les coucous seront morts de froid au mois de mai. Voici ce qu'ont dit les esprits de la montagne à Aber Karaw. »⁵⁰ Après un instant de silence, Morgane souffla : « Mais comment comprends-tu les esprits de la montagne, Merlin ? Es-tu vraiment le fils du diable ?

— C'est ce que l'on raconte ! s'écria Merlin, mais je vais te dire la vérité à mon sujet. Mon pays d'origine est la région des étoiles d'été. Je me trouvais avec mon roi dans l'état supérieur quand Lucifer tomba dans le gouffre d'enfer. J'ai porté la bannière devant Alexandre. Je sais le nom des étoiles du nord et du levant. Je me suis, dans la Voie lactée, tenu près du trône du Distributeur. J'ai accompagné l'esprit divin jusqu'en la profonde vallée d'Hébron. J'ai été l'instructeur d'Éli et d'Énoch. J'ai parlé avant d'être doué de parole. Je résidais en Canaan quand Absalon fut tué. Je me suis rendu à la cour des Danois bien avant que ne naquît Odin. J'ai visité le lieu de la Crucifixion du fils du Dieu de merci. J'ai été chef gardien de l'ouvrage de la Tour de Nemrod. J'ai parcouru les trois cercles de la constellation Couronne du Nord. J'accompagnais dans l'Arche Noé et Alpha. J'ai contemplé la destruction de Sodome et Gomorrhe. J'ai vu l'Afrique avant que Rome ne fût construite. J'ai fortifié Moïse au passage du Jourdain. Je suis monté au firmament avec Marie de Magdala. Je suis l'instructeur de tout l'univers et le serai

⁴⁹ Adaptée de l'un des poèmes gallois attribués à Myrddin (Merlin), cette prophétie se trouve dans le manuscrit du XII^e siècle connu sous le nom de « Livre Noir de Carmarthen ».

⁵⁰ Adapté de l'un des poèmes gallois attribués à Myrddin-Merlin, ce chant se trouve dans le manuscrit du XIV^e siècle, dit « Livre Rouge de Hergest », qui contient également maints contes mythologiques, notamment le *Mabinogi* (voir J. Markale, *Les Grands Bardes gallois*, nouv. éd., Picollec, Paris, 1981).

jusqu'au Jugement sur la face de la terre. Il n'est merveille au monde que je ne puisse révéler.⁵¹

— Merlin ! Merlin ! s'écria alors Morgane avec désespoir, me voici au point de ne plus savoir que faire. » Elle fixait son regard sur le chaton de la bague, espérant y voir paraître le visage de Merlin, mais n'apercevait qu'un épais brouillard. « Je t'en prie, Merlin, reprit-elle, donne-moi un conseil. » La voix de Merlin retentit, toujours lointaine, à travers les souffles du vent : « Ah ! Morgane ! voilà bien longtemps que tu jalouses ton frère Arthur parce qu'il détient le pouvoir, les honneurs, tandis que toi, sa sœur aînée, as seulement la place d'une femme entre tant d'autres. Tu as même voulu t'emparer du royaume afin de le régenter à ta guise. Mais tu as eu beau faire, envers Arthur, preuve de la pire déloyauté, tu t'es heurtée à plus fort que toi ! Et cependant, Morgane, tes pouvoirs sont peut-être plus grands que ceux de ton frère. N'oublie pas que tu sais des choses qu'ignorent la plupart des humains. Mais n'oublie pas non plus que ton royaume est ailleurs que sur cette terre déchirée par les querelles, les haines et les passions. » Il s'écoula alors un long moment pendant lequel Morgane n'entendit plus que le bruit du vent. Mais la voix reprit, plus proche et plus forte :

« Je suis allé d'un pas rapide en un pays merveilleux et qui, quoique je le connaisse de longue date, m'étonnera toujours. Je suis allé jusqu'à un tertre où j'ai vu une femme à la longue chevelure. Elle se tenait sur le tertre, assise parmi ses compagnes dont les chevelures, d'un blond éclatant, étaient retenues par une pomme d'or. Elle me reconnut à mon manteau de pourpre à cinq plis, et elle m'invita à la suivre dans sa demeure. Je n'ai jamais vu de maison si belle ni si parfaite. Dans une salle, il y a, sur le côté droit, cinquante lits où peuvent dormir cinquante princes, et cinquante lits, sur le côté gauche, où peuvent dormir cinquante princesses. Les lits ont des montants couleur de sang et de belles colonnes dorées : la lumière qui les éclaire est un joyau radieux. À la porte de l'ouest, quand le soleil se couche,

⁵¹ Ce chant est extrait de l'*Histoire de Taliesin*, texte dans la *Myvirian Archaeology of Wales*, tome I. Trad. française partielle dans J. Markale, *Les Grands Bardes gallois*.

s'ébattaient deux troupes de chevaux l'un de gris à la crinière tachetée, l'autre de pourpre claire et sur lesquels chantent des oiseaux, longuement, doucement, pour tous ceux de la maison royale. Un arbre est planté à la porte de cette demeure, un arbre d'argent où brille si bien le soleil de midi que sa splendeur est celle de l'or le plus pur. Plus loin se voient trois vingtaines d'arbres dont le faite se touche et ne se touche pas : trois cents hommes peuvent se nourrir de chaque arbre et des fruits innombrables qu'ils portent en toute saison. Il y a dans cette noble maison une cuve remplie d'hydromel où s'abreuvent tous ceux qui sont là. Cette cuve, la coutume en est dûment établie, est toujours pleine, quelque quantité qu'on y puise. Il y a une fille, dans cette maison, qui se distingue de toutes les autres femmes : je vois sa chevelure sombre flotter au vent. »⁵²

La voix se tut, et Morgane demeura rêveuse. « Je sais tout cela, dit-elle enfin, mais que dois-je faire ? – Puisque tu es cette femme dont la chevelure flotte au vent, là-haut, sur le tertre, assume tes pouvoirs, Morgane, car là est ton royaume, et il t'appartient d'y régner. Pendant longtemps, tu as erré sur la terre en t'efforçant par tous les moyens d'y assurer ton règne. Le moment est venu de régner : réveille le dragon, voilà tout ce que je puis te révéler. » Alors, la voix de Merlin se tut. Morgane tenta plusieurs fois de l'évoquer encore, mais seul le vent répondit aux appels. Comprendant que Merlin ne lui parlerait plus, elle quitta le verger et rentra dans le manoir. Une fois dans sa chambre, elle se jeta sur son lit et chercha le sommeil, mais le sommeil fut long à s'emparer d'elle, tant elle était agitée de pensées confuses et contradictoires.

Au matin, dès qu'il fit jour, elle se leva et se rendit dans la chambre qu'elle avait fait attribuer au roi. Il ouvrit les yeux et, la voyant debout devant lui : « Qu'y a-t-il, ma sœur ? dit-il. – Mon frère, répondit Morgane, je te demande une faveur en échange de tous les services que j'ai pu te rendre. » Arthur éclata de rire.

⁵² Ce chant, qui décrit la « Terre des Fées », c'est-à-dire l'île d'Avalon, est extrait du récit gaélique, *La Maladie de Cúchulainn*, manuscrit dit « Livre de la Vache Brune ».. trad. française partielle dans G. Dottin, *L'Épopée irlandaise*, nouv. éd., pp. 117-141.

« Ma sœur ! s'écria-t-il, il faut reconnaître que, par le passé, tu as plutôt songé à me nuire par tous les moyens qu'à me rendre des services ! Enfin, les choses étant ce qu'elles sont, je t'accorde cette faveur, à condition qu'elle soit compatible avec mon honneur et avec celui du royaume. – Elle l'est d'autant plus, dit Morgane, qu'elle ne se soucie précisément que de ton honneur. Tu m'as en effet promis de séjourner ici aujourd'hui et demain. Sache que si tu étais dans la meilleure de tes forteresses, dans la plus riche de tes cours, tu ne pourrais être mieux servi ni mieux traité que chez moi, car tu ne saurais rien demander que tu ne l'obtiennes immédiatement. » Le roi répondit qu'il resterait puisqu'il l'avait promis. « Mon frère, reprit Morgane, tu te trouves dans la maison où l'on te désirait le plus. Sois assuré qu'il n'est femme au monde qui t'aime plus que moi. »

Le roi se mit à sourire. « Il n'en a pas toujours été ainsi, dit-il. Il me souvient même d'un temps où tu t'acharnais contre moi ! – J'ai compris mes erreurs en reconnaissant que l'affection fraternelle était plus puissante que tout le reste. Je ne suis peut-être pas la fille d'Uther Pendragon, mais nous avons tous deux la même mère, tu ne devrais pas l'oublier. – Je n'oublie rien, ma sœur. Aussi vais-je à mon tour te prier de revenir à la cour. Mes compagnons sont quelque peu désemparés ces temps-ci, et les aventures leur manquent. Ta présence sera la bienvenue, et tu réussiras sans doute à mettre un peu de joie et de gaieté dans la morosité qui m'entoure et qui m'opprime davantage de jour en jour. » Morgane regarda fixement Arthur : « Mon frère, dit-elle, il s'agit de pis que de morosité. Quelque chose est pourri dans ton royaume, il est rongé de l'intérieur. Ta cour ne connaît plus qu'intrigues, fourberies et mesquineries. Non, je n'irai certes plus à la cour. Tes Chevaliers s'écartent de moi comme s'ils avaient peur. – Conviens que tu leur as donné jadis quelques raisons de te craindre. En réalité, tous te respectent et t'admirent, sois-en sûre. Quant à la reine, elle serait ravie de ta compagnie. » Morgane éclata de rire. « Mon pauvre frère ! s'écria-t-elle, ne comprends-tu pas que ta femme me hait ? Elle m'a trop longtemps supportée, et je ne vois pas ce qui la ferait

changer de sentiments à mon égard. Non, je n'irai pas à ta cour. En partant d'ici, je me rendrai directement dans l'île d'Avalon où résident des femmes expertes en l'art des enchantements. Il est temps que je règne, moi aussi. »

Sans rien répondre, Arthur s'habilla, s'assit sur son lit en faisant asseoir sa sœur près de lui, la questionna sur son état et sur ses projets. Elle lui en révéla une partie, lui cachant l'autre soigneusement. Ainsi demeurèrent-ils en conversation jusque vers le milieu de la matinée. Alors, sous prétexte de l'emmener se promener dehors, Morgane s'arrangea pour faire traverser à Arthur la chambre où Lancelot avait été si longtemps prisonnier. La journée était fort belle et le soleil, étincelant, inondait de ses rayons l'ensemble de la pièce.

Aussi l'attention du roi se porta-t-elle naturellement sur les peintures qui la décoraient et qui, chacune assortie d'une légende explicite, représentaient les exploits de Lancelot du temps où il était tout jeune chevalier. Arthur s'approcha et, une à une, reconnut là toutes les prouesses dont lui parvenaient les nouvelles à la cour au fur et à mesure que Lancelot les accomplissait. Mais quand il en vint aux images qui racontaient la rencontre avec Galehot, il en fut tout ébahi et soudain rempli de sourde inquiétude. « Par ma foi ! se dit-il en lui-même, si ce que prétendent ces inscriptions est véridique, force m'est d'admettre que Lancelot m'a couvert d'opprobre avec la reine. Et voilà qui me cause infiniment de peine, car j'avais toute confiance en lui, et il ne pouvait m'infliger pire déshonneur que de coucher avec la reine ! »

Le roi dit alors à Morgane : « Ma sœur, je te prie, en mémoire de notre mère, de me révéler la vérité entière à propos de ce que je vais te demander. » Elle lui promit toute la vérité, si elle le savait. « Jure-le ! » reprit Arthur. Elle le lui jura. « Je te demande donc de me dire, au nom de la foi que tu me dois, qui a peint ces images. Si tu connais la vérité, dis-la-moi sans crainte de me peiner. – Ah ! mon frère, répondit Morgane, que me demandes-tu là ? Si je te révélais toute la vérité et que l'auteur de ces peintures l'apprît, personne, hormis Dieu, ne pourrait

l'empêcher de me tuer ! – Par Dieu tout-puissant, il te faut pourtant me la révéler ! Quant à moi, je te jure, en ma qualité de roi, que tu ne seras jamais mise en cause. – Mon frère, je t'en supplie, dispense-moi de parler. – Non, tu as juré de le faire ! – Eh bien, soit, je te dirai tout sans mentir. Mais je te préviens qu'il n'en résultera rien de bon ni pour toi ni pour moi. En peu de mots, la vérité, si tu l'ignores encore, est que Lancelot aime la reine Guenièvre d'un amour coupable, et ce depuis le jour où il reçut l'ordre de chevalerie. C'est pour l'amour d'elle qu'il a accompli chacune de ses prouesses depuis lors. »

Le roi Arthur hocha tristement la tête. « La chose est à peine croyable, murmura-t-il. – Tu aurais pu t'en apercevoir depuis longtemps, repartit Morgane. Par exemple, la première fois où tu es venu au Château de la Douloureuse Garde et n'as pu y entrer. Tu as alors envoyé en ton nom l'un de tes chevaliers, Kaï, je crois, et si ce chevalier est entré, c'est sans doute qu'il avait toute la confiance de la reine et de Lancelot. Tu n'y as pas fait attention, mais d'autres s'en sont aperçus. – Il est vrai, dit le roi, je n'ai rien remarqué, mais cela ne prouve rien. » Morgane se mit à rire. « Es-tu naïf, mon frère ! reprit-elle. Je pourrais t'en dire bien davantage, en ce qui me concerne ! – Parle, Morgane, sans rien me cacher.

— Sache donc que Lancelot a aimé la reine plus qu'aucun mortel ne saurait aimer une femme mais, au début, sans le lui avouer aucunement. Il s'est contenté d'accomplir pour elle toutes les prouesses qui sont ici représentées. Sans doute, ce faisant, espérait-il que la reine fît le premier pas. Là-dessus, intervint Galehot, seigneur des Îles Lointaines et fils de la Géante. Souviens-toi du jour où Lancelot, revêtu d'armes noires, régla, grâce à sa victoire, le différend qui t'opposait à Galehot. Il scella ensuite la paix entre vous deux si bien que l'honneur t'en revenait entièrement. Or, Galehot s'était aperçu de l'amour que Lancelot portait à la reine et, le voyant plus languissant de jour en jour et chagrin au point d'en perdre le boire et le manger, sut le presser si doucement que Lancelot lui avoua tout. Il lui dit alors

de ne pas désespérer et se fit fort d'amener la reine à se rendre à ses désirs. Et c'est ce qui advint, effectivement.⁵³

— Tu m'en as suffisamment dit, murmura le roi, et je lis trop nettement sur ces murs ma honte et la trahison de Lancelot. Mais qui donc a peint ces scènes ? — Lancelot lui-même, répondit Morgane. Te souvient-il des deux tournois de Kamaalot au cours desquels les compagnons de la Table Ronde refusèrent de jouer contre le camp de Lancelot parce qu'il obtenait toujours la victoire ? — Si je m'en souviens ! Et Lancelot, dans sa colère, leur fit quitter le pré et regagner de force la forteresse. Oh ! Je les vois encore ! Et quelles merveilles accomplit Lancelot lors de ce tournoi ! Nulle part ailleurs je n'en vis tant à la fois ni de plus mémorables. Mais pourquoi me remémorer cela ? — Parce que, en ce même temps, la fille du roi Pellès séjournait à la cour. Or, comme elle avait eu un fils de Lancelot, la jalousie embrasa la reine qui, dans sa violence, en vint à chasser Lancelot. Voilà pourquoi il quitta la cour et n'y reparut plus d'au moins un an et demi. Nul ne savait où il était, et toi-même tu t'inquiétais grandement de son sort. Or, sache-le, pendant tout ce temps, je le retenais en ces lieux. Il a été mon prisonnier deux hivers et un été. C'est pendant cette période qu'il a exécuté les peintures que tu vois. Au demeurant, je le tiendrais encore enfermé dans cette chambre, et il n'en serait jamais sorti, s'il n'avait commis la plus invraisemblable diablerie dont soit capable un être humain. — Une diablerie ? — Oui, par ma foi ! car il rompit de ses mains les grilles de ces fenêtres et, de la sorte, s'échappa. » À la vue des énormes grilles que Morgane avait entre-temps fait réparer, le roi dut convenir que, pour les briser, il fallait être non pas un homme mais un démon.

Il se livra, là-dessus, à un examen plus attentif des peintures de la chambre, s'arrêtant longuement devant chacune sans piper mot, et, tout pensif, finit par murmurer : « L'autre jour, mon neveu Agravain m'a affirmé que Lancelot me trahissait avec la reine, et je n'ai pas voulu le croire. Je le soupçonnais de

⁵³ Voir Le Cycle du Graal, 3^e époque, « Lancelot du Lac ».

mentir par vile jalousie, mais ce que je vois ici me prouve qu'il avait raison. Aussi ne connaîtrai-je jamais de repos que je ne sache exactement à quoi m'en tenir. S'il est vrai, comme en témoignent ces images, que Lancelot m'ait déshonoré avec ma femme, je m'arrangerai pour les faire prendre sur le fait tous deux. Et si, alors, je ne les châtie de manière si exemplaire qu'on en parle encore longtemps après nous, je consens à ne plus porter la couronne. – Assurément, dit Morgane, si tu n'agissais pas comme tu dis, Dieu et tous les hommes devraient te mépriser, car il n'est ni roi ni homme, celui qui tolérerait avec indifférence de se voir infliger pareille infamie ! »

Tous deux s'entretinrent encore longtemps, ce matin-là, sur ce sujet, et Morgane ne manqua pas d'exciter son frère à venger au plus tôt sa honte, ni Arthur d'en assurer sa sœur, pour peu, disait-il, que l'on prît les coupables en flagrant délit. « On ne tardera pas à les surprendre ! prédit Morgane, et ce dès que tu auras le dos tourné. Il faut seulement prendre soin de les surveiller avec infiniment de discrétion, parce que la reine est méfiante et que Lancelot sait se défendre quand on l'attaque. – Sois sans crainte, répondit le roi, j'agirai de telle sorte que, s'ils s'aiment d'aussi fol amour que tu le prétends, je les ferai surprendre l'un avec l'autre avant que six mois ne soient écoulés. Alors, je ferai justice, et personne ne pourra m'accuser de lâcheté ni de complaisance. »

Le roi Arthur resta ce jour-là en compagnie de sa sœur, de même que le lendemain, puis toute la semaine suivante et, aussi longtemps qu'elle l'eut près d'elle, Morgane ne cessa de le pousser à se venger, car elle haïssait la reine Guenièvre et d'avance se réjouissait des peines qu'elle allait avoir. Quant à Lancelot, il avait si fort méprisé l'amour qu'elle lui offrait que volontiers l'abandonnait-elle à la rancœur d'Arthur. Au surplus, loin de rien trouver à redire à ce plan, Merlin ne l'avait-il pas approuvé en disant qu'était venu le moment de réveiller le dragon assoupi sous la Table Ronde ?

Durant la semaine où il séjourna dans le domaine de sa sœur, Arthur consacra son temps à la chasse, car la contrée était aussi

plaisante que giboyeuse. Il veilla néanmoins à ce qu'aucun de ses compagnons ne pût pénétrer dans la chambre où Lancelot s'était complu à peindre ses prouesses et ses amours coupables. Il ne voulait pas en effet que quiconque apprît la vérité, tant il redoutait d'en voir la nouvelle répandue partout pour sa confusion. Et quand il quitta le manoir de Morgane, celle-ci n'omit point, en le recommandant à Dieu, de lui rappeler discrètement qu'il devait mener sa vengeance jusqu'à son terme.

Aussitôt seule, Morgane se fit harnacher le plus beau et le plus fringant de tous ses coursiers. Elle savait maintenant que son règne venait de commencer là-bas, au milieu de l'océan, dans cette île qu'on appelait Avalon⁵⁴.

⁵⁴ D'après *La Mort le roi Artu*, récit attribué à Gautier Map.

8

Le Réveil du Dragon

Un jour que la reine Guenièvre et Lancelot du Lac s'étaient, selon leur habitude, retrouvés dans un endroit écarté où ils conversaient seule à seul, voici qu'en pleine conversation, la reine dit : « Lancelot, je suis tourmentée de remords à cause de toi. » Lancelot prit un air étonné. « Comment cela ? demanda-t-il. – C'est que, repartit Guenièvre, je t'ai soupçonné fort injustement à propos de la Demoiselle d'Escalot. C'était folie de ma part, et je sais bien que si tu l'avais aimée d'un si grand amour que d'aucuns voulaient me le faire accroire, elle ne serait pas morte de douleur. – Morte ? Et comment ? Quand ? demanda Lancelot. – Hélas ! oui, morte, et morte de douleur, pour t'avoir aimé sans espoir. Elle gît à présent dans l'église de Kamaalot. » Lancelot fut tout attristé par cette nouvelle. « Certes, dit-il, voilà un grand malheur, car cette jeune fille était fort belle et douée de grandes qualités. »

Ainsi devisaient ce jour-là les deux amants, et si Lancelot avait auparavant passionnément aimé la reine, il l'aimait pourtant désormais davantage encore, et de même en était-il pour elle. Ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre, et ils en perdirent si follement toute prudence que plusieurs des compa-

gnons de la Table Ronde, notamment Gauvain et ses quatre frères, ne purent plus rien ignorer. Et ce spectacle décupla la haine qu'Agravain vouait depuis si longtemps au fils du roi Ban.

Or, il advint une fois que Gauvain, Agravain, Gahériet, Gareth et même Mordret, lequel ne fréquentait pourtant guère ses frères, se trouvèrent tous les cinq ensemble dans la grande salle de Kamaalot. Et ils s'entretenaient avec animation de la liaison manifeste de Guenièvre et de Lancelot. Agravain était le plus acharné à dénoncer l'indignité de Lancelot. Or, pendant qu'ils parlaient, le roi sortit par hasard des appartements de la reine et aussitôt Gauvain dit aux autres : « Taisez-vous donc, ne dites rien devant le roi ! » Mais Agravain répondit avec insolence qu'il n'avait aucune raison de se taire. Arthur entendit ces paroles et lui dit : « Mon neveu, sur quel sujet n'as-tu donc aucune raison de te taire ? » Gauvain, très gêné, se dépêcha d'intervenir : « Bel oncle, dit-il, laisse cela. Agravain s'empporte toujours pour des bagatelles qui ne méritent pas la moindre attention. Ne te mets donc pas en peine de savoir le motif de cet emportement. Nul n'y gagnerait, ni toi ni personne d'autre.

— Au nom de Dieu tout-puissant, insista le roi, je veux quand même le savoir ! — Laisse, mon oncle, s'interposa Gahériet, Agravain ne sait raconter que fables et mensonges. Avec ta permission, crois-en mon conseil, renonce, en tant que seigneur lige, à nous questionner davantage. — Je n'en ferai rien. Au contraire, je t'ordonne, sur le serment que tu m'as juré, de me dire quel était le sujet de votre discussion. » Gauvain répondit alors : « C'est merveilles, dit-il, que d'en exiger des nouvelles ! Pour ce qui est de moi, dusses-tu même te fâcher et me chasser de cette terre, je ne t'en dirai rien, car si tu te mêlais d'y croire, alors qu'il s'agit de pure invention, peut-être en adviendrait-il le pire des malheurs. »

Non moins que le silence des trois autres frères, ces réticences, de la part de Gahériet et de Gauvain, eurent le don d'intriguer davantage le roi qui, se fâchant tout rouge, s'écria qu'il les détruirait tous s'ils ne parlaient pas. « Par ma foi, lui répondit calmement Gauvain, ce n'est pas de moi que tu

l'apprendras, car je n'y récolterais en fin de compte que ta haine, et il n'y aurait personne, ni moi ni aucun autre, qui ne s'en repentît. » Sur ce, et sans ajouter une parole, il quitta la salle, suivi immédiatement par Gahériet. Et Arthur eut beau les rappeler à plusieurs reprises, ils affectèrent de n'avoir rien entendu et s'en allèrent, on ne peut plus contrariés. Ils se désolaient en effet qu'on eût attaqué ce sujet, car si le roi, ayant connaissance de la vérité, s'en prenait à Lancelot, c'en serait fait des compagnons de la Table Ronde. Non seulement le royaume d'Arthur s'en trouverait déshonoré, mais il perdrait le plus fidèle et le plus valeureux de tous ses soutiens.

Demeuré seul avec ses trois autres neveux, le roi les emmena dans une petite salle, près d'un jardin, referma soigneusement la porte et les conjura, au nom de la foi qu'ils lui devaient, de satisfaire à sa demande. Il s'adressa d'abord à Agravain mais celui-ci, comprenant qu'il était allé trop loin, répondit qu'il ne parlerait pas et que mieux valait interroger ses frères. Or, Gareth et Mordret observèrent un prudent silence. « Puisque vous ne voulez pas parler, s'emporta le roi, de deux choses l'une : ou vous me tuerez ou je vous tuerai ! » Ce disant, il se précipita sur une épée posée là, sur un lit, la tira du fourreau et marcha droit sur Agravain, s'affirmant prêt à le tuer sans hésitation s'il n'apprenait pas le sujet de la discussion. Et il brandit si bien l'arme au-dessus de la tête d'Agravain que celui-ci, le voyant littéralement hors de lui, s'empressa de crier qu'il révélerait tout.

« Je disais à Gauvain, Gahériet et à mes deux autres frères ici présents qu'à souffrir si longtemps la honte et le déshonneur que t'inflige Lancelot du Lac, ils se conduisaient en traîtres et en gens déloyaux. – Et comment Lancelot me déshonore-t-il ? insista le roi. Tu en dis trop et pas assez, parle ! De quoi s'agit-il ? Tu portes là une accusation des plus graves et qui me peine d'autant plus que j'aime extrêmement Lancelot et l'ai toujours considéré comme un fidèle entre les fidèles. Il n'a donc pas lieu de me faire honte. – Tel est pourtant le cas, repartit Agravain. Il t'est si fidèle et si loyal qu'il te bafoue avec la reine, ta propre

femme qu'il connaît charnellement toutes les fois qu'il en a l'occasion. »

En entendant ces paroles, le roi changea de couleur et pâlit. Ainsi donc, les images qu'il avait vues dans la chambre du manoir de Morgane étaient le reflet trop exact de la réalité, et sa sœur n'avait pas tort de le presser de se venger ! À le voir absorbé dans ses sombres pensées, Mordret dit alors d'un ton faussement apitoyé : « Roi, nous comprenons ton chagrin et ta déception. Nous t'avons caché la vérité autant que nous l'avons pu mais, à présent, il faut bien qu'elle éclate et que nous la révélions. Certes, aussi longtemps que nous nous sommes tus, nous nous sommes conduits en parjures et montrés déloyaux envers toi. Maintenant, nous nous acquittons de notre devoir en te découvrant tout. Vois donc comment tu pourras laver l'infamie. »

Ne sachant quelle décision prendre, Arthur demeura un long moment silencieux. Il se savait contraint d'agir, puisque sa honte devenait désormais publique, et il finit par dire : « Si vous avez jamais éprouvé quelque affection pour moi, arrangez-vous pour prendre les coupables sur le fait. Si je ne tire vengeance d'eux comme il sied vis-à-vis de traîtres, je renonce à porter la couronne. – Mon oncle, intervint Gareth, réfléchis bien : c'est une entreprise redoutable que de faire périr un homme aussi vaillant que Lancelot. Il est fort et hardi, comme ceux de sa parenté. S'il venait à mourir au nom de ta justice, son frère et ses cousins ne manqueraient pas de te faire une guerre si violente et si acharnée que les seigneurs de ton royaume, si braves soient-ils, auraient fort à faire pour éviter le pire. Et toi-même, si Dieu ne s'en charge, tu courras le risque d'être tué, car ils ne reculeront devant rien, je le sais, pour venger Lancelot. Sa mémoire leur sera plus chère que leur propre salut. – Ne t'inquiète pas pour moi, répondit Arthur. Faites ce que je vous demande et essayez de les surprendre, Guenièvre et lui. Lorsque vous êtes devenus compagnons de la Table Ronde, vous avez juré de m'obéir, n'est-ce pas ? Voici venu le moment de me prouver que vous respectez vos engagements. » Tous trois promirent alors

de surveiller Lancelot et la reine et, prenant congé du roi, s'en retournèrent dans la grande salle.

Ce soir-là, Arthur se montra d'une humeur si morne que, dans son entourage, nul ne put ignorer qu'il ne fût fâché. Dès leur arrivée, Gauvain et Gahériet devinèrent, à sa seule vue, que leurs frères avaient parlé. Aussi évitèrent-ils d'approcher leur oncle et demeurèrent-ils près des fenêtres de la salle. L'atmosphère était du reste si pénible, en raison de l'attitude du roi, que personne n'osait souffler mot.

À ce moment, un chevalier en armes pénétra dans la salle, qui alla vers le roi et lui dit : « Roi Arthur, je viens te donner des nouvelles d'un tournoi qui s'est tenu à Karahet. Ceux du royaume de Sorelois et ceux de la Terre Gaste ont perdu. – Ne s'y trouvait-il aucun de nos compagnons ? – Si fait, roi Arthur. Lancelot était présent, et il a surpassé tous les chevaliers des deux camps. » Le roi baissa d'abord la tête d'un air accablé puis, se levant, il dit assez haut pour que chacun pût l'entendre : « Dieu ! quel dommage que la trahison loge dans le cœur d'un si vaillant homme ! » Sur ce, il se retira et s'en fut dans sa chambre, où il s'étendit sur son lit. Il ne pouvait s'empêcher de penser que si Lancelot était pris en flagrant délit, il en résulterait un grand malheur pour le royaume. Seulement, lui-même ne pouvait plus ignorer l'affront qu'il avait subi.

Il envoya chercher les trois frères et, quand ils furent là, leur dit : « Lancelot va bientôt revenir du tournoi de Karahet. Connaissez-vous un moyen de le surprendre avec la reine ? – Ma foi, dit Gareth, je ne sais. – Par Dieu, reprit Agravain, je vais, moi, te le dire. Fais savoir à tous tes serviteurs que tu iras demain chasser dans la forêt. Arrange-toi pour que t'accompagnent tous tes chevaliers, excepté Lancelot. Inutile de te dire qu'il restera volontiers ici et s'empressera de mettre à profit ton absence pour aller coucher avec la reine. De notre côté, nous nous tiendrons aux aguets pour t'informer de l'événement. Cachés dans une chambre, nous nous débrouillerons pour l'empêcher de partir jusqu'à ton retour. – Ton plan

me paraît bon, dit Arthur. Agissez donc en conséquence, mais gardez-vous que personne ne soit mis dans la confidence. »

Ils en étaient là quand survint Gauvain. Il ne fut pas long à comprendre que ses trois frères avaient tramé de surprendre Lancelot et que le roi en était d'accord. « Mon oncle, dit-il, Dieu fasse que ta décision tourne à ton avantage mais, pour ma part, je te l'avoue, j'en attends pour toi plus de mal que de bien. » Puis, tourné vers Agravain : « Mon frère, continua-t-il, la haine et la jalousie te perdront, car Lancelot est meilleur chevalier que toi. M'est avis que tu te repentiras de ton attitude. – Gauvain ! intervint le roi, va-t'en ! Tu es un homme en qui je ne me fierai plus jamais. Tu connaissais en effet ma honte et la supportais sans m'en avertir. – Certes, répondit Gauvain, mais c'était par respect pour toi. » Il quitta là-dessus la chambre et, le cœur rongé d'inquiétude, alla retrouver Gahériet.

« Mon frère, dit-il, Agravain a tout raconté au roi et lui a soumis un plan pour surprendre Lancelot et la reine. Sache que cela lui portera malheur. Quant à moi, jamais je ne m'abaisserai jusqu'à dénoncer Lancelot et l'accuser de vilenie. – Moi non plus, approuva Gahériet. – Eh bien, mon frère, laissons Agravain poursuivre ce qu'il a entrepris. S'il en profite, tant mieux pour lui. Mais, s'il lui arrive malheur, il ne pourra pas dire que ce fut avec notre complicité. »

Ils s'en allaient tous deux vers le logis de Gahériet quand ils rencontrèrent Lancelot. Ils se saluèrent mutuellement avec beaucoup d'amitié. « Lancelot, dit tout à coup Gahériet, je vais te demander une faveur. – Je te l'accorde bien volontiers, répondit Lancelot, à condition qu'elle n'excède pas mes moyens. – Grand merci, repartit Gahériet. Voici de quoi il s'agit : je désire que tu viennes loger désormais, avec tes compagnons, chez moi. Sache aussi que je te fais cette offre dans ton intérêt. » Par ce biais, Gahériet espérait en effet que Lancelot renoncerait à rejoindre la reine et échapperait au piège qu'on lui tendait. Lancelot accepta de bon cœur la proposition de Gahériet et, le soir venu, ils se rendirent tous ensemble à la cour. Mais Lancelot s'étonna grandement, à son arrivée, que le roi, qui lui réservait

d'ordinaire l'accueil le plus chaleureux, ne le regardât même pas. Il s'assit alors avec les chevaliers et tenta de se détendre, mais en vain, tant l'attitude du roi le décontenançait.

Lorsque, après le souper, on eut retiré les nappes, Arthur invita ses chevaliers à l'accompagner le lendemain matin dans la forêt. Lancelot lui dit alors : « Roi, j'irai volontiers avec toi. – Non pas, seigneur Lancelot, répondit Arthur. Pour cette fois, j'ai assez de chevaliers autour de moi. Repose-toi donc des fatigues du dernier tournoi. » Lancelot comprit parfaitement que le roi était de fort méchante humeur, et ce par sa propre faute, apparemment. Mais il s'interrogeait vainement sur ses torts éventuels et sur ce qu'il considérerait comme une disgrâce. Cependant, l'heure du coucher venue, il regagna, en compagnie de Bohort, le logis où Gahériet l'avait invité.

Une fois arrivé, il dit à Bohort : « As-tu remarqué quelle froideur m'a témoignée le roi ? Je le suppose fâché contre moi, mais je me demande pour quelle raison ! – Lancelot, répondit Bohort, tu es bien naïf. Il est certain qu'il a eu vent de tes relations avec la reine. Prends bien garde à tes moindres gestes, car nous risquons un conflit qui ne prendra jamais fin. – Mais qui donc aura pu lui parler de cette affaire ? – S'il s'agit d'un homme, affirma Bohort, il ne peut être qu'Agravain qui te hait et te jalouse à un point que tu n'imagines même pas. Et s'il s'agit d'une femme, Morgane est celle-là, qui de longue date veut se venger du mépris dans lequel tu l'as toujours tenue. Sois prudent, Lancelot, ne te fie à personne d'autre qu'à moi, car j'ai bien l'impression que l'on nous surveille. »

Le lendemain, à la jeunesse du jour, Gauvain dit à Lancelot : « Gahériet et moi allons dans la forêt en compagnie du roi. Te joins-tu à nous ? – Je crois que le roi n'y tient pas. Je resterai ici avec Bohort et Hector. » Gauvain et Gahériet s'en allèrent donc rejoindre Arthur qui se préparait pour la chasse. Mais dès que celui-ci fut parti, la reine Guenièvre dépêcha un messenger à Lancelot, lequel était encore couché, pour lui dire de ne pas manquer à venir la rejoindre. Ce dont Lancelot se réjouit fort, tant le brûlait le désir d'aller voir la reine.

Cependant, les paroles de Bohort lui revinrent en mémoire : il devait se méfier et prendre garde qu'on ne l'aperçût. Aussi pria-t-il son cousin de le conseiller en telle occurrence. « N'y va pas ! répondit Bohort. C'est beaucoup trop dangereux. – Tu sais bien que je ne saurais résister, lui dit Lancelot. Du reste, je serais bien sot si je ne profitais de l'absence du roi ! – Eh bien ! reprit Bohort, si tu ne peux t'en priver, alors, hâte-toi, mais il n'en résultera rien de bon, mon cœur me le dit, qui pourtant ne s'est jamais alarmé pour toi ! Enfin, si tu persistes malgré tout dans ton intention, passe, si tu m'en crois, par ce jardin : il s'étend jusque sous les fenêtres de la chambre de la reine, et tu ne saurais emprunter de chemin plus tranquille car personne n'y va jamais. Cependant, si tu ne veux pas que je meure d'angoisse, prends ton épée, je t'en supplie ! »

Suivant point par point les recommandations de Bohort, Lancelot s'engagea donc dans le sentier qui menait à la maison du roi. Mais Agravain, qui avait disposé des sentinelles un peu partout, en fut immédiatement averti et, depuis l'une des fenêtres qui donnaient sur le jardin, l'aperçut s'approcher de la tour en se cachant dessous les arbres. Alors, réunissant ses hommes, il leur dit : « Le voici. Prenez garde qu'il ne nous échappe ! » Ils répondirent en ricanant qu'une fois tout nu dans le lit de la reine, Lancelot ne pourrait plus se tirer du piège. Alors, une grande joie envahit Agravain qui, d'avance, se délecta du moment qui verrait sa haine assouvie pleinement.

Cependant, quand Lancelot eut pénétré dans le manoir du roi, il en ferma soigneusement la porte derrière lui afin de ne pas éveiller le moindre soupçon. Puis, allant jusqu'à la chambre de Guenièvre, il s'y dévêtit et se glissa près de la reine. Éperdu de désir, il étreignit celle-ci avec fougue et se livrait avec elle aux plus ardentes des joutes d'amour quand se présentèrent à la porte les gens qu'Agravain avait chargés de les surprendre. Mais trouvant cette porte fermée, ils interrogèrent Agravain sur la marche à suivre, et il leur ordonna d'enfoncer la porte.

Au fracas que cela fit, Guenièvre s'arracha des bras de Lancelot, se dressa sur son séant et s'écria : « Mon ami ! nous sommes

trahis ! » Quant à lui, tendant l'oreille, il comprit qu'on s'acharnait contre le vantail. « Ah ! reprit la reine, nous sommes perdus ! Je suis sûre que c'est Agravain qui veut nous surprendre ! – Ne t'inquiète pas, répondit Lancelot, il aura ce qu'il a cherché ! Sa mort précédera la mort de tous ceux qui veulent se saisir de nous ! » Se jetant alors tous deux à bas du lit, ils se couvrirent du mieux qu'ils purent. « Dame, dit Lancelot, aurais-tu ici un haubert ou une armure dont je puisse me protéger ? – Hélas ! non ! répondit Guenièvre. Notre malheur veut que nous périssions tous deux. J'en suis fâchée plus encore pour toi que pour moi, car ta mort serait un plus grand malheur que la mienne. Pourtant, s'il plaisait à Dieu que tu pusses t'échapper sain et sauf, il n'est pas encore né, celui qui, te sachant vivant, oserait me conduire à la mort ! »

En entendant ces mots, Lancelot sentit redoubler ses forces. Il se dirigea vers la porte en homme qui ne redoute rien et, à l'adresse de ceux qui tentaient de l'enfoncer, hurla : « Chiens puants ! Lâches ! Je vais moi-même ouvrir cette porte afin de voir lequel d'entre vous se présentera le premier ! » Il tira son épée, ouvrit la porte et, depuis le seuil, défia insolemment ses adversaires : « Eh bien ! personne ? » Un chevalier du nom de Tanaguin, qui le haïssait mortellement, s'avança hardiment. Mais Lancelot, brandissant son épée, le frappa avec une telle violence que ni heaume ni coiffe de fer ne le garantirent d'être pourfendu jusqu'aux épaules. Ce que voyant, les autres assaillants refluèrent si bien en désordre, tandis que Lancelot arrachait sa lame du cadavre étendu au sol, que l'issue se retrouva libre.

Lancelot dit alors à Guenièvre : « Dame, le combat est fini. Quand il te plaira, je m'en irai. Quel que soit l'homme qui doit demeurer sur place, je ne l'y laisserai pas. » La reine répliqua ne plus désirer qu'une chose, le savoir lui-même en sécurité, quoi qu'il pût advenir. Lancelot jeta les yeux sur le chevalier tombé en travers du seuil, le tira à lui, lui retira ses armes et s'en revêtit au plus vite. « Dame, dit-il encore, maintenant que me voici armé, je puis me retirer en toute sécurité. – Va, répondit Gue-

nièvre, je t'en prie, mets-toi à l'abri ! » Il se précipita alors, l'épée au poing, bousculant ceux-ci, frappant ceux-là, jetant à terre tel ou tel et montrant une si terrible détermination que chacun, si courageux fût-il, finit par reculer et lui céder le passage.

Lancelot se hâta de gagner le jardin et, par le sentier qui serpentait d'arbre en arbre, atteignit bientôt le logis de Gahériet et y retrouva Bohort. Celui-ci n'avait cessé de trembler pour ses jours, tant il redoutait que les gens du roi ne fussent à l'affût. En voyant son cousin, parti désarmé, revenir armé, il devina qu'on s'était battu, et Lancelot le lui confirma en quelques mots. « Ils auraient pu sans peine s'emparer de moi, ajouta-t-il, car j'avais singulièrement baissé ma garde, mais je me suis défendu avec tant d'acharnement que, grâce à Dieu, j'ai réussi à m'échapper. – Ah ! mon cousin, dit Bohort, la situation est pire qu'auparavant, car voici connu tout ce que nous avons pris tant de peine à dissimuler ! Nous allons voir débiter une guerre qui durera plus que notre vie. Si le roi Arthur t'a aimé plus que quiconque jusqu'à ce jour, à présent il te haïra d'autant plus que tu l'as davantage bafoué ! Il devient donc urgent que nous sachions quelle attitude adopter, car désormais le roi sera notre ennemi mortel. Au surplus, et cela m'afflige infiniment, la reine, est, par ta faute, en danger de mort. Aussi, avertissons, je te prie, toi et moi, pour la faire libérer et lui obtenir la vie sauve. »

Ils s'entretenaient ainsi quand survint Hector qui, sitôt informé de la situation ne cacha pas sa consternation. « Le mieux à faire, dit-il, est de partir d'ici sur-le-champ. Allons nous réfugier dans la forêt pour nous mettre aux aguets. Si le roi veut faire mettre à mort la reine Guenièvre, je suis sûr qu'il la mènera au bout de la prairie, à la lisière de la forêt. Nous serons alors en mesure d'intervenir et d'arracher la reine à ceux qui désirent la voir mourir, puis, cela fait, plus rien ne nous retiendra dans ce pays ni ne nous empêchera de gagner le royaume de Benoïc ou celui de Gaunes où Guenièvre et nous n'aurons plus rien à redouter du roi Arthur et de ceux qui le suivent. » Approuvant sans réserve la proposition, Lancelot et Bohort firent aussitôt

monter à cheval tous ceux de leur maison, chevaliers, écuyers et serviteurs, puis ils sortirent de la forteresse et pénétrèrent dans la forêt à l'endroit où celle-ci était la plus épaisse.

Après ne s'y être guère enfoncés, ils firent halte et se dissimulèrent de façon qu'on ne pût déceler leur présence. Ils prirent toutefois soin de poster une sentinelle qui, à la limite de la grande prairie, serait à même d'observer tout ce qui s'y passerait. Puis Lancelot, après avoir réfléchi, appela l'un des écuyers et lui dit : « Écoute-moi bien : tu vas aller tout droit à Kamaalot et tu te mêleras aux autres écuyers. Fais en sorte d'obtenir d'eux des nouvelles de la reine et d'en apprendre le sort qui lui est réservé. Si on la condamne à subir la mort, reviens sur-le-champ nous en avertir. Car, quelque peine que nous puisse donner son salut, nous n'épargnerons rien pour la tirer de ce mauvais pas ! » Le valet bondit en selle, et, sans perdre un instant, se rendit à Kamaalot où, bien résolu à mener à bien la mission dont Lancelot l'avait chargé, il se perdit dans la foule.

Or, après que Lancelot s'était, dans la maison du roi, soustrait à ses poursuivants, les gens d'Agravain, rassurés par sa fuite, étaient entrés dans la chambre de Guenièvre pour s'emparer d'elle. Ils lui infligèrent toutes sortes d'affronts, lui dirent et lui répétèrent qu'ainsi prise sur le fait elle ne pourrait échapper à la mort. Accablée par la honte et repue d'insultes, la reine se mit à pleurer douloureusement, sans que ses bourreaux en fussent aucunement apitoyés. Et elle se demandait avec angoisse si Lancelot avait pu se mettre à l'abri et s'il pourrait la secourir et la préserver du châtiment suprême, au cas où le roi l'y condamnerait.

Arthur revint de chasse à la tombée de la nuit. Aussitôt descendu de son cheval, il apprit le succès du guet-apens et, si la confirmation de son déshonneur ne le surprit guère, il en éprouva cependant beaucoup d'affliction. Comme il demandait si l'on avait pu s'emparer de Lancelot : « Non, seigneur roi, répondit-on. Il s'est en effet défendu avec une telle énergie qu'il a été impossible de le retenir. — Puisqu'il n'est pas ici, dit le roi, nous le trouverons en son logis. Faites armer une troupe nom-

breuse, allez le saisir et amenez-le-moi. Je ferai alors justice de la reine et de lui simultanément. »

Quarante chevaliers prirent alors leurs armes, non de leur plein gré, mais pour obéir aux ordres du roi. Ils allèrent jusqu'au logis de Lancelot et ne l'y trouvèrent point, ce qui les réjouit grandement, car la perspective de devoir l'affronter pour s'emparer de sa personne ne leur souriait nullement. De sorte que, retournant auprès du roi, ils lui annoncèrent que Lancelot s'était échappé, accompagné de toute sa maisonnée. Du coup, le roi entra dans une grande colère et s'écria : « Eh bien ! Puisque je ne puis me venger de Lancelot, je me vengerai de la reine, et de telle manière qu'on ne cessera pas d'en parler de sitôt ! »

Or, le roi Yon des Îles, qui était un homme sage et avisé, intervint. « Seigneur, dit-il, qu'as-tu l'intention de faire ? – J'ai l'intention de faire justice du crime épouvantable qu'a commis la reine. Je vous commande donc à tous, et à toi en particulier, en ta qualité de roi, de respecter la parole que vous m'avez jurée et de décider entre vous de quel supplice elle doit mourir, car il ne saurait être évidemment question que son châtiment soit autre que la mort. Dussiez-vous la défendre, dussiez-vous même prendre son parti, il faudra qu'elle meure. – Seigneur, objecta le roi Yon, il est contraire à la coutume, en ce pays, de prononcer les condamnations à mort après le coucher du soleil. Nous le ferons demain matin, si telle est ta volonté et si tu nous contrains à t'obéir. » Arthur n'insista pas. Il se tut, si contrit et si rempli de colère qu'il ne but ni n'avalait rien de la nuit, et il n'accepta pas davantage de se laisser amener Guenièvre.

Le matin, dès la première heure, les barons se rassemblèrent dans la grande salle de Kamaalot. Arthur prit la parole et déclara : « Seigneurs, vous savez quels faits l'on reproche à la reine, et certains d'entre vous ont été les témoins de son crime. Je vous demande de vous prononcer, et ce en toute justice, sur le sort qu'elle mérite. » Les barons se réunirent alors en conseil et demandèrent leur avis à Agravain et à ses deux frères, Gareth et Mordret. Tous trois s'accordèrent à dire que la reine devait mourir honteusement puisqu'elle avait forfait à l'honneur en

invitant un chevalier à coucher auprès d'elle dans le lit du roi. Tous comprirent qu'Agravain était décidé à imposer cette condamnation. Aussi, bon gré mal gré, ils se rallièrent à ce point de vue et, revenant vers le roi, lui annoncèrent la sentence : la reine serait conduite au bûcher.

En apprenant la condamnation de la reine, Gauvain protesta hautement qu'il ne supporterait pas de voir mourir une dame d'un si grand mérite et qui lui avait prodigué tant d'honneurs. Puis, s'adressant au roi, il dit : « Seigneur, tu es mon oncle et mon roi, mais je te rends aujourd'hui devant cette assemblée tout ce que je tiens de toi. Je déclare que je ne te servirai jamais plus si tu consens à cette indignité. » Mais Arthur ne daigna même pas répondre, et son neveu, quittant sur-le-champ la salle, se rendit tout droit à son logis où il entendait rester désormais confiné, le cœur aussi navré que s'il avait vu le monde entier s'écrouler sous ses yeux. Quant au roi, il commanda à ses gens d'élever dans la prairie, sous les murs de la forteresse, un immense bûcher pour brûler Guenièvre, puisque ainsi doit mourir toute reine qui, après avoir été sacrée, s'est déshonorée.

Alors s'élevèrent dans toute la cité les cris et les pleurs, car les gens aimaient la reine et la considéraient comme leur mère. Au surplus, les serviteurs chargés de dresser le bûcher l'avaient bâti si haut que tous les habitants de Kamaalot pouvaient l'apercevoir. Le roi donna l'ordre d'y mener Guenièvre, laquelle arriva devant lui tout en pleurs, vêtue d'une robe de soie vermeille, d'une cotte et d'un manteau brodés. En dépit de son âge, sa beauté, sa grâce étaient telles que l'on eût vainement cherché dans le monde entier son égale en charme et en distinction. Aussi, en la voyant, Arthur fut-il saisi d'une si poignante compassion qu'il préféra ne plus la regarder. Il la fit écarter de sa vue et ordonna de brûler sans plus de retard la coupable. On entraîna donc Guenièvre hors du palais et, de là, à travers les rues de la forteresse.

Or, dès que les habitants l'aperçurent, ils se mirent à se lamenter et à crier de toutes parts : « Ah ! noble dame, plus courtoise que toutes les dames de ce pays ! Auprès de qui désormais

les pauvres gens trouveront-ils pitié ? Roi Arthur, qui as décidé par colère de la faire mourir, veuille Dieu te laisser le temps de t'en repentir ! Et quant aux traîtres qui ont tramé sa perte, qu'ils soient châtiés pour leur abominable forfait ! » Telles étaient les clameurs que poussaient les gens de Kamaalot.

Mais le roi n'avait aucune envie de les entendre. Il dit à Agravain de prendre quarante chevaliers et d'aller avec eux garder le pré où serait allumé le bûcher, de sorte que, si Lancelot survenait, il lui fût impossible de délivrer la reine et de la soustraire à son juste châtiment. Cette périlleuse perspective n'enthousiasma guère Agravain : « Mon oncle, dit-il, faut-il vraiment que j'y aille ? – Oui, répondit Arthur. Tu as été le principal accusateur, tu as été le principal témoin, je t'ordonne de m'obéir. – Eh bien, soit, s'inclina Agravain, mais que Gahériet m'accompagne. » Or, ce dernier se récusa si fermement qu'après l'avoir vainement sommé de s'exécuter, le roi dut recourir à la menace pour l'y faire enfin consentir, et encore la mort dans l'âme. « Si tu t'imagines, Agravain, dit Gahériet à son frère, que je combattrai Lancelot s'il tente de sauver la reine, détrompe-toi : je préfère la lui voir garder toute sa vie plutôt que de contribuer à la faire périr ainsi ! »

Lancelot, Hector et Bohort se tenaient cependant embusqués à l'entrée de la forêt. Aussitôt revenu de Kamaalot, l'écuyer s'était vu assaillir de questions « Alors ? Quelles nouvelles ? – Mauvaises, avoua-t-il. La reine a été condamnée à mort, et ce que vous voyez dresser là, c'est le bûcher où l'on s'apprête à la brûler. – Seigneurs ! s'écria Lancelot, tous à cheval ! Tel qui pense la faire mourir risque de mourir avant elle ! Et si jamais Dieu entendit prière de pécheur, puisse-t-il exaucer la mienne et me faire d'abord rencontrer Agravain qui m'a bâti cette querelle ! » Sans perdre de temps, tous sautèrent sur leurs montures et, empoignant lances et boucliers, se tinrent prêts à intervenir. Et, bientôt, ils aperçurent, sortant de la forteresse, une troupe de chevaliers qui, entourant la reine, lui faisaient escorte vers le bûcher. Alors, sur l'ordre de Lancelot, ils éperonnèrent

leurs chevaux et se ruèrent dans la prairie, bien décidés à sauver la reine.

En les voyant se précipiter de la sorte, les gens d'Agravain crièrent ensemble : « C'est Lancelot ! Fuyons ! » Mais ils n'eurent guère le loisir de réagir. Lancelot, qui allait en tête, galopa du côté où il avait repéré Agravain. « Lâche ! Traître ! criait-il, tu vas mourir ! » Et il le frappa si violemment de sa lance que celle-ci lui traversa le bouclier et se brisa dans sa poitrine, le précipitant à terre sans vie et sans mouvement. Bohort, lui, s'était élancé de toute la vitesse de sa monture sur Gareth, et il eut tôt fait de le renverser et de l'étendre mort sur l'herbe de la prairie. Les autres, alors, commencèrent à se battre à l'épée, et la mêlée devint générale.

En s'apercevant que deux de ses frères étaient morts, Gahériet éprouva tant d'affliction qu'il se jeta sur Meliadus le Noir, lequel faisait de son mieux pour seconder Lancelot et délivrer la reine, et le frappa si violemment qu'il l'abattit au milieu du bûcher. Là-dessus, il mit la main à l'épée, en homme de grand courage, et atteignit un autre chevalier qu'il renversa aux pieds de Lancelot. Hector, qui se tenait sur ses gardes, aperçut Gahériet et se dit en lui-même : « Si celui-ci vit plus longtemps, il nous en cuira fort, car c'est un homme de grande valeur. Mieux vaut le tuer plutôt que de lui laisser faire plus de mal qu'il ne nous en a fait. » Il se précipita alors contre lui, l'épée au clair, et l'en frappa si fort qu'il lui arracha le heaume de la tête. Gahériet, se sentant désarmé, en demeura transi d'effroi. Or, Lancelot, qui parcourait les rangs des combattants, ne le reconnut pas et, d'un coup terrible, lui fendit la tête jusqu'aux dents.

Quand les chevaliers d'Arthur virent Gahériet tomber, ils perdirent tout leur courage. De quarante, ils n'étaient plus que trois, soit Mordret et deux compagnons de la Table Ronde. Aussi n'insistèrent-ils pas et prirent-ils la fuite, abandonnant le terrain à Lancelot et à ses gens. Lancelot se hâta d'aller vers la reine. « Dame, dit-il, qu'allons-nous faire de ta personne ? » Tout heureuse de sa délivrance, elle répondit : « Lancelot, je voudrais que tu me conduises en un lieu où le roi n'aura plus de

pouvoir sur moi. – Fort bien. Tu vas monter sur un palefroi et nous suivre dans la forêt. Là, nous examinerons quel parti prendre. »

La reine ne fut donc pas plutôt en selle qu'ils se réfugièrent dans la forêt, s'y enfonçant au plus profond avant de s'arrêter dans une clairière. Alors seulement, ils s'aperçurent qu'ils avaient perdu trois des leurs et s'interrogèrent mutuellement sur leur sort. « Par ma foi, dit Hector, j'en ai vu tomber de la main de Gahériet. – Comment ? s'étonna Lancelot. Gahériet participait au combat ? – Certes, répondit Bohort, et je m'étonne que tu le demandes, alors que tu lui as toi-même fendu le crâne ! – Effectivement, ajouta Hector, c'est toi qui l'as tué au moment où j'allais le faire. – Par Dieu tout-puissant ! s'écria Lancelot, je ne le savais pas, je vous jure, je ne l'avais pas reconnu ! Quel malheur ! Nous pouvons être sûrs que le roi ne nous pardonnera jamais cette mort, Gauvain non plus, qui aimait tant son frère. Hélas ! une guerre va commencer qui ne finira jamais ! »

Fort attristé de la fin de Gahériet, lequel était l'un des chevaliers qu'il aimait le plus, Lancelot se mit à pleurer. « Ah ! Dieu ! soupira-t-il, si au moins je l'avais reconnu, je l'aurais épargné car, Gauvain excepté, aucun des neveux d'Arthur ne s'est montré, je crois, si généreux envers moi ! – Il n'est plus temps de se lamenter, intervint Bohort, l'heure presse. Il nous faudrait prendre des dispositions pour mener la reine en lieu sûr. – Je sais où aller, répondit Lancelot. Le seul endroit où elle n'aurait rien à redouter du roi est une forteresse que j'ai conquise autrefois. Si nous réussissons à l'atteindre, nous y serons en sécurité. En outre, je manderai de près et de loin des chevaliers que j'ai servis maintes fois. Ils ne pourront nous refuser leur aide. » Bohort demanda alors : « Où se trouve cette forteresse et comment l'appelle-t-on ? – On la nomme aujourd'hui la Joyeuse Garde mais, quand je la conquis, on l'appelait la Douloureuse Garde. – Dieu, s'écria Guenièvre, quand donc y serons-nous ? C'est vraiment le seul endroit où je n'aurai rien à redouter. – Dame, dit

Lancelot, nous y arriverons le plus tôt possible, sois sans inquiétude. »⁵⁵

Après avoir pris cette décision, ils remontèrent à cheval et s'engagèrent dans le grand chemin de la forêt, prêts à se défendre énergiquement contre tous ceux de la maison du roi qui tenteraient de les empêcher d'aller plus loin. De fait, ils poursuivirent leur voyage sans encombre jusqu'à une forteresse sise au cœur de la forêt que l'on appelait Kalec. Le seigneur des lieux était un comte, brave et puissant, qui aimait beaucoup Lancelot, parce que celui-ci lui avait jadis sauvé sa terre des exactions d'un de ses voisins. Quand il apprit sa venue, il en fut tout heureux et le reçut avec honneur. Il lui promit de l'aider contre ses ennemis, quels qu'ils fussent, y compris même le roi Arthur. Et d'ajouter : « Seigneur, si cela te convenait, je pourrais t'offrir ce château, à toi et à ma dame la reine. Acceptez-le, si vous m'en croyez : il est si solidement défendu que vous n'y redouteriez personne, pas même la puissance du roi. » Quitte à le remercier vivement, Lancelot répondit ne pouvoir s'attarder davantage dans les parages de Kamaalot. Après s'être restaurés et reposés, tous remontèrent donc à cheval et reprirent le chemin de la Joyeuse Garde.

Or, entre-temps, voici ce qui s'était passé à Kamaalot : depuis la forteresse, on avait vu, certes, la mêlée des troupes de Lancelot et d'Agravain, mais d'une manière si confuse que la fuite à bride abattue de Mordret et des deux autres rescapés stupéfia d'abord le roi Arthur. « Que signifie ? demanda-t-il à l'un de ses serviteurs qui, hors d'haleine, venait d'entrer. – Hélas ! seigneur roi, dit l'homme, je ne t'apporte que de mauvaises nouvelles. Sache, en effet, que de tous ceux qui menaient la reine au bûcher, trois seulement vivent encore, je le crains... » Alors Arthur se mit à pousser mille gémissements. « Ah ! s'écria-t-il, maudite

⁵⁵ Aucun des récits ne localise cette forteresse de façon précise. Elle peut aussi bien se trouver dans l'île de Bretagne qu'en Bretagne armoricaine (voir *Le Cycle du Graal*, 3^e époque, « Lancelot du Lac »). Notons toutefois qu'une légende armoricaine identifie le Château de la Joyeuse Garde avec les ruines d'une forteresse médiévale sise à La Forest-Landerneau (Finistère), sur l'estuaire de l'Élorn.

soit cette journée ! Et ce démon de Lancelot, qu'est-il devenu ? – Seigneur roi, il a délivré la reine et l'emmène à sa suite dans la forêt. »

Le roi fut si troublé par cette nouvelle qu'il demeura coi. D'un côté, il était furieux que Guenièvre eût échappé au sort qu'elle avait amplement mérité en le déshonorant avec le plus estimé de ses chevaliers. De l'autre, il ne pouvait s'empêcher d'être soulagé par la pensée que son épouse vivait et que l'ignominieux supplice auquel lui-même, en sa qualité de roi, avait dû consentir n'avait pu être consommé. Or, Mordret survint là-dessus qui, en se présentant devant lui, s'écria : « Roi, les choses vont très mal pour nous ! Après nous avoir mis en déroute, Lancelot s'en va, maître de la reine ! » À ces mots, la colère d'Arthur se ranima brusquement. « Eh bien ! s'emporta-t-il, ils ne s'en tireront pas si facilement ! Je ferai tout ce qu'il faut pour les châtier ! »

Ayant fait équiper chevaliers, serviteurs, et tous les gens qui l'entouraient, il se hâta de monter en selle, et ils sortirent de la forteresse tout bardés de fer. Mais ils eurent beau parcourir la forêt en tous sens dans l'espoir de trouver ceux qu'ils recherchaient, ils perdirent leur peine, et personne ne put leur indiquer par quel chemin Lancelot et les siens s'étaient éloignés. Alors le roi conseilla à ses barons de se séparer et de s'éparpiller dans toutes les directions, ce qui multiplierait les chances de mettre la main sur les fugitifs. « Par Dieu tout-puissant ! riposta Girflet, fils de Dôn, je ne suis pas de cet avis. Si tes barons vont chacun de son côté et que Lancelot les rencontre séparément, accompagné qu'il est de chevaliers forts et courageux, je ne donne pas cher de ceux qui croiseront sa route ! Autant les dire déjà perdus, car il les tuera ! – Dans ce cas, que faut-il donc faire ? demanda le roi. – Envoyer des messagers qui, dans tous les ports de ce pays, repartit Girflet, feront savoir que nul ne doit aider Lancelot à embarquer. Force lui sera ainsi, qu'il le veuille ou non, de demeurer dans les limites du royaume. Il nous sera dès lors facile de découvrir sa retraite, et nous marcherons sur lui en si grand nombre que ce sera un jeu de nous

emparer de sa personne. Alors tu pourras assouvir sur lui ta vengeance. Tel est mon avis. »

Arthur le trouva bon et, appelant ses messagers, il les envoya dans chacun des ports du pays interdire qu'on laissât partir Lancelot. Puis lui-même s'en retourna dans la cité de Kamaalot. Une fois arrivé à l'endroit où gisaient ses chevaliers tombés au combat, il jeta un lourd regard circulaire et, sur sa droite, aperçut un corps qu'il reconnut immédiatement pour celui d'Agravain. Et il en éprouva une si cruelle douleur qu'il ne put davantage tenir en selle et tomba, évanoui, à même le cadavre de son neveu. Quand il eut repris conscience, il se lamenta : « Ah ! beau neveu, il te haïssait donc à ce point, celui qui t'a frappé ! Sachez-le, vous tous, qu'il m'a mis au cœur une profonde peine, celui qui amputa mon lignage d'un tel chevalier ! » Et il ordonna de transporter la dépouille dans la cité.

Puis, toujours en pleurs, il parcourut le champ de bataille en tous sens et finit par trouver la victime de Bohort, Gareth, dont la vue redoubla ses sanglots et ses lamentations. Ah ! certes, il avait trop vécu ! Et à quoi bon vivre si c'était pour devoir supporter la mort de ceux que l'on chérissait tendrement ? Sur son ordre, on plaça le corps de Gareth sur un bouclier et on l'emporta à son tour vers Kamaalot. Tout perclus de chagrin, le roi reprit sa marche et, à la longue, sur sa gauche, découvrit, tout défiguré, Gahériet que, par inadvertance, avait pourfendu Lancelot. Or, de tous ses neveux, Gahériet était, après Gauvain, le favori d'Arthur. Aussi celui-ci, devant le cadavre de celui qu'il avait tant aimé, manifesta-t-il une douleur encore plus vive. Il se jeta sur lui, l'étreignit étroitement puis, là, demeura pâmé si longtemps que ses barons redoutèrent qu'il ne trépassât sous leurs yeux. Et il ne fut pas un de ceux qui se trouvaient là qui n'eût le cœur étreint de tristesse et d'angoisse.

Cependant, les cris et les clameurs avaient fini par tirer Gauvain de sa sombre torpeur. Se figurant que la reine était morte et qu'on déplorait son trépas, il sortit dans la rue et, aussitôt, les passants lui dirent : « Ah ! Gauvain, si tu veux connaître l'étendue de ton malheur, entre dans la maison du roi. Le plus

cruel spectacle t'y attend, celui de ta famille anéantie ! » Bouleversé au point de ne rien répondre, Gauvain, tête basse, allait par la cité, n'osant croire que l'on portât le deuil de ses frères. À droite, à gauche, tout pleurait sur son passage. Il entra dans la maison du roi et y vit chacun si pénétré de douleur et accablé qu'il semblait que tous les princes du monde fussent morts. Et Arthur, en l'apercevant, s'écria : « Ah ! Gauvain, Gauvain ! Vois donc ton malheur et le mien ! Gahériet, ton frère, et le plus vaillant de notre lignage, n'est plus ! Regarde, Gauvain ! » Et, tout en pleurs, il lui montrait le visage ensanglanté de Gahériet.

À cette vue, Gauvain n'eut pas la force de répondre, il fut même incapable de rester plus longtemps debout. Le cœur lui manqua, et il tomba évanoui dans les bras des barons qui, au comble eux-mêmes de l'affliction, s'attendirent à ne plus connaître dorénavant quelque joie que ce fût. Quand Gauvain, reprenant conscience, se fut relevé, il se précipita sur le corps de son frère, le pressa contre sa poitrine et se mit à sangloter si fort qu'il perdit conscience une nouvelle fois. « Dieu ! s'exclamèrent ceux qui assistaient à cette scène, nous n'avons jamais subi de si grand malheur ! »

À peine revenu de sa pâmoison, Gauvain s'assit, prit Gahériet sur ses genoux et, au vu de l'abominable blessure qui le rendait presque méconnaissable, se mit à crier : « Ah ! Gahériet, mon frère bien-aimé ! Maudit soit le bras qui t'a frappé ! Fallait-il qu'il te hâisse, celui qui t'a porté un tel coup ! Hélas ! mon frère, comment la fortune a-t-elle eu le front de te faire mourir, alors qu'elle t'avait doté de toutes les vertus ? Je ne pourrai jamais me remettre de ta perte, beau doux frère, et je ne désire plus vivre au-delà du moment où je t'aurai vengé du félon qui t'a de la sorte abattu ! »

Ainsi se lamentait Gauvain, mais il n'en put dire davantage tant il avait la gorge et le cœur serrés. Après avoir gardé un long silence, il tourna ses regards vers la droite et aperçut, gisant sur les boucliers, Gareth et Agravain. Il les reconnut aussitôt et dit à haute voix : « Dieu ! j'ai trop vécu, puisque j'en suis réduit à voir mort et anéanti mon propre sang. » Puis il se laissa choir sur les

deux cadavres à plusieurs reprises, et sa peine se montrait si forte que les barons qui l'entouraient redoutaient à chaque instant de le voir mourir.

Le roi leur demanda ce qu'il convenait de faire pour son neveu, « Car, dit-il, s'il demeure là longtemps, j'ai peur qu'il ne succombe à son chagrin. – Seigneur roi, répondirent-ils, notre avis serait de l'emporter d'ici et de le coucher dans une chambre où on le garderait reclus jusqu'à ce que ses frères fussent enterrés. – Qu'il en soit ainsi », dit le roi. Ils relevèrent donc Gauvain inanimé et le transportèrent en une chambre où, sous bonne garde, il resta étendu, les yeux grands ouverts, sans que personne ne pût lui arracher un mot.

Durant la nuit, toute la cité de Kamaalot manifesta son deuil avec si peu de retenue qu'il n'était visage qui n'y fût en pleurs. On retira leurs armes aux chevaliers morts avant de les ensevelir chacun selon son lignage. Pour Gareth et Agravain, on prépara, ainsi qu'il convenait à des fils de roi, deux riches cercueils que l'on déposa côte à côte dans la grande église. Entre eux, le roi Arthur fit édifier une tombe plus belle et plus riche qui reçut Gahériet et sur laquelle on grava l'inscription suivante : « Ci-gît Gahériet, fils du roi Loth d'Orcanie, neveu du roi Arthur, que tua Lancelot du Lac. » De même indiqua-t-on sur les autres tombes les noms des morts et de ceux qui les avaient tués.

Après que le clergé eut célébré le service funèbre, le roi retourna en son logis et, aussi accablé que s'il avait perdu la moitié de son royaume, s'assit dans la grande salle au milieu de ses barons. Tous gardaient un profond silence, tant leurs pensées étaient sombres et pleines d'angoisse. Enfin, Arthur prit la parole. « Seigneurs, dit-il, sachez qu'après m'avoir si longtemps comblé d'honneurs, Dieu a permis que je sois accablé de terribles malheurs. La perte que je viens de subir est sans égale. S'il arrive en effet que l'on perde sa terre par force ou par trahison, du moins peut-on conserver toujours l'espoir de la recouvrer. Mais quand on perd un ami de son propre sang, une telle perte est irrémédiable. Or, ce préjudice, je le dois non pas à la justice de Dieu mais à l'orgueil de Lancelot. Quoique nous l'eussions

élevé et fait grandir dans ce royaume comme s'il eût été de notre sang, il nous a néanmoins infligé ce dommage et cette honte. Et voilà pourquoi, seigneurs, vous qui êtes mes hommes liges et qui m'avez juré fidélité, vous qui tenez votre terre de moi, je vous requiers, au nom du serment que vous m'avez prêté, de me conseiller afin de venger mon opprobre et mon déshonneur. »

En attendant que ses barons lui répondissent, le roi se réfugia dans le silence. Ils s'entre-regardèrent, chacun invitant des yeux l'autre à parler. Enfin, le roi Yon des Îles se leva et dit : « Seigneur roi, je t'appartiens. Je dois donc te donner un conseil qui sauvegarde ton honneur, ainsi que le nôtre. Assurément, ton honneur t'oblige à laver ta honte. Mais, à bien considérer l'intérêt du royaume, je ne pense pas qu'on doive entreprendre une guerre contre la parenté du roi Ban. Nous savons en effet que Notre-Seigneur a si bien élevé cette dernière au-dessus de tous les autres lignages qu'il n'est, en dehors de toi, nul brave qui ne risque d'avoir le dessous en la combattant. Aussi te supplié-je, au nom de Dieu, de ne pas entreprendre de guerre contre ces gens-là car, j'en suis sûr, ils sont difficiles à vaincre. »

Ces paroles soulevèrent dans la salle un tumulte de protestations. On en blâma fort le roi Yon, l'accusant même, ouvertement, d'avoir parlé par couardise. « En vérité, riposta-t-il, si je parle ainsi, ce n'est pas que je tremble plus que vous ne faites. Seulement, je sais bien qu'une fois la guerre commencée, nos ennemis, s'ils réussissent à passer dans leur pays sains et saufs, redouteront vos coups bien moins que vous ne le pensez. » Du milieu du brouhaha, Mordret l'apostropha : « Roi Yon ! Je n'ai jamais entendu vaillant homme donner si mauvais conseils ! Si le roi Arthur veut m'en croire, il ira en guerre et t'y emmènera, qu'il te plaise ou non. – Hé, Mordret ! répliqua le roi Yon, j'y mettrai sûrement plus de cœur que toi ! Que le roi se mette en route quand il le voudra. »

Mador de la Porte intervint : « Votre dispute est étonnante, dit-il calmement. Si vous voulez faire la guerre, il ne sera pas nécessaire d'aller bien loin, puisque Lancelot possède une forteresse dont il fit la conquête lorsqu'il commença à courir les

aventures. Cette forteresse, c'est la Joyeuse Garde, et nous ne saurions douter un seul instant que Lancelot n'aille s'y réfugier. Elle a des remparts solides, vous pouvez m'en croire, puisque j'y fus jadis retenu captif jusqu'à ce que Lancelot m'en délivre, ainsi que mes compagnons. — Par ma foi, dit Arthur, je la connais aussi ! Et, selon toi, Lancelot y aurait emmené la reine ? — Certainement, répondit Mador. Et sans doute s'y trouve-t-elle déjà. Mais je ne te conseille pas d'attaquer la place, car elle est si bien retranchée et si bien défendue que ceux qui s'y trouvent n'ont rien à craindre d'éventuels assaillants. D'ailleurs, ils sont tous si vaillants qu'ils ne manqueraient pas, le moment venu, de nous jouer quelque tour dont nous aurions tout lieu de nous repentir.

— Mador, dit Arthur, tu as raison en ce qui concerne la sûreté de cette forteresse, ainsi que le courage et la ruse de ceux qui s'y trouvent. Mais tu sais bien, comme tous ceux qui sont ici, que, depuis que je porte la couronne, je n'ai jamais entrepris de guerre que je n'en sois sorti à mon avantage et à celui du royaume. Je t'affirme donc que, pour rien au monde, je ne renoncerai à faire la guerre à ceux qui ont causé la perte de mes parents bien-aimés. Aussi fais-je appel à tous les gens ici présents et compté-je m'adresser sous peu à tous ceux qui, proches ou lointains, tiennent de moi leur terre. Je les prierai tous de me rejoindre à Kamaalot au plus vite, afin que nous puissions nous mettre en route dans quinze jours. J'entends qu'aucun de vous ne se dispense de participer à cette entreprise, et je vous requiers de jurer tous sur les saintes reliques que vous poursuivrez cette guerre jusqu'à ce que nous ayons vengé notre honte et lavé notre honneur. »

Arthur fit alors apporter les reliques, et tous ceux qui étaient rassemblés dans la grande salle prononcèrent le serment requis, certains avec enthousiasme, d'autres d'un ton simplement résigné. Après quoi, le roi envoya ses messagers par tout le royaume ordonner à ses vassaux de se réunir à Kamaalot au jour dit, car il avait l'intention de se porter, avec toutes ses forces, contre la

Joyeuse Garde, afin de venger la honte infligée au royaume de Bretagne par Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénoïc⁵⁶.

⁵⁶ D'après *La Mort le roi Artu*, récit attribué à Gautier Map.

9

Le Siège de la Joyeuse Garde

Au jour fixé par Arthur pour le rassemblement, Kamaalot vit arriver une telle quantité de gens, tant à pied qu'à cheval, qu'on n'avait jamais vu réunie de chevalerie si nombreuse. Cette vue réconforta le roi, tout chagrin qu'il demeurât du deuil où l'avait plongé le sort funeste de ses trois neveux. Quant à Gauvain qui, après être resté prostré pendant de longs jours, se trouvait de nouveau en bonne santé, il surveillait les préparatifs de l'expédition. Or, comme le départ approchait, il s'en fut trouver le roi son oncle et lui dit : « Seigneur, avant de prendre la route, je te conseillerais volontiers de choisir parmi la foule des barons autant de vaillants chevaliers qu'il en fut tué lors de la fatale bataille que suscita le sort de la reine. Il te faudrait en admettre à la Table Ronde autant que tu en perdis, de telle sorte que nous soyons au complet. » Le roi Arthur réfléchit longuement. « Hélas ! dit-il enfin, que Merlin n'est-il parmi nous ! Il m'aiderait à choisir ceux qui sont les plus dignes d'y figurer. Cependant, je me rangerai à ton avis, Gauvain : il ne faut pas qu'il y ait de place vide. » Convoquant aussitôt les barons, il leur recommanda de choisir parmi les meilleurs chevaliers, et ce sans aucune-ment exclure les pauvres, car le courage et la loyauté consti-

tuaient les seuls critères d'admission, le nombre de preux nécessaire pour compléter la Table Ronde. Barons et vassaux, tous applaudirent à cette idée, et l'on se retira au bout de la salle pour délibérer. La décision ne fut pas longue à prendre. Certes, personne ne fut assez audacieux ni vain pour occuper le Siège Périlleux⁵⁷, mais c'est un chevalier d'Irlande nommé Élian qui prit la place de Lancelot, tandis que Balinor, fils du roi des Îles Étrangées, s'asseyait à celle de Bohort. Celle d'Hector échut à un chevalier d'Écosse, et celle de Gahériet à un chevalier de Galles puissant en armes et en amis.

Ces élections faites, chacun, conformément aux conseils de Gauvain, occupa son siège à la Table Ronde, dont, ce jour-là, sept rois qui tenaient leur terre d'Arthur et étaient ses hommes liges assurèrent le service. Et, le même jour, les chevaliers qui devaient partir s'apprêtèrent en vue de l'expédition jusque fort avant dans la nuit. Le matin venu, on entendit la messe dans la grande église de Kamaalot et, sans perdre de temps, les chevaliers se mirent en route, bien résolus à mener cette guerre jusqu'à son terme afin de venger le royaume du déshonneur où l'avait plongé Lancelot du Lac.

Au terme d'un long voyage, ils se retrouvèrent à une demilieu de la forteresse qu'on appelait la Joyeuse Garde depuis que Lancelot l'avait conquise et libérée des sortilèges qui pesaient sur elle. Constatant que la place était suffisamment défendue pour n'avoir rien à craindre, fût-ce d'une multitude d'assaillants, ils décidèrent de camper sur les bords de la rivière et y plantèrent leurs tentes, mais à bonne distance du château. Ils consacrèrent la journée à l'établissement de leurs quartiers et, pour se protéger d'une éventuelle sortie, disposèrent une ligne de chevaliers en armes qui recevraient l'assaillant comme il convenait.

⁵⁷ Lors de la fondation de la Table Ronde était resté vacant le siège destiné au Bon Chevalier, autrement dit Galaad, qui mènerait à son terme la quête du Graal. Ce siège remémore celui de la Cène laissé vacant par la trahison de Judas, et que ne devait occuper qu'un chevalier pur et sans tache. Voir *Le Cycle du Graal*, 1^{re} époque, « La Naissance du roi Arthur », et 7^e époque, « Galaad et le Roi Pêcheur ».

De son côté, Lancelot n'était entre-temps pas resté inactif. Son frère Hector des Mares avait laissé à Kamaalot un serviteur chargé d'espionner les intentions du roi. Or, sitôt que cet homme sut que, la guerre décidée, les gens d'Arthur comptaient investir la Joyeuse Garde, il bondit en selle et, brûlant les étapes, ne fut pas long à rejoindre son maître, et à lui narrer les nouvelles. Alors Lancelot envoya un émissaire en qui il avait toute confiance vers le royaume de Bénéïc et celui de Gaunes, à charge de mander à ses vassaux qu'ils missent leurs forteresses en état de défense, afin que si, par aventure, lui-même devait quitter l'île de Bretagne, il trouvât des châteaux tout prêts à résister aux attaques du roi Arthur. Puis il somma tous les chevaliers de Sorelois et de la Terre Foraine⁵⁸ de lui porter secours contre ce dernier. Et il inspirait unanimement tant d'estime que, se fût-il trouvé à la tête d'un véritable royaume, une telle foule de chevaliers ne l'eût pas suivi avec davantage d'élan.

Aussi, quand il vit s'installer les gens d'Arthur auprès de la rivière, envoya-t-il une partie de ses hommes prendre position en un bois tout proche, afin de surprendre l'ennemi quand l'occasion s'en présenterait, et de l'attaquer sur deux fronts. L'investissement de la forteresse laissa donc les assiégés de marbre. D'accord pour laisser l'adversaire tranquille pendant la première nuit, ils convinrent de l'attaquer dès le lendemain, au moment le plus favorable. Au nombre de quarante, les chevaliers envoyés dans le bois par Lancelot étaient sous la conduite de Bohort et d'Hector, auxquels le signal de l'attaque serait donné par l'enseigne vermeille hissée au sommet de la grande tour. Lancelot lui-même, avec ceux de l'intérieur, ferait une sortie simultanée, de sorte que l'armée d'Arthur se trouverait prise en tenaille.

De toute la première journée, les gens tapis dans la forêt ne cessèrent de lorgner la tour, dans l'espoir d'y voir surgir l'oriflamme. Peine perdue, car Lancelot préférait laisser pour

⁵⁸ Tous territoires qui, ne relevant pas de l'autorité d'Arthur, appartiennent à la parenté de Lancelot. La Terre Foraine n'est autre que le domaine de Pellès, le Roi Pêcheur (voir *Le Cycle du Graal*, 6^e et 7^e époques).

l'instant l'adversaire souffler et, par là même, se rassurer. Et, de fait, celui-ci se tint le raisonnement suivant : « Si Lancelot, qui n'est pas homme, certes, à camper sur la défensive ni à renoncer, s'est abstenu de se précipiter sur nous, c'est faute de troupes suffisantes. »

À la vérité, Lancelot répugnait également à engager le combat contre ceux qui avaient été, si longtemps, ses compagnons, et surtout contre l'homme qu'il avait le plus aimé, Arthur lui-même qui, par malheur, était désormais son ennemi mortel. Et cette situation l'accablait si fort qu'il tenta la voie de la conciliation. Il appela une jeune fille qui se trouvait dans la forteresse et qui passait pour fort instruite en diverses sciences. « Demoiselle, lui dit-il, va trouver le roi Arthur et dis-lui de ma part ma stupeur de le voir entreprendre une guerre comme celle-ci, car je ne pensais pas lui avoir causé un tel tort. Et s'il prétend que c'est à cause de la reine, avec laquelle je l'aurais, dit-on, déshonoré, annonce-lui que je suis prêt à soutenir contre le meilleur chevalier de la cour que cette accusation n'est pas fondée⁵⁹. Dis-lui encore que, par amour pour lui et pour reconquérir sa faveur que j'ai perdue pour une mauvaise cause, je m'en remettrai au jugement de sa cour.

« Cependant, si c'est à cause de la mort de ses neveux, ajouta-t-il, qu'il a entrepris de me faire la guerre, dis-lui que cette mort ne doit point me valoir sa haine, car ceux qui ont été tués ont péri victimes des calomnies qu'ils répandirent eux-mêmes sur mon compte. Enfin, si le roi refuse de convenir de ces deux choses, avertis-le que je ne me plierai à l'obligation qu'il m'impose qu'à contrecœur et avec infiniment de chagrin. Toutefois, si je suis résolu à me défendre jusqu'au bout, en revanche, assure-le qu'il n'a personnellement rien à redouter de ma part et que je suis toujours prêt à le défendre de toutes mes forces contre quiconque lui voudrait du mal. Voilà quel message je te

⁵⁹ Eu égard au caractère *fatal* de sa passion amoureuse pour Guenièvre, Lancelot adopte la même attitude que Tristan. Convaincus de leur innocence, tous deux excluent jusqu'à la notion de responsabilité. Aussi s'en remettraient-ils volontiers à ce jugement de Dieu que constitue le duel judiciaire.

demande de transmettre au roi. » La jeune fille consentit volontiers à s'acquitter de cette mission et, aussitôt, elle sortit de la forteresse par une porte secrète.

Vers l'heure de midi, le roi Arthur se trouvait assis, à déjeuner devant son pavillon quand la messagère lui fut amenée. Elle était passée sans encombre à travers les tentes, chacun se doutant de la mission qu'elle venait remplir. Elle reconnut facilement Arthur parmi ses barons, s'approcha de lui et lui transmit le message de Lancelot.

Après avoir écouté attentivement, Gauvain, qui se tenait près d'Arthur, prit la parole avant que quiconque n'eût soufflé mot : « Roi ! s'écria-t-il d'une voix pleine de colère, si tu es prêt à venger ta honte et la perte de tes amis sur le responsable, Lancelot, n'écoute pas ce que débite cette jeune fille ! Avant de quitter Kamaalot, tu as juré, souviens-toi, d'anéantir la parenté du roi Ban. Je te le rappelle, seigneur roi, parce que tu es maintenant en mesure de nous laver des affronts que nous avons subis. Si tu agis autrement, tu te déshonores ! Et ton lignage serait humilié pour jamais si tu faisais ta paix avec Lancelot !

— Gauvain, riposta Arthur, la chose en est au point que jamais de ma vie Lancelot n'obtiendra ma paix, quoi qu'il puisse dire et faire. Il est pourtant l'homme auquel je devrais le plus facilement pardonner un méfait, car, assurément, il a accompli pour moi plus d'exploits que quiconque. Mais ses services, il me les a fait payer finalement trop cher, puisqu'il m'a ravi les parents qu'en dehors de toi j'aimais le plus chèrement. Cela exclut toute possibilité de réconciliation entre lui et moi, et il n'y en aura jamais, je te l'affirme en ma qualité de roi. » Puis, se tournant vers la jeune fille, il reprit : « Demoiselle, tu peux aller dire à ton maître que, loin de faire rien de ce qu'il demande, je lui promets une guerre à mort ! »

La jeune fille reprit la parole en regardant fixement le roi. « Seigneur Arthur, dit-elle, ton obstination n'est pas bonne, et cette guerre ne t'apportera rien de ce que tu recherches. Souviens-toi d'un rêve que tu fis jadis et dont tu demandas le sens au prophète Merlin : tu avais vu un dragon brûler tout ce pays et

se précipiter contre toi avec tant de violence que tu en perdais le souffle et la vie. — Comment sais-tu cela ? s'ébahit Arthur. — Il suffit que je le sache, répondit la jeune fille. C'était autrefois, n'est-ce pas ? C'était du temps où Merlin te donnait des conseils que tu écoutais. Maintenant, tu n'écoutes plus que ta colère et ta haine, et Merlin n'est plus là pour débrouiller les énigmes. »

Troublé par ces paroles, le roi demeura silencieux. Alors, la jeune fille se tourna vers Gauvain. « Gauvain, dit-elle, tu étais autrefois le plus avisé et le plus prudent de tous les chevaliers de ce siècle. À présent, te voici certainement le plus insensé, et plus encore que je ne pensais, car tu cours à ta perte comme un forcené. Tu es aveugle, Gauvain ! Tu as tant et tant cherché la Lance qui saignait et la coupe d'émeraude que tu as fini par les découvrir dans le Palais Aventureux du Roi Pêcheur. Mais, alors, que s'est-il passé ? Tu t'es endormi ! Et, à ton réveil, tu n'as plus rien retrouvé de ce que tu cherchais. Ton inconscience est telle qu'elle te conduira au désastre. »

Un instant ébranlé par ce discours, Gauvain eut tôt fait de se ressaisir en donnant libre cours à sa colère. « Si tu n'étais une femme, s'écria-t-il, il y a longtemps que je t'aurais passé mon épée au travers du corps ! Trêve de sermons ! Retourne vers celui qui t'a envoyée ! » La jeune fille demeura muette. « As-tu autre chose à nous dire ? » demanda le roi. Après avoir jeté un regard circulaire, elle soupira : « Puisqu'il en est ainsi, roi, puisque je ne peux obtenir de toi que la guerre, je vais rapporter à mon maître ta décision. — C'est cela, dit le roi, va et laisse-nous. »

La jeune fille quitta le camp et regagna la forteresse où Lancelot l'attendait impatiemment. En apprenant qu'il ne pourrait faire sa paix avec Arthur, il se rembrunit fort, non qu'il eût peur pour lui-même, mais parce qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer et de vénérer le roi. Il se retira alors dans une chambre isolée et se mit à se tourmenter, à pousser de profonds soupirs, et des larmes roulaient sur ses joues.

Il en fut ainsi jusqu'au moment où la reine Guenièvre vint le rejoindre. Il se trouvait dans un tel état d'affliction qu'elle se tint

un long moment devant lui avant qu'il ne s'aperçût de sa présence. Alors, elle lui demanda pourquoi il faisait si triste figure, et il avoua sa souffrance de ne pouvoir se flatter du moindre espoir de réconciliation. « Dame, ajouta-t-il, si je parle ainsi, ce n'est pas que je redoute rien pour nous. Simplement, je ne puis oublier qu'Arthur m'a comblé de bienfaits et d'honneurs. Et je serais navré qu'il lui arrivât malheur. – Seigneur, répondit Guenièvre, il faut considérer que c'est lui qui te contraint à cette guerre. Tu n'as pas cherché à lui nuire, bien loin de là, et la perte de ses neveux n'est que la conséquence de leur animosité contre moi. Du reste, trêve de lamentations. Que comptes-tu faire, à présent ? – Je me battraï dès demain, répondit Lancelot. J'y suis obligé et, j'en jure, rien ne m'empêchera d'écarter de cette forteresse l'armée qui l'assiège. Puisque je ne peux escompter de mes ennemis ni réconciliation ni amitié, je suis résolu à n'épargner personne, excepté le roi Arthur, si par hasard nous nous trouvions face à face. »

Il se rendit alors dans la grande salle de la Joyeuse Garde et prit place au milieu de ses chevaliers. Affectant un air plus riant que ne l'était le fond de son cœur, il donna l'ordre de dresser les tables et de les servir aussi magnifiquement que si l'on se trouvait à la cour d'Arthur. Une fois le repas terminé, ses gens l'interrogèrent sur ses projets. « Nous attaquerons demain avant la troisième heure, répondit-il. – Assurément, dirent-ils, voilà une sage décision, car si nous nous tenons enfermés davantage, les autres nous prendront pour des lâches. – Soyez sans crainte. Du fait même que nous n'avons jusqu'ici pas bougé, ils se croient d'autant plus en sécurité. Tenez-vous prêts, que nous puissions intervenir dès que le moment sera favorable. »

Ainsi, tout fiers d'être conduits par Lancelot et Bohort, les chevaliers les plus vaillants et les plus renommés au monde, les gens de la Joyeuse Garde mirent-ils, cette nuit-là, tout leur zèle à fourbir leurs armes et à veiller à ce que rien ne manquât. Et ils se tenaient cependant si tranquilles que cela frappa les hommes d'Arthur. « Roi, dirent-ils, voilà une garnison bien peu nombreuse ! Il ne nous sera pas difficile de prendre ce château-là ! »

Mais Arthur leur objecta qu'il ne pouvait croire Lancelot si démuné de troupes. « Assurément, seigneur roi, intervint Mador de la Porte, il se trouve à l'intérieur un grand nombre de chevaliers et d'hommes valeureux. — Et comment le sais-tu ? demanda Gauvain. — Je connais Lancelot ! dit Mador. Et je suis absolument certain qu'il nous prépare un tour de sa façon. Ma tête à couper, tenez, s'il ne tente une sortie avant demain soir. » Tels furent les propos échangés dans l'armée d'Arthur au sujet des gens de la Joyeuse Garde. Et quand vint l'heure d'aller se coucher, on prit soin de poster de tous côtés des sentinelles, pour que personne ne pût attaquer le camp par surprise.

Le lendemain, à la jeunesse du jour, ceux de la forteresse, s'étant organisés en six corps de bataille, hissèrent au sommet de la tour l'enseigne vermeille qui marquait le signal de l'attaque. Dans la forêt, dès qu'ils l'aperçurent, ceux qui faisaient le guet avertirent Bohort. Il dit alors aux membres de sa troupe : « Il ne nous reste qu'à nous mettre en selle, car Lancelot et les siens s'y trouvent déjà, qui vont sortir incessamment. Quant à nous, nous allons nous jeter si bien sur l'armée d'Arthur que rien n'en subsistera ! » Enflammés par cette harangue, tous s'élancèrent sur leurs montures.

Ils sortirent alors du bois où ils s'étaient embusqués et se lancèrent dans la plaine. Ceux des gens du roi qui les virent les premiers crièrent : « Aux armes ! » et ils le crièrent si fort que ceux de la forteresse les entendirent et, de la sorte, surent que Bohort était entré en action. L'heure étant donc venue d'attaquer l'armée sur l'autre front, Lancelot, sans autrement tergiverser, donna l'ordre d'ouvrir la porte et de sortir en bon ordre. Tous obéirent aussitôt tant les dévorait l'impatience d'en découdre avec l'assiégeant.

Bohort, de son côté, abordait le gros des troupes quand il aperçut, devant lui, le fils du roi Yon, monté sur un grand destrier. S'étant instantanément reconnus tous deux, ils lancèrent leurs chevaux l'un contre l'autre. Le fils de Yon brisa sa lance et Bohort le frappa si fort que ni bouclier ni haubert ne l'empêchèrent de lui planter la sienne au travers du corps et de

l'envoyer, mort, sur l'herbe, tandis que les siens, renversant pavillons et tentes, abattaient tous ceux qui leur résistaient. Alertés par la grande clameur qui montait de l'armée, Arthur et Gauvain sautèrent en hâte sur leurs destriers afin d'aller porter secours à leurs compagnons assaillis.

Or, à peine Arthur était-il en selle avec les siens qu'il vit son propre pavillon jeté à terre, avec le dragon qui ornait l'étendard du sommet. Il vit également que tous les autres pavillons avaient été abattus. Alors, Gauvain lui dit : « Mon oncle ! voilà les dégâts que nous ont causés Hector et Bohort ! » Il lança alors sa monture contre Hector qu'il venait de reconnaître et lui assena sur le heaume un coup si violent que le frère de Lancelot en demeura tout étourdi et, ne se fût-il cramponné à l'encolure de son cheval, il tombait à terre. Cependant, Gauvain, animé contre lui d'une grande colère, lui donna un second coup qui l'obligea à s'incliner en avant de l'arçon. Mais Bohort s'aperçut à temps de la fâcheuse posture où se trouvait Hector et, volant à son secours, se précipita sur Gauvain, l'épée levée, et le frappa si fort qu'il lui enfonça de deux doigts la lame dans le heaume. Gauvain en fut si commotionné qu'il éperonna son cheval et, plantant là les deux autres, se laissa emporter au gré de sa monture.

Le combat devenait terrible devant la tente d'Arthur, et les compagnons de Bohort y auraient sûrement péri si Lancelot et les siens n'étaient survenus, les dégageant à coups de lance et d'épée. Quand la nuit fut venue, les chevaliers du roi, harassés de fatigue, retournèrent aussi vite qu'ils purent à leur camp. Leurs adversaires en firent autant du côté de la forteresse. Une fois à l'abri des murailles, ils comptèrent leurs pertes, tant en chevaliers qu'en écuyers ou en serviteurs, et les trouvèrent fortes. Il est vrai que, pour compenser, ils avaient fait une dizaine de prisonniers.

Quand ils eurent déposé leurs armes, le repas les réunit dans la grande salle, blessés comme bien-portants, et, leur faim apaisée, ils commentèrent cette journée. De l'avis de tous, nul, hormis Lancelot et Bohort, ne s'était si vaillamment battu que Gau-

vain. Lancelot intervint alors : « Seigneurs, vous avez assez vu que les gens du roi savent manier l'épée. Ils nous ont aussi rudement malmenés que nous faisons nous-mêmes d'eux. Néanmoins, ils ne sauraient se targuer d'y avoir beaucoup gagné, bien qu'ils aient sur nous l'avantage du nombre. Pour nous, les choses se sont passées du mieux possible, en dépit de cette infériorité, et nous avons, grâce à Dieu, fort bien contenu leurs assauts. Voyons donc ce que nous pourrions faire demain et comment nous comporter dorénavant. Dites-moi votre conseil, je vous en prie. » Tous exprimèrent le vœu de reprendre le combat dès le lever du jour.

« Seigneurs, reprit Lancelot, puisque vous désirez vous battre, choisissez celui qui prendra la tête de la sortie. » Bohort s'empressa de déclarer que personne ne le devancerait et que, dès l'aube, il irait en armes attaquer l'armée royale. Hector promit de le suivre avec un autre bataillon. Éliézer, fils du roi Pellès, chevalier courageux et hardi, se fit fort de mener le troisième avec ses gens de la Terre Foraine. Un chevalier de Sorelois, homme d'un grand courage, s'offrit alors pour conduire le quatrième, et il se trouva suffisamment d'hommes pour constituer en tout huit bataillons qui comptaient chacun cent chevaliers.

Ainsi les gens de Lancelot organisèrent-ils leurs corps de troupes pour le lendemain, dotant chacun de ceux-ci d'un bon chef. Et cette même nuit les vit également s'occuper de leurs blessés. Le triste état de Bohort mit Hector en fureur contre Gauvain, et il déclara à qui voulait l'entendre qu'il vengerait son cousin dès qu'il en aurait l'occasion. Quoi qu'il en soit, une fois couchés, tous dormirent comme des bûches, car ils étaient éreintés. Et de même fit-on dans le camp du roi, où l'on déplo-rait fort la perte de maints preux. La rudesse de la bataille avait refroidi les esprits. De sorte qu'après le dîner, ceux de la forteresse avaient fait les frais de la conversation : non contents d'être plus nombreux que l'on n'avait d'abord cru, ils avaient dans leurs rangs des hommes aussi vaillants que courageux. On convint toutefois qu'une fois de plus Gauvain et Lancelot

s'étaient magnifiquement distingués. Cela dit, les moins fatigués des compagnons d'Arthur se disposèrent à monter la garde toute la nuit tandis que les autres allaient se reposer, car on redoutait quelque assaut nocturne.

Le lendemain, dès le point du jour, à peine le soleil eut-il effleuré l'horizon, les gens de Lancelot revêtirent leurs cottes et leurs chausses puis coururent prendre leurs armes. Et, bientôt, ils quittèrent la forteresse en bon ordre, l'un derrière l'autre. Quand ceux du camp les virent ainsi descendre, ils bondirent eux aussi sur leurs armes et sortirent de leurs pavillons, prêts à combattre.

Or, il advint que, tout comme Bohort le sien, Gauvain conduisait le premier bataillon, et il n'en fut guère fâché, car sa colère contre celui-là n'avait fait que croître au cours de la nuit. Et lorsqu'on fut presque au contact, tous deux s'élancèrent l'un contre l'autre, l'épée brandie, de toute la vitesse de leurs chevaux, et se frappèrent si violemment qu'aucune arme n'eût pu les empêcher de se jeter mutuellement à terre, si enfoncés qu'aucun des deux ne pouvait se relever. Et la chose n'avait rien de surprenant, car tous deux avaient été transpercés par le fer.

Après ce duel, les deux premiers bataillons se ruèrent l'un sur l'autre. Les hommes se donnaient des coups d'une violence si extraordinaire et si empoisonnée de haine mortelle que nombre d'entre eux ne se relevèrent jamais. À ce moment, le sort tournait contre les gens d'Arthur. Au sein du premier bataillon des partisans de Lancelot se trouvait un chevalier de la Terre Foraine qui accomplit de tels exploits dans cette mêlée que, grâce à lui, ceux d'Arthur connurent la déroute. Et, aussitôt qu'ils eurent vidé les lieux, les assiégés se précipitèrent vers l'endroit où gisaient, blessés et incapables de se relever, Gauvain et Bohort. Ils voulurent les emporter et se seraient emparés de Gauvain, si les gens du roi, venus à sa rescousse, ne s'étaient mis en peine de le délivrer, tandis que leurs adversaires parvenaient eux-mêmes, non sans mal, à récupérer Bohort et à le remonter sur son bouclier derrière les murailles.

Sur les bords de la rivière, le combat qui avait débuté le matin s'était poursuivi tout au long de la journée. Quant au roi Arthur, loin de demeurer inactif, il avait endossé ses armes et se comporta, dit-on, plus vaillamment que ne l'eût pu faire aucun homme de son âge⁶⁰. On prétend même qu'il ne se trouva dans son camp nul chevalier, jeune ou vieux, susceptible de rivaliser avec lui. Quoi qu'il en soit, son exemple donna tant de courage aux siens que, sans Lancelot, ceux de la forteresse auraient été vaincus. Mais Lancelot accomplit de si beaux exploits qu'Arthur, l'ayant reconnu à ses armes, se dit à part lui : « Si cet homme continue de vivre, c'en est fait des miens ! »

Alors le roi lui courut sus avec hardiesse, l'épée au poing. Mais quand Lancelot le vit venir, il refusa de l'affronter, car il lui conservait un respect profond, et il se contenta de se couvrir. Cependant, Arthur donnait de si rudes coups qu'il lui atteignit son cheval à l'échine et, par là même, jeta Lancelot à terre. Ce que voyant, Hector, qui se trouvait tout près, craignit que son frère ne fût grièvement blessé et, s'élançant sur le roi, lui assena sur le heaume un coup si violent qu'Arthur en fut étourdi au point de ne plus savoir si c'était le jour ou la nuit puis, quoiqu'il l'eût reconnu, l'attaqua de nouveau si bien qu'il l'envoya mordre la poussière à son tour. Alors, il cria à son frère : « Coupe-lui la tête ! Il est à ta merci ! Ainsi la guerre sera-t-elle finie ! » Mais Lancelot, qui s'était relevé, répliqua : « J'aimerais mieux être mort que de le tuer ! » Puis, sous les yeux d'Hector qui n'osa s'interposer, il remit lui-même en selle le roi Arthur et, là-dessus, il remonta lui-même et, entraînant son frère, s'éloigna et quitta le lieu du combat.

⁶⁰ Si l'on prend à la lettre le récit médiéval, le roi Arthur a plus de 90 ans. En fait, il est caractéristique de l'épopée que les héros ne vieillissent pas. Ainsi Lancelot, Bohort, Gauvain sont-ils, à 50 ans, toujours aussi vigoureux, tandis que la reine Guenièvre, au même âge, demeure aussi belle et désirable qu'en son printemps. Morgane enfin mérite une mention spéciale : (demi-) sœur aînée d'Arthur, elle devrait avoir dans les 95 ans ! Si ses pouvoirs magiques ou féériques expliquent la longévité de ses charmes, on ne saurait oublier qu'elle incarne surtout la Grande Reine (ce que signifie son nom gaélique, Morrigane), en d'autres termes, la « Déesse des Commencements », jeune et belle éternellement.

Sitôt de retour parmi les siens, le roi Arthur dit à haute voix : « Seigneurs, avez-vous vu ce que Lancelot vient de faire pour moi ? Il pouvait me tuer et il ne l'a pas fait. Il a refusé de porter la main sur son roi. Par ma foi ! il a dépassé en noblesse et en courtoisie tous les chevaliers que j'ai connus. Je voudrais bien que cette guerre n'eût jamais commencé, car il a aujourd'hui remporté sur mon cœur, par sa générosité, une plus grande victoire que s'il l'avait obtenue par la force. » Gauvain entendit les paroles du roi. Et s'il ne dit mot, il en fut au fond de lui-même affreusement courroucé, car sa haine contre Lancelot n'avait fait que grandir au cours de cette bataille insensée.

Le roi Arthur maintint le siège devant la Joyeuse Garde deux mois et plus. Les assiégés firent contre lui de nombreuses sorties, mais celles-ci leur firent perdre bien des leurs, et ils le déplorèrent d'autant plus que leur infériorité numérique en était aggravée. Néanmoins Bohort, entre-temps remis de ses blessures, était plus que jamais décidé à aller jusqu'au bout, car il estimait lésée toute la lignée du roi Ban par l'hostilité qu'Arthur et ses proches parents manifestaient à Lancelot. Quant à Lionel, il avait, après un long séjour chez le roi de Norgalles, rallié Lancelot en l'assurant de sa fidélité. On savait bien, dans la forteresse, que tous quatre étaient les plus redoutables guerriers de leur temps, et l'on espérait en conséquence que le roi Arthur, comprenant l'inutilité de son entreprise, finirait par lever le siège de la Joyeuse Garde et, ordonnant à ses troupes de se replier, rentrerait à Kamaalot.

Sur ces entrefaites, le pape de Rome apprit qu'Arthur avait quitté sa femme et qu'il avait l'intention de la faire mourir s'il la détenait jamais en son pouvoir, quoique, assurait du moins la rumeur, on ne pût la convaincre du crime dont elle était accusée. Ainsi, dans son indignation, manda-t-il aux évêques du royaume d'interdire et d'excommunier la terre d'Arthur si celui-ci ne reprenait sa femme et ne la traitait avec autant d'honneur qu'un roi doit traiter sa reine⁶¹. Et les évêques du royaume déci-

⁶¹ Le récit médiéval intègre ici des souvenirs évidents des démêlés qu'eurent tant le roi d'Angleterre Jean sans Terre que le roi de France Philippe Auguste avec la papauté à propos

dèrent d'envoyer l'un des leurs, l'évêque de Llandaff, discuter de l'affaire. Après en avoir conversé avec le roi Arthur, le prélat se rendit à la Joyeuse Garde et y demanda un entretien avec la reine Guenièvre.

Dès que celle-ci fut en sa présence, il lui dit : « Dame, il te faut retourner au roi ton seigneur légitime. Ainsi le commande notre saint-père le pape. Le roi Arthur devra promettre, en présence de tous ses barons, de te traiter désormais comme un roi doit traiter sa reine. Il s'engagera également, lui comme les gens de sa cour, à ne tenir aucun compte de tout ce qu'on a pu raconter à ton sujet et au sujet de Lancelot du Lac, et ce en quelque endroit que tu te puisses trouver. – Seigneur évêque, répondit la reine, la chose mérite réflexion. Aussi vais-je demander conseil à ceux qui me protègent. Reviens dans deux jours, et je te donnerai ma réponse, quelle qu'elle soit. »

Guenièvre fit alors venir dans sa chambre Lancelot, Bohort, Lionel et Hector, et elle leur dit : « Seigneurs, vous êtes ceux en qui j'ai le plus confiance. Je vous prie donc de me donner un conseil conforme à mon honneur ainsi qu'à mes intérêts. Voici de quoi il retourne : il m'est venu une nouvelle qui ne peut m'être qu'agréable : le roi m'a demandé de faire retour à lui, et il m'assure qu'il me chérira comme par le passé. Il m'honore fort de m'adresser cette demande et de bien vouloir oublier les torts que j'ai eus envers lui. Vous-mêmes n'aurez rien à y perdre, car je suis décidée à ne partir d'ici que s'il renonce à toute vengeance contre vous ou tout du moins accepte de vous laisser quitter le pays. Ainsi n'aurez-vous rien à redouter tant que vous resterez en cette terre. Dites-moi donc ce que vous me conseillez. Si vous préférez que je reste avec vous, je resterai. Si vous souhaitez que je m'en aille, je m'en irai. »

de leurs épouses légitimes abandonnées ou répudiées. Néanmoins, l'intervention de l'Église dans cette affaire (comme dans celle de Tristan et Yseult) s'explique par une volonté délibérée de « blanchir » la conduite de Guenièvre et de Lancelot, conduite répréhensible, selon la morale chrétienne, mais parfaitement conforme au modèle celtique préchrétien. Comme dans l'histoire de Tristan et Yseult, la passion *fatale* des deux amants élimine toute responsabilité de leur part.

Lancelot réfléchit un instant, puis il répondit : « Dame, si tu suivais les désirs de mon cœur, tu resterais. Mais comme je veux que cette affaire se règle conformément à ton honneur plutôt que selon mes vœux, je te demande d'aller retrouver le roi. Si, en effet, tu refusais l'offre généreuse qu'il te fait, il n'est personne qui ne dénoncerait ta honte et ma déloyauté. Voilà pourquoi je veux que tu fasses savoir au roi que tu retourneras chez lui quand il le désirera. Je t'affirme également que, lorsque tu nous quitteras, tu seras accompagnée d'une escorte plus magnifique que n'en eut jamais dame de haut parage. Et si je parle ainsi, bien que je t'aime plus qu'aucun chevalier n'aima jamais sa dame, c'est par souci de ton honneur. » Quand il eut prononcé ces mots, les yeux de Lancelot se brouillèrent de larmes, et la reine, elle, se mit à pleurer.

Cependant Bohort, qui avait jusque-là écouté sans mot dire, s'insurgea : « Lancelot ! s'écria-t-il, tu agis bien étourdiment ! Dieu veuille que cela tourne à ton avantage mais, pour ma part, je crains que tu ne viennes de prendre une décision dont tu auras à te repentir. Pour peu que tu repartes pour notre pays tandis que la reine demeurera en cette île, plus jamais tu ne la reverras. Or, je connais si bien tes sentiments et le grand amour que tu as pour elle que, j'en jurerais, au bout d'un mois tu donnerais le monde entier, s'il t'appartenait, pour n'avoir jamais consenti cet abandon-là. Oui, Lancelot, tu te repentiras de cette faiblesse ! »

Quand Bohort eut de la sorte exprimé le fond de sa pensée, son frère et son cousin prirent le relais et, soutenant son point de vue, allèrent jusqu'à blâmer Lancelot : « Hé, seigneur ! que redoutes-tu donc du roi pour lui rendre ainsi sa femme ? » Lancelot avait la mort dans l'âme. Malgré sa conviction que Bohort, Lionel et Hector avaient raison, il leur répondit cependant qu'il rendrait Guenièvre au roi Arthur, quoi qu'il put advenir et dût-il lui-même en mourir de chagrin.

Aussi, lorsque l'évêque de Llandaff revint chercher la réponse promise, Guenièvre lui dit : « Seigneur évêque, tu peux maintenant aller trouver le roi. Salue-le de ma part et annonce-lui que

j'accepte de retourner à la cour s'il me garantit que rien ne sera changé entre nous et qu'on ne parlera plus de cette malheureuse affaire. Mais dis-lui également que je ne partirai point d'ici qu'il ne se soit engagé par serment à permettre à Lancelot de quitter le pays sain et sauf, sans perdre un seul éperon ni un seul de ses hommes. » Lorsque l'évêque entendit ces paroles, il en remercia Dieu d'autant plus qu'il y voyait le gage que la guerre allait s'achever. Aussi, après avoir recommandé la reine ainsi que tous ceux de la Joyeuse Garde à Dieu, il quitta la forteresse et s'en alla tout droit jusqu'à la tente d'Arthur pour lui transmettre ce message de la reine.

Apprenant qu'on voulait bien lui rendre Guenièvre, le roi dit à haute voix devant tout le monde : « Par Dieu tout-puissant, si Lancelot s'intéressait autant à ma femme que l'on a voulu me le faire croire, il préférerait continuer cette guerre, ainsi qu'il le peut, des mois et des mois plutôt que de se séparer d'elle. Quant à moi, puisqu'il consent si généreusement à exaucer ma requête, je satisferai en tous points les exigences de la reine. Je le laisserai quitter le pays, sain et sauf, avec tous ses gens. » Et il pria sur ce l'évêque de Llandaff de retourner à la Joyeuse Garde et d'y prendre toutes les dispositions nécessaires pour que l'affaire se trouvât réglée dans les plus brefs délais. Le prélat se hâta d'obéir, et il fut convenu que la reine serait rendue le lendemain à son seigneur légitime, tandis que Lancelot quitterait l'île de Bretagne pour gagner avec les siens les terres de Gaunes et de Bénévoic dont ils étaient les seigneurs.

Cette nuit-là, les troupes du roi célébrèrent joyeusement la fin de la guerre. Beaucoup de chevaliers s'étaient en effet attendus au pire en voyant s'éterniser les combats, et ils prévoyaient trop que cette querelle entre Arthur et Lancelot risquait de mener au désastre. Mais si la liesse régnait au camp, à la Joyeuse Garde, en revanche, on était accablé. Car tous voyaient Lancelot, Bohort, Lionel et Hector aussi navrés de tristesse que si le monde entier eût péri.

Quand le jour fut levé, Lancelot dit à Guenièvre : « Dame, c'est aujourd'hui que nous allons nous séparer et qu'il me fau-

dra quitter ce pays. J'ignore si nous nous reverrons, mais tu seras toujours dans mon cœur la seule et unique femme que j'aurai aimée. » La reine se mit à pleurer. « Oui, dit-elle, je le sais, tout comme je sais que je dois retourner auprès du roi, parce que cette guerre a déjà trop fait de victimes. Mais sache aussi que je ne pourrai t'oublier tant que j'aurai un souffle de vie. » Tous deux observèrent ensuite un profond silence, puis Lancelot murmura : « Guenièvre, voici l'anneau que tu me donnas jadis, quand je fis ta rencontre. Je l'ai gardé jusqu'ici pour l'amour de toi. Daigne le porter désormais pour l'amour de moi, et moi je porterai de même celui que tu gardes à ton doigt. » Ils firent donc l'échange de leurs anneaux en versant d'abondantes larmes et, après s'être tendrement étreints, ils allèrent se préparer.

Lancelot avait ordonné à tous ceux de la Joyeuse Garde de former un cortège digne d'une grande reine. Lui-même, ainsi que Bohort, Lionel et Hector, étaient revêtus des plus riches habits qu'ils eussent trouvés. Autour d'eux s'étaient rassemblés cent chevaliers, tous vêtus de velours vert et montés sur des destriers caparaçonnés jusqu'aux sabots. Chacun des chevaliers tenait au poing, en signe de paix, un rameau. Quant à la reine, elle était somptueusement parée de soie, et une vingtaine de jeunes filles, toutes plus belles les unes que les autres, l'entouraient. Quand vint le moment, Lancelot fit ouvrir la grande porte de la Joyeuse Garde, et tous, s'ébranlant en ordre parfait, sortirent de la forteresse et se dirigèrent vers le camp du roi.

Arthur vint en personne à leur rencontre, escorté de nombreux chevaliers. En le voyant approcher, Lancelot descendit de cheval, prit par le mors le cheval de la reine et dit à haute voix, de manière à être entendu de tous : « Seigneur roi, voici la reine, qui faillit être mise à mort par la déloyauté de certains chevaliers de ta maison, et que j'ai pris le risque, au péril de ma vie, de sauver. Si j'ai accompli cet acte, ce n'est pas en raison des faveurs qu'elle m'aurait accordées, mais seulement parce que je la sais la plus vaillante et la plus honorable dame de ce monde.

J'aurais regretté toute ma vie de l'avoir laissée périr du fait de calomniateurs et de gens sans scrupules. Mieux vaut que ces gens-là soient morts en leur félonie, car ils étaient coupables d'avoir, par trahison ou par jalousie, comploté la perte de la reine. »

Arthur s'approcha et, tout attristé, parce que les paroles de Lancelot lui rappelaient la mort de ses neveux, prit Guenièvre par la main. « Roi Arthur, reprit Lancelot, si j'avais aimé la reine d'un coupable amour, comme on a voulu te le faire croire, je ne te la rendrais pas si facilement. Il m'était en effet aisé de tenir tête à tes armées pendant de nombreux mois, et tu n'aurais pu la reprendre par la force. » Le roi Arthur se sentait fortement ébranlé. « Lancelot, dit-il, je te sais gré d'avoir sauvé la reine et de me la rendre aujourd'hui. Tant de générosité pourrait t'être rendue quelque jour. »

C'est alors que s'avança Gauvain, rouge de colère, qui, d'emblée, apostropha Lancelot : « Certes, chevalier, de tout ce que tu as fait pour lui, le roi t'est reconnaissant ! Mais il te demande encore autre chose. – Quoi donc, chevalier Gauvain ? Dis-le-moi, et je m'en acquitterai bien volontiers, si la chose est en mon pouvoir. – Seigneur Lancelot, il te demande de vider sa terre le plus tôt possible, et de façon que l'on ne t'y rencontre plus jamais. » Outré que la fureur de Gauvain ne connût plus de bornes, Lancelot se tourna vers Arthur : « Roi, demanda-t-il le plus posément qu'il put, est-ce là ton désir ? – Oui, répondit Arthur avec embarras. Puisqu'ainsi le veut Gauvain, quitte ma terre et retourne en la tienne, qui est belle et riche, de l'autre côté de la mer.

— Cependant, repartit Lancelot, quand je serai en ma terre, m'y laisseras-tu en sécurité ? À quoi dois-je m'attendre, la paix ou la guerre ? » D'un ton hargneux, Gauvain répondit à la place du roi : « Lancelot, sois sûr que tu n'échapperas pas à la guerre. Tu l'auras même plus dure et plus implacable que celle que tu as subie jusqu'à présent. Et cette guerre continuera jusqu'à ce que mon frère Gahériet, que tu as tué par trahison, soit vengé aux

dépens de ta vie. Car, pour ma part, je ne consentirai pas, dût-on m'offrir le monde entier, à troquer ta tête contre lui. »

À ces mots, Lancelot se sentit accablé. « Gauvain, protesta-t-il d'une voix chagrine, je n'avais aucune intention de tuer Gahériet, et si, par le plus grand des malheurs, je l'ai fait, c'est parce que je ne l'ai pas reconnu au milieu de la bataille. Sois assuré que je n'aimais aucun de mes parents autant que ton frère Gahériet, et lui-même m'avait bien des fois témoigné son amitié et son affection. Sa mort me demeure un deuil dont je ne me remettrai jamais. – Et Gareth ? Et Agravain ? s'écria Gauvain. Tu t'es acharné contre ma famille, et si Mordret s'était présenté devant toi, tu l'aurais tué, lui aussi ! » En entendant prononcer ce dernier nom, Lancelot ne put s'empêcher de frémir. « Mordret a fait en sorte de ne pas me rencontrer, répondit-il, et mieux vaut pour lui, car certes je ne l'aurais pas épargné ! Quant à Agravain et à Gareth, ils m'ont trahi par jalousie et par haine de la reine. – Ils ne te jalouaient aucunement ! repartit Gauvain. Ils ont seulement estimé que, par ta faute, l'honneur du roi se trouvait compromis. C'est plutôt toi qui portais de la haine à mes frères, et tu viens encore me provoquer en proférant des menaces envers Mordret ! – Laisse Mordret où il est, dit Lancelot. Des brebis galeuses, toutes les familles en ont. – Cesse tes insultes et va-t'en, puisque le roi tolère que tu t'en ailles sain et sauf ! »

Bohort s'avança alors et dit : « Gauvain, ta colère passe les bornes. Je puis t'affirmer que Lancelot ne te craint pas. S'il t'arrivait de débarquer dans le royaume de Gaunes ou dans celui de Bénoïc, sois sûr que tu risquerais d'y laisser ta tête. Tu as prétendu que Lancelot avait tué par trahison ton frère Gahériet ? Eh bien, je suis prêt à le défendre contre toi. Au cas où je serais vaincu dans cette épreuve, Lancelot en serait honni. Mais si, en revanche, tu devais t'avouer vaincu, tu serais tenu pour menteur, et les choses en resteraient là. De toute façon, mieux vaudrait que cette querelle fût vidée entre nous plutôt que par d'autres qu'elle ne concerne pas le moins du monde. »

Gauvain tendit son gage au roi et dit : « Mon oncle, puisqu'il le propose, je pense qu'il faut accepter son offre. Je suis prêt à affronter Bohort et à prouver contre lui que c'est par trahison que Lancelot tua mon frère Gahériet. » Bohort s'avança à son tour et tendit également son gage, tout en précisant que, si le roi y consentait, le combat pouvait s'engager immédiatement. Mais Arthur refusa leurs gages à l'un comme à l'autre et se borna à prévenir Lancelot qu'il lui faudrait, dès son départ de l'île de Bretagne, s'attendre à subir une guerre plus redoutable qu'il ne le pensait.

« Roi Arthur, dit alors Lancelot, tu ne serais pas en état de soutenir cette guerre, ainsi que tu l'es à présent, si je t'avais fait tort autant que je t'ai secouru le jour où Galehot, seigneur des Îles Lointaines, devint ton homme lige. Car il était en mesure, souviens-toi, de te ravir ta terre et ton honneur, et tu te trouvais, toi, bien près de subir l'opprobre de perdre ta couronne en même temps que tes biens⁶². Et si je te rappelle cela, ce n'est pas parce que je te redoute, mais en raison de l'amitié que tu devrais nourrir à mon égard. Un roi digne de ce nom sait reconnaître les services qu'on lui a rendus. Cependant, puisque ta mémoire est défaillante, sache qu'une fois rendus dans notre pays et parmi nos vassaux, nous aurons tôt fait de rassembler nos forces et, grâce à nos amis, de garnir nos forteresses. Alors, nous te ferons tout le mal possible, si tu persistes dans ton projet de venir nous attaquer. Tu n'y trouveras certes ni profit ni honneur, mais assurément de quoi te repentir à tout jamais. »

Lancelot se tourna ensuite vers Gauvain. « Quant à toi, dit-il, qui t'efforces d'envenimer les rancœurs du roi, tu as tort d'agir ainsi. La mémoire te ferait-elle défaut, à toi aussi ? Souviens-toi du jour où je te délivrai de la Tour Douloureuse où tu courais péril de mort ! – Et toi, répliqua l'autre avec violence, souviens-toi du jour où je te retrouvai garçon de cuisine au fin fond du château de Rigomer !⁶³ Je pense que nous sommes quittes, toi

⁶² Voir *Le Cycle du Graal*, 3^e époque, « Lancelot du Lac ».

⁶³ Voir *Le Cycle du Graal*, 3^e époque, « Lancelot du Lac ».

et moi. Que nous nous soyons sauvé mutuellement la vie, nul ne peut le nier, mais tu m'as fait payer très cher ce que tu prétendais être ton amitié, car tu m'as privé de ceux de mes frères que j'aimais le plus, et d'une manière si indigne que ma famille et moi en portons le déshonneur. Aussi ne saurait-il intervenir aucune réconciliation entre toi et moi, et il n'y en aura jamais tant que je serai en vie. » Et, sur ces paroles, Gauvain quitta l'assemblée.

Alors, Lancelot dit au roi : « Seigneur, je quitterai ta terre dès demain, mais sans emporter, en échange de tous les services que je t'ai rendus depuis que tu m'as armé chevalier de ta propre main, seulement la valeur d'un éperon de tout ce qui t'appartient. » Puis, se tournant vers la reine Guenièvre, il reprit : « Dame, il me faut maintenant me séparer de toi et de cette noble compagnie. Puisqu'il en est ainsi, je t'adjure de prier pour moi et de dire autour de toi tout le bien que tu penses de ma personne. Si les mauvaises langues te causent quelque ennui, fais-le-moi savoir, mon bras sera toujours fidèlement à ton service pour te délivrer de l'oppression, quelle qu'elle soit. » Et, sur ce, sans ajouter un mot, il se remit en selle et, suivi de tous ses gens, quitta le camp d'Arthur, le cœur serré, mais le visage impassible⁶⁴.

⁶⁴ D'après *La Mort le roi Artu* (avec quelques détails empruntés au *Morte Darthur*, de Thomas Malory, compilation anglaise du XV^e siècle).

La Trahison

Escorté de ses compagnons tout attristés de l'avoir vu rendre la reine, Lancelot rentra dans la forteresse de la Joyeuse Garde et, sitôt descendu de cheval, ordonna de tout préparer pour que l'on pût se mettre en route dès le lendemain. Puis il réunit ses chevaliers et leur dit : « Seigneurs, je dois quitter ce royaume et, au moment de le faire, j'en éprouve beaucoup de peine. Car je crains qu'après ma mort l'on n'aille partout répétant que je fus chassé honteusement d'un pays pour lequel je n'avais cessé de me battre dans la mesure de mes forces. Et pourtant, je vous l'affirme, n'eussé-je craint l'infamie pour la reine Guenièvre, jamais je n'aurais consenti à devenir un banni. »

Ces mots n'allèrent pas sans émouvoir toute l'assistance. Et tandis que Bohort, Lionel et Hector se taisaient, d'autres prirent la parole pour annoncer à Lancelot qu'ils l'accompagneraient. « Seigneur, dirent-ils, si tu avais décidé de demeurer en ce pays, nous ne t'aurions point failli et nous aurions continué la lutte à tes côtés. Mais puisque tu désires retourner en Bretagne armorique, nous ne voyons pas de raison de rester ici car nous ne serons jamais plus les bienvenus à la cour du roi Arthur. Du reste, de même que nous avons déjà choisi de nous ranger à tes

côtés au moment où l'on t'infligeait ici les plus grandes peines, de même choisissons-nous maintenant de te suivre sur d'autres rivages et d'y lier notre sort au tien, dussions-nous perdre ainsi la vie. Notre honneur nous commande de ne jamais t'abandonner en quelque circonstance que ce soit.

— Amis très chers, répondit Lancelot, grand merci. Je vous témoignerai ma reconnaissance aussi généreusement que je le pourrai. Les biens que j'ai reçus par naissance, je les partagerai avec vous de la manière que voici : je distribuerai mes domaines et mes terres entre vous sans lésiner, ne me réservant à moi-même que le strict équivalent du lot de chacun, car je sais me contenter de peu et n'ai que faire de paraître avec davantage d'éclat. Je crois qu'avec l'aide de Dieu le produit de mes terres suffira à vos besoins. » Les chevaliers s'écrièrent d'une même voix : « Honte à qui voudrait te quitter ! Nous savons bien que ce royaume ne connaîtra désormais plus de paix et qu'il sera la proie des luttes les plus implacables maintenant qu'est dispersée la noble compagnie de la Table Ronde. C'est elle qui soutenait le trône d'Arthur, c'est par son excellence que le roi et tout le royaume connaissaient tranquillité et repos, et c'est à toi, Lancelot, pour une grande part, qu'elle-même devait sa puissance.

— Amis très chers, répondit Lancelot, quelque gré que je vous sache de vos éloges, je n'ai pas la vanité de me croire le seul artisan de la tranquillité et la paix du royaume de Bretagne. J'y ai seulement œuvré de mon mieux, tout comme l'ensemble de mes compagnons de la Table Ronde, y compris ceux qui, actuellement, me manifestent cet excès de haine. Assurément, ce n'est pas la première fois que je me trouve confronté à de telles difficultés, doublées d'inimitiés manifestes. Et je ne doute pas que nous n'en rencontrions d'autres sous peu. Ce n'est pas Gauvain que je crains, bien qu'il se montre le plus acharné contre moi après avoir été mon plus fidèle ami, mais bien plutôt Mordret, son frère. Mordret me sait informé de certaines choses qui le concernent et, cela, il ne me le pardonnera jamais. Plût au Ciel que Mordret se fût trouvé à la place de Gahériet quand je frap-

pai le coup funeste qui m'a privé d'un ami ! Le royaume de Bretagne ne s'en porterait aujourd'hui que mieux. »

Après avoir, le lendemain, avec l'autorisation du roi, cédé la Joyeuse Garde à Cadour de Cornouailles en qui il avait toute confiance, et de manière à en percevoir, où qu'il se trouvât, les revenus sa vie durant, Lancelot prit la route avec son frère et ses deux cousins, plus quatre cents chevaliers, sans compter les écuyers ni les serviteurs, tant à pied qu'à cheval. Ainsi parvint-il sans encombre au bord de la mer et lorsque, après s'être embarqué, il tourna, depuis le navire qui l'emportait, ses regards vers le pays qui lui avait valu tant d'honneurs et tant de bienfaits, il se mit à changer de couleur. Exhalant de profonds soupirs, tandis que les pleurs lui baignaient les joues, il demeura longtemps ainsi, triste et pensif, avant de murmurer d'une voix si basse que seul Bohort l'entendit : « Que ce pays et ses habitants, ennemis et amis, soient bénis ! Car aussi longtemps que j'ai séjourné dans cette île, j'y ai connu plus de bonheur qu'en aucun autre lieu. » Telles furent les paroles que prononça Lancelot du Lac tandis qu'à l'horizon s'effaçait l'île de Bretagne. Aussi longtemps que se put discerner la côte, il garda les yeux tournés vers elle et, quand il l'eut perdue de vue, il alla se coucher et manifesta un si grand chagrin qu'il excita la pitié de ceux qui en étaient témoins.

Une fois qu'on eut débarqué, lui et ses compagnons de voyage se mirent en selle et firent route toute la journée à travers la Bretagne armorique. Le soir venu, ils s'arrêtèrent à l'orée d'un bois où Lancelot mit pied à terre et ordonna de dresser les tentes pour la nuit. Les gens chargés de cet office s'en acquittèrent sur-le-champ, et l'on dormit là. Le lendemain, il se remit en route jusqu'à parvenir sur les terres de ses ancêtres. À cette nouvelle, tous les habitants se portèrent à la rencontre de leur seigneur qu'ils accueillirent avec de grandes démonstrations de joie.

Le lendemain de son arrivée dans la cité de Bénoïc⁶⁵, Lancelot, après avoir entendu la messe, s'approcha de Bohort et de Lionel et leur dit : « Faites-moi une grâce, je vous en prie. – Seigneur, répondirent-ils, il ne convient pas que tu nous en pries. Donne-nous un ordre, tu sais bien que nous nous exécuterons immédiatement, dût-il nous en coûter la vie. » Lancelot regarda avec tendresse ses deux cousins qui, avec la reine Guenièvre et Hector son frère, étaient les êtres qu'il considérait comme les plus proches de lui. Tous deux n'avaient-ils pas été élevés avec lui dans le palais merveilleux de celle que l'on appelait maintenant la Dame du Lac, Viviane, qui avait été pour eux la plus attentionnée des mères, la plus délicate des femmes, avant de les lancer elle-même dans le vaste monde afin qu'ils y accomplissent des prouesses ?

« Bohort, reprit-il donc, je te demande de prendre possession du royaume de Bénoïc auquel je renonce solennellement. Quant à toi, Lionel, je te demande d'accepter le royaume de Gaunes⁶⁶ qui appartenait jadis au roi Bohort, votre père, lequel était frère de mon propre père. » Émus jusqu'aux larmes, les deux frères dirent qu'ils acceptaient cette donation, puisque telle était la volonté de Lancelot. Ils se mirent tous deux à genoux pour rece-

⁶⁵ Il est difficile de situer exactement celle-ci. Comme la légende de Lancelot est incontestablement d'origine armoricaine, il faut chercher les domaines du roi Ban – donc de Lancelot – dans la péninsule bretonne. D'après les indications que fournit le *Lancelot* proprement dit, et les quelques détails qui figurent dans le *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven, il semblerait que les terres du lignage du roi Ban se situent entre la forêt actuelle de Paimpont (Brocéliande), celle de Lanouée, au nord, et les landes de Lanvaux au sud. Dans ces conditions, il se pourrait que la cité de Bénoïc corresponde à la forteresse royale dite des « Rouets » ou des « Rois », qui date nettement, d'après les vestiges qu'on y peut observer, des VI^e et VII^e siècles, époque strictement bretonne, et qui se trouve sur le territoire de Mohon (Morbihan), entre les massifs forestiers de Paimpont et de Lanouée, dans une région appelée Porhoët, c'est-à-dire « à travers la forêt » (*Pagus trans silvam*, d'après les chartes du Moyen Âge). Le site correspondrait en tout cas aux indications géographiques vagues que recèlent les récits arthuriens.

⁶⁶ Tout malaisé qu'il soit également de le localiser, celui-ci ne peut se trouver qu'à proximité du royaume de Bénoïc, toujours en Bretagne armoricaine. Il se peut, ainsi qu'on l'a souvent suggéré, que la cité de Gaunes soit le bourg de Caulnes (Côtes-d'Armor), non loin de Mohon et du Porhoët. Il faut noter qu'une voie romaine, venue de Corseul, près de Dinan, reliait directement le territoire de Caulnes à celui de Mohon, et se prolongeait ensuite sur Vannes, après avoir croisé le célèbre « Chemin d'Ahès », autre voie romaine qui, via Castennec (Bieuzy-les-Eaux), joignait Rennes à Carhaix.

voir de lui leur seigneurie. Du moment où il les en nantit jusqu'à la Toussaint, date à laquelle les deux frères seraient couronnés, il n'y avait qu'un mois et deux jours. Et si la nouvelle fit sauter de joie tous leurs sujets, qu'ils fussent chevaliers, artisans ou laboureurs, triste à mourir était Lancelot. Tout en faisant bonne figure, il portait en son cœur la blessure incurable, il le savait, de l'absence de la reine Guenièvre, ainsi que de l'hostilité non déguisée du roi Arthur.

Quand la Toussaint fut venue, tous les hauts barons du pays se rassemblèrent à Bénévoic pour assister au couronnement de Bohort et de Lionel. À cette occasion, nombre de chevaliers, qui étaient autrefois de la Table Ronde, vinrent leur prêter hommage. Parmi eux se trouvaient Karadoc de Vannes, l'époux de la belle Guinier, ainsi que Kaherdin, fils du comte de Karahès et ancien compagnon et confident de Tristan de Lyonesse. Vint également Érec, le fils d'Erbin, qui s'engagea aux côtés des deux frères par égard pour Lancelot, ainsi que le chevalier Lanval et le noble Guigemer, jadis protégé de Morgane. Et la liesse était à son comble, la fête battait son plein quand, arrivant de l'île de Bretagne, un messenger vint annoncer que le roi Arthur comptait attaquer Lancelot et les siens dès que l'hiver serait passé.

À cette nouvelle, Lancelot déclara à l'homme qui l'avait transmise : « Que le roi soit le bienvenu. Assurément, nous le recevrons comme il se doit, s'il plaît à Dieu, car nos forteresses sont garnies de bonnes murailles, et nos terres abondent en vivres et en hommes d'armes. Le roi peut venir en toute sécurité. Partout où je me trouverai, et pour autant que je sois en mesure de le reconnaître, il ne courra aucun risque de mort. En revanche, pour ce qui est de Gauvain, son neveu, lequel est si fort animé contre nous et nous veut tant de mal, qu'il sache que, s'il vient ici, il ne s'en tirera pas sans dommage. Nous lui fournirons mille motifs et mille occasions de se repentir d'avoir provoqué, par sa colère et son inconscience, une guerre aussi injuste que celle-ci ! » Telles furent les paroles de Lancelot. Et, sur ce, le messenger repartit pour l'île de Bretagne.

Durant tout l'hiver, le roi Arthur parcourut son royaume, allant de forteresse en forteresse et de ville en ville. Et, pendant qu'il allait, chevauchant de part et d'autre, au fil des jours, Gauvain, qui ne le quittait pas, ne cessait de le harceler pour lui faire reprendre la guerre contre Lancelot. Le roi finit par promettre à son neveu de rassembler, sitôt après les fêtes de Pâques, une armée qui marcherait contre la parenté du roi Ban. Il l'assura qu'il se donnerait pour cela, dût-il en mourir, toutes les peines et qu'il abattrait les forteresses de Bénoïc et de Gaunes, n'y laissant que ruines et que mort. Telle fut la promesse qu'Arthur, roi de Bretagne, fit à son neveu Gauvain, fils du roi Loth d'Orcanie.

Après Pâques, au temps du renouveau, la froidure s'était quelque peu radoucie quand Arthur, tout en faisant affréter des navires en vue de traverser la mer jusqu'en Bretagne armorique, convoqua donc ses barons à Kaerlion-sur-Wysg. Et l'on était sur le point de se mettre en route quand Gauvain demanda au roi qui, en son absence, se chargerait de garder la reine. Arthur avait à peine commencé à réfléchir que Mordret s'avança et dit : « Mon oncle, si cela t'agréa, je peux rester pour la garder. Ainsi sera-t-elle, tu le sais, plus en sécurité que si personne d'autre y veillait. » Le roi donna volontiers son assentiment, sous réserve toutefois que Mordret prît aussi grand soin de la reine que s'il se fût agi de lui-même. « Seigneur ! s'écria celui-ci, je te jure de la traiter aussi bien que ma propre personne ! »

Arthur prit alors Guenièvre par la main et la confia à Mordret, recommandant à ce dernier de la garder aussi loyalement qu'un homme lige doit garder la femme de son seigneur. Mais la reine fut fort chagrinée et irritée de se voir sous pareille garde, car elle n'avait aucune confiance en Mordret, qu'elle savait sournois, cruel et déloyal. Mais elle n'osa protester. Là-dessus, le roi confia à son neveu les clés de ses trésors afin que, si lui-même avait besoin d'or et d'argent une fois qu'il se trouverait en Bretagne armorique, celui-ci pût lui en envoyer par de fidèles messagers. Il commanda également à tous les habitants d'obéir ponctuellement aux volontés de son neveu et leur fit ju-

rer sur les reliques de ne transgresser aucun de ses ordres. À la grande douleur de la reine, ils prêtèrent tous le serment.

Cela fait, Arthur quitta la cité de Kaerlion-sur-Wysg et, escorté de braves chevaliers venus de tout le royaume, alla s'embarquer au port de Caerdydd⁶⁷. La reine avait tenu à faire route avec lui jusque-là. Au moment de la séparation, elle manifesta une grande tristesse et dit à son époux : « Seigneur, puisse Notre Seigneur vous conduire là où vous devez aller et vous en ramener sains et saufs. Mais je n'augure rien de bon de cette expédition. La guerre que tu entreprends est injuste, car Lancelot n'a jamais commis de crime envers toi. Quant à Gauvain, il est si irrité contre lui qu'il ne sait même plus ce qu'il fait. Et mon cœur me dit, roi Arthur, que nous ne nous reverrons jamais plus. » Alors, elle se mit à pleurer abondamment. Arthur lui répondit qu'elle ne devait avoir aucune crainte et qu'il reviendrait bientôt. Puis il monta sur son navire. On tendit les voiles et, en peu de temps, la brise éloigna toute la flotte du rivage, abandonnant Guenièvre qui, sur le port, pleurait toujours et se lamentait parce qu'elle savait que le destin ne lui permettrait de revoir ni Arthur ni ses preux chevaliers.

Lorsqu'on eut touché le rivage de la Bretagne armorique, Arthur donna l'ordre de débarquer tous les équipements et de dresser les pavillons sur les falaises, car il souhaitait prendre du repos. On exécuta soigneusement ses ordres et, cette nuit-là, il coucha sous la tente, au voisinage de la mer. Le matin, lorsqu'il se mit en route, il dénombra ses gens et en trouva près de quarante mille. Puis ils chevauchèrent tant et tant, à travers les vallées et les bois, qu'ils arrivèrent bientôt dans le royaume de Bénoïc. Mais une fois parvenus là, ils trouvèrent tout sauf des forteresses à l'abandon ou démunies, car il n'en était aucune que Lancelot, Bohort ou Lionel n'eussent fait relever ou remettre à neuf.

⁶⁷ Cardiff, au Pays de Galles. Rappelons que Kaerlion-sur-Wysg est l'ancienne capitale des Silures bretons et que, sous l'occupation romaine, le site, muni de fortifications (dont il reste de nombreux vestiges), était connu sous le nom *disco Silurum*.

Le roi ayant consulté ses compagnons sur la direction qu'il convenait de prendre, Gauvain répondit : « Mon oncle, il nous faut aller tout droit sur Bénéïc, car c'est là que résident les rois Bohort et Lionel, ainsi que Lancelot et Hector, avec le meilleur de leurs troupes. Si nous avons la chance de les surprendre, cette guerre serait tôt achevée. – Par Dieu ! rétorqua Yvain, fils du roi Uryen, nous ferions vraiment une folie que de nous y rendre directement : là sont concentrés les hommes de Lancelot ! Mieux vaudrait commencer par détruire les châteaux et les villes d'alentour : ainsi n'aurions-nous plus rien à craindre d'eux, le moment venu d'assiéger les rois de ce pays. – Non ! s'écria Gauvain, tant l'aveuglait son désir de vengeance. Il faut d'abord s'attaquer aux maîtres et les réduire à l'impuissance. Quand ils verront Lancelot, Bohort et Lionel, morts ou prisonniers, tous les gens de ce pays feront leur paix avec nous. – Très bien, conclut Arthur, allons assiéger la forteresse de Bénéïc. »

Les troupes d'Arthur se mirent donc en marche en direction de Bénéïc. Mais, comme ils approchaient de la cité, le roi et ses compagnons rencontrèrent une très vieille femme qui, richement vêtue, chevauchait un palefroi d'une blancheur éclatante. Dès qu'elle eut aperçu le roi, elle alla vers lui et lui dit : « Roi Arthur, regarde attentivement la cité que tu es venu assaillir, et aussitôt tu comprendras que tu commets une erreur en suivant aveuglément les conseils d'un fou. L'entreprise dans laquelle tu t'es lancé ne te vaudra aucune gloire. Loin de jamais prendre cette forteresse, tu en lèveras le siège après avoir essuyé maints échecs. Et voilà tout l'honneur que tu retireras de ton obstination et de ton désir de vengeance. Quant à toi, Gauvain, qui fus autrefois la fine fleur de la chevalerie, quel piètre conseiller tu fais ! Au surplus, sache-le, toi qui es à l'origine de cette guerre, tu y trouveras ta perte. Jamais tu ne reverras l'île de Bretagne. Et sais-tu pourquoi, chevalier Gauvain, tu ne saurais t'en tirer sain et sauf ? Parce que tu es fou d'orgueil et que ton orgueil t'empêche de regarder autour de toi. Souviens-toi du jour où tu te trouvais dans le manoir du Roi Pêcheur. Tu vis certes la Lance qui saigne et la coupe d'émeraude mais, au lieu de poser

la question qui aurait pu guérir le Roi Pêcheur, tu t'endormis. Et, le matin, quand tu te réveillas, tout était vide autour de toi, et tu t'enfuis honteusement. »

Ce discours avait mis Gauvain si mal à l'aise qu'il s'exclama : « Qui es-tu donc, femme, pour te permettre de telles paroles ? – Peu importe qui je suis, répondit-elle, il suffit que tu saches que le moment est venu pour toi de décider de ton destin. » Et, sans ajouter un mot, elle piqua des deux et s'éloigna au grand galop de sa monture, abandonnant le roi à sa perplexité et Gauvain à sa confusion. À ce train, elle eut tôt fait de dépasser les avant-postes de l'armée et de se présenter au pied de la forteresse où on la laissa pénétrer. Elle se dirigea d'emblée vers la grande salle où se tenaient Lancelot et les deux rois parmi de nombreux chevaliers, descendit de cheval, s'approcha d'eux et leur annonça qu'Arthur se trouvait à une demi-lieue de la cité et que l'on pouvait apercevoir au moins dix mille de ses hommes prêts à l'attaque.

Lancelot lui répondit que peu lui importait, car quelque forte que fût l'armée d'Arthur, il ne craignait nullement le roi. « Hélas ! repartit la femme, le monde a bien changé depuis l'époque où tu étais compagnon de la Table Ronde, Lancelot. Tu te démenais alors pour aider Arthur à vaincre ses ennemis. Mais le monde a eu beau changer, toi, je vois que tu es toujours le même, sûr de toi, prêt à affronter les périls, quels qu'ils soient, et plus convaincu que jamais d'en sortir vainqueur. Non, vraiment, Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénoïc, tu n'as pas changé depuis ton enfance ! » Lancelot examina attentivement la femme qui lui tenait ce discours et, tout à coup, elle lui parut différente, beaucoup moins vieille : il voyait ses traits s'adoucir, ses rides disparaître. « Femme ! demanda-t-il, qui es-tu donc ? » Elle retira le voile qui masquait en partie sa chevelure. « Fils de roi, murmura-t-elle, l'ignores-tu, au fond de ton cœur ? – Saraïde ! s'exclama Lancelot, il y a si longtemps que je ne t'ai vue ! Me donneras-tu des nouvelles de la Dame du Lac ? – C'est elle qui m'envoie vers toi. Sache qu'elle déplore tout ce qui s'est passé entre Arthur et toi, mais qu'elle ne peut rien changer à ce

qui est écrit dans le grand livre de Dieu. Suis ton destin, fils de roi, va jusqu'au bout. Voilà tout ce que je puis te dire. » Lancelot l'aurait volontiers questionnée davantage, mais elle sut si bien se faufiler parmi les chevaliers, remonter à cheval et s'éloigner si vite que nul n'eût pu dire ce qu'elle était devenue. Lancelot, très ému, demeura songeur. Qu'avait donc voulu lui annoncer la messagère de la Dame du Lac ? Persuadé, dans son cœur, qu'il irait jusqu'au bout de son destin, il se tourna alors vers les autres et leur dit : « Seigneurs, il ne faut pas attendre que nos assaillants soient plus solidement retranchés. Nous les attaquerons donc demain matin, dès la première heure. » Tous approuvèrent cette décision, et ils allèrent se préparer.

Cette nuit-là, l'armée d'Arthur ne s'inquiéta guère, tant était profond le silence qui régnait dans la forteresse de Bénoïc. Cependant, dès le point du jour, les gens de Lancelot se levèrent et coururent à leurs armes, impatients qu'ils étaient d'attaquer. Une fois équipés, ils se rassemblèrent dans la grande cour où Lancelot les répartit en plusieurs bataillons qu'il dota chacun d'un bon chef. De leur côté, ceux d'Arthur en faisaient autant, qui constituèrent vingt corps de troupes. À la tête du premier s'étaient placés Gauvain et Yvain, fils du roi Uryen, parce qu'ils avaient appris que, dans l'autre camp, Lancelot et Bohort mèneraient le premier bataillon. Aussi la rencontre produisit-elle l'affrontement de Gauvain contre Lancelot et d'Yvain contre Bohort qui, tous quatre, se renversèrent mutuellement à bas de leurs montures.

Les autres combattants s'élancèrent alors les uns contre les autres et, dans la mêlée, Lancelot, qui était remonté à cheval et avait mis la main à l'épée, distribuait de grands coups tout autour de lui. Les gens du roi avaient également remis Gauvain en selle, et celui-ci avait repris la lutte avec une fureur accrue. Rentré lui aussi dans la bataille, Lionel faisait quant à lui des ravages dans les rangs des hommes d'Arthur. En vérité, ceux-ci auraient dû se replier, tant les gens de Lancelot les serraient de près. Mais, par sa vaillance, Arthur leur rendit courage, car il assaillit lui-même Lionel et le blessa à la tête. En voyant son

cousin atteint, Lancelot préféra donner le signal de la retraite, et tous les siens regagnèrent en hâte la forteresse de Bénoïc.

On s'affronta de même quatre fois en une semaine, au prix de pertes nombreuses de part et d'autre. Toutefois, les assiégeants en souffrirent plus que les assiégés car, prêts à faire face à toute éventualité, Lancelot, Bohort et Hector étaient en mesure de causer bien des dommages chaque jour à leurs adversaires. Quant à Lionel, tout en se remettant de sa blessure, il brûlait de reprendre le combat. Et les gens de Bénoïc, qui avaient toute confiance en leurs chefs, se sentaient pleins d'espoir tandis que les hommes d'Arthur se demandaient, non sans angoisse, s'ils étaient assez nombreux contre la redoutable troupe de Lancelot.

Or, pendant que se disputaient ces combats, d'étranges événements survenaient dans l'île de Bretagne. Lorsque le roi Arthur se fut embarqué pour la Bretagne armorique, après avoir donné la reine et le royaume en garde à Mordret, ce dernier, seul et unique maître des biens de son oncle, avait convoqué les hauts barons et s'était mis à tenir de grandes cours durant lesquelles il se montrait fort prodigue en riches présents, de manière à conquérir les cœurs des gens restés sur la terre du roi. Et il fit tant et si bien que ses commandements étaient aussi ponctuellement exécutés que si le roi en personne les eût donnés.

Or, à demeurer tout le jour avec la reine Guenièvre, à force de vivre en sa compagnie, Mordret en vint à l'aimer de si grand amour que, faute d'en obtenir les faveurs, de gré ou de force, il pensait en mourir. Mais comme il n'osait se déclarer à elle, il imagina une ruse qui lui permît de satisfaire sa passion⁶⁸. Il fit

⁶⁸ Dans la légende arthurienne, le thème de l'enlèvement de la reine par un rival du roi joue un grand rôle. C'est ce que Chrétien de Troyes illustre dans son *Chevalier de la Charrette*. C'est aussi ce qui est représenté sur l'archivolte de la cathédrale de Modène dès 1100. Quant aux *Triades de l'île de Bretagne*, elles mentionnent à plusieurs reprises la rivalité d'Arthur et d'un certain Medrawt (forme galloise du cornique Mordred ou Mordret), rivalité de mâles doublée d'une rivalité de « chefs de guerre ». Or, l'Arthur historique n'était rien d'autre qu'un *dux bellorum* au service des rois bretons (voir J. Markale, *Le Roi Arthur et la Société celtique*, pp. 193-218). Dans la tradition primitive, Mordret n'est ni le neveu ni, *a fortiori*, le fils incestueux d'Arthur, mais un simple rival. Les auteurs des récits arthuriens, notamment celui de *La Mort le roi Artu*, sont à l'évidence les inventeurs de cette filiation, conforme à un schéma mythologique où une espèce de lutte cosmique qui met aux prises le père et le fils.

écrire une fausse lettre, scellée d'un sceau contrefait, semblable à celui d'Arthur, et la fit remettre à la reine, en présence de tous les barons, par un évêque d'Irlande⁶⁹.

Or, les termes de cette lettre étaient les suivants : « Moi, Arthur, fils d'Uther Pendragon, roi de Bretagne, je vous envoie mon salut. Sachez que j'ai été blessé à mort de la main de Lancelot du Lac. Mais il me prend pitié de vous tous, mes fidèles barons, pour la grande loyauté que j'ai trouvée en vous. Au nom de la paix, je vous prie que vous fassiez de Mordret, que je tenais pour mon neveu mais qui est bien davantage pour moi, le roi de l'île de Bretagne. Quant à moi, vous ne me reverrez jamais, car Lancelot m'a blessé à mort, et il a également tué mon neveu Gauvain, fils du roi Loth d'Orcanie, qui était mon héritier légitime. Je vous requiers aussi, par les serments que vous m'avez prêtés, de donner pour épouse à Mordret la reine Guenièvre. Si vous ne le faisiez, il pourrait vous en advenir grand dommage, car il suffirait que Lancelot apprît qu'elle n'est pas mariée pour qu'il se portât contre vous et la prît pour femme, malheur dont, entre tous, mon âme serait le plus affligée. »

Lorsque la lettre eut été lue, Mordret affecta la plus grande désolation et se laissa tomber évanoui au milieu des barons. Quant à la reine, croyant que ces nouvelles étaient vraies, elle commença à se lamenter si fort que tous ceux qui la virent en furent pris de pitié. Les gémissements se répercutaient par toute la forteresse de Kaerlion et en ébranlaient si bien les murs que l'on n'eût point entendu Dieu même tonner. Et quand la nouvelle se fut répandue dans la cité, pauvres et riches, tous prirent le deuil. Arthur avait été en effet le prince le mieux aimé du monde, pour s'être toujours montré plein de douceur et de bonté. Le deuil dura huit jours pleins, et il n'y eut personne qui n'y participât.

⁶⁹ Souvenir d'événements historiques : pendant tout le haut Moyen Âge, les Gaëls d'Irlande se sont livrés à des expéditions de pillage sur les côtes de Grande-Bretagne. L'alliance de Mordret avec les Irlandais, les Saxons et les Pictes d'Écosse correspond à une réalité vécue dont subsistent de nombreuses traces en Cornouailles comme au Pays de Galles.

Au bout de ce temps, Mordret rassembla les barons les plus influents et leur demanda ce qu'ils comptaient faire à propos de ce qu'avait mandé le roi. Ils répondirent qu'ils en débattraient ensemble. Ils se retirèrent donc et, au bout de quelques heures de discussion, vinrent annoncer à Mordret qu'ils le faisaient roi, qu'ils lui donnaient la reine Guenièvre pour épouse et qu'ils s'engageaient à devenir ses hommes liges, et ce pour deux raisons : d'abord parce que telle était la volonté du défunt roi Arthur, ensuite parce que nul ne leur paraissait plus digne que lui d'un tel honneur.

Les barons se rendirent ensuite auprès de Guenièvre et lui exposèrent la situation. Quand elle apprit qu'ils consentaient à la donner pour épouse à Mordret, elle crut que le cœur allait lui manquer mais se garda de le laisser paraître. Elle avait déjà dressé son plan pour contrecarrer les folles ambitions de Mordret. « Assurément, leur répondit-elle, je ne nie pas que Mordret ne soit un sage et vaillant chevalier, et je ne vois pas d'obstacle à votre proposition puisque, mon seigneur Arthur étant mort, me voici libre de disposer de ma personne. Mais vous comprendrez qu'une telle décision doit être mûrement réfléchie. Aussi vous demanderai-je de bien vouloir accepter que je diffère ma réponse de quelques jours. » Les barons allèrent trouver Mordret et lui rapportèrent la chose. « Les hésitations de la reine sont tout à son honneur, dit Mordret. Allez l'assurer qu'on lui accorde volontiers huit jours pour confirmer son acceptation. » Ils retournèrent alors vers Guenièvre et celle-ci se déclara contente.

Mais, une fois seule dans sa chambre, elle envoya l'une de ses suivantes quérir un chevalier, du nom de Labor, qui était l'un de ses cousins. Elle avait toute confiance en lui, et il l'avait déjà servie fidèlement et discrètement en bien des occasions. Quand il apprit que la reine le demandait, il se hâta d'aller la rejoindre et, en sa présence, Guenièvre laissa paraître son affliction et dit en pleurant : « Mon cousin, pour l'amour de Dieu, conseille-moi. » Touché de la voir ainsi désolée, Labor s'associa d'abord à son chagrin, puis il lui dit : « Dame, pourquoi te tourmenter de

la sorte ? Dis-moi d'où te vient cet accablement et, si je peux te secourir dans ta peine, je ferai ce qu'il faudra pour t'en délivrer, je te l'affirme en toute loyauté. »

La reine répondit en pleurant : « Beau cousin, j'éprouve la plus grande douleur qui soit parce que les gens de ce pays veulent me faire épouser ce traître déloyal qu'on dit être le neveu du roi Arthur mais qui, en réalité, je le sais par Lancelot, est le propre fils du roi, mon seigneur. Même s'il ne l'était pas, d'ailleurs, il est si méchant et si déloyal que pour rien au monde je ne voudrais de lui. J'aimerais mieux être brûlée vive que de lui appartenir⁷⁰. Je vais te révéler mon projet, et tu me diras ce que tu en penses. Je compte aller m'enfermer dans la grande tour de Kamaalot⁷¹ et la faire garnir d'hommes d'armes et d'arbalétriers, sans oublier de la munir d'une grande abondance de vivres. Je désire donc que tu ailles en personne me chercher ces hommes et que tu leur fasses jurer sur les saintes reliques, chacun en particulier, qu'ils ne révéleront à personne pourquoi ils sont postés là. Je ne saurais sans cela échapper à ce Mordret dont l'ambition n'a d'égale que la turpitude.

— Chère dame, répondit Labor, il n'est rien que je ne fasse pour te protéger. J'irai donc chercher pour toi des chevaliers et des hommes d'armes susceptibles de garder la tour, et j'y ferai déposer des vivres. Ainsi, lorsqu'elle sera suffisamment garnie, pourras-tu t'y réfugier. Mais je te conseille également d'envoyer un messenger vers Lancelot du Lac afin de lui demander de te secourir. Je t'assure que, lorsqu'il connaîtra ta situation, il ne manquera pas d'accourir, en compagnie de gens capables de te délivrer, en dépit de tous les gens de ce pays-ci qui sont maintenant sous la coupe de Mordret. Et s'il arrivait que le roi fût vivant, car je crois fausse la nouvelle de sa mort, et que ton émis-

⁷⁰ Il semble bien que, dans les versions primitives de la légende, la femme d'Arthur fût la complice de ses ravisseurs. Mais à partir du moment où le personnage de Lancelot eut supplanté ses autres amants (Kaï, Yder et même Gauvain), il devenait impossible de mettre l'accent sur l'infidélité – si conforme soit-elle au schéma celtique – de la reine, sous peine de minorer son amour fou et idéal pour le fils du roi Ban (et vice versa).

⁷¹ La *Mort le roi Artu* parle de la Tour de Londres, détail qui montre que l'auteur voulait glorifier la capitale des Plantagenêts.

saire le rencontrât par hasard en Bretagne armorique, il n'aurait pas plus tôt appris ta situation qu'il reviendrait ici avec tous les gens qu'il a emmenés. Ainsi, de toute façon, serais-tu délivrée de Mordret. »

Ce conseil rasséra la reine Guenièvre. Elle se vit déjà dégagée du piège où, sans le vouloir, l'avaient mise les habitants du royaume de Bretagne. Labor se mit en quête de chevaliers et d'hommes d'armes en qui il pût avoir toute confiance, et les huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'il avait recruté jusqu'à deux cents hommes, tant chevaliers que sergents, lesquels avaient tous juré sur les saintes reliques de se rendre en la tour de Kamaalot et d'y défendre la reine contre Mordret aussi longtemps qu'ils le pourraient. Au surplus, la chose se fit si discrètement que nul, en dehors des intéressés, n'en eut connaissance. Bref, avant même que le délai octroyé par Mordret ne fût révolu, le refuge de la reine était fin prêt pour l'accueillir.

Arriva le jour où Guenièvre devait se prononcer, en présence des hauts barons rassemblés dans la grande salle de Kamaalot. Mais elle, sans omettre le moindre détail, avait fait entrer dans la tour ceux qui devaient lui tenir compagnie, munis de toutes les armes nécessaires et, aussitôt qu'elle les eut rejoints, fit relever le pont-levis. Elle monta alors aux créneaux de la tour et, de là, cria à Mordret qui, tout en bas, se morfondait déjà de voir hors de portée sa proie : « Mordret ! C'est pour ton malheur que tu as voulu m'avoir, consentante ou non, pour femme. Aussi, écoute-moi bien ! Si tu persistes dans ton entreprise, tu risques d'y trouver la mort, car jamais je ne céderai à un scélérat tel que toi ! »

Elle se rendit ensuite dans sa chambre et demanda à ses compagnons ce qu'elle devait faire. « Dame, répondirent-ils, ne t'inquiète pas. Nous sommes tout prêts à défendre cette tour contre Mordret, s'il a l'intention de la prendre d'assaut, et nous ne le redoutons guère. Il ne pourra, ni lui ni ses gens, mettre ici les pieds aussi longtemps que nous aurons des vivres. » Ces paroles réconfortèrent grandement Guenièvre.

Au-dehors, cependant, Mordret, furieux d'avoir été berné par la reine, disait aux barons : « Seigneurs, vous me voyez bien embarrassé. Cette tour est solide, munie de vivres, facile à défendre, et j'ai l'impression que ceux qui s'y trouvent sont vaillants, hardis, et n'hésiteraient pas à nous faire payer très cher la moindre tentative d'assaut. Dès lors, quel conseil me donneriez-vous ? – Seigneur, répondirent-ils, il suffirait de les assaillir de tous les côtés à la fois et à maintes reprises. La tour n'est pas assez forte pour nous résister longtemps et, en outre, ceux du dedans ne peuvent attendre aucun secours du dehors, de sorte qu'ils finiront bien par manquer de vivres. – Par ma foi ! s'écria Mordret, vous me réconforteriez davantage en vous montrant plus sûrs de vous ! Or, je vois bien que vous voulez faire traîner les choses en longueur ! »

Et, comme ils lui affirmaient qu'ils étaient sûrs de leur fait : « Fort bien ! riposta-t-il, mais, dans ce cas, j'exige que vous me promettiez fidélité et que vous juriez sur les saintes reliques de m'aider contre tous mes ennemis, y compris contre le roi Arthur, s'il se trouvait que, contrairement à ce que présageait sa lettre, il ne fût pas mort et que, d'aventure, il en vînt à se porter de ce côté-ci. – Nous y consentons volontiers », dirent-ils. Et, s'agenouillant alors devant lui, ils se déclarèrent ses hommes liges et jurèrent sur les reliques de le seconder jusqu'à leur dernier souffle contre tous ses ennemis, quels qu'ils fussent. Il les en remercia et leur demanda de lui faire hommage de tous les manoirs et forteresses qu'ils tenaient.

Après qu'ils eurent satisfait à cette demande, Mordret donna aussitôt l'ordre d'investir la tour de tous côtés. Il fit armer ses hommes et dresser des engins et des échelles pour monter aux créneaux. Mais ceux de la tour coururent aux armes et se défendirent si bien que les assaillants durent finalement renoncer, tant ils avaient perdu d'hommes renversés et noyés dans les douves. Alors, Mordret, qu'enrageait une résistance aussi acharnée, commanda la retraite, mais, en son cœur, il ruminait de se venger avec éclat des insolents qui, dans la tour, narguaient son autorité, en leur faisant trancher la tête à tous.

Malgré ce premier succès, la reine, passablement inquiète, dit à son cousin Labor : « J'ai encore besoin de tes services. Tu vas te rendre en Bretagne armorique afin d'avoir des nouvelles de mon seigneur le roi, puisque tu doutes de sa mort. S'il est vivant, tu lui expliqueras dans quelle situation je me trouve et de quelle odieuse trahison Mordret s'est rendu coupable, et tu le prieras de venir au plus vite me secourir. Sinon, tôt ou tard, je serai honnie car, à l'évidence, la tour ne pourra éternellement résister aux assauts des hommes de Mordret. Si par ailleurs il s'avérait que le roi fût mort, va directement au royaume de Gaunes ou en celui de Bénoïc ; trouve Lancelot du Lac ou ses cousins Bohort et Lionel, et fais-leur savoir que, s'ils ne viennent à mon secours, ma perte et mon déshonneur sont chose assurée. – Dame, répondit Labor, je m'acquitterai de ma tâche, s'il plaît à Dieu que je parvienne sur les terres de Gaunes ou de Bénoïc. Mais j'ai bien peur de ne pouvoir m'échapper de cette tour, car nos ennemis la cernent on ne saurait plus étroitement. – Il le faut pourtant ! s'écria la reine. Adopte un déguisement qui te permette de n'être pas reconnu et sache que, si tu échoues, c'en sera fait de moi. »

Le soir, quand il fit bien sombre, Labor endossa les vêtements d'une servante et, après avoir pris congé de la reine, sortit par une petite porte. Il réussit à traverser les rangs des assiégeants, car, à moitié endormis, ceux-ci ne prêtèrent pas attention à la silhouette de femme qui se faufilait dans la nuit. Dès qu'il se fut éloigné de Kamaalot, il se mit en quête d'une monture et, sitôt en selle, galopa vers la mer. Là, la chance lui permit de trouver un navire qui précisément partait pour la Bretagne armorique. Une fois débarqué là-bas, il apprit que, loin d'être mort, le roi Arthur assiégeait la cité de Bénoïc. Cette nouvelle lui causa une grande joie, et il chevaucha sans relâche afin de transmettre le message dont l'avait chargé la reine.

Cependant, depuis deux mois qu'il campait avec toute son armée sous les murs de la forteresse de Bénoïc, le roi Arthur avait fini par admettre que le siège ne tournerait pas à son avantage, car les assiégés se défendaient avec tant de courage et de

vaillance qu'ils lui infligeaient chaque jour de sévères pertes. Il se décida à en parler avec Gauvain : « Mon neveu, lui dit-il, tu m'as lancé dans une aventure dont nous ne sortirons jamais à notre honneur. Ces gens-là sont trop habiles aux armes et n'ont pas leurs pareils. Ainsi le vois-tu toi-même : nous avons tout à perdre dans ces combats et rien à y gagner. Nos adversaires sont sur leurs terres, forts de leur bon droit, au milieu de leurs vassaux et de leurs alliés, et ils ont avec eux quantité de chevaliers qu'a, d'un peu partout, attirés la réputation de Lancelot. Je suis sûr que s'ils nous portaient autant de haine que nous en nourrissons contre eux, nous aurions déjà perdu la partie, car leur puissance est formidable. Aussi me paraît-il grand temps que nous prenions des dispositions en conséquence. Qu'en dis-tu, Gauvain ? Veuille me conseiller. »

Gauvain promit au roi d'y réfléchir et, toute la journée, il demeura pensif et tourmenté. Il savait bien que le roi Arthur avait raison et qu'à prolonger cette guerre, ni lui-même ni les gens du roi n'en tireraient honneur ou profit. Après avoir longuement médité, il appela l'un de ses écuyers et lui dit : « Va-t'en en la cité de Bénoïc et dis à Lancelot que s'il est assez hardi pour soutenir qu'il n'a pas tué mon frère Gahériet par trahison, je suis prêt à prouver contre lui le contraire. S'il relève mon défi et l'emporte sur moi, je m'engage à convaincre mon oncle de s'en retourner avec toute son armée et de ne demander plus jamais raison aux hommes de Gaunes et de Bénoïc du différend qui nous a opposés. Mais si c'est moi qui l'emporte sur lui en champ clos, je n'insisterai pas davantage : la guerre prendra fin, à condition que les rois Bohort et Lionel déclarent tenir leur terre du roi Arthur. S'ils refusent, nous ne partirons d'ici qu'ils n'aient été honnis ou tués. » L'écuyer promit de se rendre en la cité de Bénoïc le lendemain matin, à la première heure.

Ce qu'il fit, en effet. Et là, il attendit que Lancelot et les deux rois se fussent levés et eussent entendu la messe puis, revenus dans la grande salle, se fussent assis aux places d'honneur. Alors, il aborda Lancelot et lui dit : « Seigneur, le chevalier Gauvain, qui m'envoie vers toi, me charge de te mander qu'au cas où

tes gens et les nôtres s'affronteraient encore comme ils l'ont déjà fait, on déplorerait immanquablement de grosses pertes de part et d'autre. Or, cela, il veut absolument l'éviter. » Et, sur ce, il transmit mot pour mot la proposition de Gauvain.

En entendant ces paroles, Lancelot s'était rembruni. « Ami, répondit-il, je n'ai jamais désiré me battre contre Gauvain qui m'a été un compagnon très cher depuis que je suis chevalier. Mais puisqu'il m'accuse de trahison, je me déshonorerais en me déroband. Dis-lui donc de ma part que, s'il obtient du roi l'engagement ferme de mettre fin à la guerre après notre combat, il me trouvera sous les armes au jour qu'il voudra. Dis-lui aussi que je ne le crains pas, et que seule ma grande affection pour lui m'a toujours fait répugner à l'affronter corps à corps. » L'écuyer promit de transmettre fidèlement ce message et s'en fut.

Alors, Bohort dit à Lancelot : « Assurément, aucun homme sage, ainsi que devrait l'être Gauvain, ne se serait permis si folle accusation, car tout le monde sait pertinemment que tu as tué Gahériet en combat loyal et devant témoins. – Sais-tu pourquoi il agit ainsi ? intervint Lionel. Parce que la perte de ses frères lui fait préférer la mort à la vie. – Je crains, soupira Lancelot, qu'il ne soit plus possible d'éviter ce combat. Ce qu'il en résultera, je l'ignore, mais je puis affirmer une chose : si je l'emporte, je ne consentirai jamais à tuer Gauvain. Il est l'un des hommes que j'ai le mieux aimés de tous les compagnons du roi. Dieu m'est témoin que je ne me résous qu'avec la plus grande peine à pareille épreuve. »

Cependant, l'écuyer avait regagné le camp d'Arthur et répété les paroles de Lancelot à Gauvain. Aussitôt, celui-ci s'en alla trouver Arthur et, s'agenouillant devant lui : « Mon oncle, dit-il, je te supplie de m'accorder une faveur. » Le roi le prit par la main, le releva et lui accorda ce qu'il demandait sans même en connaître l'objet. Gauvain le remercia et lui dit : « Sais-tu ce que tu m'as accordé ? C'est de promettre à Lancelot que, s'il peut me vaincre en champ clos, tu lèveras le siège et retourneras en l'île de Bretagne sans jamais plus lui faire la guerre. »

Une grande angoisse saisit le roi. « Gauvain, dit-il, es-tu vraiment décidé à te battre contre Lancelot ? – Plus que jamais, répondit Gauvain, et l'un de nous y trouvera la mort et le dés-honneur. – Mon neveu, reprit Arthur, je suis affligé de ta décision. J'aurais préféré te voir affronter n'importe quel chevalier plutôt que lui, car il est, nous le savons bien, le plus estimé et le plus accompli qui soit. Ton sort m'alarme au plus haut point, et j'aimerais mieux perdre la meilleure de mes cités que d'avoir abordé ce sujet. Hélas ! me voici prisonnier de ma parole et forcé de tenir ce que j'ai accordé ! Qu'il en soit donc ainsi. »

Gauvain prit congé de son oncle et vint retrouver l'écuyer. « Ami, dit-il, retourne dans la forteresse et invite Lancelot et ses compagnons à venir parler au roi et à moi-même entre le camp et la cité. Qu'ils viennent sans armes, ainsi serons-nous nous-mêmes. » Le jeune homme se hâta si bien qu'il trouva Lancelot, Bohort et Hector seuls à une fenêtre et s'entretenant encore du message de Gauvain. Lancelot répétait à quel point l'accablait la perspective d'affronter Gauvain, qu'il estimait plus qu'aucun autre chevalier au monde. L'écuyer lui dit : « Seigneur, le roi et le chevalier Gauvain m'envoient vous prier, toi et tes compagnons, de venir sans armes leur parler hors de la cité. Ils viendront dans le même appareil, et l'on prendra de part et d'autre, avec serment, des engagements auxquels nul ne pourra se soustraire. – C'est entendu, répondit Lancelot. Nous y serons tout à l'heure. »

Aussitôt informé de la réponse de Lancelot, le roi Arthur monta à cheval et, en compagnie de Gauvain et de Girflet, fils de Dôn, se rendit sous les murailles de Bénéïc, non loin de la grande porte. Ils virent alors sortir le roi Bohort, Lancelot et Hector. Or, tout en s'approchant, Lancelot dit aux deux autres : « Descendons de nos chevaux pour aller à la rencontre du roi. » Mais eux protestèrent qu'ils ne mettraient jamais pied à terre devant leur ennemi mortel. Lancelot répliqua que lui-même le ferait néanmoins, par respect pour le roi, bien que celui-ci fût son ennemi. Et comme il joignit le geste à la parole, ses compagnons se crurent obligés de l'imiter.

Lancelot s'approcha et salua le roi qui, de peur de mécontenter Gauvain, ne lui rendit pas son salut, quoiqu'il fût navré de répondre si mal à de bons procédés ; il avait en effet remarqué l'exquise courtoisie de Lancelot descendant de cheval pour mieux témoigner son respect. « Roi Arthur, dit alors celui-ci, tu m'as demandé de venir te parler. Me voici prêt à t'écouter. » Mais, avant que le roi n'eût pu répondre, Gauvain s'était avancé. « Lancelot, dit-il, le roi est venu ici s'engager solennellement sur tous les points que tu m'as soumis. Je te combattrai pour prouver que tu as tué mon frère par trahison. Mais si j'ai le dessous dans cette bataille, le roi te promet que ni lui ni ses hommes ne te causeront plus jamais d'ennuis, aussi longtemps qu'il vivra. Ils lèveront le siège et s'en retourneront en leur pays. – Qu'en pense le roi ? demanda Lancelot. – Tu as ma promesse », répondit simplement Arthur.

Lancelot s'adressa alors à Gauvain. « Avant toute chose, dit-il, je veux que tu saches, Gauvain, que, si tu en étais d'accord, je renoncerais volontiers à cette bataille, dût la honte en rejaillir sur moi et dût-on m'accuser de couardise. Ah ! Gauvain ! tu as tant fait pour moi que porter les armes contre toi me cause une peine immense. Certes, ce n'est pas la crainte, mais l'amitié et la courtoisie, qui me dictent ces paroles. Et je ne les prononce pas non plus par vantardise ni parce que tu es le plus vaillant chevalier du royaume, mais parce que je serais trop heureux que la paix régnât entre nous. Pour obtenir cette paix, je suis prêt à aller très loin. »

Après un regard à ses compagnons, qui gardaient la tête baissée, il reprit : « Voici donc ce que je propose : j'accepte de devenir ton homme lige, et toute ma parenté te rendra hommage, y compris mon frère Hector, mais à l'exception des deux rois Bohort et Lionel, car je ne veux pas les voir au service d'autrui. Je peux jurer tout cela sur les saintes reliques à l'instant même, et je peux en même temps prendre l'engagement de quitter Bénévoic demain matin, à la première heure, pieds nus, grossièrement vêtu, seul, pour un exil qui durera dix ans. Si je meurs avant ce délai, je te pardonnerai ma mort et t'en tiendrai quitte, ainsi que

toute ma famille. Et si, à mon retour, au bout de ces dix ans, le roi et toi vivez encore, je veux vivre en votre compagnie à tous deux comme par le passé. De plus, sur les mêmes reliques, Gauvain, je suis prêt à jurer que je n'ai jamais tué de plein gré ton frère Gahériet, et que sa mort m'a causé plus de chagrin que de satisfaction. Tout cela, je suis prêt à le faire, et non parce que j'ai peur de toi, mais parce que ce serait, je pense, un grand malheur que l'un de nous deux tuât l'autre. »

Le roi fut bouleversé en entendant les paroles de Lancelot et, les larmes aux yeux, il se pencha vers Gauvain. « Beau neveu, lui dit-il, pour l'amour de Dieu, accepte ! Lancelot t'offre là toutes les formes de satisfaction qu'un chevalier peut offrir pour la mort d'un parent. Jamais je n'entendis discours plus généreux ni plus sincère. » Mais, au lieu de s'incliner, Gauvain tendit son gant à Arthur. « Voici mon gage, dit-il simplement. Je suis prêt à prouver que Lancelot a tué mon frère par trahison. Que le combat soit fixé au jour qu'il choisira. »

Lancelot s'avança à son tour, et tendant son gant : « Puisqu'il en est ainsi, dit-il, et que je ne saurais me dérober, voici le gage de ma défense. Que la bataille ait lieu demain matin, si cela convient à Gauvain. » Le roi ne pouvait faire qu'accepter les gages. Le cœur brisé, il les prit, salua Lancelot et ses compagnons et reprit la direction du camp. Mais au moment de la séparation, Hector dit à Gauvain : « Tu viens de refuser la plus belle offre et la plus généreuse réparation qu'ait jamais faites un haut baron. En ce qui me concerne, je voudrais que ton refus te portât malheur, et je pense qu'il en sera ainsi. » Lancelot le somma alors de se taire, car il en avait assez dit, et tous deux rentrèrent avec Bohort dans la forteresse.

Lorsque Yvain, fils du roi Uryen, eut appris ce qui s'était passé, il alla trouver Gauvain et le blâma vivement : « Seigneur ! s'écria-t-il, pourquoi avoir agi ainsi ? As-tu donc une telle haine de la vie pour avoir décidé de te battre contre le meilleur chevalier du monde, à qui personne n'a pu résister sans connaître la défaite et le déshonneur ? Pourquoi as-tu entrepris ce combat alors que tu es en tort, car jamais Lancelot n'a voulu tuer Gahé-

riet par trahison ou déloyauté ? – C'est toi qui le dis ! riposta Gauvain. Moi, je t'affirme que le droit se trouve de mon côté, et le tort du sien. Et voilà pourquoi je suis prêt à le combattre en toute quiétude, et ce fût-il deux fois meilleur qu'il n'est. – C'est de la folie ! repartit Yvain. La haine t'aveugle, Gauvain, la haine seule te rend déraisonnable ! Plaise à Dieu que ton entêtement n'entraîne pas les pires malheurs pour nous. Jamais je n'ai tant redouté une catastrophe, car le droit est du côté de Lancelot, et le tort assurément du nôtre. » Ainsi parla Yvain, fils du roi Uryen, puis, sans plus s'attarder, le visage sombre, il se retira sous sa tente.

Le lendemain, à la première heure, Lancelot, le cœur étreint d'une grande angoisse, se leva et s'habilla. En voyant que les hauts barons l'attendaient, il demanda immédiatement ses armes. On les lui apporta ; il s'équipa avec beaucoup de soin, puis il descendit dans la cour et y enfourcha un destrier fort, agile et tout bardé de fer jusqu'aux sabots. Après quoi, les autres montèrent en selle pour lui faire escorte. Il sortit de la cité à la tête d'une foule d'hommes dont aucun n'eût hésité à donner sa vie pour lui si ce sacrifice eût été nécessaire. Ils se rendirent ainsi en un pré situé à l'extérieur des murs et où devait avoir lieu le combat. En dehors de Lancelot, personne ne portait d'armes ni n'entra dans le pré. Ses gens s'arrêtèrent en deçà, du côté de la forteresse.

En les voyant sortir des murs de Bénoïc, les gens d'Arthur avaient amené son destrier à Gauvain, que le roi conduisit, richement équipé, jusqu'au pré où il le fit entrer. Arthur pleurait à chaudes larmes, comme s'il voyait le monde entier mort devant lui. Quant à Bohort, il prit Lancelot par la main droite en lui disant : « Entre, seigneur, et que Dieu te donne l'honneur de cette bataille. » Lancelot se signa et se recommanda à Dieu.

Le jour était beau et clair, et le soleil se levait, dispersant ses brillants rayons sur les armes. Pleins d'assurance, les deux chevaliers s'élancèrent l'un sur l'autre et, ayant abaissé leurs lances, se heurtèrent si rudement, bouclier contre bouclier, qu'ils vidèrent tous deux les arçons, étourdis au point qu'ils eurent du mal

à récupérer leurs esprits. On les eût dit morts. Délestés du poids de leurs maîtres, les chevaux s'enfuirent chacun de son côté, sans que personne se mêlât de les arrêter, car les spectateurs n'avaient nulle intention d'intervenir.

Au bout de quelques instants, Lancelot se releva le premier et porta la main à l'épée, mais Gauvain bondit lui-même sur ses pieds et, se précipitant sur son bouclier qui lui avait glissé du cou, saisit à son tour son épée et s'élança contre Lancelot, lui assenant un si puissant coup sur le heaume qu'il le mit à mal. Mais Lancelot eut le temps de riposter, et Gauvain s'en trouva non moins accablé. Alors s'ensuivit une mêlée cruelle et telle qu'on n'en avait jamais vue. Les épées tranchèrent les mailles des hauberts, et les boucliers étaient tellement percés qu'on aurait pu passer les poings à travers les trous. Malgré leurs solides attaches, les heaumes ne valaient guère mieux, si endommagés par les épées que la moitié leur ballottait sur les épaules.

Si les combattants avaient conservé leurs forces intactes, ils n'auraient pas vécu longtemps, mais ils étaient si fatigués et si las que leurs épées, à plusieurs reprises, leur tournèrent dans la main au moment de frapper. La moindre des plaies qu'ils s'étaient mutuellement faites aurait suffi à tuer tout autre, et, néanmoins, ni l'épuisement ni le sang perdu ne les empêchèrent de poursuivre le combat jusqu'à la troisième heure. Il leur fallut alors se reposer car ils étaient épuisés. Faisant retraite le premier, Gauvain dut s'appuyer sur son bouclier pour reprendre haleine. Et Lancelot en fit autant.

Ils restèrent dans cette posture un certain temps. Mais bientôt, Gauvain s'aperçut que le soleil montait de plus en plus haut dans le ciel et que l'heure de midi approchait. Alors, aussi dispos que s'il n'avait pas reçu le moindre coup, il appela Lancelot et l'attaqua de façon si merveilleuse que l'autre en fut tout ébahi et se dit en lui-même : « Par ma foi, je croirais volontiers que cet homme est un diable ou un fantôme. Je pensais, quand je l'ai laissé en paix, qu'il était vaincu, et le voici maintenant aussi fort que s'il commençait le combat. »

Ce que Lancelot ignorait, c'est que Gauvain possédait un don : tous les jours de l'année, à partir de la troisième heure, quand le soleil montait, et jusqu'à l'heure de midi, ses forces croissaient jusqu'à devenir triples de ce qu'elles étaient auparavant. C'est grâce à ce don qu'il avait remporté tant de victoires au cours de sa vie. Lui arrivait-il d'affronter un chevalier très fort, il le harcelait et le pressait de son mieux jusque vers midi. Et l'autre, alors, n'en pouvant plus, ne songeait qu'à se reposer, quand lui-même, enfin à l'apogée de ses forces, de sa vigueur et de sa vivacité, se précipitait, prompt à la victoire désormais. Et voilà pourquoi beaucoup de chevaliers redoutaient de se mesurer à lui à moins que le soleil ne déclinât à l'horizon⁷².

Gauvain se mit donc à presser Lancelot si rudement qu'il lui fit jaillir le sang du corps en plus de dix endroits. Et, s'il le harcelait si fort, c'est qu'il espérait le mettre hors de combat aux alentours de l'heure de midi car, après, la chose serait moins facile. Ainsi le frappait-il sans trêve et sans relâche au point que Lancelot, telle une enclume sous l'épée tranchante, était tout moulu et meurtri. Au milieu de l'après-midi, Bohort vit son cousin si fâcheusement malmené qu'il s'écria, haut et clair, pour qu'on pût l'entendre : « Ah ! Dieu ! que vois-je ? Hé ! Lancelot, serais-tu victime d'un sortilège pour qu'un seul chevalier l'emporte ainsi sur toi ? Je t'ai toujours vu accomplir plus d'exploits sur deux chevaliers à la fois, fussent-ils les meilleurs, et voici qu'un seul réussirait à te vaincre ? »

En entendant ces mots, Lancelot sentit son courage se réveiller. Il bondit sur son adversaire avec une agilité surprenante et lui assena sur son heaume un coup terrible qui le fit trébucher. Alors, il se mit à le marteler à si grands coups d'épée qu'il reprit bientôt l'avantage, tandis que Gauvain était réduit à se défendre, non sans peine, car le sang lui jaillissait par le nez et la bouche. Leur lutte, néanmoins, se prolongea de la sorte jusqu'à la neuvième heure où, vu leur état, ni l'un ni l'autre n'espérait de

⁷² On reconnaît ici le thème déjà répété du héros lunaire qui reçoit sa force d'une divinité solaire, autrement dit de la femme-soleil. Voir l'introduction du *Cycle du Graal*, 5^e époque, « Gauvain et les chemins d'Avalon ».

meilleure issue que la mort. Et cependant, ils étaient doués d'un tel courage qu'il leur semblait n'avoir jusqu'alors quasiment rien fait. « Gauvain ! cria Lancelot, ne serait-il pas temps de me reconnaître innocent du crime dont tu m'accuses ? Je te laisserai aller. Aie pitié de toi-même ! – Il n'en est pas question ! » hurla sauvagement Gauvain en se précipitant une fois de plus sur Lancelot. Et ils continuèrent à se harceler jusqu'à la tombée de la nuit.

À ce moment-là, Gauvain tomba de tout son long sur l'herbe du pré rougie de son sang. Lancelot vit la victoire à portée de sa main. Il lui suffisait de se ruer sur Gauvain et de lui trancher le cou. Mais, loin d'en rien faire, il s'écria : « Gauvain ! rends-toi et reconnais que tu m'accusais à tort de déloyauté ! » Mais Gauvain, à demi inconscient, ne répondit rien. Alors Lancelot se dirigea du côté où se trouvait le roi. « Roi Arthur, dit-il, si je ne craignais que tu n'interprètes ce geste comme une lâcheté, je quitterais tout de suite le champ et te laisserais ton neveu. – Va, répondit Arthur, je te proclame vainqueur, Lancelot, bien que Gauvain n'ait pas reconnu sa défaite. La nuit est tombée maintenant, l'heure est passée, que la coutume assigne pour fin des combats. Je te tiens quitte de l'accusation portée par Gauvain contre toi. Que Dieu te garde ! Dès demain, je ferai lever le camp et je repartirai dans mon pays sans te causer le moindre ennui. – Puisque tu m'en donnes congé, roi Arthur, dit Lancelot, je me retire et fais à ton neveu grâce de la vie. Je peux t'avouer maintenant que je n'avais jamais eu l'intention de le tuer. Adieu, roi Arthur. Je regrette grandement ce combat que je n'ai pas voulu. » Et, se tenant vaille que vaille sur ses jambes, Lancelot abandonna le pré. Bohort se saisit de lui, le fit monter sur son cheval et le ramena derrière les murailles de Bénoïc.

Une fois arrivé dans la grande cour, Lancelot fut désarmé, et les médecins qui s'empressaient autour de lui s'aperçurent qu'il avait de graves blessures par tout le corps, et perdu tant de sang que tout autre y eût succombé. Quand Hector vit à son tour les plaies, il en fut si abasourdi qu'il douta qu'on pût sauver son frère. « Si fait, le rassurèrent les médecins. Mais il lui faudra de

longues semaines pour se rétablir et de longues autres avant de pouvoir remonter à cheval. » Alors, Bohort, moins inquiet lui-même, ordonna à ses gens de faire tout ce qui était en leur pouvoir et de faire en sorte que Lancelot fût veillé jour et nuit dans une chambre à l'abri du bruit, afin qu'il pût se reposer et recouvrer sa pleine santé.

Quant aux gens du roi, ils s'étaient approchés de Gauvain et, le voyant incapable de se redresser, ils le placèrent sur un bouclier et le menèrent tout droit vers Arthur avant de le désarmer. Il était du reste si mal en point qu'il s'évanouit entre leurs bras. On fit venir des médecins qui, après avoir examiné les plaies, se déclarèrent en mesure de l'en guérir. En revanche, ils ne pouvaient se prononcer quant à la profonde blessure qu'il avait à la tête. Le roi se mit à pleurer et à se lamenter. « Ah ! beau neveu ! ta démesure et ton obstination t'ont perdu, et c'est un grand malheur pour nous tous, car jamais ne sortira de ton lignage un aussi bon chevalier que tu l'as été ! » Gauvain n'eut même pas la force de répondre. Tous ceux qui étaient là avaient les larmes aux yeux, car ils aimaient et estimaient le neveu d'Arthur plus qu'aucun autre chevalier du royaume. Et ils restèrent auprès de lui toute la nuit à le veiller, redoutant sans cesse qu'il ne mourût entre leurs mains.

Or, c'est le lendemain qu'au petit matin parvint au camp d'Arthur le chevalier Labor. Sans tarder, le messager de Guenièvre se présenta devant le roi et lui dit : « Seigneur Arthur, la reine, ton épouse, me charge de t'avertir que sa situation est désespérée et que le déshonneur l'attend si tu n'entreprends quelque chose en sa faveur. – Que se passe-t-il donc ? » demanda Arthur, le cœur étreint d'une nouvelle angoisse. Alors le messager lui conta, sans omettre un seul détail, comment Mordret avait trahi son roi et, le faisant passer pour mort, s'était fait couronner puis arrangé pour obtenir l'hommage des barons du royaume. Enfin, il termina en exposant le projet qu'avait Mordret d'épouser la reine Guenièvre et la résistance que lui opposait celle-ci dans la tour de Kamaalot, où elle espérait tenir encore quelque temps.

À entendre pareilles nouvelles, Arthur fut si désespéré qu'il changea de couleur et ne put prononcer une seule parole. Il demeura prostré un long moment près du lit où gisait Gauvain, puis il se mit à verser d'abondantes larmes avant de s'écrier : « Suis-je donc maudit ? Pourquoi le destin s'acharne-t-il contre ma personne et contre le royaume dont Dieu m'a confié la charge ? J'ai perdu nombre de mes chevaliers lorsqu'ils ont entrepris la quête du Graal. J'ai perdu Lancelot du Lac et toute sa parenté, grâce auxquels le royaume conservait tout son honneur et toute sa puissance. J'ai perdu mes neveux qui constituaient ma joie et mon soutien. J'ai peur de perdre Gauvain que j'avais fait mon héritier pour l'île de Bretagne. Et, aujourd'hui, je reçois cette funeste nouvelle qui, assurément, devrait mettre le comble à mon désarroi et à ma souffrance. Ah ! Mordret ! Je sais maintenant qui tu es ! Ta félonie me le prouve, tu es le dragon que je vis un jour en rêve livrer contre moi une sanglante bataille dont je ne sortais pas vivant. Pourquoi ai-je alors écouté Merlin ? Pourquoi, sur son conseil, ai-je épargné le fils que j'avais engendré, sans le savoir, de ma sœur Anna, puisqu'alors j'étais loin de connaître mes origines et me croyais naïvement le fils du sage Antor. Hélas ! je voulais tuer cet enfant destiné à me détruire et à détruire le royaume. Je l'ai fait rechercher partout afin de le mettre à mort, bien que Merlin m'en eût dissuadé. Et je ne l'ai jamais découvert. Maintenant, la vérité éclate, et je la vois se dresser devant moi, cruelle, insolente. Mais, je le jure, jamais père ne fit à son fils ce que je ferai à Mordret. Oui, Mordret, je te tuerai de mes propres mains, sans pitié ni remords, et je veux que tout le monde le sache en expiation de la faute que j'ai commise ! » Ainsi se lamentait le roi Arthur, entremêlant ses pleurs des pires imprécations contre Mordret. Beaucoup de seigneurs, qui entendirent le discours du roi, en furent très surpris, car ils ignoraient que Mordret fût le fils d'Arthur. Et si leur stupeur fut profonde, aucun d'eux n'osa dire quoi que ce fût, tant la prodigieuse douleur du roi leur inspirait de respect profond⁷³.

⁷³ D'après *La Mort le roi Artu*, récit attribué à Gautier Map, avec des détails empruntés au *Morte Darthur* de Thomas Malory.

La Mortelle Bataille

Lorsqu'il se fut quelque peu remis de son émotion, le roi Arthur commanda à ceux qui l'entouraient de faire lever le camp et de se préparer à partir le plus tôt possible vers la mer afin de regagner l'île de Bretagne. Aussitôt l'ordre reçu, on démonta les tentes et les pavillons, et l'on prépara les chevaux. Le roi ordonna aussi de fabriquer une litière pour transporter Gauvain, qu'il ne voulait pas laisser derrière lui. Si son neveu devait mourir, Arthur voulait l'assister dans ses derniers moments. S'il devait survivre, il en voulait savourer la joie.

C'est ainsi que l'armée, quittant les abords de Bénoïc, se mit en route en direction de la côte. Cependant, Gauvain, qui avait repris connaissance, interpella ceux qui l'accompagnaient : « Seigneurs, dit-il, où suis-je donc ? – Seigneur, dit l'un des chevaliers, nous approchons de la mer. – Et où allons-nous ? – Nous rembarquer pour regagner l'île de Bretagne. » Gauvain soupira longuement puis reprit : « Béni soit Dieu, puisque je pourrai mourir en ma terre que j'ai tant désiré revoir. – Seigneur Gauvain, pourquoi penses-tu mourir ? – Je sais bien qu'il ne me reste pas longtemps à vivre. Mais ce qui me chagrine le plus n'est pas de mourir, c'est de ne pouvoir, auparavant, revoir

Lancelot. Car si je voyais encore une fois celui que je tiens pour le meilleur chevalier du monde, le plus courtois et le plus généreux, et pouvais lui demander pardon de m'être si mal conduit envers lui, je pense que mon âme s'en trouverait plus à son aise quand elle aura quitté mon corps. »

Le roi survint à ce moment, qui entendit les dernières paroles de Gauvain. « Beau neveu, dit-il, ta folie m'a causé un bien grand dommage, car elle t'enlève à moi, toi que j'aimais plus que tous, ainsi que Lancelot après toi, Lancelot que l'on redoutait tant. Hélas ! si Mordret avait su qu'il demeurerait en si bons termes avec moi, comme dans le passé, il n'aurait jamais eu la hardiesse de se lancer dans la félonie qu'il a entreprise. Me voici maintenant privé de bons et loyaux chevaliers, comme toi et ceux qui, sans hésiter, accouraient me seconder dans la nécessité. Sache que le traître Mordret a répandu le bruit que j'étais mort et s'est fait couronner à ma place. Je ne peux laisser impuni pareil outrage. Ah ! Dieu tout-puissant ! si j'avais avec moi aujourd'hui tous ceux que j'avais jadis, le monde entier ne me ferait pas peur, quand bien même il se liguerait contre moi ! »

Ainsi parla le roi Arthur, et Gauvain en conçut une vive affliction. « Mon oncle, dit-il en faisant un effort pour parler, si ma folie t'a fait perdre Lancelot, regagne-le par ta sagesse. Tu pourrais facilement l'attirer à toi si tu le voulais, car c'est le meilleur homme du monde et le mieux disposé envers toi. Il suffirait, je suis sûr, que tu l'en pries, et il reviendrait te servir fidèlement. Or, il me semble que tu as bien besoin de lui en ce moment. Je ne peux plus rien pour toi, mon oncle, mais lui peut encore tout sauver, toi-même et le royaume. – Sans doute as-tu raison, répondit Arthur, mais j'ai eu tant de torts envers lui qu'à mon avis toute prière serait inutile. Ainsi ne lui demanderai-je rien. »

Les marins vinrent alors trouver le roi et lui dirent : « Seigneur, nous mettrons à la voile quand il te plaira. Nous avons préparé tout ce dont nous avons besoin, un bon vent s'est levé, qui nous emmènera rapidement vers l'île de Bretagne, ce serait folie que de tarder davantage. – Très bien, répondit le roi, je vais donner l'ordre d'embarquer. »

Il fit transporter Gauvain dans le navire, et les gens chargés de lui le couchèrent le plus commodément qui se put. À leur tour montèrent à bord les barons, avec leurs armes et leurs chevaux. Ceux qui n'y trouvèrent pas de place le firent sur d'autres navires, leurs gens avec eux, et, bientôt, on leva les ancres. Ainsi quittait la Bretagne armorique le roi Arthur, profondément peiné de la trahison de Mordret, mais davantage encore affecté par l'état de son neveu Gauvain, qu'il voyait empirer d'heure en heure et se rapprocher de sa fin. Cette douleur-là le bouleversait, et elle ne lui laissa aucun répit, ni de jour ni de nuit, de sorte qu'il perdit tout désir de boire ou de manger aussi longtemps que dura la navigation.

Or, tandis qu'il était en proie à ces mortelles angoisses, Mordret, lui, poursuivait toujours le siège de la tour de Kamaalot où s'était réfugiée la reine Guenièvre. À plusieurs reprises, il avait tenté de la prendre d'assaut, mais les assiégés s'étaient défendus avec tant de vaillance que les gens de Mordret avaient essuyé des pertes sévères. Et, dans son inquiétude, celui-ci ne cessait de requérir l'aide des barons d'Irlande, d'Écosse et des pays étrangers qui tenaient leurs terres de lui. Et, pour peu qu'ils répondissent à ses appels, il leur faisait distribuer de si beaux dons qu'ils en étaient émerveillés.

Pareille habileté les conquit si bien qu'ils se donnèrent totalement à lui. Ils répétaient partout qu'ils étaient prêts à l'aider contre tous ses ennemis, y compris contre le roi Arthur, si par hasard celui-ci n'était pas mort comme on l'avait dit. Ainsi Mordret attira-t-il dans son camp les plus puissants des barons qui avaient obtenu jadis leurs terres du roi Arthur. La chose lui était facile, dans la mesure où Arthur l'avait institué le gardien de tous ses trésors, quels et où qu'ils fussent, avant de partir. D'ailleurs, il se sentait destiné à accomplir de grandes choses, pour sa plus grande gloire et son plus grand profit.

Or, il advint, un jour où il avait fait donner l'assaut contre la tour, que l'un de ses espions vint le trouver, l'entraîna à l'écart et lui dit en particulier : « Seigneur, je viens t'apporter d'étonnantes nouvelles ! Le roi Arthur est de retour en ce pays

avec toutes ses forces, et il se prépare à marcher contre toi à la tête de nombreuses troupes. Si tu veux l'attendre ici, tu devrais l'apercevoir d'ici trois ou quatre jours. Tu ne pourras éviter de le combattre, car il dit à qui veut l'entendre qu'il est revenu pour te tuer de ses propres mains. Prends donc garde aux décisions que tu vas prendre, et souviens-toi que, faute de réactions immédiates, je ne donne pas cher de ta tête. »

La nouvelle frappa Mordret de stupeur. Non seulement il ne s'attendait pas qu'Arthur vînt si tôt l'attaquer mais, même amoindrie par la guerre contre Lancelot et la lignée du roi Ban, la puissance militaire de son oncle lui faisait peur. Aussi convoqua-t-il sur-le-champ ses plus fidèles conseillers pour leur exposer la situation. « Seigneur, opinèrent-ils, le seul conseil que nous puissions te donner est de rassembler tes hommes et de marcher hardiment contre Arthur en le faisant sommer de vider cette terre qui ne lui appartient plus. S'il ne veut pas quitter cette île, tu as à ta disposition plus d'hommes qu'il n'en a, Attaque-le donc en toute sécurité, car ses gens ne pourront te résister ; ils sont las et affaiblis, tandis que nous sommes frais et dispos, n'ayant pas porté les armes depuis fort longtemps. Fais rassembler tes troupes et place à leur tête les meilleurs et les plus fidèles de tes barons. »

Mordret les remercia de leurs conseils et s'empressa d'envoyer des messagers porter par tout le pays l'ordre à ses vassaux de se rassembler immédiatement dans la grande plaine de Salisbury, près de Stonehenge. Il espérait en effet voir Arthur y déployer ses troupes, déploiement dont lui-même profiterait pour les attaquer sur plusieurs fronts simultanément. Cela dit, il leva le siège de la tour de Kamaalot et mena ses gens vers ce qu'il prévoyait devoir être le lieu de la rencontre décisive.

En voyant ses ennemis abandonner leurs positions au bas de la tour, puis, une fois regroupés, quitter la forteresse de Kamaalot, la reine Guenièvre n'en crut d'abord pas ses yeux. Mais, bientôt, la rumeur du dehors lui apprit le retour d'Arthur et son intention de livrer bataille à Mordret. Elle en fut à la fois joyeuse et inquiète : joyeuse de se voir enfin délivrée, inquiète de voir le

roi périr durant la lutte. Et elle se trouvait ainsi déchirée par ces sentiments contradictoires quand reparut à Kamaalot le fidèle Labor. Il vint aussitôt rendre compte à la reine du résultat de sa mission et la trouva tout en pleurs, ne cessant de se lamenter. Il tenta de la raisonner : « Dame, dit-il, réjouis-toi désormais ! Le roi va sous peu dissiper la menace que Mordret faisait peser sur toi. – Ah ! répondit Guenièvre, ne vois-tu pas, mon cousin, dans quelle affreuse situation je me trouve ? D'un côté, je vois le roi engagé dans un combat terrible, et j'ai peur que Mordret, s'il l'emporte, ne se venge mortellement de moi. De l'autre, si le roi gagne la bataille, pourra-t-il jamais croire qu'en dépit de son acharnement à s'emparer de moi, Mordret n'a pu me posséder charnellement⁷⁴ ? Je suis sûre qu'il me tuera aussitôt que je serai en son pouvoir. Ainsi, tu le vois, je ne puis échapper à la mort d'un côté ni de l'autre. Voilà pourquoi tu me vois si malheureuse ! » Alors, Labor tenta de lui démontrer qu'Arthur avait confiance en elle et ne songeait qu'à la délivrer ; mais elle, sans seulement l'écouter, s'enferma dans un profond chagrin.

Aussi ne dormit-elle guère, cette nuit-là, tourmentée qu'elle était par ses sombres pensées. Du moins, l'aube la trouva-t-elle résolue. Après avoir éveillé deux de ses suivantes en qui elle avait toute confiance et leur avoir commandé de s'habiller sans retard, Guenièvre quitta subrepticement Kamaalot en leur compagnie, n'emmenant pour escorte que deux écuyers et pour équipage que deux mulets chargés d'or et d'argent, de sorte que

⁷⁴ Hautement incongrue, la crainte exprimée par Guenièvre figure dans *La Mort le roi Artu*, bien que ce récit, loin de comporter la moindre allusion à une quelconque liaison, volontaire ou forcée, de Guenièvre et Mordret, prête à la reine une attitude franchement hostile à l'endroit de son neveu et gardien. Force est donc d'admettre que l'auteur de cette version, très fortement christianisée par ailleurs, suit ici un modèle archaïque où Guenièvre était la complice de son ravisseur. C'est ce qui ressort des textes primitifs, en particulier du modèle littéraire par excellence qu'est l'*Historia Regum Britanniae* du clerc gallois Geoffroy de Monmouth (1135), où l'on peut lire ce passage : « On annonça que Mordret, son neveu, à qui il avait confié la régence de Bretagne, avait ceint la couronne sur sa propre tête, et que, de plus, le traître tyran vivait en adultère et hors mariage avec la reine Guenièvre. » C'est alors qu'Arthur revient dans l'île de Bretagne et affronte une première fois Mordret dans une bataille au cours de laquelle périt Gauvain. Il faut noter que Lancelot n'apparaît dans aucun récit arthurien avant *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, vers 1170, et qu'il n'est donc pas question de duel fratricide entre lui et Gauvain.

nul ne prit garde à sa fuite. Après avoir longuement chevauché par vaux et forêts, elle parvint au crépuscule aux abords d'un ermitage qu'elle connaissait fort bien, pour en avoir jadis fait bâtir la chapelle.

Les ermites la reconnurent et l'accueillirent avec grande joie. Elle leur exposa point par point sa situation, sans leur cacher qu'elle craignait autant de périr de la main de Mordret que de son propre époux. Les ermites la rassurèrent en lui promettant de ne révéler à personne sa présence en ces lieux. Ainsi pourrait-elle séjourner près d'eux aussi longtemps qu'elle le voudrait, et ce en toute sécurité. Alors, elle fit décharger le trésor qu'elle avait apporté et le confia à ses hôtes, puis congédia ses gens, non sans leur avoir fait jurer de garder un secret absolu sur le lieu de sa retraite. Les yeux pleins de larmes, les suivantes reprirent donc le chemin de Kamaalot, tandis que les écuyers se déclaraient désireux de rejoindre les troupes du roi Arthur et de combattre à ses côtés pour le plus grand bien du royaume. Et c'est ainsi que la reine Guenièvre trouva refuge dans cet ermitage, en plein cœur de la forêt.

Entre-temps, le roi Arthur, qui avait, avec tous ses gens, repris pied dans l'île et débarqué armes et chevaux, fit publier son retour et aviser les habitants qu'il escomptait leur concours dans sa lutte contre l'usurpateur qui avait osé ceindre la couronne au mépris de toute justice. Les gens de l'île manifestèrent une joie d'autant plus vive qu'ils avaient d'abord davantage cru le roi mort. « Sachez, leur dit Arthur, que ce mensonge est l'œuvre de Mordret, le félon ! que je tuerai, si je puis, de ma propre main, pour s'être parjuré tant devant Dieu qu'envers son seigneur légitime. » En entendant ces paroles, tous assurèrent le roi qu'ils l'aideraient à chasser le traître sans le laisser en paix un seul instant.

Ce jour-là, la nuit commençait à tomber quand Gauvain dit à ceux qui l'entouraient : « Priez mon oncle de venir me parler. » Un chevalier alla chercher le roi qui se précipita vers la chambre où gisait le mourant et l'y trouva si épuisé que personne ne pouvait tirer de lui un seul mot. Arthur se mit alors à pleurer amè-

rement. Mais, en l'entendant gémir, Gauvain le reconnut, ouvrit les yeux et, non sans peine, murmura : « Seigneur, je me meurs. Par Dieu, mon oncle, si tu peux éviter de te battre contre Mordret, suis mon conseil. Je te l'affirme en effet, si tu dois mourir de main d'homme, cet homme-là ne peut être que lui. Et il a beau être mon frère, je le sais, je me méfie de lui parce qu'il est sournois et ambitieux. Mon oncle, salue pour moi la reine Guenièvre, la plus grande dame de ce temps, et lorsque quelqu'un des tiens rencontrera Lancelot, qu'il lui dise que je le salue par-dessus tous ceux que j'ai connus en ce monde, que je lui crie merci et que je prie Dieu de le garder en l'état où je l'ai laissé. Qu'il ne manque ni de visiter ma tombe dès qu'il apprendra ma mort ni d'avoir pitié de moi. » Il s'arrêta de parler un long moment, comme pour reprendre son souffle, puis reprit : « Mon oncle, je te demande de me faire enterrer à Kamaalot avec mes frères. Je veux être déposé dans la tombe même où fut placé le corps de Gahériet, car il était mon frère préféré. En guise d'épithaphe, fais graver, je te prie, ceci : "Ci-gisent Gahériet et Gauvain, fils du roi Loth d'Orcanie, que, par la faute de la démesure et de l'orgueil de Gauvain, tua Lancelot. " Oui, mon oncle, je veux que, sur la dalle, cette inscription rappelle à chacun mes faiblesses. »

Quand il eut prononcé ces paroles, personne ne l'entendit plus ajouter un seul mot. Si ce n'est, au bout d'un long moment, qu'il murmura : « Jésus-Christ, mon sauveur, ne me juge pas selon mes fautes. » Alors, il trépassa de ce monde, les mains croisées sur la poitrine.

Le roi versa des larmes et, hurlant sa douleur et sa détresse, il se pâma à plusieurs reprises sur le corps de Gauvain. « Hélas ! dit-il en reprenant conscience, ô toi, Fortune, tyran capricieux et changeant, le plus trompeur qui soit au monde ! Pourquoi m'avoir manifesté tant de bonté pour finalement me le faire payer aussi cher ? Tu me fus jadis une mère et, maintenant, te voici marâtre ! Pour me faire mourir de douleur, tu as fait appel à la mort et tu m'as privé de ceux que je chérissais le plus. Ah !

maudite Mort ! Pourquoi devais-tu t'en prendre à un homme tel Gauvain qui surpassait tout autre en bravoure ? »

Toute la soirée retentit dans le château un tel concert de gémissements que l'on n'eût même pas entendu Dieu tonner. Tous et toutes pleuraient ensemble comme s'il se fût agi d'un cousin à eux. Il est vrai que Gauvain avait été singulièrement cher aux habitants de ce pays. Ils rendirent à son corps tous les honneurs possibles et le placèrent dans un drap de soie brodé d'or et de pierres précieuses. La nuit, on alluma toutes les torches, et cela produisait une telle clarté que le château semblait en flammes. Le lendemain, dès le point du jour, le roi Arthur appela un groupe de chevaliers auxquels, du fond de son désarroi, il commanda de revêtir leurs armes, tandis que l'on attelait une civière où l'on déposa le corps de Gauvain. « Vous me conduirez, leur dit-il, mon neveu jusqu'à Kamaalot et l'y ferez ensevelir, ainsi qu'il l'a demandé, dans la tombe de Gahériet. » En prononçant ces mots, Arthur pleurait si fort que les gens de la place éprouvaient autant de chagrin de son deuil que de la disparition de Gauvain.

Les chevaliers montèrent en selle, et bien des gens suivirent le convoi, qui se lamentaient, déplorant la fin d'un chevalier qui s'était montré si courageux, si courtois, si généreux envers tout le monde. Cependant, lorsqu'ils l'eurent accompagné sur une assez longue distance, le roi s'arrêta et dit à ceux qu'il avait chargé de se rendre à Kamaalot : « Je ne peux m'attarder davantage. Continuez votre route et faites ce que je vous ai demandé. » Et, sur ce, il s'en retourna, le visage défait et le cœur étreint d'angoisse.

Ceux qui devaient accompagner le corps de Gauvain chevauchèrent jusqu'au soir et arrivèrent à une forteresse appelée Béloé dont le seigneur était un chevalier qui n'avait jamais aimé Gauvain, car il en était jaloux et l'avait souvent trahi de la pire façon. Son épouse, qui se trouvait dans la cour lorsque le cortège arriva, demanda qui était le chevalier qu'on convoyait ainsi. En apprenant qu'il s'agissait de Gauvain, fils du roi Loth et neveu du roi Arthur, la dame courut comme une folle vers la dé-

pouille et se pâma. Quand elle reprit conscience, elle s'écria : « Ah ! Gauvain ! quel grand malheur que ta mort, surtout pour les dames et les demoiselles ! J'y perds plus que personne, car je perds avec toi l'homme que j'aimais le plus au monde. Que tous ceux qui sont ici le sachent, je n'ai jamais aimé que toi et n'aimerai jamais personne d'autre, aussi longtemps que je vivrai ! »

En entendant ces mots, le seigneur quitta la salle et, furieux de la douleur que manifestait sa femme, courut en une chambre, y prit son épée, se dirigea vers la civière et frappa la dame inclinée sur le cadavre avec tant de violence qu'il lui entama l'épaule d'un demi-pied en profondeur. « Ah ! Dieu ! s'écria-t-elle, je meurs pour toi, Gauvain ! Au nom de Dieu, seigneurs qui êtes ici, je vous prie de porter mon corps où vous porterez le sien. Tous ceux qui verront nos sépultures sauront ainsi que je suis morte pour l'amour de lui. »

Sans plus tarder, les chevaliers, fort bouleversés par cette mort malheureuse, s'élancèrent sur le seigneur, et lui arrachèrent son épée. L'un d'eux lui cria avec colère : « Seigneur, tu nous as fait grande honte en tuant sans motif cette dame ! Dieu me vienne en aide, je crois bien que jamais plus tu ne frapperas de dame de cette façon ! » Là-dessus, il brandit son épée et lui en porta un tel coup qu'il le blessa grièvement. De souffrance et de peur, le seigneur tenta de s'enfuir, mais l'autre l'arrêta et, d'un second coup, l'abattit mort au milieu de la salle. Ce que voyant, les gens du château se précipitèrent aux armes ; mais la détermination de la petite troupe les dissuada de se battre, et ils lui laissèrent le champ libre.

Les compagnons de Gauvain demeurèrent donc au château cette nuit-là, mangeant et buvant ce qu'ils trouvaient sur place. Au matin, ils improvisèrent une civière pour transporter la dame de Béloé et se mirent en route pour Kamaalot. Quand ils y furent arrivés et que les gens apprirent de quoi il retournait, toute la cité prit un air de deuil et d'abattement. On accompagna le corps de Gauvain jusqu'à la grande église au milieu de laquelle il fut déposé. À la troisième heure, quand les prêtres

eurent donné l'absoute, on le déposa dans la tombe de Gahériet, et l'on eut soin de graver sur la dalle l'inscription qu'il avait demandée. Quant à la dame de Béloé, elle fut enterrée non loin de là, dans la même église, et son épitaphe précisa qu'elle mourut pour l'amour de Gauvain.

Pendant ce temps, le roi Arthur avait rassemblé le plus d'hommes possible et, le lendemain, s'était mis en route avec toutes ses troupes pour aller à la rencontre de Mordret. Le soir venu, il fit établir son camp à l'orée d'un bois et coucha sous son pavillon. Or, une fois endormi, il lui sembla que Gauvain se présentait à lui, plus beau et plus noble qu'il ne l'avait jamais vu. Et derrière Gauvain se pressaient en foule de pauvres gens qui disaient : « Roi Arthur, nous avons conquis la maison de Dieu au profit de ton neveu Gauvain, à cause des bienfaits qu'il avait répandus sur nous. Agis comme lui, et tu seras un sage entre les sages. »

Alors, dans son sommeil, il répondait qu'il y consentait volontiers, courait embrasser son neveu, et celui-ci lui disait en pleurant : « Bel oncle, garde-toi d'affronter Mordret, car tu risques d'être blessé mortellement. – Mais, répondait le roi, il me faut l'affronter, dussé-je en mourir. Ce serait être lâche et indigne que de ne pas défendre ma terre contre un traître. » Alors, Gauvain s'en allait en murmurant : « Ah ! seigneur ! quel malheur de hâter ainsi ta fin ! » Puis il semblait revenir vers lui et disait d'une voix forte : « Mon oncle, fais venir Lancelot. Si tu l'as avec toi, jamais Mordret ne pourra te résister. Mais si tu ne l'appelles à ton aide, tu ne pourras échapper à la mort. » Le roi répondait qu'il ne ferait jamais appel à Lancelot, car il lui avait causé trop de tort pour que celui-ci consentît jamais à y répondre. Alors Gauvain s'en allait, disant encore en pleurant : « Sache bien, doux seigneur, que ce sera un grand malheur pour tous les hommes sages de ce royaume. »

Arthur se réveilla, le lendemain matin, fort mal à l'aise, et, une fois levé, fit prendre à son armée un peu de nourriture, car il ne savait à quel moment l'on rencontrerait Mordret. Ensuite, il donna le signal du départ, et l'on chevaucha toute la journée,

sans hâte, afin de ne pas fatiguer les chevaux avant l'ouverture des hostilités. Et l'on se trouva, le soir, dans une grande plaine, non loin des pierres que jadis Merlin avait fait dresser à la mémoire des chefs bretons victimes de la trahison des Saxons⁷⁵. Arthur décida d'établir là son camp et d'y attendre que Mordret se manifestât.

Or, cette nuit-là, Arthur fut à nouveau visité par un rêve étrange. Dans son sommeil, il crut voir une femme qui venait à lui, plus belle que toutes celles qu'il eût rencontrées jusque-là. Elle le soulevait de terre, l'emportait sur une montagne très haute et, là, le plaçait sur une roue. Sur cette roue se trouvaient des sièges dont les uns montaient et les autres descendaient. Le roi regardait la place qu'il occupait et remarquait que son siège dominait tout. La femme lui demandait : « Arthur, où es-tu ? – Dame, répondait-il, je suis sur une haute roue, mais j'ignore ce qu'elle représente. – C'est, répondait-elle, la roue de la Fortune. » Arthur avait l'impression d'un équilibre instable. « Que vois-tu, Arthur ? demandait-elle encore. – Dame, il me semble que je vois le monde entier. – C'est exact, le monde entier se trouve sous ton regard. Roi Arthur, il n'est pas grand-chose dont

⁷⁵ Il s'agit du monument mégalithique de Stonehenge dans le Wiltshire. Voir *Le Cycle du Graal*, 1^{re} époque, « La Naissance du roi Arthur ». Seule *La Mort le roi Artu* situe la bataille suivante dans la plaine de Salisbière, près de gros rochers dans lesquels il n'est pas difficile de reconnaître les « trilithes » de Stonehenge. Si le *Morte Darthur* de Malory se contente d'une simple allusion à Salisbury, les traditions galloises anciennes situent unanimement la bataille à Camlann. On a localisé ce Camlann un peu partout en Grande-Bretagne, notamment à la frontière écossaise et en Cornouailles – l'écart se passe de commentaires. À noter d'abord que Camlann, dérivé d'un ancien *camboglanna*, signifie « rive courbe » et que de nombreuses rivières de Grande-Bretagne portent le nom de Camel, incontestablement dérivé de *combo*, « courbe ». Il faut ensuite signaler la tradition de Cornouailles solidement implantée sur une rivière Camel, à Camelford, très exactement : on montre là le *Slaughter Bridge*, le « Pont du Meurtre », où se serait déroulé le duel d'Arthur et Mordret. Compte tenu de l'origine cornique de la légende arthurienne, il faudrait donc placer le combat historique à Camelford, mais le récit de *La Mort le roi Artu* se déroule réellement entre Glastonbury et Winchester, c'est-à-dire dans l'immense plaine de Salisbury, si riche en monuments mégalithiques. Non contente de faire de Merlin le constructeur « magique » de Stonehenge, la tradition locale place également non loin de là, sur Cadbury Hill, le Camelot ou Kamaalot d'Arthur. Enfin, c'est à Glastonbury que se trouve le tombeau présumé d'Arthur et de Guenièvre, ce qui laisserait supposer qu'une antique tradition mythologique concernant Arthur et Merlin recouvre les comtés du Wiltshire et du Somerset, eux-mêmes véritables charnières entre la péninsule de Cornouailles – Devon et le Pays de Galles, lieux privilégiés des exploits des chevaliers de la Table Ronde.

tu n'aies été le seigneur jusqu'à ce jour, car, dans le cercle que tu aperçois, tu as été le plus puissant des rois, mais tels sont les orgueils terrestres qu'il n'est homme si haut placé qui ne doive tomber un jour et abandonner la possession du monde. » Et, au même moment, sans lui laisser seulement le temps de répondre, la femme le saisissait par les épaules et le précipitait à terre si violemment et si cruellement qu'en tombant le roi se voyait, tout brisé, perdre la force de ses membres. Là-dessus, il se réveilla, couvert de sueur et le cœur plein d'angoisse.

Il se leva alors que paraissait tout juste le soleil et s'en alla trouver un archevêque qui était là. Il se confessa de son mieux de tous les péchés dont il se sentait coupable et, cela fait, après avoir imploré son pardon, il fit part au prélat des deux visions qu'il avait eues durant son sommeil les deux nuits précédentes. À ce récit, l'autre s'écria : « Ah ! seigneur Arthur ! Si tu veux sauver ton âme, ta personne et le royaume, retourne au rivage avec toute ton armée et appelle Lancelot à ton secours. Brave et généreux comme il est, il répondra à ton appel. Mais si tu affrontes seul Mordret en ce moment, tu seras tué ou blessé à mort, et nous en éprouverons un tel dommage qu'il durera jusqu'à la fin du monde. Roi Arthur, voilà ce qui arrivera si tu t'obstines à affronter Mordret. – Seigneur, rétorqua le roi, je ne saurais faire autrement ! »

L'archevêque tenta derechef de convaincre Arthur que sa bravoure ne suffirait pas, face à Mordret, mais rien n'y fit, et le roi jura par l'âme de son père, le roi Uther Pendragon, qu'il ne retournerait pas en arrière mais affronterait Mordret. Pendant leur conversation, ils s'étaient arrêtés devant de grandes pierres qui se dressaient dans la plaine. Le roi leva les yeux vers l'une d'elles et y vit gravée une inscription. Aussitôt, il tourna son regard vers l'archevêque et lui dit : « Seigneur, voici une chose merveilleuse : il y a une inscription sur cette pierre ! » L'archevêque examina la pierre et y déchiffra ceci : « En cette plaine doit avoir lieu la mortelle bataille par laquelle le royaume de Bretagne restera orphelin. »

« Seigneur Arthur, reprit-il, voici ce que ces lettres signifient : si tu attaques Mordret, le royaume restera orphelin, car tu mourras ou tu seras blessé à mort. Il n'y a pas d'autre issue. Et pour que tu croies que ces lettres expriment la stricte vérité, je puis t'affirmer que c'est Merlin lui-même qui les a tracées. Tu sais bien que tout ce que disait Merlin était vrai, car il connaissait l'avenir avec certitude. – Seigneur, répondit le roi, ce que je vois aurait suffi à me faire retourner en arrière, quelles qu'eussent été mes intentions, si je n'étais venu jusqu'ici. Il est trop tard, maintenant. Que Jésus-Christ nous vienne en aide, car je ne m'en irai d'ici que le destin n'ait parlé en ma faveur ou en celle de Mordret. S'il m'arrive malheur, ce sera à cause du péché que j'ai commis autrefois, et sans doute à cause aussi de ma démesure, car je pense posséder plus de braves chevaliers que Mordret. »⁷⁶

Incapable de cacher son émotion, l'archevêque ne sut plus que dire, et le roi revint à sa tente. À peine y était-il entré qu'un écuyer arriva, qui lui dit : « Roi Arthur, je ne te salue pas, car j'appartiens à ton mortel ennemi Mordret, roi du royaume de Bretagne. Il te fait savoir que c'est folie de ta part que d'avoir envahi sa terre. Mais si tu veux donner ta parole de roi que tu retourneras demain avec les tiens au pays d'où tu es venu, il acceptera de ne te faire aucun mal. En revanche, si tu n'y consens pas, il te fait annoncer que demain aura lieu la bataille. Fais-lui connaître ta décision, car il ne désire pas ta perte si tu consens à quitter sa terre. »

En entendant ce message, le roi sentit la colère gronder en lui. Il répondit à l'écuyer : « Va dire à ton maître que jamais je ne quitterai cette terre que je possède par légitime héritage. Au contraire, j'y resterai pour la défendre et pour en expulser le parjure et le traître qui s'en est emparé. Que ton maître sache

⁷⁶ Arthur commet ici une erreur manifeste. Les *Triades* galloises insistent toutes sur la faiblesse des troupes d'Arthur : « En apprenant que l'armée d'Arthur était ainsi affaiblie, Medrawt [Mordret] se tourna contre lui [...] Avec ce qui survivait de ses soldats, Arthur réussit à aborder dans cette île. » (Triade 10 du *Livre Rouge de Hergest*, J. Loth, *Les Mabinogion*, éd. de 1913, II, p. 237.)

qu'il mourra de ma propre main, car le moment est venu de châtier le coupable d'un aussi odieux forfait. »⁷⁷ Ainsi parla le roi Arthur et l'écuyer, ne s'attardant pas davantage, s'en alla, sans prendre congé, rejoindre le camp de Mordret.

Resté seul, Arthur se mit à méditer tristement et murmura tout à coup : « Ah ! Dieu ! si au moins Merlin était ici ! » Il entendit alors une voix répondre : « Mais je suis ici, roi Arthur ! » Le roi se tourna brusquement et aperçut, assis sur un siège, au fond de la tente, Merlin lui-même, tel que le jour où il avait demandé son congé pour aller rejoindre Viviane en la forêt de Brocéliande. En le reconnaissant, Arthur sentit son cœur envahi par la joie et il s'écria : « Merlin, mon ami, tu es donc en vie ! »

Merlin éclata de rire et dit : « Qu'entends-tu donc par être en vie ? Peut-être, après tout, ne suis-je qu'une apparence ? Mais il se peut que je n'aie été également, jadis, qu'une simple apparence, celle sous laquelle tu me voyais. Connais-tu vraiment mon vrai visage ? » Arthur ne répondit pas. Il se sentait trop ému. Il finit cependant par murmurer : « Merlin, Merlin, pourquoi m'as-tu empêché de tuer Mordret lorsqu'il était enfant ? Nous aurions évité tout ce qui arrive aujourd'hui. – En es-tu certain ? » répondit Merlin. C'est sans doute quelqu'un d'autre qui t'aurait trahi. Et comment tolérer qu'un roi juste et bon se montrât capable de tuer un enfant innocent ? » Le roi Arthur ne savait plus que dire. « Arthur, reprit Merlin d'une voix calme, je suis venu te voir pour te dire que tu as été un grand roi, et qu'un grand roi ne doit jamais faillir à son honneur et à son devoir. Tu

⁷⁷ Le *Morte Darthur* de Thomas Malory présente les choses fort différemment. Très affecté par les présages funestes qui s'accumulent, le roi cherche à composer avec Mordret. Il envoie Bedwyr et Lucan en ambassadeurs : « Peu importe la façon dont vous vous y prendrez, mais concluez un traité avec Mordret [...] Proposez-lui autant de terres et de biens que vous le jugerez bon. » Il est vrai que Mordret a « une armée redoutable de cent mille hommes ». Finalement, l'accord se fait : « Mordret accepte de recevoir la Cornouailles et le Kent durant la vie du roi Arthur, étant entendu que, celui-ci mort, lui écherra toute l'Angleterre. » Une entrevue est décidée entre Arthur et Mordret, entrevue pacifique, mais celle-ci est troublée par un incident : l'un des hommes d'Arthur, mordu par une vipère, tire son épée, ce qui crée une confusion et déclenche la bataille. Il semble que Thomas Malory, qui a composé sa compilation vers 1450, juste avant le déclenchement de la guerre des Deux-Roses, ait été influencé par les tentatives de compromis esquissées à l'époque tant par les York que par les Lancastre.

as spontanément décidé d'affronter Mordret, et je ne saurais que t'approuver. – Mais, dit Arthur, quelle sera l'issue de ce combat ? – Je n'ai rien à te révéler là-dessus. Sache seulement que je t'aurais méprisé si tu n'avais pris cette décision-là. J'ai voulu que tu fusses un roi digne et généreux, Arthur. Je me suis efforcé de t'aider, dans la mesure de mes moyens. J'ai fait en sorte que tu réunisses autour de toi les meilleurs chevaliers de ce temps. Je les ai envoyés à la quête du saint Graal et je les ai parfois guidés dans leurs errances. – Mais, interrompit le roi, pourquoi Guenièvre m'a-t-elle trahi avec Lancelot ? N'est-ce pas là la faute par laquelle va périr ce royaume ? – Non, Arthur, la faute par laquelle le royaume périra est la faute que tu commis toi-même autrefois, et tu le sais très bien. »

Arthur se releva, les yeux pleins de larmes. « Alors, reprit-il, tout est perdu ! » Le rire de Merlin se fit entendre à nouveau. « Les mots que tu emploies n'ont aucun sens, dit-il, lorsqu'on les prononce à propos de n'importe quoi. Quand tout est perdu, sache que rien n'est perdu, et que la vie et la mort ne sont que les deux aspects d'une même réalité. – Certes, admit Arthur, mais que me conseilles-tu, Merlin ? – Rien, répondit froidement Merlin. Je vais simplement te rappeler une histoire qu'on raconte parmi le peuple, une histoire des temps lointains. Un jour que le roi Brân le Béni partait en expédition avec ses troupes, ils se trouvèrent devant un estuaire infranchissable. Et comme on se demandait comment traverser, Brân le Béni déclara : "Que celui qui est le chef soit pont. " Et il s'étendit par-dessus l'estuaire, si bien que ses troupes purent le passer sur son corps⁷⁸. C'est une belle histoire, n'est-ce pas ? J'espère qu'elle te servira. »

Merlin se leva de son siège et se dirigea vers la tenture qui fermait le pavillon. « Adieu, Arthur, dit-il encore, je voulais te conter cette histoire et te dire aussi que j'ai confiance en toi. Souviens-toi, Arthur : tu as été un grand roi, et un grand roi ne recule jamais devant la mort, parce que la mort n'est que le mi-

⁷⁸ Cette anecdote se trouve dans la seconde branche du *Mabinogi* gallois.

lieu d'une longue vie. » Et comme il prononçait ces derniers mots, Merlin disparut soudain. Arthur eut beau chercher, il ne découvrit aucune trace du passage de celui qui avait été si longtemps son conseiller et son inspirateur. Mais il se sentait fortifié en lui-même parce que Merlin lui avait affirmé qu'un grand roi ne devait jamais s'abandonner au désespoir.

Le lendemain, Arthur, levé dès que le jour parut, entendit la messe, puis il s'arma et fit s'armer les siens. Il ordonna dix corps de bataille⁷⁹. Yvain, fils du roi Uryen, conduisait le premier, le roi Yon le deuxième, Bedwyr, son fidèle compagnon de toujours, le troisième, Kaï, le sénéchal, son frère de lait, le quatrième, Cadwor de Cornouailles le cinquième, Girflet, fils de Dôn, le sixième, l'échanson Lucan le septième, Sagremor le Desréé le huitième, Yder, fils de Nudd, le neuvième, et Arthur en personne le dernier, où se trouvait rassemblée l'élite de ses troupes, et en qui il plaçait son espoir, car il serait difficile de vaincre tous ces preux-là, à moins de les submerger sous le nombre.

À l'instar d'Arthur, Mordret ordonna ses troupes en bataillons, mais il en constitua vingt, parce qu'il avait davantage d'hommes, et, à la tête de chacun, plaça des braves. Le dernier, il le composa de la fine fleur de ses forces et de chevaliers qui lui inspiraient pleinement confiance, et il s'en réserva le commandement de manière à se retrouver face au roi. Dans ses premiers corps, il n'avait mis que des Saxons, que des Écossais dans les deux suivants ; les Gallois en formaient deux autres, les Irlandais trois, soit les sujets de dix royaumes qui, venant se ranger en bon ordre dans la vaste plaine, aperçurent, sous les bannières qui claquaient au vent, les partisans d'Arthur.

Ces derniers attendaient à cheval et, quand ils les virent assez près pour passer à l'attaque, s'élancèrent, lances abaissées. En un instant, la mêlée devint générale. Leurs lances bientôt brisées, les guerriers empoignèrent l'épée, frappant ici de grands coups, là enfonçant le fer au travers des heaumes jusqu'à la cer-

⁷⁹ Neuf, d'après Geoffroy de Monmouth (*Historia Regum Britanniae*). Les trois corps qu'au même instant constitue Mordret n'impliquent évidemment pas d'infériorité numérique.

velle. Bousculés par le bataillon d'Yvain, les Saxons se replièrent en désordre, appelant à l'aide les gens d'Irlande. Ceux-ci se précipitèrent en effet, et comme ils étaient encore frais et dispos, frappèrent si rudement qu'il périt un grand nombre d'hommes. Yvain lui-même fut jeté à bas de sa monture au cours de cette charge, et il aurait été tué si le roi Yon ne s'était porté à son secours, et, s'élançant sus aux assaillants de son compagnon, ne les avait si bien éparpillés que celui-ci put remonter en selle et reprendre la lutte en homme de grand courage. Mais, à ce moment, un chevalier irlandais fonça sur eux, l'épée en avant, et en frappa le roi Yon avec tant de violence que, en dépit de l'armure, il la lui enfonça à travers le corps.

« Ah ! Dieu ! s'écria Yvain, quel malheur ! Ah ! Table Ronde ! ta grandeur sera donc abaissée aujourd'hui ! Mais, plein de rage, il se précipita contre le vainqueur du roi Yon et lui fendit la tête jusqu'aux dents avant de semer mort et destruction parmi ceux qui voulaient l'approcher. Sur ce, Bedwyr entra dans la bataille avec sa troupe, et les gens d'Irlande, se voyant débordés, tournèrent le dos et s'enfuirent. Les nouveaux venus les poursuivaient avec acharnement quand ceux d'Écosse intervinrent à leur tour, menés par leur chef qui s'en prit à Bedwyr. Celui-ci ne chercha pas à se dérober ; il se sentait assez hardi pour affronter le meilleur chevalier du monde. Alors, les deux hommes se martelèrent mutuellement avec tant de vigueur que leurs boucliers furent bientôt en pièces, et ils finirent par se heurter de telle sorte qu'ils se transpercèrent l'un l'autre simultanément et tombèrent à terre, mortellement blessés. Des deux côtés, leurs hommes tentèrent de leur venir en aide. On releva Bedwyr, on le désarma, mais il murmura : « C'est inutile, je sens venir ma fin. Je vous supplie seulement de venger ma mort. Retournez au combat, et lorsque celui-ci sera terminé, s'il arrive que l'un d'entre vous en réchappe, je le prie de porter mon corps à Kamaalot, en l'église où gît Gauvain. » Ils le lui promirent et se lancèrent à nouveau dans la bataille.

Elle dura toute la journée. Les coups succédaient aux coups, et les combattants tombaient sur l'herbe verte qu'ils rougis-

saient de leur sang. De la sorte périrent Cador de Cornouailles et Sagremor le Desréé, ainsi qu'Yder, fils du roi Nudd, après avoir chèrement défendu leur vie. Au même instant, dans la mêlée, Kaï reconnut Mordret et, l'épée brandie, se précipita sur lui, prêt à lui faire sauter la tête. Mais Mordret esquiva tout en répliquant par un coup terrible et violent qui transperça la poitrine de Kaï. Arthur avait tout vu. Fou de douleur, il se promit de venger le sénéchal et s'élança à son tour sur Mordret, mais un chevalier d'Écosse le prit de flanc et l'aurait gravement blessé si son haubert n'eût été solide et n'eût tenu bon : pas une maille ne s'en rompit. Simplement, Arthur glissa le long du flanc de son cheval et se retrouva à terre. « Ah ! Dieu ! s'écria Yvain, qui se trouvait non loin de là, se peut-il que le roi soit vaincu ? » Et le fils du roi Uryen prit son élan, frappa durement l'assaillant d'Arthur et le mit hors de combat. Après quoi, il retourna près du roi et l'aïda à se remettre en selle.

Témoin de l'exploit d'Yvain, Mordret fut furieux de voir le roi remonté à cheval. Aussi s'en prit-il à Yvain en lui assenant des deux mains un coup si pesant qu'il lui fendit le heaume et la coiffe de fer, ainsi que la tête jusqu'aux dents. Le fils du roi. Uryen s'abattit mort sur l'herbe, et le roi Arthur s'écria : « Ah ! Dieu tout-puissant ! Pourquoi permets-tu que je voie le pire des traîtres abattre le plus fidèle de mes amis ? » Et Arthur, ramassant une lance, prit son élan de toute la vitesse de son cheval et se dirigea vers Mordret, bien décidé à en terminer avec lui. Quant à Mordret, comprenant que le roi ne voulait pas autre chose que sa mort, il ne chercha pas à l'éviter mais lança contre lui sa propre monture. Arthur le frappa avec tant de vigueur qu'il lui rompit les mailles de son haubert et lui transperça le corps tant et si bien, à ce qu'on raconte, que, lorsqu'il eut retiré sa lance, un rayon de soleil traversa de part en part la plaie. Ce rayon-là, Girflet le vit nettement, comme il en porta témoignage ultérieurement. Et les bonnes gens du pays ne manquèrent pas d'y reconnaître le signe éclatant de la colère de Dieu.

Comprenant qu'il était perdu, Mordret alors frappa le roi sur le heaume avec une violence telle qu'il réussit à enfoncer la lame

jusqu'au crâne, y arrachant même un bout d'os, et ce coup étourdit Arthur au point qu'il tomba de cheval en même temps que son adversaire. Et ils étaient tous deux si mal en point que ni l'un ni l'autre n'eut la force de se relever. Et ainsi demeurèrent le père et le fils, côte à côte à même le sol, jusqu'à la tombée de la nuit.⁸⁰

⁸⁰ D'après *La Mort le roi Artu*, récit attribué à Gautier Map. Thomas Malory se montre beaucoup plus succinct sur cette bataille. Quant à Geoffroy de Monmouth, voici dans quels termes il raconte la mortelle bataille de Camlann : « Il serait douloureux de décrire le carnage qui fut fait de part et d'autre, comment les mourants gémissaient, combien grande était la furie des combattants. Tous les hommes recevaient des blessures et en infligeaient, mouraient ou apportaient la mort. À la fin, quand la plus grande partie du jour fut passée, Arthur, avec un seul corps dans lequel il avait mis 6666 hommes, chargea le groupe où se tenait Mordret. Ils se frayèrent un chemin avec leurs épées, et Arthur continua d'avancer, infligeant terrible carnage là où il passait. Il fit tant que le traître maudit fut tué [...] Arthur lui-même, notre renommé roi, fut mortellement blessé, et fut emporté jusque dans l'île d'Avalon, pour que ses blessures pussent être soignées. Il transmit le pouvoir sur la Bretagne à son neveu Kystennin [Constantin], fils de Kador de Cornouailles. Ce fut en l'an 542 de l'Incarnation. » D'après l'une des *Triades de l'Île de Bretagne*, trois personnes survécurent à la bataille de Camlann : Morvran, fils de Tegid et de Keridwen (voir *Le Cycle du Graal*, 1^e époque) qu'en raison de sa laideur chacun évitait, le prenant pour un diable ; un certain Sanddle qu'en raison de sa beauté nul n'osait frapper ; enfin Gavael à la Forte Étreinte, le portier d'Arthur (voir *Le Cycle du Graal*, 2^e époque) qu'en raison de sa stature et de sa force chacun préférait fuir (Triade 96, J. Loth, *Les Mabinogion*, II, pp. 290-291). Mais un autre texte signale « la famille d'Alan Fergan, lequel abandonna son seigneur, en cachette, dans sa marche vers Camlann » (Triade 49, J. Loth, pp. 264-265). Le nom d'Alan Fergan ou Fergant est celui d'un duc de Bretagne armoricaine (1084-1112) qui participa à la première Croisade. Il faut vraisemblablement voir là une allusion à l'absence du clan armoricain de Lancelot lors de la bataille.

Quelque part en l'Île d'Avalon

Le brouillard s'était abattu sur la plaine, obscurcissant toute lumière et étouffant les moindres bruits, tout autant les dernières plaintes des mourants que les cris des oiseaux affamés guettant le moment de se précipiter sur leurs proies pante-lantes. Deux hommes rôdaient à travers le brouillard, se penchant parfois pour reconnaître un cadavre figé dans l'herbe ruisselante de sang. Et l'un d'eux se mit à chanter une triste mélodie :

« L'Aigle d'Éli élève son cri. Il est humide du sang des hommes, du sang qui coule du cœur d'un vaillant guerrier. L'Aigle d'Éli pousse des cris aigus cette nuit. Il nage dans le sang des hommes blancs, sur l'étendue de la plaine, ô navrante douleur ! J'entends l'Aigle d'Éli, cette nuit. Il est couvert de sang, et je ne peux le traquer dans la plaine, ô navrante douleur ! L'Aigle d'Éli a dévasté cette nuit la vallée de Mésir la noble et la terre de Brochmaël qu'il a longtemps opprimée. L'Aigle d'Éli garde les mers, les poissons ne passent plus les raz. Il hurle en voyant le sang des hommes. L'Aigle d'Éli erre dans la plaine. Dès l'aurore, il s'est repu des victimes de ses ruses. »

La voix de l'autre homme s'éleva à son tour dans le brouillard : « L'Aigle de Pengwern au bec gris pousse ses cris les plus perçants, avide de la chair de celui que j'aimais. L'Aigle de Pengwern au bec gris pousse ses gémissements les plus perçants, avide de la chair des bien-aimés. L'Aigle de Pengwern au bec gris pousse ses cris les plus aigus, avide de la chair de ceux que j'aimais. L'Aigle de Pengwern a appelé au loin cette nuit. On le voit dans le sang des hommes, et ce lieu est bien nommé la Plaine du Meurtre. »

Les deux hommes continuaient leur lente errance à travers le brouillard, se penchant çà et là et espérant découvrir quelqu'un qui fût en vie. Mais ils ne découvraient que des cadavres. Le premier des deux hommes se remit à chanter : « Je porte à mon côté la tête de l'assaillant de deux armées, le magnanime fils de Kynvarch⁸¹. Je porte à mon côté la tête d'Yvain, le généreux chef d'armée. Sur sa poitrine blanche, un corbeau s'est perché. Je porte sur mon manteau la tête d'Yvain, le prince généreux. Sur sa poitrine blanche, un corbeau se repaît. Je porte dans ma main la tête de celui qui fut un aigle majestueux. Sa poitrine de chef est rongée par le rapace. Je porte une tête sur ma cuisse, la tête du protecteur du pays, épée dressée au milieu du combat. Je porte une tête sur mon bouclier. Vastes furent ses entreprises, et lointaine la renommée d'Yvain. »

Et l'autre reprit sur le même ton : « Son corps délicat et blanc sera recouvert aujourd'hui de terre et de chênes. Douleur sur moi, car mon parent est mort. Son corps délicat et blanc sera recouvert aujourd'hui de terre et de tertres verts. Douleur sur moi, le fils de Kynvarch est mort. Son corps délicat et blanc sera recouvert aujourd'hui de terre et d'herbe verte. Douleur sur moi, car mon seigneur est mort. Son corps délicat et blanc sera recouvert aujourd'hui de terre et de sable. Douleur sur moi et triste destinée. Son corps délicat et blanc sera recouvert au-

⁸¹ L'ancêtre d'Uryen Reghed et de son fils Owein (Yvain).

jourd'hui de terre et de pierres bleues. Douleur sur moi et triste déchéance... »⁸²

Ils s'arrêtèrent un instant près des grandes pierres qui se dressaient au milieu de la plaine. Ces deux hommes, c'étaient Lucan, l'échanson de la cour d'Arthur, et Girflet, fils de Dôn. Ils étaient les deux seuls survivants du massacre. Couverts de sang et de poussière, ils arpentaient la plaine à la recherche du roi Arthur. Ils pleuraient amèrement et se lamentaient chaque fois qu'ils découvraient mort un de leurs compagnons d'autrefois. Et leur tristesse grandissait au fur et à mesure que tombait la nuit.

Ils approchèrent d'un tertre⁸³ et aperçurent, gisant là, deux corps. Ils se penchèrent sur le premier et reconnurent le visage ravagé de Mordret, le traître, responsable du désastre. Il avait la poitrine transpercée par une lance dont la hampe s'était brisée. Entendant alors un gémissement, ils allèrent vers le second et, tout en poussant de grands cris, s'agenouillèrent, car ils venaient de reconnaître le roi Arthur. « Seigneur roi ! s'écria Girflet, comment te sens-tu ? » Le roi tenta de se soulever, mais n'y put parvenir. Il murmura lentement : « Aidez-moi, je vous prie. Il ne me reste plus qu'à monter à cheval et à m'éloigner d'ici, car je vois bien que ma fin approche, et je ne veux pas mourir au milieu de mes ennemis. »

Lucan se mit donc en quête de trois chevaux et, quand il les eut trouvés, revint auprès d'Arthur. Girflet et lui eurent beaucoup de mal à hisser le roi sur l'un des destriers, mais, lorsque ce fut fait, tous trois partirent en direction de la mer et chevau-

⁸² D'après deux poèmes gallois tirés du *Livre Rouge de Hergest* et attribués à Llywarch Hen. Voir J. Markale, *Les Grands Bardes gallois*, nouv. éd., pp. 54-55 et 48-50.

⁸³ La plaine de Salisbury où se dresse le monument mégalithique de Stonehenge est truffée de tertres funéraires du Néolithique, de l'Âge de Bronze et de l'Âge de Fer, preuve qu'il s'agissait d'un territoire sacré où l'on avait l'habitude d'enterrer les défunts et de célébrer le culte des ancêtres. Mais la localisation de la bataille de Camlann dans la plaine de Salisbury est en contradiction avec la légende locale de Cornouailles, comté, rappelons-le, d'où est originaire toute la tradition arthurienne. Près de Camelford et de son fameux *Slaughter Bridge*, on a retrouvé une pierre médiévale qui porte une inscription latine défectueuse qu'on peut reconstituer ainsi : « Latinus hic iacit Filius merlini arturus », ce qui signifie « Ci-gît Arthur le Latin, fils de Merlin ». Quand on sait que l'Arthur historique était un cavalier breton romanisé, cette inscription (tout comme celle qui, près de Lancien, concerne Tristan) ne peut laisser indifférent.

chèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près d'une chapelle qu'on nommait la Noire Chapelle. Un ermite, qui logeait dans un bocage voisin, y chantait la messe chaque matin.

Le roi, qui avait repris quelque force, descendit sans aide de son cheval et entra dans la chapelle. Là, il s'agenouilla devant l'autel et entreprit de réciter les prières qu'il connaissait. Et il demeura ainsi jusqu'au matin, sans bouger. Et, tout en priant, il pleurait si fort que Lucan et Girflet en étaient profondément attristés. Au matin, cependant, Lucan, qui se tenait derrière lui, vit qu'il ne bougeait pas. Il lui dit alors en pleurant : « Ah ! roi Arthur ! Quel chagrin nous avons pour toi ! »

Le roi, en entendant ces paroles, se redressa péniblement, appesanti qu'il était par le poids de ses armes. Il saisit dans ses bras Lucan, qui était désarmé, et l'étreignit d'une si forte étreinte qu'il lui creva le cœur et que, sans pouvoir proférer un mot, celui-ci vit son âme lui quitter le corps. Au bout d'un long moment, Arthur enfin desserra son étreinte, sans même se rendre compte que Lucan fût mort. Mais Girflet vit que l'échanson ne bougeait plus ; il l'examina attentivement et, comprenant que le roi l'avait étouffé, se mit à gémir : « Ah ! seigneur roi ! Quel mal as-tu donc fait ! Tu as tué Lucan sans le vouloir ! »

Arthur tressaillit, regarda autour de lui et vit Lucan inerte sur le sol. Son deuil redoubla et, éperdu de douleur, il s'écria : « Girflet, la Fortune qui me fut une mère m'est devenue une abominable marâtre. Elle veut que je passe dans le chagrin et la tristesse les derniers instants qui me restent à vivre. »

Il ordonna au fils de Dôn de seller et de brider les chevaux, puis il monta en selle, et tous deux se dirigèrent vers la mer dont ils atteignirent le rivage vers l'heure de midi. Arthur descendit alors de son cheval, détacha son épée de sa ceinture, la tira du fourreau et l'examina pendant un long moment. L'épée brillait sous le soleil d'un éclat qui étincelait sur le visage de Girflet. « Ah ! dit Arthur, Excalibur, ma bonne, ma précieuse épée,

la meilleure de ce monde après l'Épée aux Étranges Renges⁸⁴, tu vas perdre ton maître ! À moins de tomber aux mains de Lancelot, où trouverais-tu un homme qui sache t'employer aussi bien que moi ? Ah ! Lancelot, le plus généreux de tous les hommes, le plus brave et le plus digne des chevaliers ! Plût à Dieu que tu eusses pu la brandir pour la gloire du royaume de Bretagne ! Si je savais qu'elle pût te revenir, mon âme en serait désormais plus à l'aise ! »

Puis il dit à Girflet : « Monte sur cette colline qui est derrière nous. D'en haut, tu apercevras un lac⁸⁵. Va jusque-là et jettes-y mon épée, car je ne veux pas qu'elle demeure en ce royaume. De mauvais héritiers risqueraient de s'en emparer. – Seigneur, répondit Girflet, je t'obéirai volontiers, mais j'aimerais mieux que tu me confies cette épée. – Cela ne se peut, dit sèchement Arthur. Ce n'est pas toi qui dois l'avoir, car tu n'en ferais pas un assez bon usage. Obéis et va jeter cette épée dans le lac. »

Girflet escalada donc la colline et, ayant repéré le lac, s'en approcha. Puis il dégaina et se mit à contempler l'épée. Et il la trouva si belle et si bonne qu'il lui sembla que ce serait folie que de la jeter ainsi que le roi le lui avait commandé. « Je vais plutôt, se dit-il, y jeter la mienne ! Et qui m'empêchera de prétendre ensuite avoir obéi ? » Il détacha donc son épée de son baudrier et la jeta dans le lac. Puis il déposa Excalibur, soigneusement, dans un buisson et s'en revint vers le roi qui, épuisé, s'était allongé sur le sol. « Seigneur, dit-il, j'ai exécuté ton ordre et jeté ton épée dans le lac. – Et qu'as-tu vu ? demanda Arthur. – Seigneur, je n'ai rien vu d'extraordinaire : l'épée s'est enfoncée dans l'eau, voilà tout ! Ah ! s'écria le roi, Girflet, tu essaies de me tromper. Retourne d'où tu viens et jette mon épée dans le lac, car je vois bien que tu n'as pas fait ce que je t'avais demandé ! »

⁸⁴ L'épée destinée à Galaad pour accomplir les dernières aventures du saint Graal. Voir *Le Cycle du Graal*, 7^e époque, « Galaad et le Roi Pêcheur ».

⁸⁵ La tradition populaire de Cornouailles l'identifie avec deux lacs distincts : le Dozmary Pool, dans les collines de Bodmin, que la légende prétend sans fond ; le Loe Pool, un lac littoral qui, à un mile au sud-ouest de Helston, est la plus grande étendue d'eau douce de toute la péninsule (voir J. Markale, *Contes et Légendes des pays celtes*, Rennes, Ouest-France, 1995).

Le fils de Dôn remonta sur la colline et s'approcha du lac. Là, il reprit Excalibur, la tira du fourreau. Mais, à sa seule vue, il ne put retenir ses plaintes, tant la perte d'une pareille arme le chagrinait. Aussi décida-t-il de jeter le fourreau et de garder l'épée, celle-ci pouvant très bien servir encore, à lui comme à un autre. Il prit donc le fourreau et le jeta aussitôt dans le lac, puis il reposa Excalibur dans le buisson. Il revint alors vers le roi et prétendit s'être exécuté. « Et qu'as-tu donc vu ? demanda le roi. Voilà Girflet bien embarrassé. » Seigneur, je n'ai rien vu d'autre que de l'écume quand j'ai jeté l'épée. » Arthur se mit alors à se lamenter puis : « Tu n'es qu'un menteur ! s'écria-t-il. Pour la dernière fois, je t'ordonne de lancer mon épée dans le lac ! Sache que si tu le fais réellement, cela ne se passera pas sans prodige. »

Comprenant qu'il lui fallait se résigner, Girflet retourna à l'endroit où il avait caché Excalibur. Il la prit dans ses mains et la regarda tristement. « Belle et bonne épée, dit-il, j'ai grand-peine que tu ne tombes pas aux mains d'un homme digne de te recevoir. » Et, la mort dans l'âme, il lança l'épée le plus loin qu'il put mais, au moment où elle approchait de la surface, il aperçut un bras émerger du lac jusqu'à hauteur du coude, et une main saisir l'épée par la poignée, la brandir trois fois puis l'engloutir dans les profondeurs.

Stupéfié par ce prodige, Girflet attendit un long moment dans l'espoir que la main se montrât à nouveau ; mais voyant qu'il perdait son temps à attendre, il quitta le lac, descendit de la colline et rejoignit Arthur. Il lui dit qu'il avait jeté l'épée dans l'eau et lui raconta ce qu'il avait vu. « Dieu ! dit le roi, je savais que ma fin était toute proche. »

Le roi s'abandonna alors une fois de plus à la tristesse, et les larmes lui coulèrent le long des joues. Puis, il regarda Girflet et lui dit : « À présent, il faut que tu partes et me laisses ici. – Non, répondit Girflet, je ne saurais t'abandonner dans l'état où tu es. – Il le faut pourtant, reprit le roi. Sinon, je te haïrais mortellement. Une fois encore, je te le demande : laisse-moi seul. Je ne peux que te dire que tu ne me reverras jamais. – Roi Arthur !

s'écria le fils de Dôn, comment pourrais-je t'abandonner alors que tu me dis que je ne te reverrai plus ? – Je suis ton roi, Girflet. Ce que j'ordonne, tu dois le faire. Pars, je t'en conjure maintenant au nom de l'amitié qui nous a toujours liés. »

Comprenant que la décision d'Arthur était irrévocable, Girflet murmura, accablé : « Seigneur roi, je vais faire ce que tu demandes, mais au prix d'une infinie tristesse. Dis-moi au moins, je t'en supplie que je te reverrai un jour. – Non, dit le roi, jamais, je ne peux te mentir. – Où donc vas-tu aller, seigneur Arthur ? – Cela non plus, je ne peux te le dire. » Et le roi tourna la tête, comme pour signifier qu'il ne voulait plus dire un mot.

Le cœur broyé par une indicible souffrance, le fils de Dôn s'éloigna du roi et remonta à cheval. Mais il avait à peine parcouru la distance d'un trait d'arbalète que, prodige étrange, se mit à tomber une très forte pluie qui le contraignit à se réfugier sur une colline dominant la mer et où, sous un arbre, il dut attendre la fin de l'ondée. Or, comme il regardait dans la direction du rivage, il vit une nef qui venait du grand large, tout emplie de femmes dont les longues robes flottaient au vent. Au même moment, sur la plage, survint un cavalier qui sauta à bas de son coursier dès que celui-ci eut atteint la lisière des vagues et, abordant Arthur, l'aida à se relever. Pendant ce temps, pour leur part, les femmes accostaient et, une à une, descendaient à terre et se rapprochaient. En les apercevant, le roi se redressa de toute sa taille, et Girflet l'entendit crier : « Morgane ! » Au comble de la stupeur, le fils de Dôn regarda plus attentivement encore et reconnut en effet Morgane la fée, dans la première et la mieux parée des femmes qui s'avançaient. Il la connaissait bien, pour l'avoir maintes et maintes fois vue à la cour d'Arthur et savait donc qu'il ne se trompait pas⁸⁶. Ayant rejoint Arthur,

⁸⁶ On doit au chroniqueur Giraud de Cambrie (Giraldus Cambrensis, parfois appelé Giraud de Barry et, en anglais, Gerald of Wales) qui, tout dévoué aux Plantagenêts et contemporain des principaux auteurs de romans arthuriens, vécut de 1146 à 1223, d'intéressants détails sur ce sujet. Dans son *Speculum Ecclesiae*, II, 9, il fait état de la découverte, dans l'abbaye de Glastonbury, des corps supposés d'Arthur et de Guenièvre, en profitant d'ailleurs pour signaler qu'il s'agit d'une seconde Guenièvre, le roi Arthur s'étant marié deux fois. Et d'ajouter : « Après la bataille de Camlann [...], le corps d'Arthur, qui avait été mortellement blessé, fut emmené par une noble dame du nom de Morgane, qui était sa cousine, jusque

elle lui prit la main, le cavalier inconnu lui tenant l'autre, et tous trois montèrent à bord de la nef, aussitôt suivis par toutes les femmes. À peine la dernière d'entre elles eut-elle embarqué que le vent se mit à souffler. Les voiles se gonflèrent et, en un instant, l'embarcation disparut dans la brume qui se levait. Comprenant qu'il avait perdu son roi à jamais, Girflet redescendit sur le rivage et, submergé par la douleur, demeura immobile sur le sable toute la journée, sans manger ni boire. La nuit venue, il s'allongea sur la grève et s'endormit d'un sommeil peuplé de cauchemars.

Lorsque, au matin, le jour commença à poindre et que, le soleil montant à l'horizon, les oiseaux se mirent à chanter, Girflet, le cœur navré, rejoignit son cheval, monta en selle et quitta les lieux. Il chevaucha une grande partie du jour et ne s'arrêta que dans un bosquet bien ombragé, sur le flanc d'un coteau, et où vivait un ermite qu'il connaissait. Il lui demanda l'hospitalité et se la vit accorder de bonne grâce. Il demeura là deux jours et, tout meurtri des deuils qu'il avait essuyés, conta au saint homme ce qui s'était passé lors de la bataille dans la grande plaine et en apprit que les deux fils de Mordret, que leur père avait laissés à Caerwynt, avaient, aussitôt informés de la mort

dans l'île d'Avalon, qui est maintenant connue comme Glastonbury. Sous l'autorité de Morgane, le corps y fut enterré dans le cimetière. Mais, à partir de là, les crédules Bretons et leurs bardes inventèrent la légende selon laquelle une fantastique sorcière appelée Morgane avait emporté le corps d'Arthur dans l'île d'Avalon afin de l'y guérir de ses blessures. Selon eux, une fois qu'il sera définitivement rétabli et aura retrouvé toutes ses forces et toute sa puissance, le roi reviendra régner normalement sur les Bretons. Le résultat de tout cela, c'est que les Bretons attendent réellement son retour. » Un texte datant des environs de l'an 1400, et conservé dans le manuscrit Llanstephan 4 de la bibliothèque d'Aberystwyth, reprend Giraud de Cambrie, tout en renforçant la critique historique de la légende : « Les bardes de l'île de Bretagne et les conteurs imaginèrent alors que c'était Morgane, une déesse fantastique, qui l'avait caché en l'île d'Avalon pour le guérir de ses blessures, disant que lorsque celles-ci seraient guéries, Arthur reviendrait vers les Bretons pour les défendre, comme c'était son devoir, mais sur ce retour, ils se taisent, comme s'ils avaient été déçus, même s'ils attendent encore sa prochaine venue, comme les Juifs le Messie. » Tout cela prouve deux choses : d'abord que l'opinion selon laquelle Arthur n'était pas mort et reviendrait réunifier le royaume de Bretagne était largement répandue dans la tradition populaire de Grande-Bretagne pendant tout le Moyen Âge ensuite que les Plantagenêts, par chroniqueurs et certains romanciers interposés, s'efforcèrent de détruire cette légende en faisant reconnaître officiellement le corps d'Arthur enterré à Glastonbury, lieu nettement identifié avec Avalon. Ainsi procéderont dans leur *Perlesvaux* les moines de Glastonbury, grands bénéficiaires des largesses d'Henry II Plantagenêt.

de celui-ci, de celle d'Arthur et de tous leurs partisans, emmené les hommes de la cité et s'étaient emparés des terres des alentours sans rencontrer de résistance. Ce qu'apprenant, Girflet se résolut à passer coûte que coûte en Bretagne armorique afin d'informer Lancelot du Lac de tous ces événements.

Il quitta donc l'ermite et partit en direction d'un port où il eut la chance de trouver un navire qui prenait la mer et qui l'embarqua. Quelques jours plus tard, il se présenta dans la cité de Bénéïc où Lancelot convalescent résidait en compagnie de ses cousins, les rois Bohort et Lionel. Il fut accueilli avec joie, mais quand il raconta comment le roi Arthur avait été mortellement blessé dans la bataille et comment les deux fils de Mordret s'étaient ensuite emparés du royaume, Lancelot manifesta une grande tristesse et un grand émoi. Et tous ceux de Gaunes et de Bénéïc qui se trouvaient là en éprouvèrent également un profond chagrin.

Lancelot réunit les deux rois et Girflet et leur demanda quelle résolution adopter vis-à-vis des traîtres, car il nourrissait depuis longtemps une haine farouche contre Mordret, qu'il avait vu commettre une grande cruauté et savait être le fils d'Arthur. Et sa haine et son désir de vengeance se retournaient maintenant contre les fils de Mordret. « Seigneur, dit Bohort, je ne vois qu'une seule chose à faire : nous allons réunir nos gens, tant de près que de loin, et nous partirons d'ici pour passer dans l'île de Bretagne. Lorsque nous y serons, si les fils de Mordret ne prennent pas la fuite, ils sont assurés de leur mort, car nous ne pouvons laisser impuni le crime commis contre le roi Arthur. » Lancelot approuva les paroles de Bohort, ainsi que Lionel, Hector et Girflet.

Ils firent alors venir leurs gens de Gaunes et de Bénéïc, de sorte qu'en quinze jours, ils en avaient réuni plus de vingt mille, tant fantassins que chevaliers. Aucun de ceux qui avaient été autrefois de la Table Ronde ne manqua à l'appel, ni aucun de ceux qui, tels Karadoc de Vannes, Kaherdin de Karahès et Érec, le fils d'Erbin, avaient pris parti pour Lancelot dans sa guerre

contre le roi Arthur. Et leur rassemblement s'opéra dans la cité de Gaunes, parce qu'elle était plus proche de la mer.

Les rois Bohort et Lionel, ainsi que Lancelot, Hector, Girflet et tous leurs compagnons, se mirent en route au jour fixé et, de Gaunes, se dirigèrent vers la côte où des navires les attendaient, prêts à faire voile. Un vent favorable leur permit d'arriver rapidement en l'île de Bretagne. Ils y établirent leurs quartiers près de la grève et attendirent des nouvelles fraîches avant de prendre une quelconque décision quant à leur campagne contre les traîtres.

Le lendemain, la nouvelle que Lancelot avait débarqué avec de puissantes troupes effraya fort les deux fils de Mordret, car ils redoutaient le fils du roi Ban plus que personne. Après s'être concertés, ils préférèrent l'affronter en rase campagne et mourir au combat plutôt que de fuir en lui abandonnant le royaume.

Mettant aussitôt leur projet à exécution, ils rassemblèrent une armée à Caerwynt où, séduits à force de promesses et de dons, tous les barons du pays avaient consenti à leur rendre hommage et, à la tête de ces troupes, ils firent mouvement un mardi matin, peu avant qu'un messenger ne leur annonçât la nouvelle : Lancelot marchait contre eux, et il n'était guère à plus de cinq lieues galloises. On devait donc s'attendre à se battre avant la troisième heure. Ils décidèrent d'attendre l'ennemi de pied ferme, et descendirent de leurs montures afin de ne pas les fatiguer inutilement.

Lancelot, de son côté, continuait à marcher sur Caerwynt. À son approche, les autres se précipitèrent en selle et passèrent immédiatement à l'attaque. Vu l'ampleur des forces en présence, la bataille dura jusqu'à la neuvième heure. C'est alors que Melehan, fils de Mordret, s'élança sur le roi Lionel de toute la vitesse de son cheval et, de sa courte et grosse lance au fer tranchant et bien aiguisé, le frappa si violemment que celle-ci, malgré haubert et bouclier, lui passa au travers du corps. Harcelé là-dessus sans trêve, le blessé finit par mordre la poussière et, dans sa chute, brisa la lance de telle façon que le fer lui en resta fiché dans la chair avec un grand morceau de hampe.

Le roi Bohort avait vu la scène. Il comprit que son frère était blessé à mort et en fut si affligé qu'il pensa mourir de douleur. Mais il se ressaisit, prit son élan et, l'épée au poing, se précipita sur Melehan qu'il frappa d'un si grand coup sur le heaume, avec son habileté coutumière, qu'il lui fendit le casque et puis la tête jusqu'aux dents. Puis, retirant son arme de la plaie, il fit basculer le cadavre de son adversaire en s'écriant : « Traître déloyal ! Ta mort ne me venge qu'en partie du tort que tu m'as causé, car tu m'as mis au cœur une douleur ineffaçable ! » Et, là-dessus, il se rua derechef au plus épais de la mêlée, abattant et tuant si bien tous ceux de ses ennemis qu'il croisait sur son passage qu'il suscita un début de déroute.

En voyant tomber le roi Lionel, les chevaliers de Gaunes s'étaient démontés pour le prendre dans leurs bras et le porter sous un orme à l'écart de la mêlée. Bien qu'il fût à l'évidence grièvement blessé, ils se gardèrent de le pleurer ouvertement et, loin de régaler l'ennemi de leur deuil, ils repartirent aussitôt se battre pour mieux venger leur seigneur.

Sur ce, Lancelot rencontra le cadet des fils de Mordret et le reconnut aisément, car il portait les mêmes armes que son père. Animé d'une haine mortelle, il se précipita sur lui, l'épée au poing. Sans chercher à l'éviter, l'autre brandit simplement son bouclier pour se protéger de l'assaut ; mais Lancelot, d'un coup formidable, le lui fendit jusqu'à la boucle et, en même temps, lui trancha le poing. Le blessé prétendit s'enfuir, mais Lancelot le talonnait, qui, sans même lui laisser loisir de se défendre, lui envoya voler tête et heaume à plus d'une demi-lance du buste.

Désormais sans chef en qui mettre leurs espoirs, les gens de Caerwynt cherchèrent leur salut dans une fuite au triple galop vers la forêt toute proche, mais leurs ennemis se lancèrent à leur poursuite et, animés d'une fureur noire, se mirent à les abattre comme des bêtes sauvages. Lancelot, de son côté, les massacrait à telle foison qu'on aurait pu suivre sa trace aux têtes qu'il faisait sauter. Il finit par se trouver face à face avec le comte de Gorre, dont la trahison et la déloyauté vis-à-vis de puissants seigneurs lui étaient trop connues. Aussi, dès qu'il l'aperçut, il

s'écria : « Ah ! traître, tu es mort ! Rien ne saurait désormais te sauver ! » Le comte de Gorre, en voyant que Lancelot le poursuivait, l'épée au poing, comprit qu'il était perdu s'il ne se dérobait aux coups de son adversaire. Il piqua des deux vers la forêt mais, s'il avait une bonne monture, celle de Lancelot n'était pas moins rapide, et un faux pas de la sienne envoya brusquement le comte voler à terre.

En le voyant étendu sur l'herbe, Lancelot sauta à bas de son cheval et assena au comte de Gorre un coup si bien ajusté que la lame lui fendit le crâne jusqu'au menton. Puis, sans s'attarder davantage, il se remit en selle et s'élança à bride abattue, sans s'apercevoir qu'au lieu de retourner vers ses gens, il s'éloignait d'eux. Et c'est ainsi qu'il s'enfonça dans les profondeurs de la forêt.

Il finit par se retrouver au milieu d'une grande lande alors que la nuit commençait à tomber. Apercevant un valet à pied qui venait du côté de Caerwynt, il lui demanda qui il était et à quel seigneur il appartenait. Le prenant pour un fuyard de Caerwynt, l'autre répondit : « Seigneur, je rentre du combat où nos gens ont connu une douloureuse journée, car, à ma connaissance, aucun n'en a réchappé. Du moins les autres sont-ils fort affligés de la mort du roi Lionel. – Comment ! s'exclama Lancelot, Lionel aurait été tué ? – Oui, seigneur, je l'ai vu mort. – Hélas ! dit Lancelot en soupirant, c'est un grand malheur ! » Et il se mit à verser d'abondantes larmes, si bien qu'il en eut le visage tout inondé. « Seigneur, dit le valet, voici qu'il se fait tard, et nous sommes loin de toute habitation. Où penses-tu coucher ce soir ? – Je l'ignore, répondit Lancelot, et peu m'importe ce que je ferai. »⁸⁷

Il quitta le valet et, incapable de se diriger, tant l'obsédait son chagrin, reprit sa course à travers la forêt. Il arriva cependant près d'une forteresse et, se sentant fatigué, décida d'y demander l'hospitalité. Le portier lui dit : « Chevalier, mon seigneur te recevra bien volontiers, mais il faut que tu le saches, il est ici

⁸⁷ D'après *La Mort le roi Artu*, récit attribué à Gautier Map.

une coutume que tous ceux qui passent doivent respecter. — Laquelle ? demanda Lancelot. — Voici : cet endroit s'appelle le Château des Griffons, et tout chevalier qui espère s'y voir héberger doit d'abord retirer un épieu qui se trouve fiché dans un pilier. S'il échoue, il a la tête tranchée. S'il réussit, il doit épouser la fille de mon seigneur, qui est très belle et avenante. Mais je dois t'avertir : jusqu'à présent, aucun chevalier n'a pu retirer l'épieu du pilier. — Eh bien ! dit Lancelot, ouvre-moi la porte. Je suis disposé à tenter cette épreuve. »

Dès qu'il fut entré, le seigneur, qu'on avait averti de son arrivée, vint à sa rencontre et le salua courtoisement. « Chevalier, dit-il, on t'a prévenu de la coutume. Cependant, sache que, si tu ne veux pas tenter l'épreuve, tu peux encore t'en retourner. Seulement, les portes alors se refermeront sur tes talons, et nous ne te recevrons pas. Choisis. — Conduis-moi à ce pilier », répondit simplement Lancelot.

On l'emmena dans une grande salle toute illuminée par des torches. Au milieu se dressait un immense pilier de pierre grise dans lequel était si bien fiché un énorme épieu en bois de frêne que sa pointe dépassait de l'autre côté. Sans dire un mot, Lancelot s'approcha, saisit l'épieu et le tira vers lui de toutes ses forces. Mais l'épieu céda aussi facilement que s'il se fût agi d'un couteau planté dans une motte de beurre.

Dans leur stupeur, toutes les personnes présentes crièrent au prodige. « Chevalier, dit le seigneur, tu es le premier qui réussis cette épreuve. Si tu avais échoué, tu aurais eu la tête tranchée. Mais, maintenant, tu peux prétendre à la main de ma fille. Quel est ton nom et d'où viens-tu ? — On me nomme Lancelot du Lac, et je reviens de la bataille de Caerwynt. — Certes ! s'écria le seigneur, je ne m'attendais pas à voir dans ma demeure un chevalier aussi illustre que toi, Lancelot. Sois donc mon hôte. » Et il ordonna à ses serviteurs de désarmer Lancelot et de lui procurer des vêtements confortables.

On s'empressa donc autour de Lancelot. On lui enleva ses armes et on nettoya ses plaies, puis on le revêtit d'une riche robe de soie. Après quoi, on l'emmena dans une salle où les tables

avaient été dressées pour le repas, et où Lancelot vit enfin la fille du seigneur. Belle et fort avenante, avec de beaux cheveux bruns qui lui tombaient sur les épaules, elle le salua avec d'autant plus d'amabilité que son cœur la prévenait davantage en faveur du vainqueur de l'épreuve. Cependant, après qu'il eut pris place entre elle et son père, on apporta l'eau. Quand ils se furent lavé les mains, on commença à servir, et le repas se déroula de la meilleure façon du monde. Lancelot s'efforçait de faire bonne figure, mais le chagrin que lui causait la mort de Lionel lui ôtait toute envie de se divertir. Il ne parvenait même pas à se réjouir d'avoir conduit les siens à la victoire et vengé par là même le roi Arthur et le royaume tout entier.

Quand fut venue l'heure d'aller se coucher et que le seigneur eut fait apporter le vin, survint un messenger qui réclama un entretien particulier. Manifestement bouleversé, l'hôte médita quelques instants en silence puis alla trouver Lancelot : « Chevalier, je viens d'apprendre que tu as tué mon frère, le comte de Gorre. Sache que je ne te le pardonnerai jamais. Tu aurais eu la tête tranchée si tu n'avais retiré l'épieu du pilier. Eh bien ! Tu auras quand même la tête tranchée, mais pour avoir tué mon frère. » Et il ordonna à ses gens de se saisir de Lancelot et de le mener dans la cour subir son châtiment.

La jeune fille se précipita alors aux genoux de son père. « Seigneur ! s'écria-t-elle, tu agis bien mal envers un chevalier qui est ton hôte. On n'a jamais vu un noble seigneur se conduire de la sorte ! – Assurément, convint le seigneur des Griffons, c'est la colère qui me pousse à me venger immédiatement ! Qu'il reste en vie cette nuit, puisqu'il est mon hôte et que je lui dois protection. Mais demain, quand le jour sera levé, il devra payer pour la mort de mon frère. » Là-dessus, il fit conduire Lancelot dans la chambre qu'on lui avait préparée et poster des gardes à la porte afin qu'il ne pût sortir.

Lancelot se coucha tout habillé sur le lit, sans se soucier le moins du monde du sort qu'on lui réservait. Peu lui importait de mourir le lendemain matin, maintenant qu'il avait accompli ce qu'il devait accomplir. Peu lui importait de vivre puisque, le roi

Arthur et de nombreux chevaliers étant morts, il n'avait non plus aucun espoir de revoir la reine Guenièvre. La seule satisfaction qu'il retirât de tous les événements auxquels il avait été associé était de n'avoir jamais failli à son devoir et à sa loyauté, quelque remords que dût lui causer son amour coupable pour Guenièvre. Et comme, du reste, il était épuisé, il s'abandonna au sommeil qui commençait à l'envahir.

Or, au milieu de la nuit, il fut réveillé en sursaut par du bruit dans la chambre. En ouvrant les yeux, il aperçut une lumière qui se déplaçait et venait vers lui. Il reconnut alors, munie d'un flambeau, la fille du seigneur. « Seigneur, dit-elle à voix basse, ne t'inquiète pas : je suis venue pour te sauver. Mon père fait garder le château de tous côtés, mais je sais comment te faire sortir. Dans le mur de cette chambre s'ouvre un escalier qui te permettra de descendre jusqu'à la cour. Dans la cour se trouve une citerne et, au fond de cette citerne, un souterrain qui mène jusqu'au verger. Là, je t'attendrai avec ton cheval et tu pourras t'en aller tranquillement. – Pourquoi fais-tu cela ? demanda Lancelot. – Parce que mon cœur est entièrement tourné vers toi », répondit la jeune fille.

Lancelot fut bien embarrassé par cette déclaration. Et c'est pour éviter de chagriner le noble cœur de la demoiselle qu'il se garda de tout commentaire. « Seigneur, reprit-elle, je t'ai apporté tes armes, car tu en auras besoin. Dans ce souterrain, en effet, vit un lion féroce qui se jette sur tous ceux qui tentent de passer. Mais je te sais assez brave et courageux pour le vaincre. Je dois aussi te révéler que, plus loin, séjournent avec leurs petits deux griffons monstrueux ; et comme aucune lance, aucune épée ne saurait triompher de leur cruauté, voici un petit chien : il appartenait à un enchanteur, et sa seule vue suffira à éloigner les griffons, qui, dès lors, te laisseront passer. Voilà ce que j'avais à te dire. Attends seulement la fin de la nuit pour t'échapper, car, à ce moment-là, tes gardes auront succombé au sommeil. » Et la jeune fille s'en alla par l'escalier secret.

Quand il vit le jour sur le point de se lever, Lancelot revêtit son haubert et attacha soigneusement son heaume. Puis, son

bouclier au cou et son épée à la main, il s'engagea dans l'escalier. Il déboucha dans la cour, n'eut aucune peine à y repérer la citerne, y descendit et s'engagea dans un sombre corridor. Il parvint ainsi dans une vaste salle éclairée par des torches et où se trouvait le lion dont la jeune fille lui avait parlé. Dès qu'il le vit, le fauve se mit à rugir et l'attaqua si vivement que Lancelot ne parvint qu'à grand-peine à l'acculer enfin contre la paroi du fond et à lui plonger sa lame dans le poitrail. Une fois défait de cet adversaire, Lancelot reprit sa marche, et le corridor le mena dans une seconde salle où les griffons, dès qu'ils l'aperçurent, se préparèrent à bondir sur lui en poussant d'horribles grognements.

Or, il lui suffit de montrer aux griffons le petit chien que la jeune fille lui avait confié pour que les monstres, immédiatement, cessent de gronder et se couchent sur le sol dans une attitude respectueuse, voire servile. Ainsi Lancelot traversa-t-il sans encombre la salle et, empruntant un autre couloir, déboucha-t-il à l'air libre parmi les arbres d'un verger merveilleux. Le soleil commençait à paraître et, dans la lumière rose du matin, Lancelot aperçut la fille du seigneur qui l'attendait.

Comme il essuyait son épée, rougie du sang du lion, sur l'herbe fraîche, la jeune fille s'approcha. « Seigneur, dit-elle, serais-tu blessé quelque part ? – Non, demoiselle, Dieu merci. » Elle n'en persistait pas moins à l'examiner attentivement, et finit par reprendre : « Chevalier, il me semble que tu es bien triste ! – Non sans motif, répondit-il. J'ai perdu l'un des êtres que j'aimais le plus en ce monde. – Mais, reprit-elle, tu m'as gagnée, moi qui suis la plus belle femme du royaume ! Ne voudrais-tu donc pas de moi ? Je t'ai pourtant sauvé la vie dans le seul espoir que tu m'accordes ton amour. Le mien, sache-le, je te le donne sans réserve, et quelque attitude qu'adopte mon père à ton égard. »

Lancelot fut de nouveau très embarrassé. « Demoiselle, répondit-il, je te suis très reconnaissant de tout ce que tu as fait pour moi. Sache que j'apprécie vivement ton amour et ta bienveillance. Mais ni toi ni nulle autre ne pourriez plus avoir con-

fiance en moi si j'oubliais si vite l'amour de celle qui a toujours dominé mon cœur grâce à ses vertus et à sa courtoisie. Jamais de ma vie je n'aimerai une femme comme je l'ai aimée, et je puis seulement recommander toutes les autres à Dieu. Aussi vais-je maintenant prendre congé de toi en t'assurant que je me mettrais volontiers à ton service Si tu avais besoin que j'intervinsse, en quelque circonstance que ce soit, pour préserver ton honneur ou ta vie.

— Ah ! Dieu ! s'écria la jeune fille, quelle déception que de perdre ainsi le meilleur chevalier du monde ! Oh ! Lancelot, toi qui as conquis le droit de me posséder, alors qu'aucun chevalier n'y était jamais parvenu, combien je suis triste que tu m'échappes, alors que moi je t'ai sauvé la vie ! Je préférerais te voir mort et en mon pouvoir plutôt que de te savoir vivant auprès d'une autre femme. À présent, je regrette que l'on ne t'ait pas coupé la tête : elle figurerait à côté de toutes les autres, et je pourrais la contempler autant que je voudrais ! » Sur ce, elle se mit à pleurer d'abondance, et Lancelot, de plus en plus gêné, s'empressa de la remercier de nouveau, puis, non sans la recommander à Dieu, bondit en selle et, par une porte qui s'ouvrait dans le mur du verger, entra directement dans la forêt.

Une fois le jour bien levé, le seigneur des Griffons se rendit quant à lui dans la cour et ordonna d'amener Lancelot. Il s'imaginait en effet que celui-ci n'osait se présenter spontanément par crainte de la mort. « Eh bien ! dit-il à ses chevaliers, puisqu'il ne veut pas descendre, montons lui trancher la tête là-haut ! » Interloqué par la chambre vide, il le fit rechercher partout à travers la maison et, constatant que c'était en vain : « Ah ! dit-il enfin, il a sans doute tenté de s'enfuir en passant par la citerne, et les griffons l'auront mangé ! Il envoya dans le souterrain deux de ses plus courageux chevaliers, mais comme Lancelot avait rendu le petit chien à la demoiselle, les griffons se jetèrent sur les deux hommes, les tuèrent et les dévorèrent en quelques instants. Ce qu'apprenant, le seigneur du château entra dans une colère d'autant plus violente que la découverte du lion mort le convainquit de la fuite de son captif. Mais il eut

beau donner l'ordre de le poursuivre, ses gens ne s'y risquèrent guère, tant les pétrifiait la réputation de bravoure de Lancelot. Et cela acheva de désoler la demoiselle du château qui aurait bien voulu, elle, que l'on poursuivît celui-ci et qu'on le lui ramènât. Elle en était si fort éprise qu'elle n'imaginait pas de plus grand bonheur que de le tenir auprès d'elle.

Lui, cependant, l'avait déjà oubliée. Toujours obnubilé par son propre chagrin, il allait à travers la forêt, indifférent à tout sauf, de-ci de-là, au piteux état de son haubert qu'avait déchiré le lion.

Après avoir chevauché de la sorte toute la journée, il se retrouva sur un sentier d'une telle étroitesse qu'il dut mettre pied à terre et mener son cheval par la bride. Au-delà s'ouvrait une clairière que traversait un ruisseau limpide et au centre de laquelle se dressait une chapelle toute neuve et d'une rare somptuosité : recouverte de plomb, elle portait sur son faite deux croix brillantes comme de l'or. Tout auprès se trouvaient trois maisonnettes et, un peu plus loin, se voyait un petit cimetière bien clos de murs. En prêtant l'oreille, Lancelot reconnut l'office de vêpres et, désireux de s'y associer, s'approcha du porche.

Interrompant leurs chants, les trois ermites qui se trouvaient à l'intérieur vinrent l'accueillir en lui souhaitant la bienvenue et en l'assurant qu'il pouvait demeurer parmi eux aussi longtemps qu'il le souhaiterait. Il les remercia puis, se dépouillant de ses armes, pénétra dans le sanctuaire. Jamais il n'en avait vu de si magnifique. Outre trois autels, tous trois richement décorés, ornés de nappes de soie et de splendides crucifix d'or, s'y pouvaient admirer maintes statues placées dans des niches et de brillantes peintures qui recouvraient entièrement les murs. Au milieu de la nef se remarquait encore un riche tombeau somptueusement drapé et au chevet duquel brûlaient quatre cierges fichés dans de superbes chandeliers.

« Seigneurs, demanda Lancelot, pour qui donc a été fait ce tombeau ? — Pour la reine Guenièvre, chevalier, répondit l'un des ermites. — Mais la reine Guenièvre n'est pas morte ! s'écria Lancelot. — Hélas ! si, seigneur chevalier. Elle est morte voilà

trois jours ici même. Elle s'y était réfugiée pour se soustraire à la vengeance du traître Mordret et à la colère de son époux, le roi Arthur. C'est elle qui, avant de mourir, a fait si merveilleusement restaurer et embellir cette chapelle. »

En apprenant que la reine reposait dans ce magnifique tombeau, Lancelot crut que son cœur allait s'arrêter et ne put prononcer un seul mot. Mais il n'osa pas manifester davantage sa douleur, de peur de se trahir. Heureusement, une statue de la Vierge Marie se trouvait à la tête du monument. Lancelot s'agenouilla le plus près possible, comme afin de se recueillir plus dévotement, et, appuyant ses yeux, sa bouche et son visage contre la pierre, il exprima son chagrin tout bas : « Ah ! Dame, chuchota-t-il, si je ne craignais d'être blâmé, je resterais là toute ma vie, travaillant à sauver mon âme et priant pour la tienne. Ce me serait si grand réconfort que d'avoir sous les yeux la sépulture où repose ton corps qui possédait tant de douceur, d'honneur et de vertu. Ah ! Dieu ! accorde-moi de mourir bientôt et de rejoindre en ton saint paradis celle que je n'ai cessé d'aimer chaque instant de ma vie. »⁸⁸

La nuit était tombée. Un clerc alla trouver les ermites et leur dit n'avoir jamais vu de chevalier prier avec tant de ferveur Dieu et sa Sainte Mère que celui qui se trouvait dans la chapelle. Les ermites rétorquèrent que parmi les chevaliers de ce monde, certains étaient des hommes de profonde foi. Ils se rendirent ensuite à la chapelle et annoncèrent à Lancelot que son repas était prêt et qu'il était temps de venir manger avant d'aller dormir et se reposer. Alors, Lancelot leur répondit qu'il ne se souciait nul-

⁸⁸ Ici suivi, *Perlesvaux* assimile formellement Avalon à l'ermitage, c'est-à-dire Glastonbury. Dans le passage correspondant de *La Mort le roi Artu*, Lancelot est averti de la mort de Guenièvre avant la bataille de Caerwynt (Winchester), mais on ne nous dit pas qu'il retrouve le tombeau de la reine. En revanche, dans son *Morte Darthur*, Thomas Malory raconte comment Lancelot fait transporter le corps de Guenièvre d'Almesbury, où elle était religieuse, à Glastonbury pour l'y enterrer dans l'abbaye aux côtés de son époux. Visiblement, les auteurs anglais étaient fort embarrassés par les contradictions entre la légende et la volonté historicisante des Plantagenêts. Dans le texte déjà cité, Giraud de Cambrie s'efforce de prouver l'identification des corps d'Arthur et de Guenièvre, et il ajoute ce détail-ci : quand on exhuma le corps de la femme, « on trouva parmi les ossements une mèche de cheveux blonds » ; l'un des moines prit celle-ci dans sa main, et, aussitôt, elle s'envola en poussière, ce qui impressionna fort toute l'assistance.

lement de manger, car il avait été saisi de l'ardent désir de veiller dans la chapelle devant la statue de Notre-Dame : il ne désirait donc pas la quitter avant le lever du jour, et il eût aimé que la nuit pût s'éterniser. Eux n'insistèrent pas et se retirèrent, tout émus de son intense piété. Et c'est ainsi qu'il demeura seul, la nuit entière, embrassant le tombeau de Guenièvre, jusqu'au lendemain matin⁸⁹.

La fuite ou la mort des partisans des fils de Mordret avait cependant mis fin à la bataille de Caerwynt. Et le roi Bohort fit, à la tête de ses troupes, son entrée dans la cité dont la plus belle église accueillit, comme il se devait, la dépouille de Lionel. Tout endeuillé qu'il était, il n'eut garde d'oublier Lancelot, le fit rechercher par tout le pays et, faute d'en pouvoir obtenir des nouvelles, dit à Hector : « Beau cousin, nous avons vengé le roi Arthur et, maintenant que les barons de ce royaume ont choisi de remettre la couronne à Kystennin, fils du brave Cador de Cornouailles, nous n'avons plus rien à faire ici. Puisque j'ai perdu mon seigneur Lancelot sans pouvoir le retrouver, je veux retourner en notre pays. Viens avec moi, Hector, et tu prendras possession de celui des deux royaumes qui te conviendra le mieux. Je t'en laisse le choix. » Hector le remercia de sa confiance mais ajouta qu'il ne voulait pas quitter l'île de Bretagne, du moins pour l'instant. « Lorsque je partirai, dit-il encore, j'irai te rejoindre, Bohort, car tu es l'homme pour qui j'ai le plus d'affection. Et tu le mérites bien. »

Ainsi Bohort quitta-t-il le royaume de Bretagne pour retourner dans son pays avec ses gens, de l'autre côté de la mer. Hector, quant à lui, s'en alla à l'aventure, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, jusqu'au jour où le hasard l'amena à l'ermitage où demeurait toujours Lancelot, menant parmi les ermites une vie austère, participant de tout son cœur au service divin, pratiquant une sévère abstinence et ne se nourrissant que de pain et de racines qu'il arrachait dans les bois.

⁸⁹ D'après deux épisodes de la Branche X de *Perlesvaux*.

Lorsque les deux frères se furent reconnus, ils s'embrassèrent tendrement et versèrent d'abondantes larmes. Hector dit à Lancelot « Mon frère, puisque je t'ai retrouvé menant une existence entièrement vouée au service de Dieu et qui, manifestement, t'a procuré la paix après tant de vicissitudes, je ne quitterai pas non plus ce lieu et t'y tiendrai compagnie tant que je vivrai. » Quand les ermites entendirent ce que disait Hector, ils en furent très heureux et l'acceptèrent avec joie parmi eux. Ainsi les deux frères demeurèrent-ils ensemble à l'ermitage où était enterrée la reine Guenièvre, et ils s'y appliquèrent au service de Dieu. Lancelot y vécut quatre ans dans le jeûne et la prière⁹⁰.

Au terme de la quatrième année, quinze jours avant mai, il tomba malade et, se sentant proche de sa fin, pria Hector et l'ermite Bliobéris de porter sa dépouille au château de la Joyeuse Garde et de l'ensevelir dans la tombe même où l'on avait déposé Galehot, seigneur des Îles Lointaines. Ils lui promirent d'exécuter fidèlement sa volonté. Quatre jours plus tard, il était mort. Surmontant leur chagrin, Hector et Bliobéris le mirent en bière et le transportèrent jusqu'à la Joyeuse Garde. Quand les habitants de la forteresse apprirent de quoi il retournait, ils vinrent éplorés en grand nombre se recueillir auprès du corps, car ils aimaient tendrement celui qui avait été si longtemps leur seigneur.

Or, au moment même où le cortège franchissait les portes de la cité et se dirigeait vers l'église, le roi Bohort fit son entrée dans la Joyeuse Garde, avec un chevalier et un écuyer pour seuls compagnons. Il s'étonna des lamentations qu'il entendait et du

⁹⁰ À propos de Lancelot ermite, il existe une séduisante hypothèse touchant, entre Mayenne et Bagnoles-de-l'Orne, la région dite actuellement « pays de Lancelot du Lac ». En effet, il semble que cette dernière partie de la vie légendaire de Lancelot ait été inspirée par celle d'un ermite du nom de Frambault ou Frambourg qui, au X^e siècle, après avoir mené une existence tout entière consacrée à la guerre, se serait retiré dans un lieu solitaire, au milieu des forêts, et aurait terminé sa vie en odeur de sainteté. Plusieurs villages de la région portent le nom de saint Frambault, qui est également le patron d'une collégiale à Senlis. Il faut noter que de nombreux souvenirs arthuriens rôdent dans cette partie des départements de l'Orne et de la Mayenne, se prolongeant d'ailleurs vers la frontière de Bretagne. Cela tient peut-être au fait que de nombreux romans arthuriens ont été écrits par des auteurs normands qui ont parfois placé les événements qu'ils relataient dans des lieux qui leur étaient familiers.

spectacle qu'il voyait. Lorsqu'il apprit que c'était son cousin Lancelot que l'on pleurait ainsi, il se précipita vers le cercueil et le fit ouvrir. À la vue du corps de Lancelot, il se pâma, saisi d'une atroce douleur puis, sitôt revenu à lui, manifesta le plus vif désespoir, avec des gémissements qui paraissaient inextinguibles. Au terme d'une longue période d'abattement, il se redressa néanmoins et prononça cette lamentation funèbre : « Lancelot, fils du roi Ban, tu étais le premier de tous les chevaliers chrétiens ! Et voici que, maintenant, tu gis là, toi qui, j'ose le prétendre, ne rencontras jamais en ce monde de chevalier qui te fût comparable. En outre, Lancelot, tu étais le plus courtois des chevaliers portant bouclier. Tu fus l'ami le plus fidèle à sa maîtresse qui jamais monta à dos de cheval, l'amant le plus loyal qui, d'entre les pécheurs, aima jamais une femme. Nul homme plus bienveillant que toi ne se servit jamais si bien d'une épée ; nul n'apparut si beau et si étincelant au milieu d'une troupe de guerriers. Personne n'a jamais égalé ta douceur et ta noblesse, quand tu prenais ton repas dans la grande salle en compagnie des dames et des jeunes filles. Mais tu fus aussi le plus ardent chevalier qui abaissa sa lance quand tu te retrouvais face à un ennemi mortel. »⁹¹

Le cortège se remit en marche, et l'on déposa la bière dans l'église. « Ah ! s'écria Bohort, que de peines aurai-je endurées en cette vie ! Faut-il donc que je voie ainsi disparaître tous ceux que j'aimais ? Pourquoi ne suis-je pas resté en compagnie de Perceval lorsqu'il s'est embarqué vers le royaume mystérieux où il emportait le saint Graal et le corps de Galaad ? Pourquoi moi seul suis-je revenu de la cité de Sarras ? Était-ce à seule fin de retrouver les incertitudes du monde ? Pourquoi suis-je encore en vie, quand tous mes compagnons sont morts ? »

Ce jour-là, le deuil fut général dans la cité de la Joyeuse Garde. À la nuit, on fit ouvrir la tombe de Galehot, seigneur des

⁹¹ Déploration empruntée au *Morte Darthur*. Elle est tout à fait dans le ton d'un *marwnad* gallois, c'est-à-dire d'une élégie chantée par un barde pour glorifier un héros disparu. Il est probable que Thomas Malory a transcrit ici un de ces chants funèbres qui foisonnent dans les manuscrits gallois du Moyen Âge.

Îles Lointaines, qui se trouvait dans un verger, le long de l'église, à l'endroit même où Lancelot l'avait découverte et où, seul capable d'en soulever la dalle, il avait entrepris de délivrer la Douleuse Garde des sortilèges maléfiques qui pesaient sur elle. C'est en effet dans cette même tombe qui lui était personnellement réservée qu'il avait fait enterrer Galehot, le fils de la Géante, son plus fidèle ami, du temps de la rencontre avec la reine Guenièvre, et mort de chagrin à cause de lui⁹². Merveilleusement riche et digne des plus grands rois, cette tombe était faite d'un matériau inconnu, d'une espèce de pierre très dure dont on ne savait pas la provenance⁹³. Elle n'était ornée ni d'or ni d'argent, mais d'incalculables pierres précieuses enchâssées avec tant d'harmonie les unes par rapport aux autres qu'un mortel n'aurait pu être l'artisan d'un pareil chef-d'œuvre.

Le lendemain, en présence d'une foule de chevaliers et d'habitants du pays, on célébra les funérailles de Lancelot dans l'église de la Joyeuse Garde. Après quoi, on déposa son corps dans le tombeau et on fit graver sur la pierre l'inscription suivante : « Ci-gît le corps de Galehot, seigneur des Îles Lointaines. Avec lui repose Lancelot du Lac, fils de Ban de Bénoïc, le meilleur chevalier qui fut jamais au royaume de Bretagne, excepté son fils Galaad. » Une fois replacée la dalle, nombreux furent ceux qui, fiers chevaliers tout autant que gens du commun, vinrent la baiser, pleins de douleur et de respect.

Hector demanda alors au roi Bohort par quel prodige il était arrivé à la Joyeuse Garde juste au moment où l'on y ramenait le corps de Lancelot. « C'est une chose étrange et merveilleuse, en effet, répondit Bohort. Un saint ermite qui réside dans une lande, au royaume de Gaunes, m'a affirmé que si j'allais à la Joyeuse Garde, j'y retrouverais Lancelot mort ou vif. Sans perdre un instant, je me suis empressé de venir et ne le regrette

⁹² Voir *Le Cycle du Graal*, 3^e époque, « Lancelot du Lac ». Essentiellement célébrée dans le récit attribué à Gautier Map, cette amitié est chargée d'une forte connotation homosexuelle, ainsi qu'en témoigne dans tous ses détails cette anecdote du tombeau commun.

⁹³ Probablement une météorite, une « pierre tombée du ciel ». Il ne faut pas oublier que Lancelot est une sorte d'incarnation héroïque du dieu celtique Lug. De nombreuses réminiscences du modèle mythologique sous-tendent les descriptions littéraires du personnage.

point, puisqu'il m'est arrivé exactement ce qui m'était prédit. Mais, pour l'amour de Dieu, mon cousin, dis-moi, si tu le sais, quelle a été la vie de ton frère pendant ces années au cours desquelles je n'ai pu obtenir aucune nouvelle de lui. »

Hector lui raconta alors comment Lancelot s'était égaré dans la forêt après la bataille de Caerwynt, comment il était arrivé par hasard dans l'ermitage même où se trouvait la tombe de la reine Guenièvre. Il lui dit également que Lancelot avait décidé de finir ses jours dans cet ermitage afin d'expié les fautes qu'il avait commises, et comment lui-même l'avait retrouvé et s'était joint à lui. Et il décrivit aussi la rude existence qu'ils avaient tous deux menée durant ces quatre années au service de Dieu, dans la solitude et la méditation. Fort impressionné par le récit d'Hector, Bohort, de toute la journée, ne prononça plus une seule parole, se réfugiant dans une méditation douloureuse.⁹⁴

Le soir venu, au lieu de rejoindre Hector, Bliobéris et les chevaliers, Bohort s'arma, enfourcha son cheval et quitta la Joyeuse Garde en secret et sans que personne pût le voir. Il s'engagea dans la forêt, chevauchant au gré des chemins qui s'ouvraient à lui et, quand la fatigue le terrassa, dormit au pied d'un arbre. Durant plusieurs jours, il erra ainsi parmi les plaines, les vallées et les bois, ne sachant où il allait, et le cœur toujours rongé par la tristesse et l'amertume. Il ne rencontra personne, mangea des fruits sauvages et but de l'eau des fontaines. Il se sentait si accablé qu'il n'avait même plus le désir de vivre.

Or, un jour qu'il longeait une rivière, il aperçut un étrange animal qui, d'une taille presque égale à celle d'un taureau, avait un cou délié tel celui d'un dragon, une petite tête semblable à celle d'un cerf, deux cornes plus blanches que neige et cerclées d'or pur, un pelage enfin plus rouge que le sang. Or, cet animal s'inclina devant lui, tout comme l'aurait fait un être doué de raison, et lui témoigna les plus grandes marques de respect. Puis il s'éloigna paisiblement et s'engagea sur un sentier étroit. Tenail-lé par la curiosité, Bohort le suivit, d'autant plus intrigué par sa

⁹⁴ D'après *La Mort le roi Artu*, récit attribué à Gautier Map.

véritable nature qu'il le voyait désormais d'un rouge comme flamboyant. La nuit tomba bientôt et la lune se leva dans le ciel, mais les cornes de la bête réfléchissaient la lumière laiteuse de l'astre avec tant d'éclat que Bohort y voyait mieux qu'en plein jour et n'avait ainsi nulle peine à suivre son guide.

Ils firent route, l'un derrière l'autre, jusqu'à minuit passé et parvinrent alors dans une très belle prairie, au milieu de laquelle l'animal fit si bien mine de s'endormir sous un arbre que Bohort y vit une invite à se reposer lui-même. Il mit donc pied à terre, attacha son cheval à un tronc et lui coupa autant d'herbe qu'il put pour lui permettre de se rassasier. Enfin, s'étant étendu, il s'endormit malgré lui jusqu'à l'aube, lorsque les oiseaux se remirent à chanter.

Se levant alors, il vit l'animal qui, debout devant lui, lui faisait signe de reprendre la route. Il équipa son destrier, monta en selle et se laissa mener dans une contrée fort belle dont l'air était embaumé de parfums si suaves qu'on aurait pu se croire au paradis. Cette longue errance à travers bois dura jusqu'au soir qui les trouva auprès d'une forteresse en ruine au centre d'une clairière. L'animal s'y rendit tout droit et manifesta son intention de s'arrêter là pour dormir. Bohort mit pied à terre sous l'un des plus beaux arbres qu'il eût jamais vus, tant par son feuillage extrêmement dru que par ses fleurs, lesquelles exhalaient une senteur comme il n'en avait jamais respiré.

Or, il était à peine descendu de cheval qu'il vit venir à lui un très beau chevalier vêtu de blanc qu'il aborda par curiosité et salua au nom du roi du Ciel. L'autre répondit fort courtoisement et lui dit : « Roi Bohort, ne crains rien et ne t'étonne pas de ce que tu vois. Je suis venu t'aider, car ton cœur est lourd, et je sais que tu ne voudrais pas quitter cette terre sans connaître certaines choses. Tu es allé très loin, Bohort ; tu as vu ce que bien d'autres n'ont pas eu la joie de contempler, et voilà pourquoi tu es malheureux aujourd'hui, car tu ne comprends pas dans quel but tu es le témoin d'une aventure qui n'a pas de fin. – Qui es-tu donc ? murmura Bohort. – Autrefois, on m'appelait Balin, le Chevalier aux deux Épées. Je suis mort depuis bien longtemps,

roi Bohort, après m'être rendu coupable, et cela en dépit des avertissements que m'avait donnés le sage Merlin, du Coup Douloureux qui désola la Terre Foraine. J'ai durement expié ma faute, et bon nombre de chevaliers avec moi, car le crime que j'avais commis ne m'engageait pas seul. – Mais, dit Bohort, es-tu un fantôme ou un être vivant ? – Cela ne veut rien dire, répondit l'autre. Être ou ne pas être n'est pas une question qu'on puisse résoudre aussi facilement que le pensent les humains. Sache donc que je suis et que je ne suis pas. Mais peu importe. Je suis venu te guider. – Mais, reprit Bohort, que tu sois ou que tu ne sois pas, dis-moi du moins où tu es. – Je suis en un très beau lieu et j'y resterai jusqu'à ce que soit accomplie la prophétie de Merlin. Ensuite, j'irai dans un autre lieu encore plus beau et plein de délices, jusqu'à ce que Dieu récompense ceux qui lui ont été fidèles, malgré les tourments et les erreurs de la vie. »

Bohort ne savait que penser de tout ce discours. « Écoute-moi bien, roi Bohort, reprit celui qui affirmait être Balin, car je ne saurais demeurer davantage et vais être obligé de te quitter : si tu m'en crois, passe la nuit sous l'arbre où tu te trouves. Prends l'une des fleurs que tu vois dans l'herbe et place-la sur ta poitrine, elle te garantira contre tout ce qui pourrait arriver. Sache que, cette nuit, tu verras d'étranges choses, mais garde-toi bien de répondre lorsqu'on t'appellera par ton nom et que des gens t'inviteront à les rejoindre. Si tu veux rester en vie, il faudra te retenir de les rejoindre, car tu serais alors frappé d'un coup mortel et par une arme telle qu'il n'est nul médecin au monde qui puisse en guérir même une égratignure. Demeure sous l'arbre, tu n'y risqueras rien, car son ombre, ainsi que l'odeur de ses fleurs, te protégeront. Et quand viendra le matin, tu sauras ce que tu dois faire. Maintenant, je te recommande à Dieu. » Ayant ainsi parlé, le chevalier disparut derrière les murs écroulés de la forteresse, et Bohort se retrouva seul.

Il attacha son cheval à l'arbre et décida de dormir là. Il ramassa l'une des fleurs et la respira : elle répandait une senteur d'une suavité telle que l'on se croyait en un lieu céleste, et si nourrissante que l'on n'avait plus envie ni de boire ni de man-

ger. Bohort alors s'allongea sous l'arbre et plaça la fleur sur sa poitrine.

Une fois bien noire la nuit, il vit venir des jeunes gens et des serviteurs qui, dans la prairie, se mirent en devoir de dresser des pavillons, des tentes et des auvents de soie. Il vit ensuite venir à cheval des dames et des jeunes filles magnifiquement vêtues et qu'escortait une grande débauche de torches et de cierges, au son de vielles et de beaucoup d'autres instruments. À la suite des dames, il vit également s'avancer des chevaliers et des seigneurs, les mieux équipés qu'il eût jamais vus dans nulle cour, même celle du roi Arthur. Chacun mit pied à terre devant sa tente, et, après avoir pris un peu de repos, tous commencèrent un tournoi d'aspect aussi beau que plaisant. Au bout d'un moment, ils se mirent à crier d'une voix forte : « Où est le roi Bohort ? Pourquoi n'est-il pas à ce tournoi ? »

Alors, les chevaliers qui fuyaient devant ceux qui les poursuivaient se précipitèrent vers l'arbre sous lequel était allongé Bohort, et ils s'écrièrent, de plus en plus fort : « Roi Bohort ! noble créature, seigneur, pitié ! Aide-nous contre nos ennemis, car si nous sommes défaits devant toi, dont nous implorons la pitié et à qui nous demandons si instamment de l'aide, tu en seras blâmé tous les jours du monde, aussi bien après ta mort que durant ce qui te reste à vivre ! »

Ils insistèrent tellement que la pitié s'empara de Bohort, et il en oublia les conseils de celui qui prétendait être Balin. Il se leva et commença à équiper son cheval. Mais à peine s'apprêtait-il, ayant bridé et sellé sa monture, à se lancer dans cette folle entreprise qu'il entendit une cloche sonner, à travers les arbres, non loin de là. Au premier son de cette cloche, le tournoi s'évanouit si merveilleusement que Bohort ne put voir ni savoir ce qu'étaient devenus dames et chevaliers, tentes et pavillons. En un clin d'œil, tout avait disparu, et Bohort se retrouva seul sous les murailles de la forteresse en ruine, tandis que la lumière du jour se faisait de plus en plus claire.

Se souvenant alors de l'avertissement qu'on lui avait donné, il enfourcha son destrier et décida d'aller dans la direction d'où

était venu le son de la cloche. Il n'en était pas moins fort intrigué par ce qu'il avait vu pendant la nuit. Il chevaucha jusqu'au moment où il arriva près d'un très beau perron surmonté d'une croix. Il examina le perron avec attention et y découvrit des lettres gravées. Il les déchiffra facilement et voici ce qu'il put comprendre : « Toi qui me lis, apprends de moi qu'il existe trois grands malheurs en ce monde. Le premier consiste à ne connaître nul bien et à n'en pas vouloir apprendre. Le deuxième consiste à connaître le bien, mais à ne le point mettre en œuvre, ni pour soi-même ni pour autrui. Le troisième consiste à connaître le bien et à réprimander autrui sans se priver soi-même de mal faire. » Et l'inscription du perron ajoutait : « Si tu veux trouver une réponse à tes questions, chevauche vers la droite et ne t'attarde plus ici aujourd'hui. »⁹⁵

Sans plus attendre, Bohort dirigea son cheval vers la droite. Il sortit bientôt de la forêt et aborda une grande prairie dans laquelle il s'engagea. C'est alors qu'une nombreuse troupe de corbeaux surgit du ciel et s'en vint tournoyer autour de lui. Sans être agressifs, les oiseaux semblaient vouloir l'entourer pour lui signifier quelque chose. Il les regarda attentivement et les vit se rassembler de manière à former une flèche, laquelle désignait une colline qui se dressait de l'autre côté de la prairie. Bohort alla résolument de ce côté. Il parvint dans une vallée étroite d'où dévalait un torrent impétueux. Les oiseaux remontèrent le courant et Bohort les suivit. Peu après, il atteignit une sorte de clairière où se dressaient trois maisons solidement bâties en pierre grise, auprès d'une fontaine sur la margelle de laquelle se tenait assise une femme. Bohort, s'approchant de celle-ci, remarqua qu'elle était très vieille et avait des cheveux d'une blancheur étincelante.

Il mit pied à terre, la salua courtoisement, mais elle ne bougea pas. Elle ne paraissait même pas avoir remarqué sa pré-

⁹⁵ D'après deux épisodes du *Chevalier au Papegau*, récit français de la fin du XIV^e siècle (trad. par Danielle Régnier-Bohler dans *La Légende arthurienne*, Paris, 1989). Ce texte tardif, parfois très parodique, est un remaniement d'épisodes archaïques de la légende arthurienne.

sence. Il lui demanda qui elle était et dans quel endroit il se trouvait. Elle ignora ses questions, comme si elle était sourde, et, sans même tourner la tête vers lui, parut poursuivre une intense méditation. Alors, sur le seuil d'une des maisons, il aperçut deux hommes qui, assis, devisaient entre eux. Tirant son cheval par la bride, il s'approcha d'eux et les salua. L'un des hommes alors bondit sur ses pieds et se précipita à sa rencontre en s'écriant : « Bohort ! Quelle joie de te revoir ! »

Bohort l'examina et, malgré la longue robe grise qui le vêtait, malgré la barbe qui lui déparait le visage, finit par le reconnaître et, à son tour, s'exclama : « Girflet ! mon ami ! Quelle surprise de te retrouver en cet endroit ! » Tout heureux de leur rencontre, ils se donnèrent l'accolade. « Girflet, dit Bohort, je ne t'ai plus revu depuis la bataille de Caerwynt. Qu'est-il advenu de toi durant tout ce temps ? » Girflet demeura un instant silencieux. « Ce serait bien long à t'expliquer, dit-il enfin. Sache cependant qu'après la bataille, je suis parti comme un fou dans la forêt, bien décidé à tout ignorer désormais des affaires de ce monde-ci. C'est ainsi que je me suis retrouvé ici, où je vis depuis lors. — Mais où sommes-nous ? demanda Bohort.

— Dans la forêt de Kelydon, répondit Girflet. Les maisons que tu vois furent construites pour Merlin, alors que, frappé de folie, il errait dans la forêt, avec pour seule compagnie les bêtes sauvages et les oiseaux. C'est la sœur de Merlin, celle qu'on appelle Gwendydd, qui en ordonna l'agencement, car elle voulait que son frère disposât d'un abri contre les rigueurs de l'hiver. Il y vint bien souvent, avec le loup gris qui ne le quittait jamais, et il conversait avec l'ermite Blaise à qui il dictait le récit des événements qui ont précédé le règne d'Arthur. Mais voilà bien longtemps que Merlin ne vit plus au milieu des hommes. Avant de s'éloigner pour jamais, il a transmis ses pouvoirs à sa sœur Gwendydd, la femme que tu as vue au bord de la fontaine, et qui a maintenant le don de prophétie, ainsi qu'à Taliesin, le barde, qui a tant chanté les hauts faits des hommes de Bretagne. » À ces mots, l'homme qui était assis au seuil de la maison se leva et vint saluer Bohort. « Sois le bienvenu, dit-il, Bohort, toi qui,

pour avoir été l'un des témoins de l'aventure du saint Graal, pus révéler au monde que la coupe d'émeraude avait maintenant disparu de cette terre. »

Bohort salua Taliesin, puis il demanda : « Mais pourquoi la sœur de Merlin ne répond-elle pas quand on lui parle ? – Elle demeure ainsi toute la journée, dit Taliesin, et elle ne s'exprime que lorsque l'esprit divin souffle sur elle. Depuis que Merlin nous a quittés, c'est elle qui prophétise et qui dénonce les turpitudes de ce monde qui a oublié les anciens dieux de notre peuple. – Ne sommes-nous pas chrétiens ? s'écria Bohort. – Bien sûr, répondit Taliesin, mais cela ne nous empêche nullement de rendre grâces aux dieux qui nous ont conduits au cours des temps passés. C'est ce que nous a enseigné Merlin quand il était parmi nous, mais peu de gens ont compris le sens de ses paroles. »

Bohort demeura un instant tout rêveur. Puis, s'adressant à Girflet, il lui dit : a Ami très cher, sais-tu quelque chose au sujet du roi Arthur ? Tu nous avais dit qu'après son combat contre Mordret, il avait été emmené par sa sœur Morgane sur un navire et que, depuis ce jour-là, personne ne l'avait revu. Or, j'ai entendu des gens prétendre qu'on avait retrouvé sa tombe dans un monastère au milieu des marais⁹⁶. J'en ai entendu d'autres raconter qu'il dormait dans une grotte, attendant son heure pour, revenir réunifier le royaume de Bretagne⁹⁷. Qu'en est-il au juste ? – Taliesin le sait, répondit Girflet.

— Oui, dit celui-ci, je le sais. Et voici ce que je puis te révéler. J'étais présent lorsque Morgane vint sur le rivage chercher le roi Arthur. Je l'ai accompagnée sur le navire qu'a vu Girflet, et nous

⁹⁶ En 1190, les moines de l'abbaye de Glastonbury découvrirent les restes d'un roi et d'une reine qu'ils s'empressèrent, par suite des pressions qu'avait exercées sur eux de nombreuses fois Henry Plantagenêt avant sa mort en 1189, d'identifier comme étant Arthur et Guenièvre. Ils transportèrent alors les corps dans la grande église de l'abbaye et parèrent le nouveau tombeau d'une dalle commémorative. L'Angevin avait en effet tout intérêt, pour asseoir sa légitimité, à historiciser, localiser – banaliser – le mythe arthurien, à « déconnecter » la fâcheuse tradition populaire qui, en Cornouailles, prétendait Arthur non pas mort mais en dormition, dans l'attente d'un retour au trône.

⁹⁷ Voir le conte gallois « La Grotte d'Arthur » dans J. Markale, *Contes et légendes des pays celtes*, pp. 205-209.

avons cinglé vers l'île d'Avalon. Cette île d'Avalon, sache qu'on l'appelle aussi parfois l'île des Pommiers, ou encore l'île Fortunée, tandis que ceux d'Irlande la nomment *Ernain Ablach*. Cette dernière appellation, elle la doit au fait que sa terre produit des fruits en abondance sans qu'il soit nécessaire de la cultiver. Le laboureur n'y enfonce jamais le soc de sa charrue et n'y passe jamais la herse. Pourtant, les moissons y sont plus riches qu'ailleurs dans les plaines, et les forêts abondent en pommes et en raisins. Le sol y produit toutes choses comme ailleurs l'herbe, et l'on s'y nourrit de mets délectables. On y vit cent ans et bien davantage sans être affligé des maux de la vieillesse, sans être atteint de maladie, sans connaître ni le chagrin ni la peur de la mort. Ce sont des femmes qui gouvernent cette île, selon une douce loi que les dieux ont instituée. Elles font parfois connaître leurs secrets à ceux qui viennent les consulter et qu'elles agréent en fonction de leur intelligence et de leur bonté. Parmi ces femmes, il en est une qui surpasse toutes les autres par sa beauté et sa puissance. Tu la connais, roi Bohort, puisqu'il s'agit de la reine Morgane. Elle enseigne à quoi servent les plantes, comment guérir les maladies et les blessures. Elle connaît l'art de changer de visage et de voler tel un oiseau à travers les airs.

« Oui, Bohort, c'est là que, guidés par les flots et les astres du ciel, nous avons conduit Arthur. Dès que nous fûmes en cette île d'Avalon, Morgane fit porter le roi dans sa chambre, au milieu de son merveilleux palais de cristal et de pierres précieuses, et elle le fit étendre sur un lit drapé d'or. Elle sonda les blessures de son frère, le veilla longtemps et, enfin, promit qu'il recouvrerait la santé s'il restait dans l'île avec elle et voulait accepter ses remèdes. Moi, je suis reparti vers ce royaume, laissant le roi Arthur à la garde de la reine Morgane, mais je peux t'affirmer, roi Bohort, qu'il n'est pas mort et qu'il reviendra sur ce rivage le jour où les dieux l'auront décidé, lorsque Morgane aura guéri ses plaies et que le monde sera enfin prêt à voir la splendeur étincelante de son épée Excalibur. »

Ainsi parla le barde Taliesin. Bohort alors leva les yeux et aperçut un grand oiseau noir qui tournoyait au-dessus de lui. Il

le regarda avec attention : l'oiseau battait des ailes comme pour lui signifier qu'il avait atteint ce qu'il cherchait, puis, d'un vol puissant, il s'éleva dans les airs, et son plumage resplendit, diapré de toutes les couleurs en se fondant dans les rayons du soleil⁹⁸.

⁹⁸ D'après la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth, récit latin des environs de 1130, édité par Édmond Faral, *La Légende arthurienne*, Paris, 1927, tome III.